This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Atz 3-19

REVUE DE PARIS.

NOUVELLE SÉRIE. — ANNÉE 1852.

TOME DIXIÈME.

OCTOBRE.

BRUXELLES.
MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIVOURNE. | LEIPZIG.
VÊME MAISON. | J. P. MELINE.

1852

Digitized by Google

Ar 3019

UNIVERSITEITSBI

900000

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE PARIS.

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE G. STAPLEAUX.

Digitized by Google

REVUE

DE PARIS.

NOUVELLE SÉRIE. — ANNÉE 1852.

TOME DIXIÈME.

BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIVOURNE. MÊME MAISON. | LEIPZIG. J. P. MELINE.

1852

Digitized by Google

Digitized by Google

ANTOINE FURETIÈRE.

SA VIE, SES OEUVRES, SES DÉMÊLÉS AVEC L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

I

C'est Terentianus-Maurus qui, en très-mauvais latin, écrivit cette vérité lugubre qui fournirait une bonne épigraphe à son œuvre ignorée : « *Habent sua fata libelli.* » Son destin fut de ne léguer à la postérité qu'un hémistiche qui a privé sa médiocrité d'un oubli salutaire. Il est des noms plus malheureux encore : ceux que la critique a signalés au ridicule ou à la vindicte publique, et qu'elle a contraints de survivre à des ouvrages effacés du souvenir des générations modernes.

Si la verve satirique de Boileau n'avait cloué au pilori

Digitized by Google

de l'opinion Colletet, l'abbé Cotin, Trublet, Chapelain même, et Boyer, ces pauvres auteurs dormiraient en paix et ne seraient point condamnés au supplice d'égayer à leurs dépens quantité de gens qui ne les liront jamais.

Il avient parfois que ces disgrâces atteignent des écrivains d'un mérite éminent, des érudits qui ont sacrifié leurs veilles à des travaux utiles : leurs labeurs survivent à leurs noms dépouillés de tout prestige : l'opinion les a condamnés, et l'on ne revient pas facilement sur des arrêts sanctionnés par le temps.

Telle est, depuis près de deux siècles, la situation morale d'Antoine Furetière, trébuché de très-haut, comme nous le verrons. On sait communément qu'il a fait un dictionnaire, qu'il fut chassé comme un larron de l'Académie française, et qu'il mourut flétri.

Avait-il du talent? Peu importe. Sa conduite justifia-t-elle de si implacables rigueurs? On ne se soucie point de le savoir. Son nom a surnagé, soutenu par le Dictionnaire, cause de ses infortunes, et l'on a dédaigné jusqu'au titre de ses autres écrits.

La cause de Furetière n'est pas de celles qui inspirent aisément un avocat officieux : il ne s'agit, à son occasion, ni de dresser un foudroyant réquisitoire, ni d'étonner le public par l'éclatant paradoxe d'un panégyrique inattendu. L'homme, à la vérité, fut un écrivain illustre, mais il est loin d'être sans reproches; la passion a fait de ses juges des persécuteurs, mais lui-même il s'est rendu coupable d'un excès de passion. Ce sujet inexploré est donc d'un accès peu engageant; cependant, si l'on se résout à cheminer pas à pas, dans ce terrain en friche, en se bornant à exposer les péripéties de la lutte, sans se laisser entraîner par un parti pris trop absolu, on peut recueillir des faits curieux, des

Digitized by Google

détails de mœurs piquants et des traits assez vifs de l'histoire littéraire d'une époque dont les moindres événements sont en possession d'intéresser.

Si l'on consent à accepter l'autorité d'un académicien anonyme qui a publié contre notre auteur un *dialogue* venimeux, on ne pourra contester à Antoine Furetière le mérite d'avoir acquis par le seul effort de sa volonté le savoir et l'éducation qui l'ont rendu célèbre. Sa naissance était des plus obscures. C'est de la veuve d'un apothicaire, mariée en secondes noces au clerc d'un conseiller, auparavant laquais, ajoute le biographe anonyme, que Furetière naquit en 1620, sur la paroisse des Carmes. Il a provoqué, de la part de ses adversaires, la publication de cette humble généalogie, en écrivant que Quinault était fils d'un boulanger *de petits pains*. A la vérité Furetière, dans son troisième *factum*, observe judicieusement que, pour avoir été l'unique artisan de sa fortune, Philippe Quinault n'en est que plus estimable, et que, d'ailleurs, l'état de boulanger peut illustrer celui qui l'exerce, témoin *Jean Pain-Mollet*, qui légua son nom à la rue où il avait sa boutique. Peut-être Furetière plaidait-il indirectement sa propre cause.

Cette supposition tire quelque vraisemblance d'un passage de Tallemant des Réaux, relatif à une anecdote contée par Furetière lui-même. Il était jeune encore, lorsque demandant à son père, qu'il perdit de bonne heure, de l'argent pour acheter un livre : — Au moins sais-tu par cœur, répliqua naïvement ce dernier, tout ce qui est contenu dans le volume que tu as acheté l'autre jour? Or, ce volume était un *dictionnaire*.

Cette preuve concluante de l'ignorance du bonhomme dénote qu'il appartenait à une classe totalement illettrée; néanmoins l'origine de Furetière est moins bien

Digitized by Google

constatée que celle du poëte Quinault, dûment convaincu d'être le fils d'un boulanger de la rue de Grenelle-Saint-Honoré. Ces sortes de révélations étaient tout au moins malveillantes, en ce temps où la première des vertus consistait dans la noblesse originelle.

La jeunesse de Furetière fut des plus studieuses, et partagée entre l'étude des langues et celle du droit. Ses adversaires s'accordent à dire qu'il possédait au mieux les idiomes savants, plusieurs langues vivantes, et que son érudition embrassait même les langues orientales, genre de supériorité fort rare sous Louis XIV. Légiste habile, il obtint la place de procureur fiscal de Saint-Germain-des-Prés. Ici se place une anecdote probablement calomnieuse, mais que l'on ne saurait passer sous silence, et que l'on fit courir à l'époque des démêlés de notre auteur avec l'Académie française. Pour acquérir la charge de procureur fiscal, il fallait la payer six mille livres : Furetière était pauvre, et sa mère, avec qui il demeurait, n'étant pas riche, se refusait à faire une avance d'hoirie à son fils, qui, pour l'y contraindre, s'avisa, dit-on, d'un assez vilain expédient.

Il avait une sœur cadette nommée Javotte en âge d'être établie; il la fit courtiser par un homme gagné à cet effet, qui, se disant très-riche, la demanda en mariage, et en faveur de qui la mère de Furetière consentit à pourvoir Javotte d'une dot de six mille livres. Aussitôt Antoine fait retentir la famille de ses plaintes : sa mère ne s'est jamais dessaisie d'un denier en sa faveur, et elle trouve deux mille écus pour avantager son second enfant... Instruit de ce démêlé, le futur donne raison à Furetière, consent à se marier sans rien recevoir, et livre généreusement les deux mille écus au frère de Javotte, qui les emploie à payer sa charge. Puis la

Digitized by Google

pièce étant jouée, le fiancé s'éclipse et abandonne Javotte à ses désespoirs.

Longuement raconté par l'académicien anonyme, ce trait, assaisonné de détails odieux, est empreint d'un esprit de haine qui s'étend jusqu'à l'innocente victime de la prétendue séduction : Javotte est livrée au ridicule, ainsi que sa mère, et l'auteur, aveuglé par la passion, n'a pas même assez de sagacité pour comprendre combien le ton dont il parle de ces deux femmes doit rendre suspecte la véracité du récit.

Tallemant des Réaux, parent assez proche de l'abbé Tallemant, ennemi personnel de Furetière, rapporte aussi cette anecdote, sans la garantir autrement que par ces mots : « *On dit*, *on conte* que Furetière ne sachant comment obliger sa mère à lui donner partage, etc. » Seulement, Tallemant des Réaux présente l'affaire comme un plan concerté entre le frère et la sœur, afin de tirer d'une mère avare la légitime indispensable à Antoine pour acquérir une position dans le monde.

Ainsi tomberait l'inculpation la plus odieuse, celle d'avoir exposé sa sœur à une séduction intéressée. Or, on le sait de reste, Tallemant des Réaux n'a pas encouru souvent le reproche de pécher par excès de réserve, et de voiler pudiquement les réalités scandaleuses. Il représente ici le jeune Furetière comme un espiègle et qualifie le trait « une plaisante invention, mais qui n'était pas autrement selon la morale. »

Il ne faut point trop s'étonner de cette indulgence, ni apprécier le fait avec les idées de notre temps, beaucoup plus élevées et plus rigides. L'abolition du droit d'aînesse, et la propagation de l'éducation morale dans les classes moyennes, ont singulièrement modifié les sentiments et les principes en matière d'honneur et de déférence filiale. Autrefois, on était moins sévère; il

Digitized by Google

suffit de lire les anciennes comédies qui, pour la plupart, roulent sur des supercheries de ce genre, au succès desquelles le public applaudissait, pour concevoir que les mœurs ont changé. Il y a un siècle et demi, le neveu du *Légataire universel* passait pour un charmant vaurien : de nos jours, l'auteur d'une pareille comédie serait vilipendé, et l'opinion enverrait au bagne tous les personnages de la pièce.

Si l'aventure attribuée à Furetière, telle que la rapporte Tallemant, est exacte, elle dut faire honneur à son adresse, ce qui nous paraît à nous, et justement, fort singulier. C'est, comme l'a dit l'auteur des *Mémoires,* une plaisante invention, aussi innocente pour les contemporains que *les Fourberies de Scapin,* ou l'ingénieux subterfuge de Cléante pour obtenir la fille d'Harpagon.

Et, pour ce qui concerne l'équipée de Furetière, la preuve de cette tolérance ne nous fera pas défaut : l'auteur anonyme qui la déduit si malignement, en la parant de quelques ornements d'emprunt, s'oublie jusqu'à avouer que « le tour valut à Furetière bien des franches lippées; car tout le monde le menoit au cabaret pour sçavoir l'histoire, et pour en apprendre le progrez. »

Cette phrase démontre, à l'insu de l'académicien anonyme, que l'escapade n'alla pas jusqu'au crime comme il le raconte; car si Furetière eût trompé et vendu sa sœur, personne ne l'aurait mené au cabaret pour s'égayer sur une telle infamie, et Furetière, à qui l'on ne contestera pas l'esprit, n'eût pas été si sot que de se faire l'historien de sa honte.

Une fois pourvu de cette charge de procureur fiscal, Antoine Furetière, suivant le même biographe, « vendoit la justice au lieu de la rendre, favorisoit toutes les

Digitized by Google

damoiselles et leurs filoux de Paris, etc... » Ceci n'est rien ; de tout temps les gens de petite éducation et de mœurs moindres ont diffamé les juges. Il aliéna sa charge pour embrasser l'état ecclésiastique, et comme, à l'imitation de nombre de bénéficiaires, il n'exerça jamais, l'anonyme ne manque pas d'avancer qu'il reçut la prêtrise et qu'il faillit aux devoirs du sacerdoce. Rien n'appuie cette assertion. La vie de ce malheureux écrivain n'a été publiée que par ses adversaires, et lorsqu'il était hors d'état de se défendre ; de sorte qu'il est difficile de réédifier cette biographie à l'aide de documents contradictoires. Bayle est à peu près muet lui-même sur ce qui concerne ce sujet obscur.

Quoi qu'il en soit, Furetière fut pourvu de l'abbaye de Chalivoy, au diocèse de Bourges. Dès lors, il se consacra presque exclusivement aux lettres. Relevons, en passant, au sujet de ce bénéfice, une nouvelle allégation évidemment calomnieuse de l'auteur anonyme qui se constitua l'exécuteur passionné des vindictes académiques. Pour obtenir de l'ancien titulaire la résignation de son titre, notre abbé n'aurait point reculé devant un de ces actes indignes que l'on qualifie de *chantages*, dans le jargon des voleurs modernes. Abusant de l'autorité que lui conférait la charge de procureur fiscal, il aurait tendu un piége à la vertu de son prédécesseur, puis, le surprenant en flagrant délit, il aurait mis la liberté du coupable et le silence de la justice au prix d'une cession de bénéfice.

Ici, l'objection est facile : quand Furetière obtint son abbaye, il avait aliéné depuis longtemps sa charge de procureur pour entrer dans les ordres. Cette seconde aventure, qui suppose en outre un cortége bénévole de huit à dix complices risquant les galères on ne sait pourquoi, et qui eût exigé de la part de la victime une

Digitized by Google

dose de crédulité surprenante, est un récit bien plus évidemment controuvé que le premier.

Néanmoins, la persistance de ces accusations dégradantes finirait, dans l'esprit des lecteurs, par entamer le caractère du personnage : il est temps d'atténuer cette impression à l'aide de quelques preuves morales. Jusqu'à la fin de sa vie, Furetière a conservé l'amitié de la plupart des académiciens célèbres, et du plus austère des poëtes à l'endroit de la probité, de Boileau-Despréaux. Il y a plus : lorsque l'Académie eut déconsidéré et expulsé Furetière, l'archevêque de Paris lui donna un logement dans son propre palais. L'abbé François Tallemant, dans un libelle contre Furetière, isole et signale en ces termes la coterie qui poursuivit Furetière : « L'Académie et surtout les *Treize* qui la composent ordinairement. »

Tallemant, le *treizième* de ces treize, en le prenant dans le sens de l'Écriture, dépeint ainsi Furetière, au milieu d'un amas d'invectives : « ... Il ne louoit jamais les autres ; mais aussi ne paroissoit-il pas trop entesté de ses ouvrages... Ses manières n'étoient ni douces, ni arrogantes. »

Ce n'est point là le portrait d'un homme d'intrigues ni d'un courtisan ; mais plutôt d'un philosophe bourru, se résignant à se suffire. Mais laissons l'homme se dépeindre lui-même, par le tour de ses pensées, presqu'à son insu, dans une de ces pages impossibles à écrire en l'absence d'un sentiment véritable et profond. Elle est extraite du *Furetièrana*, recueil posthume des pensées et des anecdotes semées çà et là par ce personnage célèbre, et rassemblées par ses amis. Selon toute apparence, ce fragment a été extrait d'une lettre familière. Le passage est digne d'être lu deux fois.

« Que l'on serait heureux si l'on pouvait avoir des

Digitized by Google

« livres choisis et des amis encore plus ! Plus de bon sens « que de science, et pour toute philosophie beaucoup « de christianisme ; une maison propre et commode ; « un revenu médiocre, mais assuré ; point de maître et « peu de valets ; assez d'occupation pour n'être jamais « oisif ; assez d'oisiveté pour n'être jamais occupé ; « point d'ambition ; point de procès ; point d'envie ni « d'avarice ; si l'on pouvait conserver sa santé par la « sobriété et par le travail plutôt que par les remèdes ; « garder sa foi ; ne haïr que ce qui le mérite ; n'aimer « que ce qu'il est juste d'aimer ; laisser couler sans « chagrin ce qui ne doit pas toujours durer ; attendre « avec confiance ce qui durera toujours ! »

N'est-ce point là l'*aurea mediocritas* d'Horace, moins le sensualisme, et avec le tendre commentaire du christianisme et de la pauvreté qu'il console !

Abordons maintenant avec plus de confiance les travaux littéraires qui ont signalé cette existence laborieuse ; après avoir fait entrevoir l'homme dans ce demi-jour favorable, il sera moins pénible d'avoir à le blâmer plus d'une fois.

Fort apprécié par ses contemporains, par ses confrères surtout, l'abbé de Chalivoy était un ouvrier littéraire des plus habiles : combinant aisément un dessin, exécutant vite, avec éclat, mais sans savoir polir, sans discerner presque le noble du trivial, il était né pour travailler sous un maître et pour alimenter des muses plus délicates et moins fertiles que la sienne. Furetière est un diamant brut que plus d'un a taillé pour son usage. Ses bons amis, Ménage, Racine, la Fontaine, Despréaux ne s'en sont point fait faute. Racine lui a dû la partie la plus originale et la plus burlesque de sa comédie des *Plaideurs ;* Boileau a signé la parodie de *Chapelain décoiffé,* dont Furetière a rimé la plus grande partie. Ces illustres

Digitized by Google

poëtes n'ont pas fait un secret de cette collaboration dont leur ami ne parla jamais. Son goût n'était point épuré ; il était né trop tôt : seize ans avant Boileau et dix-neuf avant Racine. Issu d'une origine plébéienne, il ne sortit guère de la place Maubert, où daignait avant lui descendre parfois Malherbe, et comme la classe du peuple reste volontiers en arrière, cet écrivain conserve une âcre saveur du XVI^e^ siècle.

De là l'absence de pureté qui caractérise ses *Poésies diverses*, écrites pour la plupart, comme il le dit, au sortir du collége et dont on parlera tout d'abord, bien qu'il les ait publiées après sa traduction du quatrième livre de l'Énéide, et son petit poëme satirique du *Voyage de Mercure*. Ses *Poésies* virent le jour en 1655 ; il les émonda en 1664 ; elles obtinrent, deux ans après, les honneurs d'une troisième édition, qu'Auger, dans un travail fourmillant d'erreurs, a signalée comme étant la première.

Ainsi que Philippe Desportes et Regnier, Furetière débuta par des *Satires*, genre assez facile au fond ; le fiel y tient lieu d'esprit ; les idées communes et rebattues sont rajeunies par la rime ; la trivialité du goût, ou du style, passe sous le masque comique ; enfin par sa nature, le sujet dispense d'être poëte, et n'exige que peu d'inspiration.

A vrai dire, Furetière ne possède ni l'enjouement émerillonné de Desportes, ni la couleur vive de Regnier, ni l'atticisme et la précision inimitable de Boileau. Les cinq satires de l'abbé de Chalivoy sont des *bambochades* à la flamande. Le *Médecin pédant* paraît banal surtout après Molière : la critique des marchands est étroite et commune ; on y observe, toutefois, une certaine aptitude à la description burlesque, mais Regnier avait fait les frais de ce procédé. Le but de l'auteur est de dé-

Digitized by Google

peindre l'esprit rapace, les fourberies engageantes et les obsessions des boutiquiers en présence des pratiques. Il se met lui-même en scène, et se laisse écorcher par un marchand d'étoffes. Le tableau était juste et n'a pas cessé de l'être. Le trait le plus plaisant est dans la préface, où l'auteur raconte qu'un marchand du pont Notre-Dame ayant eu, par hasard, une copie de la satire des marchands, la fit apprendre par cœur à ses apprentis, croyant que quelque trafiquant habile l'avait faite, à dessein de servir d'instruction pour enseigner à bien vendre.

La satire *des Poëtes* est assez aigrelette ; *le Déjeuner d'un procureur* est une peinture d'intérieur pleine de vérité ; enfin, *le Jeu de boules des procureurs* est une charge bien saisie, mais d'un médiocre intérêt. On reconnaît l'ancien légiste à la manière dont notre critique parodie le jargon de la basoche, et l'on comprend qu'il ait pu fournir d'excellents modèles du genre à Racine écrivant *les Plaideurs*.

Ainsi que la plupart des auteurs de son temps, Furetière eut la prétention de jouter à toutes armes, en d'autres termes, de se signaler dans tous les genres de poésie. C'était faire ses preuves, à cette époque voisine encore de la Renaissance dégénérée, où l'on tenait compte des difficultés matérielles, où il était honorable d'être *vates in utroque*, et où l'on vous savait plus de gré de la forme que du fond. Satires, épigrammes, stances, madrigaux, épitaphes, chansons, énigmes, épîtres, sonnets, épitaphes, élégies, Furetière a subi toutes les épreuves, et il a honnêtement réussi dans ces divers exercices.

Assez proprets pour se faire lire avec une favorable prévention, ces vers préparent incessamment le lecteur à la rencontre d'un passage très-brillant, d'une strophe

Digitized by Google

admirable; mais ce bel endroit se fait attendre jusqu'à la fin du volume, qui se soutient à la hauteur d'une médiocrité très-honorable.

Il m'a été impossible d'isoler, dans cette série de petites pièces, un sixain plus digne d'être cité que tout le reste du livre; je les ai deux fois examinées, la balance à la main; cent pièces de cinq francs trébuchées à la file ne seraient pas d'un poids mieux équilibré que cent strophes de messire Antoine Furetière. C'est un terrain poétique bien cultivé, mais où nulle fleur ne s'est épanouie. Ce recueil est une pelouse de gazon anglais.

Le lecteur aura déjà prononcé son arrêt sur ce simple exposé. Furetière n'était pas né poëte; il fut mis en valeur par le travail et la persistance de sa volonté. Du jugement, de l'esprit naturel à l'ancienne marque française, beaucoup de penchant à la satire; de la clarté toujours, de l'élégance parfois, *du lieu commun*, mérite alors estimé, de libres allures et plus d'audace dans la pensée que dans la forme; voilà l'homme tout entier.

Son style sort de la ville et non de la cour, il est plus nerveux que délicat; le bourgeois lettré ne s'est pas élancé hors de sa sphère. Parfois de la galanterie, du sensualisme même, de l'amour presque jamais. Il ne rêve rien au delà de la sensation, et s'il s'avise de brûler, on devine trop bien pourquoi. L'aveu d'Iris ne lui suffira point:

Il faut laisser là les paroles
Et venir enfin aux effets.

Si c'estoit mon seul intérest,
Pour obéir à vostre arrest
J'aurois tousiours la bouche close:
Mais il y va de vostre bien;
Faites donc pour vous quelque chose
Si pour moy vous ne faites rien.

Digitized by Google

Partout il plaide avec une impatiente énergie, *pro... focis*. Quelquefois il sacrifie aux formes grossières du vieux temps : son amour naissant a fait de grands progrès, dit-il à Iris ; autrefois

Ce n'estoit qu'un petit *nabot*
Qui jouoit à peine au sabot :

Mais,

Il est cru comme mauvaise herbe,
Il fait l'*antechrist*, le matin, etc.....

En mainte circonstance on rencontre des traits de naturel, des descriptions minutieuses et *circonstanciées*, que Boileau jetait en quatre mots avec un relief à la fois pittoresque et plaisant : reprochant une paresse obstinée à un poëte de ses amis, il s'écrie :

On dit qu'on void ton écritoire
Si chansie en ton cabinet,
Que pour en ouvrir le cornet,
Il faut avoir une tenaille !
Ou cogner contre la muraille,
Si l'on ne veut rompre ses doigts !
. . . . . .
Que tes plumes se sont perdues,
Ou mal en ordre, et plus fendues
Que celles d'un méchant garçon,
Qui frippe souvent sa leçon !

Cette façon de caresser un petit tableau d'intérieur signale fréquemment sa manière ; c'est un reste du goût minutieux des Desportes, des Regnier, des Saint-Amand. La Fontaine ne dédaignait par ces artifices de métier, si fort cultivés par les auteurs des périodes de décadence.

La vie de cet auteur a été tellement obscurcie par le

Digitized by Google

temps et par les inimitiés qui ont créé le silence autour de lui, qu'il m'a été impossible de deviner le nom et la qualité d'une certaine Phyllis, qui seule eut la gloire de l'initier aux sentiments d'une passion ennoblie par une sensibilité vraie. Cette Phyllis avait un mari qui suivait la carrière des armes ; prête à quitter Furetière pour se rendre au théâtre de la guerre, où l'appelait le devoir, elle l'invite à venir recevoir ses adieux.

Au lieu d'obéir, l'amant, qui ne se sent pas la force d'affronter cette épreuve, répond par une élégie à la fois tendre, suppliante, et d'un ton assez élevé :

. . . . . .

Je ne parlerai point de nos communs plaisirs ;
Je sais que l'entretien de nos flammes passées,
Ce mutuel accord qui joignoit nos pensées,
Et ce qui contentoit nos désirs innocens
Ont, pour vous arrester, des charmes impuissans.
Non, je ne prétends pas qu'ici je vous retienne !
Hélas ! si votre ardeur s'égaloit à la mienne,
Vous ne me fuyriez pas en l'estat où je suis,
Vous sauriez mes douleurs, vous sauriez mes ennuis,
Vous me verriez au point d'abandonner la vie...

. . . . . .

Mais, puisqu'il est ainsy, que vostre âme est changeante,
Je ne me flatte plus d'une si douce attente.

. . . . . .

Si vous m'aimez encor ce m'est assez de gloire,
De pouvoir quelquefois vivre en vostre mémoire ;
Si dans quelque moment de vostre heureux loisir
Vous prononcez mon nom en jetant un soupir ;
Et je suis trop heureux, si dans votre retraite
Quelque reste d'amour me plaint et me regrette.
Ouy, c'est trop pour flatter mes rêves amoureux.
Mais je crains plus pour vous que je ne crains pour eux ;
Car vous voyant chercher une terre étrangère,
Je vais peut-estre, hélas ! vous perdre toute entière...
Je crains, belle Phyllis, de ne plus vous revoir ;
Les lieux où vous allez m'en font perdre l'espoir.

Digitized by Google

Vous y verrez partout, que l'horreur de la guerre
Par des portrait sanglans est peinte sur la terre;
Vous y verrez l'effet de nos combats passez,
Et, parmy des monceaux d'ennemis terrassez,
Fumer encor le sang des dernières alarmes;
Des héros gémissans sous le poids de leurs armes,
Qui, demi-massacrés, demandent des tombeaux
Pour n'estre qu'exaucez des loups et des corbeaux...
Ainsi, je crains pour vous. . . . . .
. . . . . .
Je songe à tout moment au danger de ces lieux;
Un fantosme de peur erre devant mes yeux.
Tantost devant vos murs on plante l'escalade,
Tantost devant vos pas on dresse une embuscade;
Et mon cœur amoureux ne peut rien concevoir
Que ce qu'il appréhende, et ce qu'il doit prévoir.
Songez-y bien, Phyllis, et vous perdrez l'envie
D'exposer désormais une si belle vie:
Vous ne quitterez point Paris, ni vostre amant,
Pour aller ressaisir ailleurs, à tout moment,
Suivant le sort douteux des armes journalières,
L'effroi continuel qui trouble nos frontières:
Et si vous regardez et le temps et le lieu,
Il ne me faudra point aller vous dire adieu...

On nous pardonnera d'avoir copié ce passage, le seul qui laisse entrevoir Furetière sérieusement inspiré, le seul qui trahisse les effets de sa liaison avec Racine, et l'estime où il était dans la pensée de l'auteur de *Bérénice*.

Cette élégie, ainsi que le recueil entier *des Poésies*, est antérieure à l'époque où notre auteur embrassa l'état ecclésiastique, la première édition du livre étant de 1655. A partir du moment où Furetière quitta la magistrature, il renonça à la muse galante, plus austère en ce point que ses contemporains; mais, appartenant à la bourgeoisie, il ne suivait pas les us et coutumes de la cour, plus tolérante en fait de mœurs privées. Cette particularité concourt à sa justification. Bien que ces

Digitized by Google

poésies aient obtenu coup sur coup quatre éditions, elles sont, ainsi que la plupart des écrits de Furetière, tombées dans un oubli si complet, que les biographes ont commis nombre de méprises à propos de leur date, et que le savant Brunet lui-même n'en a pas fait mention dans son excellent *Manuel.*

Lorsque Furetière succéda à Boissat, en 1662, à l'Académie française, il avait publié la traduction en vers du quatrième livre de l'*Énéide,* ses *Poésies,* la *Nouvelle allégorique,* ou *Histoire des derniers troubles arrivés au royaume d'Éloquence,* et *le Voyage de Mercure,* poëme satirique.

La *Nouvelle allégorique* est une de ces compositions froidement compliquées, embrouillées et saupoudrées du gros sel gaulois de la vieille Sorbonne qui, parfois, enveloppent et déguisent une excellente et vigoureuse étude de mœurs. Ces subtilités quintessenciées procèdent de Jean de Meung, de Guillaume de Lorris, de Philippe de Maizières, l'auteur inédit du *Songe d'un vieil pèlerin;* elles se sont perpétuées dans le style galant des précieuses, à l'époque où fut tracée la carte du *Tendre,* où *Billets doux, Soupçons, Petits soins, Flatteries, Espérances, Infidélité,* prirent un corps, peu d'âme, un langage fort maniéré, et des sentiments très-faux.

Furetière, en sacrifiant à cette muse surannée, peupla le royaume de la reine *Éloquence* de sujets plus impalpables encore. *Persuasion, Belles Paroles, Bon Sens, Arguments, Figures, Brigue, Hyperboles,* sont les ministres, les prévôts, les sénéchaux, les conseillers, les capitaines ou les ennemis de cet État chimérique. *Galimatias* est prince, les *Acrostiches* sont mousquetaires, et *Messieurs Anagrammes* font l'office de gardes de la Grand'manche.

Digitized by Google

Cette cohue rhétoricienne combat et s'agite pêle-mêle avec Ménage, Billon, Douet, Mézerai, la Motte le Vayer, Silhon, Balzac, la Calprenède, Gomberville, Charpentier, Vaugelas, Vigenère, Beaudouin, etc... Toutes les figures, tous les tropes enrégimentés se livrent bataille, les divers genres entrent en lutte, les éléments sains du goût mettent en déroute le *Phébus*, les *Antithèses*, les *Prologues*. Les *Exagérations* sont taillées en pièces; le bataillon des *Allégories* se voit décimé lui-même. — Hélas! se dit-on, en feuilletant ce petit livre, que n'est-il demeuré tout entier sur le carreau, le bataillon des Allégories!

Une fois la donnée admise, la matière paraîtrait coordonnée d'une façon des plus ingénieuses; mais le sujet est devenu, pour nous, si alambiqué, que jamais nos contemporains ne l'admettront. Cependant, l'ouvrage est piquant et instructif lorsqu'on l'étudie; il contient, a dit Charles Nodier, plus de faits singuliers et notables qu'on n'en trouverait dans cinquante ouvrages anecdotiques du même temps.

Il faut observer aussi que cette facétie est écrite en prose, de sorte que le naturel inhérent à cette forme, qui est celle de la paisible et commune raison, fait ressortir davantage encore ce qu'il y a d'artificiel dans le sujet. Plus éloignée du langage ordinaire, et impliquant une certaine convention d'arrangement, la versification française se prête plus aisément aux excès, soit du lyrisme, soit du burlesque, soit de la fiction systématiquement jetée hors du domaine de la logique et des mœurs.

Néanmoins, *la Nouvelle allégorique*, qui retraçait une foule d'aventures et de scandales littéraires, fut réimprimée cinq à six fois, avec une carte militaire représentant toute la tactique et le plan de la bataille en

Digitized by Google

question. Les Elzévirs en ont donné, en 1678, une jolie édition, devenue si rare, qu'elle a échappé aux recherches de MM. Adry, Bérard et Brunet. Cet ouvrage eut un succès de circonstance, d'allusions, de scandale et d'à-propos, car l'Académie avait mis en discussion tous les principes littéraires; unique élément de polémique, à une époque où il n'était guère permis de parler qu'à la condition de ne rien dire.

Une minutieuse analyse de ce travail singulier fournirait un résumé complet des dissensions poétiques qui partageaient alors la ville et la cour. Pour nous, l'intention de Furetière ne saurait être douteuse; il préparait sa candidature à l'Académie, où ce libelle dut lui créer de nombreux partisans. L'esprit de la corporation y trouve un ardent apologiste, et les principaux membres de cette société y sont fort bien traités aux dépens de leurs ennemis.

Je ne sais en quelle année parut *le Voyage de Mercure*, qui en était à sa quatrième édition en 1662; c'est une des plus âpres satires qui soient tombées de la plume de Furetière, et la plus hardie probablement qu'ait produite le siècle de Louis XIV. Le plan est assez ingénieux.

Après avoir décrit en vers burlesques le combat des Titans contre les dieux de l'Olympe, l'auteur nous montre les immortels encore tout effarés, s'enquérant d'un moyen d'exercer sur la terre une police plus efficace, afin de prévenir désormais de pareils attentats. Mercure est envoyé parmi les hommes, avec ordre de vivre comme eux, d'étudier leurs mœurs, et, en cas de danger, de venir rendre compte à la cour céleste.

Réduit, pour subsister, à prendre part aux intrigues du monde, le dieu exilé, séduit par l'exemple d'Apol-

Digitized by Google

lon, se fait berger; mais, ô déception! l'âge poétique des bergeries est passé, les mœurs pastorales sont grossières, les pâtres ont des sabots; Phyllis est malpropre et niaise, la misère exténue les campagnes, et Mercure, désenchanté, se fait marchand. Le voilà bientôt passé maître en sophistications, en voleries de tout genre, en divers procédés d'usure et de rapines. Devenu riche, il fait la banque, ce qui fournit à l'auteur l'occasion de décrire les pratiques criminelles des maltôtiers, des prêteurs sur gages et des traitants. Les gens du roi n'y sont point épargnés.

Bref, parcourant tous les métiers, toutes les diverses classes de la société française, Mercure est tour à tour collecteur d'impôts, cuistre universitaire, professeur, principal de collége, et ce que l'on appelle de nos jours *marchand de soupes;* rhéteur à gages, recteur, avocat, médecin, empirique; puis il se ruine pour la cinquième fois, en s'adonnant à la recherche du grand œuvre. Après quoi, il aborde la cour en qualité de poëte, et se voit pourvu de bénéfices à force de bassesses. Ce genre de poésie le conduit au noble emploi de proxénète; il fait, il vend, il colporte des vers galants, et sert d'entremetteur aux marchés honteux. Mais, enfin, le métier s'use, parce que les dames de peu de vertu finissent par n'avoir plus besoin d'un tiers qui les enrôle. Alors, Mercure, pour ne point renoncer à la cour, s'y fait intrigant de profession, puis il devient capitaine, lève des troupes, et subsiste partie aux dépens du roi, partie exerçant le brigandage dans les provinces; prenant ses quartiers d'hiver à la ville, où il coupe la bourse pendant les nuits, et parcourt les brelans en trichant au jeu. Il finit par être conduit à la potence, et ne doit la vie qu'à Jupiter, qui foudroie le bourreau et l'escorte.

Digitized by Google

De retour aux cieux, Mercure fait aux immortels assemblés le récit de ses voyages et de ses aventures; il leur raconte le luxe insolent, la vie molle et voluptueuse des grands, la misère des petits, la corruption de toutes les classes de la société, la profonde impiété qui règne, l'athéisme publiquement enseigné, bref, tout ce qu'il a vu sur la terre. Et le tout se conclut par l'anathème lancé par Jupiter sur la race dégénérée des mortels.

Divisé en cinq livres, ce petit poëme, en vers de huit syllabes, est écrit avec une verve remarquable; toutes les professions sont attaquées avec audace et avec une connaissance intime du sujet. La raillerie, grave, impitoyable, entame de front sans hésiter les plus grands personnages et les dignités les plus hautes. Furetière, ici, n'égratigne pas, il tonne, il frappe à coups de massue.

Ce poëme fait naître deux genres de surprise : comment a-t-il pu tomber dans l'oubli? comment l'autorité a-t-elle consenti à en approuver la publication?

Quarante années plus tard, un pareil ouvrage, clandestinement imprimé, eût infailliblement envoyé son auteur à la Bastille; mais, à l'époque où Furetière a rimé cette vaillante satire, le gouvernement de Louis XIV était dans toute sa force, à l'aurore de sa gloire, et dirigé par des hommes assez éminents pour endurer la verte leçon d'un poëte...

Quant à la cause du discrédit où est tombé depuis cent cinquante ans cet ouvrage dont le XVIII^e^ siècle avait déjà perdu le souvenir, je la dirai plus aisément. En atteignant l'honneur, la considération de Furetière, ses démêlés avec l'Académie ont énervé le philosophe critique. Un moraliste est obligé à prêcher d'exemple : si

Digitized by Google

sa vie dément les graves enseignements qu'il a voulu répandre, le public, au lieu de les écouter pieusement, se sent pris pour dupe ; et plus tard, humilié de sa crédulité, il couvre le malheureux auteur d'un irrémissible et silencieuse réprobation.

Terminons ce qui est relatif aux œuvres de Furetière, antérieures à son procès.

La traduction en vers des *paraboles de l'Évangile* offre un exemple frappant de la mauvaise foi des adversaires et des biographes de Furetière. Au sujet de cet ouvrage, imprimé en 1672 par le libraire de l'Académie, l'auteur cynique du *Dialogue* contre Furetière rapporte que ce dernier, avant de mettre les *paraboles* sous presse, en fit une lecture à quelques-uns de ses confrères. « Il fut bien surpris (ajoute notre homme) « de voir que ces messieurs condamnèrent d'abord son « petit projet, d'avoir ainsi *mis en vers burlesques, et* « *en style bas et trivial,* des choses qui sont sorties de « la bouche même de Jésus-Christ... Ils lui dirent que « les paroles de Notre-Seigneur doivent être respectées, « et n'être point mises en des termes capables d'exciter « la risée ; et quant aux vers, ce fut *une farce,* A CE « QU'ILS M'ONT CONTÉ, etc... »

A ce qu'ils m'ont conté est pour ce moins naïf ; car il était loisible de vérifier la valeur de l'assertion, le livre étant publié depuis douze ans, lorsque le *Dialogue* a paru.

Sur la foi de cette accusation, Furetière a donc été inculpé d'avoir parodié l'Écriture sainte, et les rares critiques qui ont daigné parler de cette traduction des paraboles l'ont considérée ainsi.

J'ai eu la patience de lire ces deux volumes, et loin d'y trouver trace de *trivialité,* ou de *style burlesque,* je n'ai rencontré qu'un livre sérieux, parfaitement ortho-

Digitized by Google

doxe, dicté par une religieuse inspiration, dédié au roi, et précédé d'une préface où l'auteur explique son intention en ces termes : « Tous les mots de l'Écriture « sainte sont sacrés et précieux; il est défendu d'y « toucher, on n'y doit faire aucun retranchement « ni addition... J'ai cru cependant qu'on en pouvait « faire une version en notre langue, pour l'édifica- « tion de plusieurs personnes qui n'entendent pas la « latine, etc... »

Scrupuleusement fidèle à ce programme, Furetière a traduit avec respect, retranchant tout élément capricieux ou, comme on dirait maintenant, *pittoresque*. L'ouvrage est froid, d'une forme classique adaptée au ton de l'Écriture, et rappelle pour le ton général les *Psaumes* de Malherbe avec moins de pompe, ou la paraphrase de l'*Imitation* par Corneille, avec moins d'éclat et de prolixité. Ces récits se rapprochent un peu de la manière de la Fontaine, dans ses apologues sérieux.

Furetière, de toute évidence, s'est donné la tâche de composer un livre de piété, et ce qui le prouve, ce sont les *explications morales*, extraites des saints Pères, dont il a étayé chaque parabole. Ces glosses, sortes d'homélies que les prédicateurs peuvent consulter utilement, dénotent la saine connaissance des textes et une juste déférence pour les autorités ecclésiastiques.

Or, l'auteur du *Dialogue* mentionne ce travail en ces termes : « Une explication traduite presque mot à mot de Ménochius et de Maldonat, avec les mêmes citations des Pères *qu'il n'a jamais lus, qu'il donne comme de lui*, etc... »

En examinant la valeur de cette nouvelle charge, il m'a été facile de reconnaître que la compilation appar-

Digitized by Google

tient en propre à Furetière, ainsi que les déductions qu'il en tire, et de plus, que ce commentateur, loin de donner les citations *comme de lui*, ne manque jamais de citer Ménochius, Maldonat, ou les Pères de l'Église, chaque fois qu'il leur emprunte un passage ou une opinion.

Tel est cet ouvrage en *vers burlesques*, en style *trivial* ou *dérisoire*, escorté d'explications *dérobées*. Certes, jamais l'imposture n'a été plus affichée; Voltaire lui-même a traité avec moins de passion le président de Brosses, Jean-Jacques, le père Nonotte ou l'abbé Patouillet.

Nous voilà pleinement édifiés sur l'impiété prétendue de Furetière : en outre, cette calomnie si flagrante ajoute une preuve morale à celles que nous avons précédemment énumérées en faveur de notre écrivain, accusé par ce même anonyme de diverses actions peu honorables.

Notre marche est ralentie par la nécessité de l'éclairer à chaque pas ; systématiquement livrés au mépris de la postérité, les écrits de Furetière, une fois enterré, ont été facilement travestis et invoqués contre lui devant un public disposé à croire sur parole des juges intéressés.

Il est donc indispensable qu'en étudiant les œuvres du littérateur, on s'efforce d'en dégager le caractère véritable de l'homme : car dès que l'on pénètre en plein dans les débats scandaleux qui ont marqué la fin de sa carrière, tout devient obscur, et pour en juger sainement, il est indispensable de savoir si le personnage était antérieurement taré, comme ses adversaires l'ont voulu insinuer, et si son passé rend vraisemblables les énormités dont il a été inculpé.

Rien n'a été plus préjudiciable à Furetière dans l'opi-

Digitized by Google

nion que la vivacité de ses attaques contre la Fontaine, son ancien ami, qui, comme nous le verrons plus loin, prit parti contre lui dans ses démêlés avec l'Académie française. La violence de notre écrivain a été attribuée généralement à l'envie : Furetière publia un recueil de *Fables morales et nouvelles,* trois ans après la première édition de celles de la Fontaine. Le succès de ce dernier fut on ne peut plus fatal à Furetière, qui, seize ans après, trouvant l'occasion de se venger de sa défaite, se serait efforcé de diffamer la Fontaine. Comme cette supposition est assez rationnelle, les biographes de Furetière n'ont pas manqué de l'accueillir, de la propager ; mais ils se sont bien gardés de lire le volume de Furetière.

Il semble en vérité qu'il ait pressenti et voulu annihiler d'avance cette imputation ; sa conduite, en cette circonstance, vraiment estimable, surtout de la part d'un rival évidemment battu, lui fait le plus grand honneur.

Il est assez rare, en effet, qu'un auteur consacre une portion de sa préface à célébrer le mérite et à constater la supériorité de l'émule qui lui fait une victorieuse concurrence. C'est pourtant ce qui est arrivé ici, et ce que la Fontaine aurait peut-être dû se rappeler, lorsque, seul parmi les écrivains éminents de l'Académie, il s'est montré si rigoureux envers Furetière. On sait que le bonhomme était sujet aux distractions.

Après avoir, avec une modestie naïve, signalé lui-même l'imperfection de son propre talent et les défauts de son style, Furetière donne à la Fontaine les éloges les plus francs et les plus généreux. Voici les deux passages :

« ... Si tu es François, lecteur, tu aymeras la nou-
« veauté et l'invention des sujets *qui sont tous de moi.*

Digitized by Google

« Et cela te pourra faire excuser les fautes que j'ai « commises d'ailleurs en très-grand nombre, et parti- « culièrement dans le style, que j'ai peu serré et peu « exact. Mais quoy ! c'est un vice que je connois fort « bien, et à quoy je ne puis apporter de remède : car « après m'estre appliqué à chercher quelque chose de « nouveau pour le sujet, je ne puis avoir la patience « d'en polir l'expression, etc... »

« Certes, il n'y a personne qui ait fait, aux Fables des « anciens, tant d'honneur que M. de la Fontaine, par « la nouvelle et excellente traduction qu'il en a faite : « dont le style naïf et marotique est tout à fait inimi- « table, et adjoute de grandes beautés aux originaux. « La France lui a encore cette obligation, d'avoir non- « seulement choisi les meilleures fables d'OEsope et de « Phèdre, mais encore d'avoir recueilli celles qui étaient « éparses, etc... »

Il s'étonne que la Fontaine en ait si peu trouvé qui fussent dignes d'être conservées, tant ce genre est difficile, et ajoute que quelques-unes « languiroient, s'il n'en « avoit relevé le sujet par la beauté de son style et de « ses heureuses expressions. »

C'est de la sorte que Furetière commettait le péché d'envie... Dans une même page, il se juge avec sévérité et fait le panégyrique de son rival.

Voilà des livres, — ceux que nous venons d'analyser rapidement, — qui n'ont point fatigué la postérité, ni exercé la verve des critiques. Qui s'occupa jamais de ces *poésies*, de ces *satires* de Furetière, qui ont eu jadis cinq à six éditions devenues introuvables ? Qui, de nos contemporains, sauf les érudits de profession, a ouï parler des *Fables morales* du sieur Furetière ?

Cependant, elles dénotent beaucoup d'invention, et sont, à cet égard, supérieures à celles *qu'imagina* la

Digitized by Google

Fontaine. M. Robert a démontré que le grand fabuliste n'en a créé que douze à quinze, parmi lesquelles *la Femme noyée*, assurément inférieure à la moindre des cinquante qui sont sorties du cerveau de Furetière.

Celles-ci, quant à la forme, sont rimées terre à terre; l'abbé de Chalivoy a très-naïvement marqué son endroit faible. Sa première qualité réside dans la solidité du jugement, mérite insuffisant chez un poëte. En général l'intention morale est âpre et puisée dans le sentiment ombrageux de la classe populaire à l'égard des puissants et des maîtres. Reproduire un de ces apologues, c'est presque donner une page inédite ; on y pourra du moins prendre une idée du ton, du tour d'esprit et de la manière d'un auteur oublié. Je transcris sans trop choisir, *les Mouches et le Cheval*.

Cent mouches s'étoient attachées
Sur un bidet infortuné,
Qui maigre, sec et décharné,
N'avait point de côtes cachées.
Il s'en plaignoit fort dolemment.
Et leur disoit : — Mesdemoiselles,
Pourquoi m'êtes-vous si cruelles,
De me sucer incessamment?
Loin de vivre aux dépens d'une méchante rosse,
Vous auriez mieux dîné si vous aviez mordu
Ces chevaux potelés qui parent un carrosse,
Et qui souvent meurent de gras-fondu.
— Ah ! répond une fine mouche,
Ces harnois de toutes façons,
Ces grands crins, ces caparaçons,
Ne permettent pas qu'on les touche.
Pour vivre donc en sûreté,
Il faut, lorsque la faim nous presse,
Nous ruer sur la pauvreté,
Et lui sucer le peu qu'elle a de graisse.

Digitized by Google

Ainsi par les sergens est le peuple mangé,
Tandis qu'en sa maison ils trouvent de quoi prendre:
Mais le riche en est déchargé
Parce qu'il sait bien s'en défendre.

On ne saurait méconnaître les efforts surprenants de la volonté de cet écrivain, qui, durant tant d'années, s'efforça d'arriver,—un peu malgré Minerve,—à la poésie correcte, et qui, cherchant en tout sens sa forme et son aptitude, obtint souvent, sans ambitionner plus, et sans se faire trop d'illusion, les satisfactions du succès d'estime. Mais la louange, à son égard, ne peut guère se risquer plus avant : son esprit était au-dessus de ses talents ; il savait son art mieux qu'il ne l'a pratiqué, et l'on a dit de lui, non sans quelque raison : « Il connaissait mieux les termes de la langue qu'il ne savait les employer. » Son style, faible en vers, un peu dur en prose, n'acquérait la force et l'élan que s'il était animé par l'ardeur de la satire. Il se chercha vainement, il ne pouvait se trouver que fortuitement dans le siècle où il a vécu. Ses qualités sans emploi se firent jour dans une querelle célèbre, comme nous le verrons, et il jeta dans une lutte personnelle, avec un si violent excès, ses passions jusque-là contenues, que sa vigueur militante fut l'instrument de sa perte.

Mais avant d'aborder ce sujet, il convient, pour épuiser la liste des écrits purement littéraires de l'abbé de Chalivoy, de mentionner son livre le plus original, et à la publication duquel on peut rattacher la date des premières inimitiés qu'ait ameutées l'auteur autour de lui. Réimprimé plusieurs fois, le *Roman bourgeois* fut offert au public en 1666, et bien en prit à Furetière de ne l'avoir pas livré avant d'avoir pris place à l'Académie. « Il fallait dès ce temps-là, s'écriait vingt ans plus

Digitized by Google

tard un de ses collègues, le chasser pour avoir fait un si maudit ouvrage ! »

Choses étranges, que les passions aveugles et les sots préjugés ! Pour avoir voulu dépeindre la vie réelle, dans le style qui lui est propre, Furetière fut maltraité de la plupart de ses confrères. Ce sujet *bourgeois* et peu poétique lui eût été pardonné s'il l'avait tourné en vers, dans une satire comme on les faisait alors. Mais mettre en scène de petites gens, des avocats, des marchands, des procureurs... et les faire parler en prose, dans leur langage propre et naturel !

Aujourd'hui nous pensons tout à l'opposé : il faut, pour qu'un sujet nous semble digne d'être rimé, que les sentiments s'y développent avec noblesse, que les personnages soient d'une nature héroïque ou tout au moins susceptible d'être *idéalisée*, et nous recevons malaisément une action où des gens *en prose* sont travestis par la versification. Sous Louis XIV, où l'art, où la fiction, où la forme trônaient au premier rang, on jugeait que le vers ennoblit et rend supportables les scènes de la vie commune ; et l'on faisait grâce à la réalité vulgaire du fond en faveur de la recherche du style.

« Avoir décrit en style bas, s'écriait un critique, les aventures de quelques procureurs et artisans de la rue de Bièvre, la rencontre des gigots de mouton, la clef de l'armoire au pain, des discours de blanchisseuses, etc... la matière est indigne de l'attention des honnêtes gens. »

C'est le scandale de la *tarte à la crème* de Molière. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que la cour consentait à se laisser dérider à ces bambochades à la flamande, tandis que la bourgeoisie s'indignait : le critique qui jugeait le roman de Furetière *indigne de l'attention des*

Digitized by Google

honnêtes gens était lui-même le fils d'un cabaretier.

Plus intelligent et assez hardi pour son temps, l'auteur expliquait son intention en disant : « Il serait à souhaiter qu'une ingénieuse satire se fût exercée de temps en temps *à nous décrire les mœurs de la bourgeoisie de chaque siècle.* »

Un tel vœu, qui semble émis par un de nos contemporains, nous donne une assez juste idée du roman de Furetière, peinture la plus achevée que nous ayons, Scarron mis à part, des mœurs de la petite bourgeoisie en 1650.

Honteux d'avoir à signaler le succès d'un livre destiné à mettre en lumière les classes inférieures de la société, les critiques du temps, pour se donner des airs de qualité, ont eu soin de déprécier le *Roman bourgeois* et d'en nier le succès. Néanmoins, soixante et dix années après sa première édition, on le réimprimait encore avec un certain luxe de papier, de format et d'estampes. Nos romans de mœurs, publiés sans opposition et accueillis avec une juste faveur, auront-ils le même sort?

Il n'est pas aisé de donner, en peu de mots, une idée précise de ce livre si dissemblable de ceux qu'on écrivait alors ; il serait complétement impossible d'en faire l'analyse. Ce roman ne présente aucun plan suivi, le drame est insaisissable ; c'est une série de scènes jetées au courant de la fantaisie, sans proportion ni mesure, et l'action, si action il y a, n'est guère plus ou guère moins avancée vers la fin du livre qu'après les dix premières pages. Aristote, qui, suivant Chapelain, aurait pu échafauder une rhétorique sur *Lancelot du Lac* aussi bien qu'à l'aide de l'*Iliade*, eût été dans un grand embarras avec l'épopée bourgeoise de messire Furetière.

Anticipant de deux siècles sur l'école des peintres

Digitized by Google

réalistes de notre temps, cet auteur semble s'être proposé de substituer la vérité crue à tout artifice de composition, sans se soucier de choisir ses modèles.

Des procureurs et leurs *épouses*, des marchands, des avocats, des sacristains, des grisettes, Vollichon, Javotte, Phlippote, Nicodème, le boutiquier du coin, le robin Bedout, la voisine Roberte, Toinon, tels sont les héros de Furetière.

Çà et là viennent trancher des précieuses de la place Maubert, des demoiselles à intrigues, un marquis coureur d'aventures, un hobereau vivant le matin au palais, et prenant le soir la défroque et l'épée du courtisan; bref, un monde obscur, indéfinissable, ridicule, et comme eût dit Montaigne, ondoyant et divers.

Tout cela babille, s'agite dans un désordre pittoresque, comme un crayon à la Callot, et les pages se succèdent, se faisant lire, grâce à un tohu-bohu d'esprit, de fantaisie, d'observations fines et de scènes vivement colorées d'après nature. Il y a là de la couleur locale et des traits de caractères à défrayer dix comédies; c'est Molière tout entier, broyé au pilon et rejeté en poussière.

Les prétentions bourgeoises, les allures bourgeoises, les préjugés bourgeois, le langage familier des bourgeois, l'aspect de leurs réunions, les mœurs de leurs ménages, tout est rendu avec une fermeté, un sans-façon, une audace surprenants. C'est la vieille population parisienne comme elle dut être, et la vie commune telle qu'elle est.

Rien n'a été omis : ni les modes du jour, ni leur distance de celles de la cour, ni les attifages de la fille à marier, ni la description de l'ameublement, de la table du ménage et des plats qu'on y servait. Les portraits abondent, aussi frappants par la physio-

Digitized by Google

nomie que par la précision burlesque du costume.

Un style franc, du reste, d'une souplesse peu ordinaire, et s'appliquant comme de la cire aux formes qu'on a voulu mouler. Pas une phrase, rien de ronflant, ni d'apprêté, nulle trace d'éloquence : la bonhomie gauloise dans son insouciance, et parlant un langage formé déjà, mais encore vert.

Et comme chacun est bien dans son rôle ! Les bonnes moralités sur l'ancien temps, dignes de l'auteur du bourgeois gentilhomme ! Il faut assister aux sermons paternels et maternels, lorsque Javotte, gâtée par les romans, refuse d'épouser Bedout, et prétend à un homme d'épée, à *un plumet,* comme on disait alors !

« Vous voyez, s'écrie le majestueux Vollichon, combien la jeunesse est libertine... Je me souviens encore de la manière dont j'ai vécu avec feu mon père. (Dieu veuille avoir son âme !) Nous étions sept enfants dans son étude, tous portant barbe : mais le plus hardi n'eût pas osé seulement tousser ni cracher en sa présence : d'une seule parole il faisait trembler la maison. Vraiment ! il eût fait beau voir que moi qui étais l'aîné de tous, et qui n'ai été marié qu'à quarante ans, moi, dis-je, j'eusse résisté à sa volonté ! Il m'aurait fait pourrir à Saint-Lazare ou à Saint-Martin. »

Vollichon ne faisait que commencer, quand sa femme lui dit en l'interrompant :

« Hélas ! Mouton (c'était le nom de caresse qu'elle donnait à son mari, qui de son côté l'appelait Moutonne), il n'est que trop vrai que le monde est bien corrompu. Quand nous étions filles, il nous fallait vivre avec tant de retenue, que la plus hardie n'aurait pas osé lever les yeux sur un garçon. Nous observions tout ce qui est dans notre *Civilité puérile,* et par modestie nous n'aurions pas dit le plus petit mot à table. Il fal-

Digitized by Google

lait mettre une main dans sa serviette et se lever avant le dessert. Si quelqu'une de nous eût mangé des asperges ou des artichauts, on l'aurait montrée au doigt. Mais les filles d'aujourd'hui!... »

Néanmoins, madame Vollichon ne cesse d'admirer les *mièvretés* et *postiqueries* de ses marmots. (Ce sont, ajoute Furetière, termes consacrés chez les bourgeois, pour expliquer les gentillesses de leurs enfants.)

A vrai dire, les répugnances de damoiselle Javotte sont justifiées par la description morale et physique du futur, le sieur Jean Bedout. Une jolie silhouette, vraiment, et tracée de main de maître :

« Ce beau galant était encore un avocat, ou, pour mieux dire, un homme qui portait la robe et le bonnet. La seule fois qu'il parut au Palais, ce fut lorsqu'il prêta serment de garder les ordonnances. Il les garda bien, car il ne trouva jamais l'occasion de les transgresser... Il se mélait parmi de gros pelotons de gens inutiles qui, tous les matins, vont au Palais, et qui y parlent de toutes sortes de nouvelles, comme s'ils étaient contrôleurs d'État. L'après-dînée, il allait aux conférences du bureau d'Adresse, aux harangues des colléges, aux sermons, aux musiques des églises, à l'orviétan, et à tous les autres divertissements publics qui ne coûtaient rien : car c'était un homme que l'avarice dominait entièrement, qualité qu'il avait trouvée dans la succession de son père. Il était fils d'un bonnetier qui était devenu fort riche à force d'épargner ses écus, et fort barbu à force d'épargner sa barbe. Il se nommait Jean Bedout, gros et trapu, un peu camus, et fort large des épaules.

« Sa chambre était une vraie Salle des Antiques. Ce n'est pas qu'il n'y eût force belles curiosités... Son buffet et sa table étaient pleins de vieilles sculptures, et si délicates qu'elles n'eussent pu souffrir les travaux du dé-

Digitized by Google

ménagement : car il les aurait fallu embourrer ou garnir de paille pour les transporter, comme si c'eût été de la poterie.

« Sa tapisserie et ses siéges étaient de pièces rapportées, et de tel prix que pas un n'avait son pareil. Sa cheminée était garnie d'un râtelier chargé d'armes, qui étaient rouillées dès le temps des guerres de la Ligue; et, à sa poutre, étaient attachées plusieurs cages pleines d'oiseaux qui avaient appris à siffler sous lui. La seule chose où il s'efforçât de faire dépense était en bibliothèque... Entre les caractères, ceux qu'il estimait le plus c'étaient les gothiques; entre les reliures, celles de bois. Il fuyait la conversation des honnêtes gens, à cause qu'il pourrait arriver par malheur qu'on y serait engagé à faire quelque dépense...

« ... Il avait pourtant quelques bonnes qualités : la chasteté, la sobriété, et généralement toutes les vertus épargnantes. Il avait une pudeur ingénue qui lui eût été bien séante s'il avait été jeune. Il était même si honteux en tout temps qu'en parlant à l'un il regardait l'autre; il tournait ses glands ou ses boutons, mordait ses gants, et se grattait où il ne lui démangeait pas...

« Ses habits étaient aussi ridicules que sa mine : c'étaient des mémoriaux ou répertoires des anciennes modes qui avaient régné en France. Son chapeau était plat, quoique sa tête fût pointue; ses souliers étaient de niveau avec le plancher, et il ne se trouva jamais bien mis que quand on porta de petits rabats, de petites basques et des chausses étroites, car il y trouva quelque épargne d'étoffe. Il avait la tête grasse quoique son visage fût maigre; ses sourcils et sa barbe étaient assez bien nourris, vu la petite chère qu'il faisait. »

Il faudrait le suivre au cabaret, ou à ces dîners que les bourgeois donnaient à leurs voisins à tour de rôle,

Digitized by Google

moyennant que chacun apportât son plat, et où huit ménages se rencontrent un jour en présence de huit éclanches de mouton. Il faudrait assister à un souper chez Vollichon, à une veillée chez Angélique, et voir les prétentions du beau sexe du quartier s'étaler aux quais, sur la place, à l'église, où la beauté des quêteuses est évaluée d'après le produit de leur quête, exercée sous la conduite d'un maître-clerc et la surveillance des mères, qui, « il y a dix ans, portaient encore le chaperon, vraie marque de bourgeoisie, mais qu'elles ont tellement rogné petit à petit, qu'il s'est évanoui tout à fait. »

Chacune avait sa suite de muguets et de galants. Pour en accroître le nombre, une quêteuse faisait appeler le concert des vingt-quatre violons de la grande bande. On avait soin aussi de se faire escorter d'un prédicateur à la mode.

« C'était un jeune abbé sans abbaye, un tonsuré de bonne famille, où l'un des enfants est toujours abbé de son nom. Il avait un surplis ou rochet bordé de dentelle, bien plissé et bien empesé. Il avait la barbe bien retroussée; ses cheveux étaient fort frisés afin qu'ils parussent plus courts, et il parlait un peu gras pour avoir le langage plus mignard. On jugeait de l'excellence de son sermon par les chaises qui étaient louées deux sous marqués. Aussi avait-on fait tout son possible pour attirer des auditeurs, et surtout des gens à carrosse. Il avait envoyé chez tous ses amis et fait pour cela des billets semblables à ceux d'un enterrement... »

Ainsi, l'usage des sermons priés est ancien; mais, du côté de la simplicité et de l'absence des recherches mondaines, notre clergé a fait de louables progrès depuis ce temps-là. Aujourd'hui, l'orateur chrétien

Digitized by Google

s'oublie, et ne fait fond que sur l'austère puissance de la vérité qu'il enseigne.

Pour résumer, le *Roman bourgeois* n'est, à proprement parler, ni une histoire suivie, ni un récit d'étranges aventures, ni la peinture d'une passion. Comme roman de mœurs, il est même loin du *Petit Jehan de Saintré*, le plus ancien des modèles du genre.

Mais ce livre est un fort curieux monument des usages, des coutumes, des habitudes, du langage et du genre de vie des bourgeois de Paris au milieu du XVII^e^ siècle. Pour l'écrivain, pour l'auteur comique et le philologue, c'est un document des plus rares et des plus complets. On y trouve tout le matériel d'un roman intime de Balzac, moins le fond du drame ; et si chaque époque nous avait laissé un inventaire de ce genre, les âges passés revivraient pour nous dans toute l'originalité de leur physionomie.

Furetière ne s'était pas proposé un autre but. Ses contemporains jugèrent l'œuvre indigne d'intérêt ; soixante ans après, l'on en pensait tout autrement.

Vers la fin de l'ouvrage, tout s'éparpille et se dénature. L'auteur nous entraîne dans un bureau d'esprit ; son humeur sarcastique le lance sur les pédants, et, sous des pseudonymes transparents, divers auteurs, tels que Charles Sorel (Charrosselles), Pélisson (le plus laid des beaux esprits), mademoiselle Scudéry (Polymathie), etc..., y sont diversement frottés, le premier avec une malice impitoyable. On lit aussi le *Testament* burlesque d'un poëte, terminé par le catalogue de ses livres en projet, parmi lesquels j'ai noté celui-ci : « LA VIE SANS FIN, dessein d'un roman universel divisé *en autant de volumes que le libraire en voudra payer.* »

Jérémie n'a pas prophétisé plus juste, sur Jérusalem, que Furetière, en cette occasion, sur les feuilletons-

Digitized by Google

romans de notre siècle prolixe. Ces railleries ont dû faire monter les premiers nuages sur l'horizon de l'auteur.

Mais ce qui, suivant toute apparence, les a épaissis et amoncelés, c'est la boutade étrange qui termine l'ouvrage, et qui est intitulée : « ÉPÎTRE DÉDICATOIRE *du premier livre que je ferai.* »

Déjà, à plusieurs reprises, l'abbé de Chalivoy avait jeté du ridicule sur l'avidité, sur le *parasitisme* des écrivains de son siècle; le *Roman bourgeois,* plus mordant encore que les ouvrages précédents, contient sur ce sujet un *Manuel* grotesque de platitude, sous le titre de : SOMME DÉDICATOIRE, en soixante et treize chapitres, qui dut fort alarmer et les poëtes et leurs Mécènes, plus maltraités encore. C'est là qu'on lit ce programme devenu célèbre et attribué à plusieurs personnes : « Quel fut le premier inventeur des dédicaces? Ensemble quelques conjectures historiques, qui prouvent qu'elles ont été trouvées par un mendiant. »

Afin de couronner l'œuvre et d'humilier à la fois les parasites et leurs protecteurs, Furetière adresse une épître dédicatoire pompeuse : « A TRÈS-HAUT ET TRÈS-REDOUTÉ SEIGNEUR JEAN-GUILLAUME, *dit Saint-Aubin, maître des hautes œuvres de la ville, prévôté et vicomté de Paris.* »

La dédicace *au bourreau* était assurément la plus cruelle ironie qui se pût imaginer. Aussi l'on jeta les hauts cris, et, pour faire peser sur tout l'ouvrage une réprobation ineffaçable, on répandit que le *Roman bourgeois* est dédié au bourreau, ce qui est de toute fausseté.

Au demeurant, l'intention de Furetière ne saurait être douteuse : Guillaume, traité dans cette dédicace avec une déférence narquoise, est l'objet d'un parallèle

Digitized by Google

fort insolent avec les soi-disant grands seigneurs qui s'érigent en Mécènes.

« Voici, écrit l'auteur, la première épître dédicatoire qui ait été faite sans intérêt... Il y a longtemps que je suis las de voir des auteurs encenser des personnes qui ne le méritent peut-être pas tant que vous... Depuis que j'ai vu louer tant de faquins qui ont des équipages de grands seigneurs, et tant de grands seigneurs qui ont des âmes de faquins, il m'a pris envie de vous louer aussi : et, certes, ce ne sera pas sans y être aussi bien fondé que tous ces flatteurs. Combien y en a-t-il, de tous ces gens-là qu'on vante si hautement, qu'il faudrait mettre entre vos mains, afin de leur apprendre à vivre !... »

Toute la pièce est dans ce ton. Il conclut par recommander aux bons offices de Guillaume une foule de pauvres auteurs abandonnés à la misère, au désespoir, et qui n'ont pas le courage de se pendre eux-mêmes.

Apprécié dans l'ensemble de ses œuvres, Furetière représente l'homme de lettres d'autrefois, sans cesse occupé de son métier, s'exagérant son importance et celle de la pédanterie, peu pitoyable à ses confrères, jaloux par instinct, ombrageux pour avoir pâti, pourvu d'une probité rudanière encline à faire ses preuves envers et contre le prochain, laborieux à l'excès, fier comme les petites gens, et dénué souvent de dignité, comme ceux dont l'éducation première a manqué de base. Esprit vif, mais bourru, passionné pour la satire, s'enquérant des préjugés pour les braver, il court par soubresauts, mordant à droite et à gauche sans s'arrêter en chemin.

Sève nous a légué son portrait admirablement gravé par Edelinck. Cette image représente un homme de haute taille, vigoureusement charpenté, brun, maigre

Digitized by Google

et d'un teint fort bilieux. La bouche est fine et sardonique, le nez aquilin et charnu; les yeux petits, noirs et renfoncés, projettent un regard très-franc et un peu dur, ce qui tient à l'épaisseur des sourcils dont ils sont ombragés. Le front, modelé par plans larges, dénote l'habitude de la pensée.

Furetière aimait la lutte; tous ses écrits, sans exception, portent la marque de son naturel agressif. Autant il se montre respectueux envers les principes religieux, sociaux ou moraux, autant il est irrévérent envers les personnes. C'est un philosophe éclos avant l'heure, un démolisseur instinctif qui n'a su à quoi se prendre.

Il était indispensable, pour apprécier la conduite de cet homme dont le nom a croulé sous un amas d'inculpations évidemment exagérées, de l'observer dans ses ouvrages, dénaturés par des passions hostiles. Cette exhumation, d'ailleurs, n'est pas sans intérêt, car, en son vivant, Furetière était compté parmi les illustres, et avait rang entre les cinq à six membres les plus éminents de l'Académie française.

Sa vie n'est connue que par des pamphlets dictés par l'inimitié la plus implacable; ses ouvrages sont restés enfouis sous les ruines du dernier monument qu'il voulut édifier, son *Dictionnaire;* ce travail immense et si *avancé* pour le temps lui a coûté l'honneur et probablement la vie. Ce qui aurait dû l'illustrer le replongea dans le néant. Pourtant, l'œuvre était viable; elle se poursuivit après lui et son nom en fut effacé. Condamné judiciairement, il n'a pas même gardé la notoriété qui aurait dû s'attacher à l'aïeul des encyclopédistes, auxquels il fournit, non la doctrine, mais l'idée, le plan de l'œuvre et sa nomenclature.

Nous le suivrons à travers cette lutte, à propos de laquelle l'opinion de la postérité est restée indécise; et

Digitized by Google

nous gardant à la fois des paradoxales séductions du panégyrique, comme des préjugés contraires, nous essayerons de retracer les péripéties d'un procès littéraire qui jadis a fait tant de bruit.

II

Près d'un demi-siècle s'était écoulé, depuis que l'Académie française avait commencé le travail de son dictionnaire, lorsque les membres de cette compagnie furent tirés de leur laborieux assoupissement par une inquiétante nouvelle.

On disait que l'un des Quarante, s'appropriant les matériaux de l'œuvre collective, et déguisant son larcin à l'aide de quelques additions, préparait dans l'ombre, au dictionnaire de l'Académie, une concurrence redoutable et anticipée.

Dans ces conjectures, l'Académie *dissimula ses soupçons*, écrit l'abbé d'Olivet, historien du docte corps et narrateur unique de cette aventure, « et ce ne fut qu'au commencement de l'année suivante, *qu'étant avertie* qu'on imprimoit le dictionnaire de Furetière, elle indiqua une assemblée extraordinaire où il seroit interrogé là-dessus. »

Cet exposé, rédigé quarante années après l'événement, est-il bien sincère? L'Académie fut-elle donc si surprise, et l'entreprise de Furetière avait-elle cette clandestinité impénétrable dont on entoure une mauvaise action? Il est permis d'en douter. Plus de dix ans auparavant et du vivant de Mézeray, mécontent de la direction que l'on donnait au dictionnaire, et de ne pouvoir faire prévaloir ses sentiments, Furetière, de

Digitized by Google

l'aveu de Charpentier, l'un de ses plus vifs adversaires, avait plus d'une fois exprimé, en pleine séance, son intention de rédiger un vocabulaire plus complet, pour suppléer aux lacunes de celui de la corporation.

La prétendue dissimulation de Furetière est contestable par un motif bien autrement péremptoire.

Le 4 août 1684, l'abbé de Chalivoy, sollicitant un privilége pour l'impression de son ouvrage, avait été, suivant la coutume, astreint à présenter un certificat d'approbation, signé d'un expert délégué pour faire une enquête, et cet écrivain qui avait donné une favorable apostille, en vertu de laquelle le privilége fut octroyé vingt jours après, n'était autre que le sieur Charpentier, membre de l'Académie française, et depuis, l'un des plus fougueux accusateurs de Furetière.

C'est en vertu de ce privilége que la même année, Furetière, pour écarter le soupçon d'avoir profité du travail de l'Académie, publia un premier fragment de son dictionnaire, sous ce titre, que nous donnerons en entier, parce qu'il fait connaître le plan et la portée vraiment encyclopédique de l'ouvrage.

ESSAIS D'UN DICTIONNAIRE UNIVERSEL, CONTENANT GÉNÉRALEMENT TOUS LES MOTS FRANÇOIS, TANT VIEUX QUE MODERNES, *et les termes de toutes les sciences et des arts,* SÇAVOIR :

« La philosophie, logique et physique ;

« La médecine ou anatomie, pathologie, thérapeu-
« tique, chirurgie, pharmacopée, chimie, botanique, ou
« l'histoire naturelle des plantes, et celle des animaux,
« minéraux, métaux et pierreries, et les noms des
« drogues artificielles ;

« La jurisprudence civile et canonique, féodale et
« municipale, et surtout celle des ordonnances ;

Digitized by Google

« Les mathématiques, la géométrie, l'arithmétique « et l'algèbre;

« La trigonométrie, la géodésie, ou l'arpentage, et « les sections coniques;

« L'astronomie, l'astrologie, la gnomonique, la géo- « graphie;

« La musique, tant en théorie qu'en pratique, les « instruments à vent et à cordes;

« L'optique, catoptrique, dioptrique et perspective;

« L'architecture civile et militaire, la pyrotechnie, « tactique et statique;

« Les arts, la rhétorique, la poésie, la grammaire, « la peinture, la sculpture, etc. ;

« La marine, le manége, l'art de faire des armes, le « blason, la vénerie, fauconnerie, pesche, l'agriculture « ou maison rustique, et la plupart des arts mécha- « niques;

« Plusieurs termes de relations d'Orient et d'Occi- « dent, la qualités des poids, mesures et monnoyes;

« Les étimologies des mots, l'invention des choses, « et l'origine de plusieurs proverbes, et leurs relations « avec ceux des autres langues;

« Et enfin, les noms des auteurs qui ont traité des « matières qui regardent les mots, expliqués avec quel- « ques histoires, curiosités naturelles, et sentences mo- « rales qui seront rapportées pour donner des exem- « ples de phrases et de constructions.

« *Le tout extrait des plus excellents auteurs anciens et modernes.*

« RECUEILLI ET COMPILÉ

« Par Messire ANTOINE FURETIÈRE, abbé de Chalivoy, de l'Académie françoise. »

Digitized by Google

L'annonce d'un si formidable travail, présenté comme achevé et prêt à paraître, cet *Essai* lancé tout à coup, tandis que l'Académie sommait en vain Furetière de comparaître à sa barre; la critique implicite de la lenteur et de l'insuffisance de l'aréopage du Louvre, ressortant de l'exécution de ce vocabulaire encyclopédique par un seul ouvrier, c'étaient là des menaces et des dangers qu'il fallait conjurer à tout prix.

Accusé d'une maladresse fort étourdie pour avoir donné son approbation à une concurrence écrasante, Charpentier, que les contemporains dépeignent comme un helléniste violent, passionné, et surtout peu scrupuleux, affirma n'avoir rien autorisé de semblable et n'avoir conféré son certificat qu'en faveur d'un *Dictionnaire universel des sciences et des arts*. Il insinua donc que Furetière avait frauduleusement ajouté en tête du privilége « *Tous les mots françois tant vieux que modernes,* » et il le dénonça à l'opinion comme un faussaire.

Cette présomption fut maintenue par l'Académie. D'Olivet, dans son Histoire, Doujat, Tallemant, dans leurs libelles, ont fidèlement suivi ce système.

Cependant, il est bon de remarquer que l'Académie, qui depuis parvint à faire supprimer le privilége de Furetière, à ruiner cet auteur, à le perdre d'honneur, à le faire mourir à la peine, et qui, non apaisée, persécuta sa mémoire, n'a tiré aucun parti de cette accusation qui pouvait aboutir à une peine infamante. Il faut noter aussi que dans les arrêts judiciaires rendus contre l'abbé de Chalivoy, il n'est question nulle part de cette coupable interpolation qui aurait si justement motivé la révocation du privilége, acte devant lequel on recula d'abord. Enfin, on doit faire entrer en ligne de compte la défense de Furetière sur ce point important.

Digitized by Google

« Il faut remarquer, dit-il, dans les pièces justificatives des trois *factums* dont nous parlerons plus loin, « que le titre des *Essais du Dictionnaire universel,* au « dessus duquel est la commission écrite de la main de « M. le chancelier le Tellier, *est entièrement conforme* « à celui qui a été imprimé, et qu'il porte expressément « qu'il est composé de *tous les mots de la langue* « *françoise vieux et nouveaux,* et des termes des arts « et des sciences, etc.

« D'abord, le sieur Charpentier crut bien s'excuser « en disant que son certificat avait été falsifié et qu'on « y avait ajouté une ligne entière, savoir : *Contenant* « *tous les mots de la langue françoise vieux et nou-* « *veaux.* Mais l'affaire fut bientôt éclaircie à sa confusion, par la représentation de l'acte qu'on fit voir « être *sans aucune altération ni addition* et tel qu'il « est représenté ci-dessus. Ce certificat *étant apposé* « *au bas de ce titre* est relatif à tous ses articles, et « ainsi il n'y a eu aucune surprise lorsqu'il a été délivré « par le sieur Charpentier. »

Cette réponse a du poids, parce qu'elle repose sur un fait matériel facile à constater ou à démentir, et que ce démenti n'a pas été accueilli par l'autorité, comme pièce à conviction contre Furetière, lorsque son privilége fut précipitamment annihilé par le chancelier le Tellier, qui bientôt après marqua ses regrets de s'être laissé surprendre, et son intention de revenir sur cette affaire. Mais une mort imprévue mit obstacle à son dessein.

Nous insistons tout d'abord sur ce point capital du procès, demeuré le plus obscur et le plus fatal à la considération de Furetière ; car si l'on pouvait établir qu'il n'a pas reculé devant une fraude si coupable, il cesserait d'être digne du plus léger intérêt.

Digitized by Google

Il est superflu d'observer que dans un discours tout personnel à deux antagonistes, l'un n'est pas plus que l'autre recevable sans contrôle dans ses assertions. Or, en cette occasion Charpentier est à la fois accusateur et partie, et même seul accusateur.

C'est lui qui a avancé l'accusation, lui qui s'est efforcé de la faire pénétrer dans l'esprit des académiciens, lui qui l'a publiée avec de grands détails probants dans un écrit anonyme, diffamatoire et sciemment calomnieux dont nous avons recherché l'auteur avec beaucoup de persévérance.

En effet, le fameux *Dialogue de M. D., académicien, et de M. L. D., avocat,* où nous avons déjà relevé de flagrantes impostures, est parti de la plume de Charpentier. Ce libelle est plus que passionné. Furetière y est accusé d'avoir vendu sa sœur et escroqué son bénéfice. Ses livres y sont dénaturés et représenté sous un faux jour; nous l'avons prouvé à l'occasion des *paraboles de l'Évangile*. De plus, Furetière y est stigmatisé comme entaché de diverses actions basses, frauduleuses, avilissantes, commises dans le sein même de l'Académie, et qui, si elles étaient véritables, eussent dès longtemps provoqué son exclusion. C'est là qu'on insinue qu'il a dérobé son dictionnaire à un certain Margane dont Furetière démontre aisément l'ineptie notoire; enfin, c'est là qu'il est taxé lui-même d'*ignorance* et d'*incapacité* absolue *en matière lexicographique*. Or, les délibérations mêmes de l'Académie prouvent qu'il était considéré comme une des colonnes du dictionnaire.

Si l'on établit suffisamment que ce libelle répréhensible est de Charpentier, cet écrivain reste dépouillé de l'autorité morale, susceptible d'accréditer contre Furetière la présomption d'avoir falsifié le privilége.

Le *dialogue* qui la met en avant fut publié en 1686

Digitized by Google

par un éditeur hostile à Furetière et dévoué au parti opposé, qui a placé en tête de cet écrit une préface où on remarquera ce passage : « Ce *dialogue* pourra passer « pour représailles; il est écrit avec tant de feu, et il « y paroît une animosité si grande, qu'il faut que ce « soit, de MM. les académiciens, celui qui est le plus « furieux des antagonistes du sieur Furetière. On pour- « roit par cette raison l'attribuer au sieur Charpentier. « Je ne vous assure pourtant pas qu'il soit de lui... « Quoi qu'il en soit, et de quelque part qu'il vienne, « je remercie *le curieux* qui m'en a fait tomber le ma- « nuscrit entre les mains... »

Charpentier n'a point réclamé contre cette insinuation fort transparente; l'Académie n'a jamais désavoué le *dialogue,* et assurément aucun honnête homme n'eût supporté le risque de passer pour en être l'auteur, si Charpentier, pour le publier sous la désignation *d'un académicien*, n'en avait assumé la responsabilité.

Du reste, il paraît, par une phrase de Furetière, que cette solidarité était acceptée, et qu'elle ne donnait lieu à aucune incertitude. Il en parle comme d'un fait acquis, et Charpentier ne le contredit pas.

« Il (Charpentier) ne laisse pas que de soutenir la « même chose (l'accusation d'avoir falsifié le titre du « dictionnaire) *dans un libelle diffamatoire qu'il a fait « courir dans le monde,* où il adjoute qu'il a été sur- « pris, et qu'il a signé ce certificat qu'on lui a apporté « tout dressé, après un grand repas que l'auteur lui « donna, dont il loue le bon vin qu'on lui fit boire ex- « cessivement, et le caffé... Il dit qu'il n'eut pas la « force de refuser la courtoisie que lui demandoit un « convive, après un repas dont il se louoit si fort. Si « cette excuse avoit lieu, elle détruiroit la pluspart des « certificats de cette nature qu'il délivre; car il n'en

Digitized by Google

« donne guère sans qu'on le traite, et qu'il y ait « du vin sur jeu, ou sans qu'on lui en fasse des pré- « sents, comme il sera facile de prouver par le témoi- « gnage de plusieurs.... »

Nulle hésitation sur ce *libelle;* c'est le *dialogue,* et le dialogue seul qui relate cette aventure, et cela dans des termes si explicites, avec de petites circonstances si particulières, que le convive de Furetière a pu seul les connaître. D'ailleurs, quel autre que Charpentier se fût permis de le défendre par des arguments de cette nature?

Non : le dialogue porte son cachet; il est de son style gouailleur et emporté. Personne, sinon lui, ne mélangeait alors son langage d'une foule d'expressions triviales qu'on relève çà et là. Lui seul avait un si vif intérêt à se disculper; lui seul était regardé comme dépouillé de scrupule; lui seul entremêlait sa conversation de ces termes de cabaret : *Recasser des mots,— ce compère-là, morbleu, parbleu, ce maraud-là, ce membre pourri,* etc... Il eut d'autres querelles et les soutint sur le même ton, étant aisément entraîné par son naturel inflammable et son tempérament sanguin.

Mais ce qui est plus que des hypothèses, Furetière lui attribue, sans qu'il y trouve à redire, ce *dialogue* où est contée intimement une anecdote que Charpentier pouvait seul connaître et raconter; enfin ce même *dialogue* est présenté de son aveu au public par un libraire qui lui est favorable et qui le désigne comme auteur du libelle.

L'allégation intéressée de l'auteur d'un pareil pamphlet ne peut être sérieusement invoquée contre l'abbé de Chalivoy.

Cependant, il faut le noter en passant, Furetière confesse à demi que pour arracher une approbation à ce

Digitized by Google

juge ombrageux, il l'a grisé, ce qui n'est pas un moyen irréprochable, bien que l'abbé invoque en sa faveur l'usage observé en pareil cas avec Charpentier; mais on peut alléguer, en guise de circonstances atténuantes, les difficultés tout exceptionnelles de la position de Furetière.

Car, dix ans auparavant, l'Académie française, par l'entremise de Perrault et de ce même Charpentier, avait arraché au chancelier d'Aligre, malade et affaibli, un privilége étrange et excessif, conférant à la compagnie *le monopole du dictionnaire,* et intimant *défense à tout écrivain françois d'en publier un jusqu'à l'apparition de celui de l'Académie et dans les vingt ans qui suivroient sa publication.*

Ces défenses, que Colbert signa par mégarde, furent tenues profondément secrètes, réservées pour l'éventualité d'un péril imminent, et de peur que l'opinion émue d'une concession si exorbitante n'en provoquât le retrait, on se dispensa même de remercier le roi et le ministre, que d'habitude on allait haranguer à l'occasion des plus légères faveurs.

Bien plus : Rochefort et Richelet, ayant, peu de temps avant la querelle de Furetière, publié, avec privilége, chacun un dictionnaire français, l'Académie n'exhuma point son privilége, et laissa mettre en vente l'un et l'autre ouvrage sans réclamer.

Ainsi, Colbert et le chancelier le Tellier, successeur de M. d'Aligre, ignoraient l'existence de ce privilége exclusif, puisqu'ils en accordèrent d'autres, sans que l'Académie jugeât à propos de se prévaloir du monopole qu'elle avait obtenu.

Comme la concurrence d'un académicien était bien plus redoutable, et que d'ailleurs Furetière et Mézeray, onze ans auparavant, avaient annoncé l'intention de se

Digitized by Google

livrer à un travail de ce genre, il n'est pas impossible que Perrault, manœuvrant secrètement, n'ait surpris à l'autorité un privilége destiné plus tard, et le cas échéant, à paralyser Furetière.

Ainsi, ruse contre ruse, dissimulation contre dissimulation : ces gens jouaient entre eux à la cachette noire. Mais que le vin de Furetière dut être abondant et fin, pour triompher des soupçons et de la vigilance de Charpentier !

Cette condescendance, Furetière l'explique à sa manière dans le premier de trois *factums* qu'il a successivement publiés pour se défendre et pour combattre ses adversaires. Suivant lui, Charpentier reconnaissant que le *Dictionnaire universel* était fort différent de celui de l'Académie, et qu'elle avait abandonné à son libraire le profit de son travail, dont elle aurait pu vouloir bénéficier s'il eût été unique, aurait donné de fort bonne grâce à Furetière un certificat dont il aurait même pressé l'expédition, sans même juger à propos d'en communiquer à l'Académie, bien que le pétitionnaire lui eût témoigné le souhaiter.

Revenant sur le monopole exclusif dont se prévalait l'Académie, l'abbé démontre aisément qu'une si énorme prétention, contraire à tous les usages littéraires, conférerait à cette compagnie un privilége d'infaillibilité qui n'appartient qu'à l'Eglise, et lui attribuerait la propriété de la langue française.

A la vérité, plusieurs personnes ont objecté que, faisant partie de la corporation, Furetière aurait dû lui faire part de ses lumières et insérer dans l'œuvre collective ce qui est compris dans la sienne.

A quoi l'abbé répond qu'il lui a été impossible de faire prévaloir ses doctrines, et d'amener ses confrères à adopter le plan conçu par lui. Ces messieurs, res-

Digitized by Google

treignant la liste des mots aux termes usités dans les poëmes, les tragédies et la haute éloquence, avaient systématiquement écarté les mots trop vieux et les mots trop jeunes, les termes relatifs aux arts, aux sciences, aux divers métiers; en outre, ils n'admettaient ni citations d'auteurs, ni étymologies. Vainement avait-il essayé de glisser quelques mots essentiels ou de présenter certaines acceptions peu connues de vocables admis : sa voix avait été couverte par de bruyantes imprécations, il avait eu une foule de querelles et avait été accablé d'injures pour les moindres corrections proposées.

Après nombre de tentatives infructueuses il lui paraît plus nécessaire que jamais de faire un dictionnaire complet, afin que le public, après une attente d'un demi-siècle, ne soit point trompé lorsqu'il ne trouvera qu'une partie de la langue dans un ouvrage où on la lui faisait espérer tout entière.

Quant au principal grief de l'Académie, qui reproche à Furetière d'avoir profité de son labeur, d'avoir abusé de ses cahiers et pillé son travail, Furetière avoue que souvent il a puisé aux mêmes sources qu'elle, mais que, sauf de rares rencontres, fortuites et fatalement amenées par la similitude du sujet, il a fait de son côté un dictionnaire français, aussi différent de celui de l'Académie, que le puissent être entre eux deux vocabulaires de la même langue.

Néanmoins, l'Académie persista dans cette inculpation, et, sans examen, la postérité a complétement adopté les conclusions de Regnier Desmarets, chargé de la rédaction de tous les mémoires contre Furetière, et de l'abbé d'Olivet, qui, d'après une prétendue confrontation, faite par une commission de l'Académie examinant sans contrôle, établit que Furetière « fut

Digitized by Google

« convaincu d'avoir employé la méthode, les définitions, « les phrases de l'Académie ; ou sans changement, ou « avec des changements *si légers,* qu'ils le démas- « quoient encore mieux. »

Voilà un auteur bien malavisé ; s'il reproduit le texte d'autrui, c'est un larron, et s'il ne le reproduit pas, ses changements le démasquent *encore mieux...* Comment échapper à une telle fatalité?

Complaisamment reproduite par toutes les *biographies,* cette imputation est dénuée de fondement. D'abord, le dictionnaire de Furetière est trois fois plus considérable que celui de l'Académie; ensuite comme il l'a très-inutilement démontré (on ne voulait pas l'entendre), en publiant de longs passages de son texte en regard de celui de la compagnie, les divergences sont essentielles et nombreuses : puis, quant à *la méthode* qu'il se serait appropriée, il l'a critiquée, loin de là, et en a suivi une totalement opposée. L'Académie a classé les mots sous leurs radicaux, les composés sous le terme dont ils dérivent, et Furetière a pris l'ordre alphabétique. De plus, il a adopté les citations, donné les étymologies, etc., etc., en un mot, pris à tâche de faire le contraire, en tout, de l'Académie.

Pour achever de l'accabler, ses confrères lui ont fait un crime d'avoir, comme eux, donné les dictons et proverbes, et de les leur avoir dérobés. Mais outre que *la sagesse des nations* appartient à tout le monde, il faut observer que ces messieurs avaient eux-mêmes ramassé les proverbes dans César Oudin, qui en avait publié un recueil en 1614; dans Antoine Oudin, qui en fit un autre en 1640, et dans Henri Estienne, qui en avait glané une bonne gerbe cinquante années auparavant.

En dernier lieu, nous avons, comme chacun est à même de le faire, comparé le *Dictionnaire de l'Académie*

Digitized by Google

avec celui de Furetière, et quelles que soient les raisons alléguées de part ou d'autre, elles tombent devant la réalité. Ces deux vocabulaires, différant entre eux excessivement, sont le produit de deux systèmes opposés, et il serait absurde aujourd'hui de prétendre les assimiler en aucune façon.

Devant ce fait si facile à constater, et que l'on a dédaigné d'observer durant près de deux siècles, les défenses de Furetière et les arguments plus ou moins spécieux, multipliés par ses rivaux, perdent tout intérêt; nous n'y reviendrons pas.

Mais n'est-il pas curieux de voir les lettrés du temps, et ceux des âges suivants, discuter le pour ou le contre à cet égard, en pesant le réquisitoire et les défenses, sans s'aviser d'un moyen si naturel de savoir à quoi s'en tenir?

On conçoit, du reste, en examinant les écrits contemporains, que Furetière ait pu être aigri par la malveillance de ses confrères durant les vingt-trois années qu'il siégea à l'Académie; malveillance qu'il s'était attirée, il faut le dire, par son caractère bourru, par son humeur satirique, et par le ton avec lequel il soutenait ses opinions. Sa réputation, à cet égard, était bien établie. « Chapelain, écrit dans ses *Mémoires* Tallemant des Réaux, quand il publiait un ouvrage, donnait à ses confrères un volume pour deux personnes. Mais à ceux qu'il craignait, *à des pestes,* il leur en a donné un tout entier; comme à Scarron, à Boileau, à Furetière et autres. »

Il est à remarquer, à l'appui de cette assertion qui classe Furetière parmi les dangereux, que Boileau, si intimement mêlé à toutes les querelles littéraires, n'a pas, malgré son dévouement à l'Académie, écrit une seule ligne contre l'abbé de Chalivoy, au sujet duquel il s'est

Digitized by Google

enfermé dans le silence le plus complet. Cependant lorsqu'on fit des démarches amiables près de Furetière, pour l'exhorter à se soumettre, le satirique lui fut député, avec la Fontaine et Racine; mais ces trois amis d'enfance ne purent rien obtenir d'un homme irrité.

Ces résistances, d'Olivet les attribue à un orgueil intraitable : il oublie qu'il s'agissait, pour Furetière, de sacrifier un travail immense, l'œuvre de sa vie, un vocabulaire, fruit de six années de labeur, et qui était sur le point de paraître en quatre volumes in-folio. Cette rapidité paraît, à François Tallemant, la preuve irrécusable du plagiat. — Comment tirer, de son propre fonds, un si considérable ouvrage en si peu de temps? Une telle objection devait frapper des académiciens, qui épluchaient des mots depuis quarante-neuf ans sans arriver au terme de leur entreprise. Pour nous, elle est une marque naïve et un involontaire aveu de leur peu d'aptitude; car nous savons que Robert Estienne a exécuté un bien autre travail, le *Thesaurus linguæ latinæ,* en l'espace de deux ans.

Entré à l'Académie avec une diversité de connaissances, un savoir philologique et un talent de linguiste fort rares alors, Furetière avait considéré le projet du dictionnaire comme une entreprise destinée à l'illustrer. Mais, ô déception! son mérite ne lui avait attiré que des envieux; s'il élevait la voix, c'était à qui lui jetterait une raillerie. Les plus ignorants se montraient les plus gouailleurs, et Benserade lui-même, ce fade et creux versificateur, insolent parce qu'il se sentait bien en cour et armé d'une épée, s'écriait, en s'asseyant au fauteuil de Furetière : « Voici une place où je vais dire bien des sottises! » Et la coterie jetonnière d'applaudir servilement à cette insulte contre un pauvre abbé d'un talent véritable.

Digitized by Google

Les ennemis de Furetière tarissent peu sur la quantité d'affronts qu'on lui fit subir : il est donc fort probable qu'un certain désir de représailles ne fut pas sans influence sur le dessein de Furetière. Toujours est-il que si ses collègues eussent déféré davantage aux idées d'un homme de cette valeur, que s'ils eussent accepté le tribut de son érudition, au lieu de le rejeter avec mépris, Furetière ne se serait pas trouvé placé dans ce dilemme, ou de passer en public pour un utopiste insensé, ou de montrer ce qu'il savait faire, aux dépens d'une coterie dénigrante et hostile.

Cependant, pourquoi se faire illusion ? la conduite de Furetière n'est point à l'abri de tout reproche, et les efforts tentés ici pour le justifier indiquent même que l'on n'y saurait réussir d'emblée, en présentant d'un seul coup, comme dans un miroir, le portrait d'une vie pure et sans taches. La vertu qui attend démonstration ne saisit pas les sympathies dans notre vieille France chevaleresque ; rien de louche ne nous trouve indulgents, et dès qu'un homme exposé aux regards du public aurait pu mieux faire, il n'a pas bien agi.

A la vérité, Furetière avait anciennement menacé ses collègues de leur opposer un dictionnaire ; mais ils y croyaient peu, et tandis qu'il travaillait dans la solitude, il a recouvert d'un silence profond ses aveux d'autrefois. Hostile à une compagnie dont il se constituait le rival, il continuait à en faire partie, à assister au travail intérieur et secret de ses discussions. C'était en quelque sorte un ennemi déguisé, se glissant sous couleur fraternelle dans le camp de ses victimes futures, et il est plus aisé d'expliquer que de justifier cette fausse situation. Enfin, dans ses *factums* amers et ironiques, Furetière, grâce à sa présence aux délibérations, fut à même de recueillir une foule de traits mordants

Digitized by Google

et d'erreurs comiques, qu'il eut le tort de répandre, indiscrétion qui discrédita le Dictionnaire de l'Académie avant son apparition.

Cette position manque de franchise et de dignité. Si Furetière avait eu le courage de travailler au grand jour, de rompre avec l'Académie, et de s'éloigner des séances en disant pourquoi, il aurait lutté avec plus d'avantage contre les persécutions où il fut en butte, et ses rivaux eussent échoué à le perdre dans l'opinion, par des imputations exagérées auxquelles il a donné une couleur vraisemblable.

Si l'on se place au point de vue borné d'une querelle personnelle, l'homme n'en sort pas les mains nettes. Mais si l'on apprécie le fond du différend en prenant pour mobile l'intérêt des lettres et du public, on est forcé de reconnaître que la cause de Furetière est celle de tous les écrivains, et qu'il a plaidé en faveur des libertés de l'art français. Les disgrâces de sa position l'ont attiré sur le véritable terrain où devait briller son talent fortement trempé pour la lutte, et c'est dans ce combat, où il a succombé, qu'il a déployé toutes les ressources de son esprit.

Il avait à défendre une œuvre d'érudition vraiment supérieure, son Dictionnaire, contre un ouvrage inachevé, tendant à s'imposer à la faveur d'un monopole exclusif; la question, pour le pays, était celle-ci : la France sera-t-elle condamnée ou non à manquer, pendant plus d'un siècle, d'un dictionnaire sérieux et complet de son langage?

On doit observer ici que, durant ces débats, le public entoura Furetière de vives sympathies; les épigrammes contre l'Académie, les quatrains satiriques, les petits vers en l'honneur de Furetière pleuvaient de toute part, et il fallut, pour abattre ses partisans, l'emploi

Digitized by Google

des armes discourtoises, qui, modifiant le caractère de la lutte, s'acharnèrent sur l'homme et le déconsidérèrent.

Ce serait, au surplus, se méprendre, et accepter un préjugé injuste envers une compagnie célèbre et respectée, que de la rendre solidaire de ces démêlés scandaleux. Furetière lui-même n'a jamais entendu attaquer en masse l'Académie qu'il honorait : il la séparait, au contraire, de la faction peu nombreuse, mais influente, qui soutint contre lui cette guerre, et ses diatribes s'adressent exclusivement à quelques membres, pour la plupart obscurs, médiocres, mais importants et agressifs, qui s'étaient constitués *les faiseurs* du Dictionnaire et les meneurs de cette procédure.

Isolons d'après lui cette coterie compromettante; examinons l'esprit, la capacité, l'érudition, le goût de ces *treize* qui, de l'aveu de Charpentier, de Tallemant, de Doujat et même du grand Corneille, qui les avait qualifiés de *jetonniers*, gouvernaient l'Académie et formaient dans les séances une immuable majorité. Cette énumération faite par Furetière est burlesque, elle est riche en détails piquants, et elle nous aidera à apprécier les conditions dans lesquelles se trouvait l'Académie pour édifier le monument du langage national. Suivons Furetière le long de son *second factum :*

« La libéralité de quarante jetons, que le roi fait distribuer à ceux qui sont présents, n'a pas peu contribué à la brigue des places vacantes : les académiciens témoignent une si grande avidité pour ce petit gain, que quelques-uns ont refusé leurs suffrages à des récipiendaires, parce qu'ils les jugeaient *dangereux aux jetons :* c'est ainsi qu'ils appellent les assidus au travail. C'est ce qui a fait dire à un grand prince (le prince de Condé) que l'Académie est composée de deux sortes de

Digitized by Google

gens : les uns, véritablement savants, *qui n'y vont jamais ;* les autres, pédants, qui n'y manquent point... Il faut donc considérer l'Académie dans ses deux parties fort différentes : l'une qui est composée de personnes illustres par leur dignité et leur littérature ; ce sont des académiciens honoraires *qui n'ont point de part au dictionnaire :* l'autre ne consiste qu'en des académiciens *jetonniers* (c'est ainsi que les a baptisés le grand Corneille) qui sont assidus, etc...

« C'est cette partie basse de l'Académie qui fait seule le Dictionnaire : il ne s'y trouve ordinairement que dix à douze personnes sans nom et sans autorité... »

Cette distinction est exacte et confirmée par des documents nombreux. Les assidus, ces *jetonniers,* que nous verrons Furetière prendre rudement à partie, et sur le génie desquels on fondait l'espoir du dictionnaire, étaient Benserade, Doujat, Lavau, Regnier-Desmarets, les deux Tallemant, Quinault, Barbier-Daucour, Boyer, Leclerc et Charpentier. Il faut ajouter à cette liste Perrault, l'ennemi des anciens, et un seul homme éminent, la Fontaine, fort distrait, comme on sait ; plus poëte que grammairien, moins érudit qu'inspiré, et d'ailleurs très-peu au courant des sciences, des arts et des noms usuels des objets vulgaires, comme il l'avoue lui-même. De toute évidence, sauf Regnier-Desmarets, on ne signale dans ce groupe aucun lexicographe.

Aigre et railleur, faisant payer ses conseils fort cher à l'amour-propre d'autrui, abusant probablement de sa supériorité, Furetière devint la bête noire de cet aréopage obstiné à n'admettre que des mots bien connus, dont la définition fût facile et sûre. Aussi, que de querelles à tout propos, que d'incertitudes, et quelle lenteur forcée dans ce travail digne de Pénélope! On biffait le lendemain ce qu'on avait écrit la veille. Puis,

Digitized by Google

dans l'espace d'un demi-siècle, la langue avait changé, de sorte qu'il fallait reviser les premières lettres de l'alphabet, pour rendre homogène l'idiome adopté par ces messieurs.

Ces lentes et pitoyables méthodes avaient été l'objet d'une foule de plaisanteries. Un des hommes les plus érudits de ce siècle, Ménage, qui eût été l'aigle du dictionnaire, si l'Académie ne lui avait préféré le sieur Bergeret; Ménage, dans un poëme burlesque, intitulé *la Requeste des Dictionnaires,* avait reproché aux *Quarante* de bannir le langage de leurs pères, et de ne vouloir qu'un vocabulaire à l'aide duquel on ne pourra plus comprendre nos auteurs. Or, dit-il,

« Or, nos chers maîtres du langage,
« Vous savez qu'on ne fixe point
« Les langues en un même point...
« . . . . . .
« Nous joignons à cette raison
« Que tousiours vostre critique
« Décriant quelque mot antique
« Et des meilleurs et des plus beaux,
« Sans qu'elle en fasse de nouveaux,
« On seroit, ô malheur insigne!
« Réduit à se parler par signe. »

Continuant ce propos, Ménage nous fait assister à des discussions propres à démontrer l'incompétence de la plupart des académiciens de son temps, en matière lexique. Ainsi, un parti s'était formé pour supprimer les mots : *Car, pourquoi, d'autant, cependant, oncques, or, toutefois, or donc, partant, le dit, la dite, le quel, la quelle, un tel, une telle,* etc...

D'autres jugeaient à propos de changer le genre d'une

Digitized by Google

foule de mots, et Ménage de railler Cerisay en ces termes :

« Ce beau mignon fait la figue
« A quiconque dit *une* intrigue,
« Et veut, contre toute raison,
« Que l'on dise *de la poison*.
« . . . . . .
« *Une* navire, *une* anagramme,
« *Une* reproche, *une* duché,
« *Une* mensonge, *une* évêché,
« *Une* éventail, *une* squelette,
« *La* doute, *une* hymne, etc...
« Enfin, je ne sais quels auteurs
« Auroient prescrit aux correcteurs
« Une impertinente orthographe,
« Leur faisant mettre *paragraffe*,
« *Filosofie, ôtre, le tans*,
« *L'iver, l'otonne, le printans*,
« *Plare, réale, la Réome*,
« Saint *Ogustin* et saint *Gérome*. »

Bien que le langage eût été fixé très-rapidement par la pléiade des grands écrivains du siècle de Louis XIV, vers 1680, les jetonniers qui bâclaient le dictionnaire à leurs heures perdues n'étaient guère mieux édifiés sur le sens et les diverses acceptions des mots. Furetière nous régale à ce sujet de quelques anecdotes plaisantes.

L'abbé Paul Tallemant, lorsque l'on voulut définir l'*Océan*, soutint contre ses collègues que c'est la terre qui entoure la mer, *attendu qu'il n'est pas de mer qui n'ait son rivage*, « et cette contestation ne finit point qu'il n'en eût coûté quarante francs au roy. »

Ce même abbé Tallemant, entré à l'Académie de préférence à la Fontaine, à Racine et à Boileau, sans autre bagage que des inscriptions pour Versailles, qu'il fallut

Digitized by Google

effacer, un *Voyage à l'île d'Amour*, et quelques panégyriques salariés, était le cousin de François Tallemant, surnommé *Son Inquiétude*, qui, lui, entra à l'Académie sans avoir rien publié du tout. Il ne laissa pas que d'écrire contre Furetière une lettre cruelle où l'on notera ce passage dédaigneux, assez ridicule de la part d'un *homme* entré dans le sanctuaire des lettres sans aucun titre littéraire : « Furetière *s'avisa* d'être de l'Académie; et *comme il avait quelques amis*, il fut reçu... »

Son Inquiétude messire Tallemant se décida, treize ans après sa réception, à mettre au jour une traduction de Plutarque qui lui valut ce vers de Boileau :

« Le fade traducteur du françois d'Amyot. »

S'il a su le grec comme il savait le français, il aurait pu exceller à faire un dictionnaire chinois.

Moins inquiet de sa nature, mais plus confiant en ses lumières, le jeune Tallemant employa deux séances à se railler agréablement des astronomes qui attribuaient *les éclipses de lune* à l'ombre de la terre. Il soutenait aussi que la *foi et hommage* ne se fait jamais à d'autres seigneurs qu'au roi, que *le Méandre* est un fleuve de la Grèce, et il se félicitait de faire partie d'une des trois plus grandes académies du monde : les deux autres étaient l'académie de Platon, et celle... *de Cicéron*.

Cet aperçu net et précis des idées de l'abbé Tallemant sur la géographie, sur l'astronomie, sur la législation et l'histoire, ne laisse pas que d'être assez édifiant.

Quinault définissait *le contrat*, un acte *toujours en parchemin*, dressé pour un mariage ou une constitution de rente... Il affirmait aussi qu'*épalmer* un navire,

Digitized by Google

c'est l'orner *de palmes*. Il eut querelle avec Tallemant parce qu'il soutenait que les *cataractes* du Nil en sont les *embouchures*... Tallemant, toujours géographe, lui prouva bravement que, loin d'être les embouchures du Nil, les cataractes en sont... *les sources*.

Doujat voulait aller acheter la gravure d'un vaisseau, avec notes explicatives, pour y trouver la définition du *mât*, et il l'eût fait sans Racine, qui le retint par le bas de sa robe de doyen des professeurs.

Cette médisance de Furetière prouve qu'on allait en robe à l'Académie, et que probablement on promenait sa toge par la ville; ce qui de nos jours paraîtrait singulier.

Benserade, galant suranné, rimeur de ballets, opiniâtre et *brailleur*, ajoute Furetière; ignorant du reste, comme un homme d'épée, et se faisant honneur de mépriser le savoir, obligeait chacun à déférer à son avis par la terreur qu'inspiraient ses colères furieuses. « J'ai laissé passer, dit l'abbé de Chalivoy, toutes les ignorances qu'il lui a plu de mettre dans le dictionnaire. Je me souviens encore qu'il soutint opiniâtrément pendant toute une après-dînée que le mot *fin de non-recevoir* n'avait point de singulier, parce que son procureur lui avait dit qu'il avait perdu un procès par *des fins* de non-recevoir. »

Si l'on joint à ces utiles collaborateurs les autres membres ordinaires du bureau, tels que Leclerc et Boyer, dérisoirement célèbres grâce à leurs échecs et aux railleries de Racine et de Boileau; Charpentier; Barbier-Daucour, nommé académicien parce qu'il était commis des bâtiments; Lavau, élu par l'influence de Colbert pour avoir négocié le mariage de la fille de ce ministre avec le duc de Mortemart; Doujat, légiste habile, mais littérateur assez nul, et quelques autres de

Digitized by Google

valeur à peu près équivalente, on comprend que l'œuvre de l'Académie n'avançait guère et promettait peu. En pesant ces diverses considérations, on excusera Furetière d'avoir songé à tirer seul un meilleur parti de ses talents, et d'avoir renoncé à l'espoir de les utiliser en semblable compagnie.

C'est ce qu'il démontre, en observant que « puisque les décisions se font à la pluralité des voix, on ne saurait faire grande estime de celles de l'Académie; car lorsqu'une difficulté partage le bureau, la résolution s'en fait par le suffrage d'un ou deux de ces ignorants. »

« Je puis dire hardiment, poursuit-il, que les ouvriers qui travaillent à cet incomparable dictionnaire savent faire des sonnets, des rondeaux, des bouts-rimés, des madrigaux et des vers de coquetterie, mais qu'ils n'ont aucune teinture des sciences...

« Le dictionnaire souffre du dommage par l'ignorance de ceux qui sont jaloux de voir employer des mots qu'ils ne connaissent pas, et qui les condamnent avec un grand éclat de risée dès qu'ils en doutent le moins du monde. C'est ce que je leur ai reproché cent fois en pleine assemblée... Il est certain qu'un architecte parle aussi bon français en parlant de *plinthes*, de *modules*, de *stylobates*, et un homme de guerre en parlant de *casemates*, etc... qu'un courtisan en parlant d'*alcôves*, d'*estrades* et de *lustres*, etc...

« L'ignorance de la plupart des mots de la langue est ce qui a donné une si grande étendue au mot *chose*, dont on se sert pour expliquer tout ce dont on ignore le nom. Cependant, il n'y a rien dans la nature et dans les ouvrages de l'art qui n'ait son nom propre, que la plupart des gens ne connaissent pas. »

De ces réflexions, Furetière conclut avec justesse que

Digitized by Google

pour faire un dictionnaire il est essentiel de s'être livré à des études universelles, et de ne pas se renfermer dans le langage oratoire.

Que d'autres preuves, continue Furetière, ne pourrais-je pas donner de leur légèreté et de leur insuffisance! Ils ont défini *les arts libéraux*, « ceux qui peuvent être pratiqués par un homme de condition libre et ingénue et sans instruments ni machines. »

Qu'est-ce, chez nous, qu'une condition *ingénue?* Ces messieurs ont distingué sept arts *libéraux*, parmi lesquels ils ont oublié *la peinture, la sculpture et la poésie...*, tandis qu'ils y ont fait entrer la géométrie, l'arithmétique et l'astronomie, qui sont des sciences démonstratives.

Ils ont défini les *glandes*, certaines *tumeurs* qui surviennent..., etc..., assimilant une glande à un abcès.

« Je me souviens, écrit le malicieux abbé, qu'après avoir, pendant trois vacations, fait la définition du mot *oreille*, on en employa deux autres à la corriger, et l'on trouva à la fin que l'oreille est *l'organe de l'ouïe*. Cette définition coûte deux cents francs au roi. Richelet et Monet l'avaient fournie à meilleur marché dans les mêmes termes. »

Quelque temps auparavant, on avait discuté *cinq semaines* pour savoir si la lettre A était une voyelle ou un substantif; si bien que l'une des lumières de l'Académie, Patru, scandalisé d'une telle perte de temps, s'absenta dès lors des séances.

« J'ai vu, écrit Furetière, l'Académie fort empêchée sur le mot *faire ombre*. Pour lever cette difficulté, on envoya consulter une gazette imprimée qui contenait une harangue des députés d'Alger, afin de voir comment ils avaient employé ce mot. Voilà chercher des autorités bien loin.

Digitized by Google

« Une autre fois, à propos du mot *officialité*, les bureaux furent partagés si opiniâtrément, qu'il fallut que le doute fût levé *par le portier de l'Académie*. Voilà chercher des autorités bien bas. »

A la suite de ces confidences, Furetière nous raconte d'une manière burlesque de quelle façon les neuf à dix *jetonniers* présents s'y prenaient pour travailler au dictionnaire, durant les six heures qu'ils étaient censés y consacrer chaque semaine. Personne ne l'a démenti, et ses adversaires les plus acharnés ne l'ont accusé que d'indiscrétion. Il faut citer textuellement :

« Chacun pointille sur chaque article du canevas lu par le secrétaire, et le juge bon ou mauvais selon sa connaissance ou son caprice ; très-souvent on le réforme en pis. Mais cela se fait avec tant de bruit et de confusion, que les sages se taisent et que l'avis des plus violents l'emporte. Celui qui crie le plus haut, c'est celui qui a raison; chacun fait une longue harangue sur la moindre bagatelle... Quand un bureau est composé de cinq ou six personnes, il y en a un qui lit, un qui opine, deux qui causent, un qui dort et un qui s'amuse à feuilleter quelque dictionnaire qui est sur la table. Quand la parole vient au second, il faut lui relire l'article à cause de sa distraction pendant la première lecture. Il ne se passe point deux lignes qu'on ne fasse de longues digressions, que chacun ne débite un conte plaisant, ou quelque nouvelle ; qu'on ne parle des affaires d'État, ou de réformer le gouvernement.

« Quand on veut faire une définition, on consulte tous les dictionnaires étalés sur le tableau, on prend la meilleure, on la copie mot à mot dans le cahier, et alors elle est sacrée en vertu de la clause de leur prétendu privilége. Très-souvent, ils mettent à la marge d'un mot : A ENQUERRE, c'est-à-dire que toute l'Académie ne sait

Digitized by Google

ce que c'est, ou que les ignorants ne veulent pas s'en fier aux habiles qui le leur veulent apprendre. Ces enquêtes sont fort ordinaires touchant des móts très-usités :

« Par exemple, quand il a été question de définir *un état major d'armée*, M. de Lavau a été député vers M. le maréchal de Vivonne pour savoir ce que c'était. On a député aussi M. l'abbé Dangeau près du marquis son frère, pour savoir ce que c'était qu'*une compagnie d'ordonnance*. M. de Mézeray se chargeait de consulter le maître-garçon de Racicot son apothicaire, et le clerc de son procureur, quand il y avait quelques mots qui regardaient la pharmacie ou la pratique...

« La première demi-heure se passe à faire le procès à l'horloge; car il n'y a de participants aux jetons que ceux qui sont arrivés quand l'heure sonne. On voit alors une grande joie sur le visage des diligents, et une grande consternation sur celui des paresseux. Ceux-ci accusent les autres d'avoir avancé l'aiguille; on confère les montres, on cite les cadrans qu'on a vus en chemin : les brailleurs tâchent à se faire rétablir, et quand on vient à opiner là-dessus, cela s'étend jusqu'à la fin de la vacation. J'ai remarqué entre autres que cela est arrivé le 6 novembre 1684...

« La question des jetons terminée, on tire le cahier dont on lit un article, et si par mégarde le secrétaire relit le dernier qui a été fait à la séance précédente, ceux dont l'avis n'a pas été suivi reprennent courage et le font examiner de nouveau par ceux qui n'y ont pas assisté. Lors on le refait tout au contraire du premier arrêté... »

Cela ne se passait pas sans querelles violentes, et l'abbé en cite une où Charpentier, à bout d'injures, jeta *un Nicot* à la tête de Tallemant qui riposta avec *un Monet in-quarto*.

Digitized by Google

Furetière s'efforce par là de faire sentir cette vérité, qu'un seul homme érudit est plus apte à faire un dictionnaire qu'une compagnie se rangeant à l'avis d'une majorité de gens dénués d'érudition lexique et d'études spéciales.

Nous en jugeons de même et nous pensons que le monopole de l'Académie, qui triompha des efforts de Furetière, a malheureusement contribué à priver la France d'un vocabulaire suffisant. Il nous est impossible d'adopter à cet égard les justifications de l'abbé d'Olivet, qui félicite l'Académie d'avoir supprimé les étymologies de peur de se discréditer par l'impossibilité de les donner toutes; d'avoir également prohibé, *par modestie,* les citations pour ne point citer les écrivains de la compagnie; enfin, d'avoir enlevé tout ce qui pouvait donner lieu à une lecture attachante, de crainte de *distraire* le lecteur *par l'attrait du sujet.* Cet argument tend à établir qu'un bon livre peut être meilleur s'il est ennuyeux.

Je n'irai pas plus avant dans l'examen critique des deux dictionnaires rivaux; ce serait me répéter. Nicot, Thierry, Richelet, Furetière et l'Académie ont été l'objet d'une étude particulière, dans un autre ouvrage (1) où je me vois contraint de renvoyer le lecteur qui souhaiterait un détail plus approfondi.

Le second *factum* de Furetière est bien plus mordant que le premier. Il est nécessaire, pour expliquer cette malignité, de dire ce qui s'était passé dans l'intervalle qui sépare les deux écrits, et d'exposer les progrès de la querelle, depuis le jour où l'abbé de Chalivoy écrivait : « L'action dont on m'accuse mériteroit des éloges plutôt que des reproches, s'il n'y avoit point d'envie

(1) *Histoire des Révolutions du langage en France.*

Digitized by Google

entre les gens de lettres. J'ai fait, avec un prodigieux travail, un *Dictionnaire universel* plus ample et plus instructif qu'aucun autre qui ait paru jusqu'à présent en quelque langue que ce soit, dont il ne seroit pas juste de priver le public, sous prétexte que l'Académie en fait un fort succinct et fort lentement qui ne peut paroître de longtemps, au lieu que le mien est en état d'être mis sous presse. »

Le 30 janvier 1685, l'Académie présenta une requête au conseil privé du roi, appuyée d'un *mémoire* rédigé par Regnier-Desmarets qui, en sa qualité de secrétaire perpétuel, tint la plume dans toute cette affaire, à l'effet d'obtenir la suppression du privilége de Furetière et qu'il lui fût interdit de publier son dictionnaire. La compagnie étayait sa demande sur deux motifs : l'un, que le privilége de l'Académie portait défense à tout particulier d'imprimer un ouvrage de ce genre tant qu'elle n'aurait pas fait paraître le sien; l'autre, que « Furetière avoit compilé un *dictionnaire universel* dans lequel *il a presque tout inséré le travail de l'Académie, ou sans changement, ou avec des changements si légers, qu'ils ne servent qu'à faire voir l'affectation du déguisement; et qu'ensuite, il a surpris un privilége du grand sceau* pour l'impression de son prétendu dictionnaire. Il a même fait plus : il en a fait débiter quelques feuilles sous le titre d'*Essais*, et les a accompagnées d'une épître à Sa Majesté et d'un *avertissement au lecteur*, où il attaque la mémoire de deux grands ministres et l'honneur de toute la compagnie. C'est *de ces attentats* et de *la surprise* de ce privilége que l'Académie françoise demande justice, etc... »

Cette requête fut communiquée à Furetière, avec injonction de présenter ses défenses dans l'espace de huit jours, faute de quoi il serait passé outre.

Digitized by Google

Ce dernier écrivit alors au chancelier pour demander la nomination de commissaires arbitres chargés de décider après expertise, sur le fait nié par lui d'avoir dérobé le travail de la compagnie. En effet, jusque-là, l'Académie seule avait été juge et partie; elle avait accusé Furetière de ce vol; Furetière avait prouvé, en publiant *les Essais*, que l'inculpation n'était pas fondée; mais comme les deux parties n'avaient pas été entendues contradictoirement (l'abbé s'adressant aux juges, et la compagnie au roi), il en résultait que l'arrêt subséquent était livré soit au hasard, soit à la merci du plus habile, du plus puissant ou du plus diligent des deux adversaires.

Furetière ne put obtenir que des arbitres fissent la conférence des deux dictionnaires; l'Académie fut seule écoutée dans ses dires, et les pièces du procès ne furent point exposées.

Il fallait que l'Académie fût bien assurée de ce résultat, pour oser mêler aux chefs d'accusation contenus dans sa requête des allégations erronées si évidentes, et si faciles à renverser par la seule inspection des deux premières pages des *Essais* de Furetière.

En effet, elle l'accuse d'avoir, dans l'*avertissement* placé en tête de ces Essais, *attaqué la mémoire de deux grands ministres et l'honneur de toute la compagnie;* grief fort propre à lui ôter les sympathies du conseil royal.

Or, le fait est tout simplement de la plus insigne fausseté. Aucun ministre, aucun grand personnage n'est nommé ni désigné dans cette courte introduction, où Furetière explique en peu de mots son dessein et proteste de son respect pour l'Académie, lui offrant son travail comme un complément du dictionnaire de la compagnie, « comme un précurseur de celui qui vien-

Digitized by Google

dra, dans une entière pureté, interposer son autorité sur les mots vieux et nouveaux, etc... »

Une si flagrante imposture dépasse les bornes de la passion, et l'on demeure interdit en voyant jusqu'où la vanité blessée a pu porter une corporation composée de gens dont la vie a toujours été honorée. Mais, enfin, il le faut dire, la condamnation de Furetière a été extorquée à l'aide d'accusations controuvées.

Pour le décrier davantage encore, on l'accusa d'avoir manqué de respect envers le roi, et de l'avoir traité d'une façon familière. Il faut noter, pour l'éclaircissement de ce délit inattendu, que le pauvre abbé, mal au courant de l'étiquette des cours, avait clos en ces termes sa dédicace au roi : ... « Comme étant, SIRE, de Votre Majesté, le très-humble, *très-affectionné*, et le très-obéissant serviteur et sujet, *Furetière*. »

L'insolence tant reprochée consiste dans ces mots *très-affectionné*. Il n'était pas convenable de dire ainsi à Louis XIV qu'on l'aimait.

Dans cette même dédicace, que Regnier a annotée à l'usage du conseil, Furetière, parlant du privilége exclusif obtenu par l'Académie, dit qu'il a été *surpris de M. d'Aligre sur la fin de ses jours*.

Là-dessus, le secrétaire de l'Académie inscrit cette note ingénieuse et charitable : « Peut-on dire qu'un privilége ait été *surpris*, et n'est-ce pas accuser en même temps de prévarication M. Colbert, secrétaire d'État, qui l'a signé, et d'imbécillité M. le chancelier d'Aligre, qui l'a scellé?... »

A la bonne heure : mais à son tour, l'Académie, dans sa requête citée plus haut, dit formellement et par la bouche du même secrétaire que le privilége donné à Furetière par le chancelier Le Tellier, et contre-signé de même par Colbert, *a été surpris*.

Digitized by Google

C'est grâce à ces petits moyens que les ministres du roi, circonvenus et pris par les menues fibres de l'amour-propre, condamnèrent Furetière sans l'avoir entendu, avec une précipitation inusitée en ce temps où les procédures étaient si lentes. Tout se passa sans l'intervention, si fort sollicitée par l'accusé, de la justice régulière.

Néanmoins, la chose était si exorbitante, le public s'était tellement ému en faveur de Furetière, il y avait si grande hésitation de la part des membres du conseil à écraser impitoyablement un vieillard laborieux, considéré, et que harcelaient déjà treize implacables adversaires, que ceux-ci, pour entraîner l'opinion de leur côté, résolurent de frapper un coup hardi.

Un article des statuts de l'Académie l'autorisait à destituer un confrère coupable de *quelque action indigne d'un homme d'honneur*. Les treize jetonniers avaient accusé Furetière, ils l'avaient condamné eux-mêmes; ils le tinrent pour convaincu, et sans attendre l'arrêt royal, qui devait donner à leur entreprise au moins une apparence de sanction, ils se hâtèrent de le chasser.

Sans convoquer une assemblée spéciale, sans prévenir le corps entier, ils se réunirent le 22 janvier 1685, et ayant appelé, pour être en nombre, quelques membres par eux endoctrinés, ou mal au courant de l'affaire, ils proposèrent l'exclusion et se hâtèrent de voter. Ils étaient au nombre de dix-neuf, et comme le président observait qu'aux termes des statuts il fallait au moins vingt membres pour que l'opération fût valable, Thomas Corneille entra dans la salle.

Alors, on s'empressa de passer au scrutin, et Furetière, après vingt-trois années de possession, fut exclu de l'Académie française.

Digitized by Google

Cependant, tout n'était pas consommé, il fallait que le roi ratifiât la décision; il l'apprit avec étonnement et refusa son agrément jusqu'à plus ample informé, ce qui donna lieu à un nouveau *mémoire* de Regnier-Desmarets, surnommé l'abbé *Pertinax*, *mémoire* fort accablant pour l'abbé de Chalivoy, selon toute apparence, et dans lequel on réclamait de nouveau la suppression du privilége de Furetière. Louis XIV répondit froidement que la justice aurait son cours, et refusa son approbation à l'expulsion de Furetière; aussi, l'Académie n'osa procéder à un nouveau scrutin d'élection, et Furetière ne fut remplacé qu'après sa mort.

Pour la révocation du privilége l'Académie se pourvut, ainsi qu'on l'a vu plus haut, et il fut supprimé par un arrêt du 9 mars, qui anéantit la concession faite à Furetière, prohibe son *Dictionnaire universel*, les *Essais*, l'*Épître dédicatoire*, etc..., et défend à tous libraires de les imprimer, vendre ou débiter, à peine de 3,000 livres d'amende. Cet arrêt fut signifié par huissier, à la requête de l'Académie, au sieur Furetière, en son domicile, rue Saint-Germain-l'Auxerrois.

Tels sont les événements qui avaient allumé le courroux de l'abbé de Chalivoy, et provoqué la publication mordante, acérée, presque furieuse, de son deuxième *factum*.

A partir de ce moment, Furetière se dépouilla de toute retenue, ainsi que les plus belliqueux de ses adversaires. Bientôt les simples mortels parmi les lettrés se lancèrent à leur tour dans cette lutte, et l'on vit, pendant vingt et un mois, un feu roulant de satires, de quatrains, d'épigrammes, de devises, de libelles et de panégyriques dérisoires, qui donnent une idée du goût et de l'esprit du temps.

Tout d'abord, pour célébrer leur victoire, les treize

Digitized by Google

jetonniers répandirent, à l'occasion de l'exclusion de Furetière, une devise dont le corps consistait en une ordure impossible à nommer, avec ces mots : *ab ejecto, corporis sanitas*. Dans le fameux *dialogue* si souvent cité, Charpentier trouve moyen de célébrer la grâce de cette plaisanterie, et de dire modestement que Furetière la lui attribuait. Furetière lui assaisonna un ragoût avec les mêmes épices.

Les partisans de Furetière le vengèrent de leur mieux par les épigrammes suivantes qui circulaient partout :

« En vain l'Académie
« Se déclare ton ennemie ;
« La pauvrette, par tes lardons,
« Est au bout de ses pelotons.
« Ton affaire devient celle de tout le monde,
« Et ton adresse sans seconde
« Sait bien récompenser, par tes charmants factums,
« Ce que tu perds à ses jetons. »

Autre, adressée à Furetière :

« On connaît bien par ta sortie,
« Lysandre, de l'Académie,
« Quel doit en être le destin :
« Dès que d'un corps l'âme est partie,
« On en voit aussitôt la fin. »

Autre, du même auteur :

« La moitié de l'Académie,
« Qui se fait voir ton ennemie,
« N'est pas celle des plus savants :
« C'est bien à tort que l'on les vante,
« Puisque tu fais voir en deux ans
« Ce qu'ils n'ont pu faire en cinquante. »

Autre, sur la Fontaine qui s'était déclaré contre Furetière :

« Quand, pour trente deniers, Judas vendit son maître
« Il fit un crime horrible, et que nous détestons ;

Digitized by Google

« Aujourd'hui, la Fontaine est un semblable traistre
« Qui vend son bon ami pour gagner trois jetons. »

Il est à remarquer que de toute la coterie le fabuliste fut le plus maltraité par l'opinion; on ne pardonnait pas à un homme de ce mérite d'avoir pris couleur contre un esprit éminent, son ami d'enfance, et de n'avoir pas gardé le silence comme Racine et Boileau. Nous ne citerons pas les épigrammes échangées entre les deux champions, au sujet du bois *en grume* et du bois *marmenteau*, parce qu'elles sont dans toutes les biographies.

Boyer, l'académicien, entre en lice à son tour :

« Avec une fade satire
« Furetière a cru faire rire ;
« Je ne sais si quelqu'un en rit
« Et la peut lire tout entière ;
« Pour moi, je ris de Furetière
« Et ne ris point de son écrit. »

Furetière lui répond en personne :

« Mon factum est fade, à tel point
« Que Boyer dit qu'il n'en rit point,
« C'est ce qu'il y trouve à redire :
« Je le crois, certes, sans jurer ;
« Il est mauvais s'il le fait rire,
« Il est bon s'il le fait pleurer. »

Sur ce, Boyer riposte :

« C'est prudemment que notre Académie,
« Dans son ignorance affermie,
« A banni Furetière et l'a mis hors des rangs ;
« N'aurait-ce pas été dommage
« De laisser ce grand personnage
« Au milieu de tant d'ignorants? »

Digitized by Google

On eût dit qu'il offrait à son rival des répliques faciles ; aussi Furetière de s'écrier :

« Il connaît bien l'Académie,
« Mais il connaît mal l'ironie,
« L'auteur de ce sixain piquant;
« Il est plus vrai qu'il ne sembloit promettre ;
« Il ne croyoit parler qu'en se moquant,
« On le prend au pied de la lettre. »

On alla en sa faveur jusqu'au jeu de mots :

« Des jetonniers la jalouse colère,
« Par des discours injurieux et faux,
« A tâché de noircir et noter leur confrère,
« Et priver le public de ses doctes travaux ;
« Mais un solide écrit qu'a fait leur adversaire,
« Vient de les rendre tous QUINAUTS. »

Celle-ci fut adressée à Racine :

« L'Académie ayant frustré Ménage
« De l'espoir d'être de son corps,
« Parce que son savoir lui donnoit de l'ombrage,
« A fait ensuite ses efforts
« Pour en chasser l'auteur d'un beau Dictionnaire :
« Racine, prenez garde à vous !
« Vous haranguez si bien, au jugement de tous,
« Qu'on ne vous y verra plus guère... »

Nous avons copié quelques-unes de ces épigrammes, parce qu'elles sont devenues excessivement rares, et qu'elle montrent l'intérêt avec lequel l'opinion publique s'associait à cette querelle ; chacun défiait l'Académie

« De montrer son *Beau-Ténébreux*. »

C'est le surnom qu'on avait donné à ce vocabulaire interminable ; chacun jouait sur le nom de Furetière. Pour les uns, c'était un voleur ; pour les autres, un

Digitized by Google

furet qui avait ravagé un clapier de lapins. Mais l'Académie tenait au compromettant radical, car, par une contradiction assez maladroite, elle s'obstinait à accuser Furetière de lui avoir dérobé son travail, en même temps qu'elle allait répétant qu'il avait escroqué et mis au jour, tel quel, le Dictionnaire manuscrit d'un certain avocat Margane. Furetière égaya ses lecteurs à propos de cette inconséquence due à l'aveuglement d'une haine excessive.

Ces *factums*, à vrai dire, sont l'œuvre capitale de Furetière; le raisonnement y est serré, d'une logique limpide; le ton s'y montre varié, la plaisanterie a de la grâce, l'ironie du mordant, et le trait, comme la griffe des chats, est velouté d'une feinte bonhomie. Traité comme il l'avait été, Furetière avait peu de ménagements à prendre; on l'avait réduit à n'avoir plus rien à craindre, et il se défendit en attaquant, avec un rare mélange d'astuce, de vigueur, de souplesse et de franche crudité colorant le tout. Pour trouver rien de comparable à ces trois *factums*, il faut recourir aux *Mémoires* de Beaumarchais. Un assez bon juge en matière de style, Charles Nodier, qui sur la fin de sa vie s'est montré rigoureux envers Furetière, — mais la faute en est à ceux qui l'avaient fait orfévre, — admirait le mérite littéraire des *factums*, et les comparait à ceux de l'auteur de *Figaro*, analogie qui frappera les lecteurs de Furetière, si jamais on s'avise d'épousseter ses volumes.

Après la publication du second *factum*, l'Académie, émue des adhésions par écrit qui arrivaient de toute part à Furetière, et dont il répandit la liste, où l'on trouve, outre cinq évêques, cinq prêtres de la compagnie de Jésus et deux de l'Oratoire, des noms tels que ceux du président de Nicolaï, des pères Menestrier,

Digitized by Google

de la Ruë, Rapin, Malebranche, de l'abbé d'Aligre, de Bernier, d'Auzout, de M. de Prades, etc... l'Académie obtint que les *factums* fussent censurés et supprimés par la police du Châtelet.

Ce fut à cette occasion que l'abbé de Chalivoy composa le troisième *factum* pour la défense des deux premiers; c'est le plus vif, le plus comique et le plus malicieux de tous, sous l'apparence d'une candide palinodie. Il fut le signal d'un redoublement d'acrimonie, et Furetière, qui ne cessait, quoique malade et presque mourant, d'attaquer, de se défendre et de solliciter très-habilement la révision de ce procès, répondit encore à ses treize ennemis par un pamphlet entremêlé de vers et de prose, intitulé : « *Plan et dessin du poëme allégorique et tragico-burlesque intitulé :* Les Couches de l'Académie. » Cette satire fut imprimée, comme tout le reste, à Amsterdam; elle est, comme l'a remarqué M. Nodier, excessivement personnelle, et les jetonniers y sont bafoués et injuriés parfois grossièrement, sous les plus transparents pseudonymes.

Alors, l'Académie entassa de nouveaux *Mémoires*, et fit paraître la *Lettre de Doujat* contre Furetière, où sont reproduites, sous la forme la plus venimeuse, la plupart des allégations mensongères du *Dialogue* de Charpentier. Furetière, à cette époque, n'était pas éloigné de l'agonie; enfin, pour accompagner ses funérailles, on mit en vente *la Lettre de François Tallemant,* diatribe qui, comme les précédentes, se jetait dans des commérages sur la vie privée de l'auteur, ressource peu digne d'une si illustre compagnie. Cette épître fut publiée, dans *le Mercure Galant,* en mai 1688, et Furetière expira, consumé par le travail et le chagrin, le quatorzième jour du même mois.

Quelques jours auparavant, ce pauvre homme, sen-

Digitized by Google

tant sa fin approcher, avait, à ce que rapporte Tallemant, imposé silence à ses ressentiments, et, en faisant ses pâques, « il avait remis au curé de Saint-Eustache, son confesseur, un blanc seing, lui conférant le pouvoir de l'obliger à telles réparations et pénitences qu'il jugeroit à propos envers le prochain. »

Néanmoins, Tallemant termine sa diatribe contre un mourant qui désarme, par ces mots cruels : « Il ne lui importe guère qu'on le convainque de faux, *pourvu qu'on le laisse vivre,* qu'il ne paye point ses dettes, et qu'il médise de tout le genre humain. »

Il faut convenir que l'on eut assez peu soin de le laisser vivre; ses satires étaient peu dignes d'une pitié qu'elles n'imploraient guère; mais il était seul, ses adversaires étaient treize, qui en représentaient quarante; il avait soixante-huit ans ; son œuvre, un travail immense, venait d'être anéantie. L'Académie était victorieuse, elle l'avait chassé, déshonoré; elle aurait dû se taire ensuite, et imposer silence à ses pamphlétaires qui la déconsidéraient au lieu de la servir.

On doit se le tenir pour dit, tout se paye, même en ce monde. Les ennemis implacables de Furetière sont demeurés déconsidérés; le Dictionnaire de l'Académie ne fut jamais populaire, et toutes les invectives, tous les sarcasmes qu'on a débités contre elle depuis un siècle et demi, ont été pris à l'arsenal de Furetière; il était mort et oublié, ses armes servaient encore à d'autres combattants. Si la compagnie n'eût point, par une rigueur outrée, remué le fiel de cet écrivain ; si l'esprit de jalousie contre un confrère, effectuant en six ans ce que quarante écrivains avaient échoué à accomplir en un demi-siècle, n'avait porté les membres les plus obscurs de l'Académie à des violences répréhensibles, et forcé les sympathies publiques de s'attacher

Digitized by Google

au plus faible, Furetière eût été condamné par l'opinion.

La prétention au monopole était odieuse, le droit de Furetière évident ; mais son procédé reste entaché d'une sorte de déloyauté, en dépit des déboires qu'il eut à subir.

Écrits avec esprit, malveillants dans la forme, avec l'équité au fond, ses *factums* causèrent grand bruit sans lui faire honneur : la diffamation manque toujours de dignité.

Cette faute emporta sa peine : bien que l'abbé eût raison, bien qu'on l'eût calomnié, Louis XIV, doué d'un excellent esprit, le laissa mourir sans lui rendre justice, car Furetière avait amené les choses à un tel point, qu'il avait placé ce prince dans le dilemme fâcheux de sacrifier complétement, ou l'Académie dont il était le protecteur, ou Furetière. Le roi se contenta de ne point permettre que le banni fût remplacé de son vivant ; mais il ne condescendit point, en rendant à Furetière son privilége, à autoriser de son nom les diatribes de cet écrivain. C'est ainsi qu'il fut puni à son tour.

Je retrouve le même esprit chez un grand homme qui partage avec Louis XIV l'honneur d'avoir été la plus forte expression de l'autorité durant ce siècle mémorable. Bossuet, le roi du domaine spirituel, blâma les meneurs de cette affaire, les treize académiciens, ses confrères : il daigna informer Furetière que si la chose dépendait de lui seul, que s'il était chancelier, il lui accorderait cent priviléges pour un, et il le combla d'éloges sur la beauté de son travail. Cependant, plus tard, quand l'honneur et l'existence même de la compagnie eurent été engagés par l'imprudente vivacité de Furetière, il engagea le chancelier à employer son autorité pour le réduire au silence.

Digitized by Google

N'est-il pas édifiant et curieux de voir comme, jusque dans les moindres objets, les événements suivent leur cours en dépit des passions des hommes et de leurs vains efforts ? Furetière trouva moyen de faire passer en Hollande les cahiers de son *Dictionnaire universel*, qui fut imprimé en 1690, à la Haye, en 3 volumes in-4°, chez Arnout et Reinier Leers.

Il parut, comme l'auteur l'avait désiré, quatre ans avant celui de l'Académie française et servit à le critiquer. Mais l'auteur n'eut point la joie d'assister à son triomphe posthume.

Dès qu'il eut disparu du monde, l'Académie fit le vide sur sa mémoire, et ses ennemis continuèrent à le combattre en distribuant leurs écrits, ainsi que *la Lettre de Doujat*. Et la corporation fut assez persévérante, assez influente pour enfouir les livres de Furetière dans son tombeau. Ce nom, qui avait fait tant de bruit, et le souvenir de cette querelle, s'effacèrent peu à peu si complétement, que, quarante ans après, l'abbé d'Olivet se risquait à écrire, sans crainte d'être démenti : « Le torrent des invectives de Furetière ne put être arrêté *par la modération* de ses confrères, qui *ne lui opposèrent qu'un généreux silence*... »

Ce serait se méprendre, et sur la vérité, et sur notre pensée intime, que de faire rejaillir sur l'Académie française, considérée dans son ensemble, la défaveur de cette aventure, dont le fâcheux éclat n'atteignit, même au XVII^e^ siècle, que la coterie jetonnière signalée par Condé, par le grand Corneille, et livrée au ridicule par Louis XIV lui-même, qui écouta la lecture des *factums* de Furetière avec une gaieté très-franche.

Les véritables représentants de cette ancienne et célèbre compagnie sont les grands hommes si nombreux auxquels elle doit son principal lustre, et qui, dans ce

Digitized by Google

différend, demeurèrent neutres presque tous et ne cessèrent de donner à Furetière des marques personnelles d'intérêt et d'estime.

Lorsque, accablé de sa condamnation et livré à un découragement amer, il voulut jeter au feu son manuscrit, il en fut empêché par des académiciens éminents, auxquels se joignit un ministre du roi. Despréaux, Racine, Pélisson, évitèrent avec soin de prononcer un seul mot qui pût lui nuire; Bossuet le soutint par ses éloges, et l'archevêque de Paris, François de Harlay, son confrère, lui donna asile dans son palais. Du fond de sa retraite, un vieillard septuagénaire, noble débris d'une époque de guerre et de galanterie, le comte de Bussy-Rabutin, membre de l'Académie, et considéré comme un modèle de droiture et d'honneur, écrivait à Furetière les lignes suivantes, qui résument l'opinion de la plus notable moitié de la compagnie :

« Je viens de recevoir vos deux *factums*, monsieur, et j'ai compati aux peines qui vous ont obligé de les faire. J'ai été bien fâché de voir que vos confrères se soient tellement emportés contre vous, qu'ils vous ayent contraint de leur faire une représaille aussi forte. Et, comme dans toutes les querelles que j'ai accommodées quand j'étois à la tête de la cavalerie de France, j'ai toujours condamné les premiers offenseurs, quoiqu'on leur eût fait quelquefois un paroli d'outrages, parce qu'on ne leur auroit rien fait s'ils n'avoient pas commencé;—je suis contre ceux qui vous ont condamné sans vous entendre. Vous me paroissiez avoir assez de mérite pour devoir être entendu, quand vous leur auriez paru encore plus coupable... J'ai trouvé d'ailleurs tant de raison dans votre défense, que j'ai augmenté l'estime que j'avois déjà pour vous. »

Il lui marque ensuite ses regrets de voir si vivement

Digitized by Google

attaqués, et confondus parmi les autres, son vieil ami Benserade, et la Fontaine, qu'il ne connaît pas, mais dont il honore le talent. Ce sentiment fut généralement partagé, surtout par rapport au fabuliste. Bussy termine par assurer Furetière que, néanmoins, il ne prendra pas leur parti s'ils ont tort : « Je dirai, quand j'en serai persuadé, que ce sont deux hommes de mérite qui ont fait une injustice à un homme d'honneur et d'esprit. »

La leçon est aussi juste que délicate, et Furetière eut tort de dénigrer le talent de la Fontaine, lorsqu'il n'était question que d'un point d'équité. Cette lettre honore Bussy-Rabutin, Furetière, et l'Académie, dont elle traduit les véritables sentiments.

Dans un litige de ce genre, les brouillons sont toujours les maîtres, et la médiocrité domine, parce qu'elle est ombrageuse et aiguillonnée par la jalousie, qui la rend active. Néanmoins, en jetant les yeux sur l'Académie telle qu'elle est aujourd'hui, on ne peut se dispenser de constater avec orgueil qu'une telle coterie n'y pourrait prendre naissance; que les mœurs, l'urbanité et la dignité personnelle ont fait dans les lettres d'admirables progrès depuis le siècle *si poli* de Louis XIV, et que le nombre des talents sérieux s'est remarquablement accru. D'ailleurs, les dynasties ne sont pas solidaires entre elles, et l'histoire a pu retracer les faits et gestes de Louis XI ou de Charles IX, sans éveiller la susceptibilité de Henri IV ou de Louis XIV.

Ainsi que Furetière l'avait annoncé dans sa dédicace au roi, son livre constitua l'*Encyclopédie de la langue française;* il répandit le goût, les notions et le glossaire des sciences. Enrichi par Basnage, qui en donna une seconde édition en 1700, cet ouvrage fut acquis par

Digitized by Google

les jésuites, qui le réimprimèrent, en 1704, sous le titre de *Dictionnaire de Trévoux*. C'est dans cette volumineuse collection que, depuis, les philosophes du siècle dernier ont trouvé le plan de leur *Encyclopédie*, qui, grâce au progrès des sciences, fit oublier Trévoux.

On doit pourtant reconnaître que, confondant deux éléments distincts, Furetière, dans son livre, modèle de méthode, chef-d'œuvre de savoir et de précision, avait fait entrer un trop grand nombre de termes techniques, d'un usage tellement particulier et restreint, qu'ils tombaient dans le domaine du jargon des métiers. L'Académie pêcha par le défaut contraire : elle réduisit tellement le nombre des vocables à ceux qui sont du langage vulgaire ou du style poétique et oratoire, que l'idiome en fut appauvri. Cette sobriété, provenant, d'une trop grande séparation, en France, entre la science et la littérature, eut l'inconvénient de favoriser, plus tard, les entreprises d'une foule de spéculateurs, qui, se prévalant de l'indigence de l'Académie, ont compilé avec succès, sans choix et sans autorité, des *Dictionnaires* gorgés de néologismes, sous prétexte d'enrichir le langage et de suppléer aux lacunes de l'Académie.

Le mérite de son Dictionnaire a été fort bien caractérisé par Basnage : « Quel est, dit-il, le but du *Dictionnaire de l'Académie ?* Quel est son caractère essentiel ? C'est de fixer les beaux esprits qui ont à faire une pièce de théâtre, une ode, une traduction, une histoire, un traité de morale ou tels autres beaux livres ; c'est, dis-je, de les fixer lorsqu'ils ne savent pas bien si un mot est du bel usage, s'il est assez noble dans une telle circonstance, ou si une certaine expression n'a rien de défectueux. »

Digitized by Google

Cet avantage, *le Dictionnaire de l'Académie* le possède à un degré de précision plus parfait que ses rivaux. Son défaut est de traiter notre langue comme un idiome définitivement fixé, comme une langue morte. Néanmoins, il est bon de le répéter, surtout au temps où nous sommes : pour guider l'écrivain dans les œuvres de véritable littérature, le *Dictionnaire de l'Académie* est le seul qui puisse faire autorité.

Il est pur, mais il est faible; il laisse notre pays dans une infériorité regrettable à l'égard de l'Angleterre et de l'Italie, car il n'a pas la solidité de l'œuvre de Johnson, ni l'érudition saine de l'œuvre de *la Crusca*.

Bien que ce dernier recueil présente un ouvrage homogène et complet, exécuté par une société, ce qui tient à ce qu'en Italie chacun est linguiste, tandis que chez nous les philologues sont très-rares, nous persistons à penser avec Furetière qu'un lexicographe travaillant seul est plus apte à faire un bon Dictionnaire que toute une compagnie d'amateurs, décidant suivant leur caprice, et tranchant des difficultés à la majorité des votes, lorsque le savoir est forcément le partage de la minorité.

Je m'étendrais davantage sur ce sujet, si je ne l'avais déjà développé ailleurs. Mon seul but ici était, non de présenter une réhabilitation de Furetière, mais d'essayer la révision d'un procès dont le dénoûment a été peu favorable aux lettres, dont les débats ont été dénaturés, et dont les détails, inconnus de la postérité, ont vivement intéressé le public d'autrefois.

Une telle étude était faite pour séduire par l'attrait de la difficulté; car il semble que personne n'ait eu le courage, en présence de l'Académie, de prononcer le nom de ce banni qu'elle a si réellement dépouillé de

Digitized by Google

l'immortalité. Sa vie n'a pas été écrite. Ses œuvres sont comme non avenues, et il offre l'unique exemple d'un écrivain sérieux, piquant, peu novateur, estimé, recherché, célèbre enfin durant sa vie, qui ait cessé de l'être tout à coup.

Il est à remarquer, au surplus, que cette querelle n'a porté bonheur à aucun de ceux qui l'ont si passionnément envenimée. Sauf Quinault, qu'on ne lit plus, mais dont on se souvient encore, comme de cet abbé Cotin, dont Furetière a dicté le nom à Boileau pour l'accoupler à Cassagne; sauf la Fontaine, qu'on lira toujours, et Perrault, que protége le génie des enfants et des fées, rien n'a survécu des ennemis de Furetière dans la mémoire des hommes; le monument où ils ont enfoui ses œuvres ne leur a pas servi de piédestal.

On dirait, bien loin de là, que l'impitoyable abbé, près de succomber sous leurs coups, les ait, par un suprême effort, entraînés sur sa trace dans les ténèbres de l'oubli.

FRANCIS WEY.

Digitized by Google

BOILEAU.

Depuis vingt-cinq ans, le point de vue en ce qui regarde Boileau a fort changé. Lorsque sous la Restauration, à cette heure brillante des tentatives valeureuses et des espérances, de jeunes générations arrivèrent et essayèrent de renouveler les genres et les formes, d'étendre le cercle des idées et des comparaisons littéraires, ils trouvèrent de la résistance dans leurs devanciers; des écrivains estimables, mais arrêtés, d'autres écrivains bien moins recommandables et qui eussent été de ceux que Boileau en son temps eût commencé par fustiger, mirent en avant le nom de ce législateur du Parnasse, et, sans entrer dans les différences des siècles, citèrent à tout propos ses vers comme les articles d'un code. Nous fîmes alors ce qu'il était naturel de faire; nous prîmes les OEuvres de Boileau en elles-mêmes : quoique peu nombreuses, elles sont de force inégale; il en est qui sentent la jeunesse et la vieillesse de l'auteur. Tout en rendant justice à ses belles et saines parties, nous ne le fîmes point avec plénitude ni en nous associant de cœur à l'esprit même de l'homme : Boileau,

Digitized by Google

personnage et autorité, est bien plus considérable que son œuvre, et il faut de loin un certain effort pour le ressaisir tout entier. En un mot, nous ne fîmes point alors sur son compte le travail historique complet, et nous restâmes un pied dans la polémique.

Aujourd'hui, le cercle des expériences accompli et les discussions épuisées, nous revenons à lui avec plaisir. S'il m'est permis de parler pour moi-même, Boileau est un des hommes qui m'ont le plus occupé depuis que je fais de la critique, et avec qui j'ai le plus vécu en idée. J'ai souvent pensé à ce qu'il était, en me reportant à ce qui nous avait manqué à l'heure propice, et j'en puis aujourd'hui parler, j'ose le dire, dans un sentiment très-vif et très-présent.

Né le 1er novembre 1636, à Paris, et, comme il est prouvé aujourd'hui, rue de Jérusalem, en face de la maison qui fut le berceau de Voltaire (1), Nicolas Boileau était le quinzième enfant d'un père greffier de grand'chambre au parlement de Paris. Orphelin de sa mère en bas âge, il manqua des tendres soins qui embellissent l'enfance. Ses premières études furent traversées, dès la quatrième, par l'opération de la pierre qu'il eut à subir. Sa famille le destinait à l'état ecclésiastique, et il fut d'abord tonsuré. Il fit sa théologie en Sorbonne, mais il s'en dégoûta, et, après avoir suivi ses cours de droit, il se fit recevoir avocat. Il était dans sa vingt et unième année quand il perdit son père qui lui

(1) Voir les *Recherches historiques sur l'Hôtel de la Préfecture de Police*, par M. Labat (1844), p. 24, et aussi l'édition de Boileau par Berriat-Saint-Prix (1830). Cette dernière édition laborieuse et prolixe, mais utile, est la plus complète pour les détails biographiques. Si au contraire on cherche le goût, il faut s'en tenir à l'édition de Daunou (1826); il ne manque à cette dernière, pour être parfaite littérairement, qu'un sentiment plus net et plus sûr de ce qui distingue la bonne poésie de la bonne prose.

Digitized by Google

laissa quelque fortune, assez pour être indépendant des clients ou des libraires, et, son génie dès lors l'emportant, il se donna tout entier aux lettres, à la poésie et, entre tous les genres de poésie, à la satire.

Dans cette famille de greffiers et d'avocats dont il était sorti, un génie satirique circulait en effet. Nous connaissons deux frères de Boileau, Gilles et Jacques Boileau, et tous deux sont marqués du même caractère avec des différences qu'il est piquant de relever et qui serviront mieux à définir leur cadet illustre.

Gilles Boileau, avocat et rimeur, qui fut de l'Académie française vingt-cinq ans avant Despréaux, était de ces beaux esprits bourgeois et malins, visant au beau monde à la suite de Boisrobert, race frelonne éclose de la Fronde et qui s'égayait librement pendant le ministère de Mazarin. Scarron, contre qui il avait fait une épigramme assez spirituelle, dans laquelle il compromettait madame Scarron, le définissait ainsi dans une lettre adressée au surintendant Fouquet : « Boileau si connu aujourd'hui par sa médisance, par la perfidie qu'il a faite à M. Ménage, et par la guerre civile qu'il a causée dans l'Académie, est un jeune homme qui a commencé de bonne heure à se gâter soi-même, et que, depuis, ont achevé de gâter quelques approbateurs... » Gilles Boileau, quand il était en voyage, portait dans son sac de nuit les Satires de Régnier, et, d'ordinaire, il présidait au troisième pilier de la grand'salle du palais, donnant le ton aux clercs beaux-esprits. On l'appelait *le grammairien Boileau, Boileau le critique.* C'est assez pour montrer qu'il ne lui manquait que plus de solidité et de goût pour essayer à l'avance le rôle de son frère ; mais l'humeur et l'intention satiriques ne lui manquaient pas.

Jacques Boileau, autrement dit l'abbé Boileau, doc-

Digitized by Google

teur en Sorbonne, longtemps doyen de l'église de Sens, puis chanoine de la Sainte-Chapelle, était encore de la même humeur, mais avec des traits plus francs et plus imprévus. Il avait le don des bons mots et des réparties. C'est lui qui, entendant dire un jour à un jésuite que Pascal, retiré à Port-Royal-des-Champs, y faisait des souliers comme ces messieurs, par pénitence, répliqua à l'instant : « Je ne sais s'il faisait des souliers, mais convenez, mon révérend père, qu'il vous a porté une fameuse botte. » Ce Jacques Boileau, par ses calembours et ses gaietés, me fait assez l'effet d'un Despréaux en facétie et en belle humeur. Quand il était au chœur de la Sainte-Chapelle, il chantait, dit-on, des deux côtés, et toujours hors de ton et de mesure. Il affectionnait les sujets et les titres d'ouvrages singuliers, l'*Histoire des Flagellants*, de l'*Habit court des ecclésiastiques* : son latin, car il écrivait généralement en latin, était dur, bizarre, hétéroclite. Pour les traits du visage comme en tout, il avait de son frère cadet, mais avec exagération et en charge. Sinon pour la raison, il était digne de lui pour l'esprit. Un jour le grand Condé, passant dans la ville de Sens qui était de son gouvernement de Bourgogne, fut complimenté par les corps et les compagnies de la ville, et, caustique comme il était, il se moqua de tous ceux qui lui firent des compliments : « Son plus grand plaisir, dit un contemporain, était de faire quelque malice aux complimenteurs en ces rencontres. L'abbé Boileau, qui était alors doyen de l'église cathédrale de Sens, fut obligé de porter la parole à la tête de son chapitre. M. le prince, voulant déconcerter l'orateur qu'il ne connaissait pas, affecta d'avancer sa tête et son grand nez du côté du doyen pour faire semblant de le mieux écouter, mais en effet pour le faire manquer s'il pouvait. Mais l'abbé Boileau, qui

Digitized by Google

s'aperçut de la malice, fit semblant d'être interdit et étonné, et commença ainsi son compliment avec une crainte affectée : « *Monseigneur, Votre Altesse ne doit « pas être surprise de me voir trembler en paraissant « devant elle à la tête d'une compagnie d'ecclésiastiques, « car, si j'étais à la tête d'une armée de trente mille « hommes, je tremblerais bien davantage.* » M. le prince, charmé de ce début, embrassa l'orateur sans le laisser achever ; il demanda son nom, et, quand on lui eut dit que c'était le frère de M. Despréaux, il redoubla ses caresses et le retint à dîner (1). » Le grand Condé l'avait reconnu au premier mot pour être de la famille. Cet abbé Boileau me paraît offrir la brusquerie, le trait, le coup de boutoir satirique de son frère, sans la finesse toutefois et sans l'application, toute judicieuse et sérieuse. Le mérite original de Nicolas Boileau, étant de cette famille gaie, moqueuse et satirique, fut de joindre à la malice héréditaire le coin du bon sens, de manière à faire dire à ceux qui sortaient d'auprès de lui ce que disait l'avocat Mathieu Marais : « Il y a plaisir à entendre cet homme-là, c'est la *raison incarnée.* »

Le dirai-je en considérant cette lignée de frères ressemblants et inégaux, il me semble que la nature, cette grande génératrice des talents, essayait déjà un premier crayon de Nicolas quand elle créa Gilles ; elle resta en deçà et se repentit ; elle reprit le crayon, et elle appuya quand elle fit Jacques ; mais cette fois elle avait trop marqué. Elle se remit à l'œuvre une troisième fois, et cette fois fut la bonne. Gilles est l'*ébauche,* Jacques est la *charge,* Nicolas est le *portrait.*

Par ses premières Satires, composées en 1660 et qui

(1) J'emprunte ce détail, ainsi que plusieurs autres qui trouveront place dans cet article, à un manuscrit de Brossette dont j'ai dû autrefois communication à l'obligeance de M. Feuillet de Conches.

Digitized by Google

commençaient à courir (*Damon, ce grand auteur,* etc.; *les Embarras de Paris*), par celles qui suivirent immédiatement : *Muse, changeons de style* (1663), et la Satire dédiée à Molière (1664), Boileau se montrait un versificateur déjà habile, exact et scrupuleux entre tous ceux du jour, très-préoccupé d'exprimer élégamment certains détails particuliers de citadin et de rimeur, n'abordant l'homme et la vie ni par le côté de la sensibilité comme Racine et comme la Fontaine, ni par le côté de l'observation moralement railleuse et philosophique comme la Fontaine encore et Molière, mais par un aspect moins étendu, moins fertile, pourtant agréable déjà et piquant. C'était l'auteur de profession, le poëte de la Cité et de la place Dauphine, qui se posait comme juge en face des illustres qu'étalaient en vente les Barbin de la Galerie du Palais. Dans sa satire adressée à Molière, à qui il demande comment il fait pour trouver si aisément la rime, méfiez-vous, et ne prenez pas trop à la lettre cette question de métier. C'est surtout un prétexte, un moyen ingénieux d'amener au bout du vers l'abbé de *Pure* ou *Quinault.* Boileau ne fait semblant d'être si fort dans l'embarras que pour demander malignement pardon aux gens en leur marchant sur le pied. Toutefois il parle trop souvent de cet embarras pour ne pas l'éprouver réellement un peu. Boileau dans ses Satires, dans ses Épîtres, nous fait assister sans cesse au travail et aux délibérations de son esprit. Dès sa jeunesse il était ainsi : il y a dans la muse la plus jeune de Boileau quelque chose de quinteux, de difficultueux et de chagrin. Elle n'a jamais eu le premier timbre ému de la jeunesse; elle a de bonne heure les cheveux gris, le sourcil gris; en mûrissant, cela lui sied, et, à ce second âge, elle paraîtra plus jeune que d'abord, car tout en elle s'accordera. Ce moment de maturité chez Boileau

Digitized by Google

est aussi l'époque de son plus vif agrément. S'il y a quelque *charme* à proprement parler, c'est alors seulement, à cette époque des quatre premiers chants du *Lutrin* et de l'Épître à Racine.

La muse de Boileau, à le bien voir, n'a jamais eu de la jeunesse que le courage et l'audace.

Il en fallait beaucoup pour tenter son entreprise. Il ne s'agissait de rien moins que de dire aux littérateurs les plus en vogue, aux académiciens les plus en possession du crédit : « Vous êtes de mauvais auteurs, ou du moins des auteurs très-mélangés. Vous écrivez au hasard ; sur dix vers, sur vingt et sur cent, vous n'en avez quelquefois qu'un ou deux de bons, et qui se noient dans le mauvais goût, dans le style relâché et dans les fadeurs. » L'œuvre de Boileau, ce fut, non pas de revenir à Malherbe déjà bien lointain, mais de faire subir à la poésie française une réforme du même genre que celle que Pascal avait faite dans la prose. C'est de Pascal surtout et avant tout que me paraît relever Boileau ; on peut dire qu'il est né littérairement des *Provinciales*. Le dessein critique et poétique de Boileau se définirait très-bien en ces termes : Amener et élever la poésie française qui, sauf deux ou trois noms, allait à l'aventure et était en décadence, l'amener à ce niveau où les *Provinciales* avaient fixé la prose, et maintenir pourtant les limites exactes et les distinctions des deux genres. Pascal s'était moqué de la poésie et de ces oripeaux convenus, *siècle d'or, merveille de nos jours, fatal laurier, bel astre* : « Et on appelait ce jargon, disait-il, beauté poétique ! » Il s'agissait pour Boileau de rendre désormais la poésie respectable aux Pascals eux-mêmes et de n'y rien souffrir qu'un bon jugement réprouvât.

Qu'on se représente l'état précis de la poésie française au moment où il parut, et qu'on la prenne chez

Digitized by Google

les meilleurs et chez les plus grands. Molière, avec son génie, rime à bride abattue; la Fontaine, avec son nonchaloir, laisse souvent flotter les rênes, surtout dans sa première manière; le grand Corneille emporte son vers comme il peut, et ne retouche guère. Voilà donc Boileau le premier qui applique au style de la poésie la méthode de Pascal :

Si j'écris quatre mots, j'en effacerai trois.

Il reprend la loi de Malherbe et la remet en vigueur; il l'étend et l'approprie à son siècle; il l'apprend à son jeune ami Racine, qui s'en passerait quelquefois sans cela; il la rappelle et l'inculque à la Fontaine déjà mûr (1); il obtient même que Molière, en ses plus accomplis ouvrages en vers, y pense désormais à deux fois. Boileau comprit et fit comprendre à ses amis que « des vers admirables n'autorisaient point à négliger ceux qui les devaient environner. » Telle est son œuvre littéraire dans sa vraie définition.

Mais cette seule pensée tuait cette foule de beaux esprits et de rimeurs à la mode qui ne devaient qu'au hasard et à la multitude des coups de plume quelques traits heureux, et qui ne vivaient que du relâchement et de la tolérance. Elle ne frappait pas moins directement ces oracles cérémonieux et empesés qui s'étaient fait un crédit imposant en cour à l'aide d'une érudition sans finesse de jugement et sans goût. Chapelain était

(1) Ce fut Boileau, savez-vous bien? qui procura un libraire à la Fontaine pour ses meilleurs ouvrages. La première édition des *Fables*, contenant les six premiers livres, fut publiée en 1668, chez le libraire Denys Thierry. Ce Thierry d'abord ne voulait point imprimer les ouvrages de la Fontaine : « Je l'en pressai, dit Boileau, et ce fut à ma considération qu'il lui donna quelque argent. Il y a gagné des sommes infinies. » (Conversation de Boileau du 12 décembre 1705, recueillie et notée par Mathieu Marais.)

Digitized by Google

le chef de ce vieux parti encore régnant. Un des premiers soins de Boileau fut de le déloger de l'estime de Colbert, sous qui Chapelain était comme le premier commis des lettres, et de le rendre ridicule aux yeux de tous comme écrivain.

Dieu sait quel scandale causa cette audace du jeune homme! Les Montausier, les Huet, les Pellisson, les Scudéry en frémirent; mais il suffit que Colbert comprît, qu'il distinguât entre tous le judicieux téméraire, qu'il se dérídât à le lire et à l'entendre, et qu'au milieu de ses graves labeurs, la seule vue de Despréaux lui inspirât jusqu'à la fin de l'allégresse. Boileau était un des rares et justes divertissements de Colbert. On nous a tant fait Boileau sévère et sourcilleux dans notre jeunesse, que nous avons peine à nous le figurer ce qu'il était en réalité, le plus vif des esprits sérieux et le plus agréable des censeurs.

Pour mieux me remettre en sa présence, j'ai voulu revoir hier au musée de sculpture le beau buste qu'a fait de lui Girardon. Il y est traité dans une libre et large manière : l'ample perruque de rigueur est noblement jetée sur son front et ne le surcharge pas; il a l'attitude ferme et même fière, le port de tête assuré; un demi-sourire moqueur erre sur ses lèvres; le pli du nez un peu relevé, et celui de la bouche indiquent l'habitude railleuse, rieuse et même mordante; la lèvre pourtant est bonne et franche, entr'ouverte et parlante; elle ne sait pas retenir le trait. Le cou nu laisse voir un double menton plus voisin pourtant de la maigreur que de l'embonpoint; ce cou, un peu creusé, est bien d'accord avec la fatigue de la voix qu'il éprouvera de bonne heure. Mais, à voir l'ensemble, comme on sent bien que ce personnage vivant était le contraire du triste et du sombre, et point du tout ennuyeux!

Digitized by Google

Avant de prendre lui-même cette perruque un peu solennelle, Boileau jeune en avait arraché plus d'une à autrui. Je ne répéterai pas ce que chacun sait, mais voici une historiette qui n'est pas encore entrée, je le crois, dans les livres imprimés. Un jour, Racine, qui était aisément malin quand il s'en mêlait, eut l'idée de faire l'excellente niche de mener Boileau en visite chez Chapelain, logé rue des Cinq-Diamants, quartier des Lombards. Racine avait eu à se louer d'abord de Chapelain pour ses premières Odes, et avait reçu de lui des encouragements. Usant donc de l'accès qu'il avait auprès du docte personnage, il lui conduisit le satirique qui déjà l'avait pris à partie sur ses vers, et il le présenta sous le titre et en qualité du *bailli* de Chevreuse, lequel, se trouvant à Paris, avait voulu connaître un homme de cette importance. Chapelain ne soupçonna rien du déguisement; mais, à un moment de la visite, le bailli, qu'on avait donné comme un amateur de littérature, ayant amené la conversation sur la comédie, Chapelain, en véritable érudit qu'il était, se déclara pour les comédies italiennes et se mit à les exalter au préjudice de Molière. Boileau ne se tint pas; Racine avait beau lui faire des signes, le prétendu bailli prenait feu et allait se déceler dans sa candeur. Il fallut que son introducteur se hâtât de lever la séance. En sortant ils rencontrèrent l'abbé Cotin sur l'escalier, mais qui ne reconnut pas le bailli. Telles furent les premières espiègleries de Despréaux et ses premières irrévérences. Le tout, quand on en fait, est de les bien placer.

Les Satires de Boileau ne sont pas aujourd'hui ce qui plaît le plus dans ses ouvrages. Les sujets en sont assez petits, ou, quand l'auteur les prend dans l'ordre moral, ils tournent au lieu commun : ainsi la Satire à l'abbé le Vayer sur les *folies humaines*, ainsi celle à

Digitized by Google

Dangeau, sur la *noblesse*. Dans la satire et dans l'épître, du moment qu'il ne s'agit point en particulier des ouvrages de l'esprit, Boileau est fort inférieur à Horace et à Pope; il l'est incomparablement à Molière et à la Fontaine; ce n'est qu'un moraliste ordinaire, honnête homme et sensé, qui se relève par le détail et par les portraits qu'il introduit. Sa meilleure Satire est la IX^e^, « et c'est peut-être le chef-d'œuvre du genre, » a dit Fontanes. Ce chef-d'œuvre de satire est celle qu'il adresse à son *Esprit*, sujet favori encore, toujours le même, rimes, métier d'auteur, portrait de sa propre verve; il s'y peint tout entier avec plus de développement que jamais, avec un feu qui grave merveilleusement sa figure, et qui fait de lui dans l'avenir le type vivant du critique.

La sensibilité de Boileau, on l'a dit, avait passé de bonne heure dans sa raison, et ne faisait qu'un avec elle. Sa passion (car en ce sens il en avait) était toute critique, et s'exhalait par ses jugements. *Le vrai dans les ouvrages de l'esprit*, voilà de tout temps sa Bérénice à lui, et sa Champmeslé. Quand son droit sens était choqué, il ne se contenait pas, il était prêt plutôt à se faire toutes les querelles :

> Et je serai le seul qui ne pourrai rien dire!
> On sera ridicule, et je n'oserai rire!...

Et encore parlant de la vérité dans la satire :

> C'est elle qui, m'ouvrant le chemin qu'il faut suivre,
> M'inspira, dès quinze ans, la haine d'un sot livre...

la haine des sots livres, et aussi l'amour, le culte des bons ouvrages et des beaux. Quand Boileau loue à plein cœur et à plein sens, comme il est touché et comme il

Digitized by Google

touche! Comme son vers d'aristarque se passionne et s'affectionne!

> En vain contre le Cid un ministre se ligue,
> Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue :
> L'Académie en corps a beau le censurer,
> Le public révolté s'obstine à l'admirer.

Quelle générosité d'accent! comme le sourcil s'est déridé! Cet œil gris petille d'une larme ; son vers est bien alors ce vers de la saine satire, et *qu'elle épure aux rayons du bon sens*, car le bon sens chez lui arrive, à force de chaleur, au rayonnement et à la lumière. Il faudrait relire ici en entier l'Épître à Racine après *Phèdre* (1677), qui est le triomphe le plus magnifique et le plus inaltéré de ce sentiment de justice, chef-d'œuvre de la poésie critique, où elle sait être tour à tour et à la fois étincelante, échauffante, harmonieuse, attendrissante et fraternelle. Il faut surtout relire ces beaux vers au sujet de la mort de Molière sur lesquels a dû tomber une larme vengeresse, une larme de Boileau. Et quand il fait, à la fin de cette épître, un retour sur lui-même et sur ses ennemis :

> Et qu'importe à nos vers que Perrin les admire?
> . . . . . .
> Pourvu qu'avec éclat leurs rimes débitées
> Soient du peuple, des grands, des provinces goûtées.

Quelle largeur de ton, et, sans une seule image, par la seule combinaison des syllabes, quelle majesté! — Et dans ces noms qui suivent, et qui ne semblent d'abord qu'une simple énumération, quel choix, quelle gradation sentie, quelle plénitude poétique! Le roi d'abord à part et seul dans un vers; Condé de même, qui le méritait bien par son sang royal, par son génie,

Digitized by Google

sa gloire et son goût fin de l'esprit ; Enghien, son fils, a un demi-vers : puis vient l'élite des juges du premier rang, tous ces noms qui, convenablement prononcés, forment un vers si plein et si riche comme certains vers antiques :

. . . . . Que Colbert et Vivonne,
Que la Rochefoucauld, Marsillac et Pomponne, etc.

Mais dans le nom de Montausier, qui vient le dernier à titre d'espoir et de vœu, la malice avec un coin de grâce reparaît. Ce sont là de ces tours délicats de flatterie comme en avait Boileau ; ce satirique, qui savait si bien piquer au vif, est le même qui a pu dire :

La louange agréable est l'âme des beaux vers.

Nous atteignons par cette Épître à Racine au comble de la gloire et du rôle de Boileau. Il s'y montre en son haut rang, au centre du groupe des illustres poëtes du siècle, calme, équitable, certain, puissamment établi dans son genre qu'il a graduellement élargi, n'enviant celui de personne, distribuant sobrement la sentence, classant même ceux qui sont au-dessus de lui... *his dantem jura Catonem ;* le *maître du cœur,* comme dit Montaigne ; un de ces hommes à qui est déférée l'autorité et dont chaque mot porte.

On peut distinguer trois périodes dans la carrière poétique de Boileau : la première, qui s'étend jusqu'en 1667 à peu près, est celle du satirique pur, du jeune homme audacieux, chagrin, un peu étroit de vues, échappé du greffe et encore voisin de la basoche, occupé à rimer et à railler les sots rimeurs, à leur faire des niches dans ses hémistiches, et aussi à peindre avec relief et précision les ridicules extérieurs du

Digitized by Google

quartier, à nommer bien haut les masques de sa connaissance :

J'appelle un chat un chat, et Rolet un fripon.

La seconde période, de 1669 à 1677, comprend le satirique encore, mais qui de plus en plus s'apaise, qui a des ménagements à garder d'ailleurs en s'établissant dans la gloire; déjà sur un bon pied à la cour; qui devient plus sagement critique dans tous les sens, législateur du Parnasse, et aussi plus philosophe dans sa vue agrandie de l'homme (Épître à Guilleragues), capable de délicieux loisir et des jouissances variées des champs (Épître à M. de Lamoignon), et dont l'imagination reposée et nullement refroidie sait combiner et inventer des tableaux désintéressés, d'une forme profonde dans leur badinage, et d'un ingénieux poussé à la perfection suprême, à l'art immortel.

Les quatre premiers chants du *Lutrin* nous expriment bien la veine, l'esprit de Boileau dans tout son honnête loisir, dans sa sérénité et son plus libre jeu, dans l'agrément rassis et le premier entrain de son après-dînée.

Enfin comme troisième période, après une interruption de plusieurs années sous prétexte de sa place d'historiographe et pour cause de maladie, d'extinction de voix physique et poétique, Boileau fait en poésie une rentrée modérément heureuse, mais non pas si déplorable qu'on l'a bien voulu dire, par les deux derniers chants du *Lutrin*, par ses dernières Épîtres, par ses dernières Satires, *l'Amour de Dieu* et la triste *Équivoque* comme terme.

Là même encore, les idées et les sujets le trahissent plus peut-être que le talent. Jusque dans cette désagréable satire contre les *Femmes*, j'ai vu les plus ar-

Digitized by Google

dents admirateurs de l'école pittoresque moderne distinguer le tableau de la *lésine* si affreusement retracé dans la personne du lieutenant criminel Tardieu et de sa femme. Il y a là une cinquantaine de vers à la Juvénal qui peuvent se réciter sans pâlir, même quand on vient de lire *Eugénie Grandet,* ou lorsqu'on sort de voir une des pages éclatantes d'Eugène Delacroix.

Mais de cette dernière période de Boileau par laquelle il se rattache de plus près à la cause des Jansénistes et de Port-Royal j'en parlerai peu ici comme étant trop ingrate et trop particulière. C'est un sujet, d'ailleurs, que je me suis mis dès longtemps en réserve pour l'avenir.

A la cour et dans le monde, qu'était Boileau dans son bon temps, avant les infirmités croissantes et la vieillesse chagrine? Il était plein de bons mots, de reparties et de franchise ; il parlait avec feu, mais seulement dans les sujets qui lui tenaient à cœur, c'est-à-dire sur les matières littéraires. Une fois le discours lancé là-dessus, il ne s'y ménageait pas. Madame de Sévigné nous a fait le récit d'un dîner où Boileau, aux prises avec un jésuite au sujet de Pascal, donna aux dépens du père une scène d'excellente et naïve comédie. Boileau retenait de mémoire ses vers, et les récitait longtemps avant de les mettre sur le papier ; il faisait mieux que les réciter, il les jouait pour ainsi dire. Ainsi, un jour, étant au lit (car il se levait tard) et débitant au docteur Arnauld, qui l'était venu voir, sa troisième Épître où se trouve le beau passage qui finit par ces vers :

> Hâtons-nous, le temps fuit, et nous traîne avec soi :
> Le moment où je parle est déjà loin de moi!

il récita ce dernier vers d'un ton si léger et si rapide,

Digitized by Google

qu'Arnauld, naïf et vif, et qui se lassait faire aisément, de plus assez novice à l'effet des beaux vers français, se leva brusquement de son siége et fit deux ou trois tours de chambre comme pour courir après ce moment qui fuyait. — De même, Boileau récitait si bien au père la Chaise son Épître théologique sur *l'Amour de Dieu*, qu'il enlevait (ce qui était plus délicat) son approbation entière.

Pour jouir de tout l'agrément du *Lutrin*, j'aime à me le figurer débité par Boileau avec ses vers descriptifs et pittoresques, tantôt sombres et noirs comme la nuit :

> Mais la nuit aussitôt de ses ailes affreuses
> *Couvre des Bourguignons les campagnes vineuses ;*

tantôt frais et joyeux dans leurs rimes toutes matinales :

> Les cloches dans les airs, de leurs voix argentines,
> Appelaient à grand bruit les chantres à matines ;

avec ces effets de savant artifice et de légèreté, quand, à la fin du troisième chant, après tant d'efforts, la lourde machine étant replacée sur son banc,

> Le sacristain achève en deux coups de rabot,
> Et le pupitre enfin tourne sur son pivot ;

ou avec ces contrastes de destruction et d'arrachement pénible, quand le poëte, à la fin du quatrième chant, nous dit :

> La masse est emportée, et *ses ais arrachés*
> Sont aux yeux des mortels *chez le chantre cachés.*

Tout cela, récité par Boileau chez M. de Lamoignon, avec cet art de débit qui rendait au vif l'inspiration,

Digitized by Google

parlait à l'œil, à l'oreille, et riait de tout point à l'esprit.

« On devrait, disait Boileau, ordonner le vin de Champagne à ceux qui n'ont pas d'esprit, comme on ordonne le lait d'ânesse à ceux qui n'ont point de santé : le premier de ces remèdes serait plus sûr que l'autre. » Boileau dans son bon temps ne haïssait pas lui-même le vin de Champagne, la bonne chère, le train du monde; il se ménageait moins à cet égard que son ami Racine, qui soignait sa santé à l'excès et craignait toujours de tomber malade. Boileau avait plus de verve devant le monde, plus d'entrain social que Racine; il payait de sa personne. Jusque dans un âge assez avancé, il recevait volontiers ceux qui l'écoutaient et qui faisaient cercle autour de lui : « Il est heureux comme un roi, disait Racine, dans sa solitude ou plutôt dans son hôtellerie d'Auteuil. Je l'appelle ainsi, parce qu'il n'y a point de jour où il n'y ait quelque nouvel écot, et souvent deux ou trois qui ne se connaissent pas trop les uns les autres. Il est heureux de s'accommoder ainsi de tout le monde; pour moi, j'aurais cent fois vendu la maison. » Boileau finit par la vendre, mais ce ne fut que quand ses infirmités lui eurent rendu la vie plus difficile et la conversation tout à fait pénible.

L'extinction de voix qui l'envoya aux eaux de Bourbon dans l'été de 1687 fit paraître l'intérêt que les plus grands du royaume prenaient à lui. Le roi à table s'informait souvent de sa santé; les princes et princesses s'y joignaient : « Vous fîtes, lui écrivait Racine, l'entretien de plus de la moitié du dîner. » Boileau était chargé avec Racine, depuis 1677, d'écrire l'histoire des campagnes du roi. Les courtisans s'étaient d'abord un peu égayés de voir les deux poëtes à cheval, à la suite de l'armée, ou à la tranchée, étudiant consciencieuse-

Digitized by Google

ment leur sujet. On fit sur leur compte mille histoires vraies ou fausses, et sans doute embellies. Voici l'une de ces anecdotes qui est toute neuve; je la tire d'une lettre du père Quesnel à Arnauld; les deux poëtes ne sont point à l'armée cette fois, mais simplement à Versailles, et il leur arrive néanmoins mésaventure :

« Madame de Montespan, écrit le père Quesnel (vers 1680), a deux ours qui vont et viennent comme bon leur semble. Ils ont passé une nuit dans un magnifique appartement que l'on fait à mademoiselle de Fontanges. Les peintres, en sortant le soir, n'avaient pas songé à fermer les portes; ceux qui ont soin de cet appartement avaient eu autant de négligence que les peintres : ainsi les ours, trouvant les portes ouvertes, entrèrent, et, toute la nuit, gâtèrent tout. Le lendemain on dit que les ours avaient vengé leur maîtresse et autres folies de poëtes. Ceux qui devaient avoir fermé l'appartement furent grondés, mais de telle sorte qu'ils résolurent bien de fermer les portes de bonne heure. Cependant, comme on parlait fort du dégât des ours, quantité de gens allèrent dans l'appartement voir tout ce désordre. MM. Despréaux et Racine y allèrent aussi vers le soir, et, entrant de chambre en chambre, enfoncés ou dans leur curiosité ou dans leur douce conversation, ils ne prirent pas garde qu'on fermait les premières chambres; de sorte que, quand ils voulurent sortir, ils ne le purent. Ils crièrent par les fenêtres, mais on ne les entendit point. Les deux poëtes firent *bivouac* où les deux ours l'avaient fait la nuit précédente, et eurent le loisir de songer ou à leur poésie passé, ou à leur histoire future. »

C'est assez de ces anecdotes pour montrer que le sujet de Despréaux n'est pas si triste ni si uniformément grave qu'on le croirait. Louis XIV, en couvrant Despréaux de son estime, n'aurait pas souffert qu'il fût sérieusement entamé par les railleries de cour. Le grand sens royal de l'un avait apprécié le bon sens littéraire de l'autre, et il en était résulté un véritable accord de

Digitized by Google

puissances. Boileau, en 1683, à l'âge de quarante-sept ans, ayant produit déjà tous ses chefs-d'œuvre, n'était point encore de l'Académie; il portait la peine de ses premières satires. Louis XIV était un peu impatienté qu'il n'en fût pas. Une vacance s'offrit; la Fontaine, concurrent ici de Despréaux, ayant été agréé à un premier tour de scrutin et proposé au roi comme membre (c'était alors l'usage), il y eut ajournement à la décision du monarque, et dès lors au second tour du scrutin académique. Dans l'intervalle, une seconde place vint à vaquer; l'Académie y porta Despréaux, et son nom étant présenté au roi, Louis XIV dit aussitôt que « ce choix lui était très-agréable et serait généralement approuvé. Vous pouvez, ajouta-t-il, recevoir incessamment la Fontaine, il a promis d'être sage. » Mais jusque-là, et dans les six mois qui s'étaient écoulés d'une élection à l'autre, le roi (remarque d'Olivet) n'avait laissé qu'à peine entrevoir son inclination, « parce qu'il s'était fait une loi de ne prévenir jamais les suffrages de l'Académie. » Nous avons connu des rois qui étaient moins délicats en cela que Louis XIV.

Saluons et reconnaissons aujourd'hui la noble et forte harmonie du grand siècle. Sans Boileau et sans Louis XIV, qui reconnaissait Boileau comme son contrôleur général du Parnasse, que serait-il arrivé? Les plus grands talents eux-mêmes auraient-ils rendu également tout ce qui forme désormais leur plus solide héritage de gloire? Racine, je le crains, aurait fait plus souvent des *Bérénice;* la Fontaine, moins de fables et plus de contes; Molière lui-même aurait donné davantage dans les Scapins, et n'aurait peut-être pas atteint aux hauteurs sévères du *Misanthrope*. En un mot, chacun de ces beaux génies aurait abondé dans ses défauts. Boileau, c'est-à-dire le bon sens du poëte criti-

Digitized by Google

que, autorisé et doublé de celui d'un grand roi, les contint tous et les contraignit, par sa présence respectée, à leurs meilleures et à leurs plus graves œuvres. Savez-vous ce qui, de nos jours, a manqué à nos poëtes, si pleins à leur début de facultés naturelles, de promesses et d'inspirations heureuses? Il a manqué un Boileau et un monarque éclairé, l'un des deux appuyant et consacrant l'autre. Aussi ces hommes de talent, se sentant dans un siècle d'anarchie et d'indiscipline, se sont vite conduits à l'avenant; ils se sont conduits, au pied de la lettre, non comme de nobles génies ni comme des hommes, mais comme des écoliers en vacances. Nous avons vu le résultat.

Boileau, vieillissant et morose, jugeait déjà le bon goût très-compromis et déclarait à qui voulait l'entendre la poésie française en pleine décadence. Quand il mourut le 13 mars 1711, il y avait longtemps qu'il désespérait de ses contemporains et de ses successeurs. Était-ce de sa part une pure illusion de la vieillesse? Supposez Boileau revenant au monde au milieu ou vers la fin du XVIII^e^ siècle, et demandez-vous ce qu'il penserait de la poésie de ce temps-là? Placez-le encore en idée sous l'Empire, et adressez-vous la même question. Il m'a toujours semblé que ceux alors qui étaient le plus ardents à invoquer l'autorité de Boileau, n'étaient pas ceux qu'il aurait le plus sûrement reconnus pour siens. L'homme qui a le mieux senti et commenté Boileau poëte, au XVIII^e^ siècle, est encore le Brun, l'ami d'André Chénier, et si accusé de trop d'audace par les rimeurs prosaïques. Boileau était plus hardi et plus neuf que ne le pensaient, même les Andrieux. Mais laissons les suppositions sans but précis et sans solution possible. Prenons les choses littéraires telles qu'elles nous sont venues aujourd'hui, dans leur

Digitized by Google

morcellement et leur confusion ; isolés et faibles que nous sommes, acceptons-les avec tout leur poids, avec les fautes de tous, en y comprenant nos propres fautes aussi et nos écarts dans le passé. Mais, même les choses étant telles, que ceux du moins qui se sentent en eux quelque part du bon sens et du courage de Boileau et des hommes de sa race, ne faiblissent pas. Car il y a la la race des hommes qui lorsqu'ils découvrent autour d'eux un vice, une sottise, ou littéraire ou morale, gardent le secret et ne songent qu'à s'en servir et à en profiter doucement dans la vie par des flatteries intéressées ou des alliances ; c'est le grand nombre. Et pourtant il y a la race encore de ceux qui, voyant ce faux et ce convenu hypocrite, n'ont pas de cesse que, sous une forme ou sous une autre, la vérité, comme ils la sentent, ne soit sortie et proférée. Qu'il s'agisse de rimes ou même de choses un peu plus sérieuses, soyons de ceux-là.

SAINTE-BEUVE.

P. S. Je m'aperçois, en terminant, que je n'ai point parlé d'une *Satire inédite*, attribuée à Boileau, récemment trouvée dans les manuscrits de Conrart à l'Arsenal avec le nom de *Despréaux* au bas et publiée par un jeune et studieux investigateur, M. L. Passy (*Bibliothèque de l'école des Chartres*, 3e série, tome III, page 172) ; mais, après avoir bien examiné ce point, et nonobstant la spirituelle plaidoirie de M. Passy, il me paraît impossible que cette pièce, qui est de 1662, c'est-à-dire postérieure aux premières satires que Boileau avait déjà composées à cette date, lui appartienne réellement ; elle est d'un faire tout différent du sien, plate et de la plus mauvaise école. S'il l'avait faite à dix-huit ans ou à vingt, on n'aurait rien à dire ; mais à vingt-six ans, et après les Satires I et VI, qui datent de 1660, c'est impossible.

Digitized by Google

CHRISTOPHE COLOMB.

ANNÉE 1492 DE J.-C.

SUITE ET FIN (1).

L

Isabelle et Ferdinand, informés de son retour et de leur conquête par le message que leur amiral avait envoyé de Lisbonne, l'attendaient à Barcelone avec des triomphes et des munificences dignes de la grandeur de ses services. La noblesse des Espagnes y accourut de toutes les provinces pour lui faire cortége. Il y entra en triomphateur et en roi des royaumes à venir. Les Indiens ramenés par l'escadre, comme une preuve vivante de l'existence d'autres races humaines sur ces terres découvertes, marchaient en tête du cortége, le corps peint de diverses couleurs, et orné de colliers d'or et de perles; les animaux et les oiseaux, les plantes inconnues, les pierres précieuses recueillies sur ces riva-

(1) Voir tome IX, page 92.

Digitized by Google

ges, étaient étalés dans des bassins d'or et portés sur la tête par des esclaves noirs ou mores. La foule avide se pressait, les rumeurs fabuleuses couraient sur les pas des officiers et des compagnons de gloire de l'amiral. Colomb, monté sur un cheval du roi richement caparaçonné, paraissait ensuite, escorté d'une nombreuse cavalcade de courtisans et de gentilshommes. Tous les regards se concentraient sur cet homme inspiré de Dieu qui avait soulevé le premier rideau de l'Océan. On cherchait dans ses traits le signe visible de sa mission, on croyait l'y voir. La beauté de ses traits, la majesté pensive de sa physionomie, la vigueur de l'éternelle jeunesse jointe à la gravité des années déjà mûres, la pensée sous l'action, la force sous les cheveux blancs, le sentiment intime de sa valeur joint à la piété envers Dieu qui l'avait choisi entre tous, la reconnaissance envers ses souverains qui lui rendaient en honneurs ce qu'il leur apportait en conquêtes, faisaient en ce moment de Colomb, disent les spectateurs de son entrée à Barcelone, une de ces figures de prophètes et de héros bibliques sous les pas de qui le peuple jetait les palmes du prodige et de l'adoration. « Nul ne se mesurait à lui, « disent-ils ; tous sentaient en lui le plus grand ou le « plus favorisé des hommes. » Isabelle et Ferdinand le reçurent sur leur trône, voilé du soleil par un dais d'or. Ils se levèrent devant lui comme devant un envoyé du ciel. Ils le firent asseoir ensuite au niveau de leur trône, et ils écoutèrent le récit solennel et circonstancié de ses voyages. A la fin du récit, que l'éloquence et la poésie qui découlaient habituellement des lèvres de l'amiral avaient coloré de son inépuisable imagination et allumé de son saint enthousiasme, le roi et la reine, émus jusqu'aux larmes, tombèrent à genoux et entonnèrent, comme une pieuse exclamation, le *Te Deum*, hymne de

Digitized by Google

la plus grande victoire que le Tout-Puissant eût jamais accordée à des souverains.

Des courriers partirent à l'instant pour porter à toutes les cours de l'Europe la grande nouvelle et le nom triomphal de Colomb. L'obscurité qui avait jusque-là entouré sa vie se changea en un bruit et en un éclat de son nom qui remplirent la terre. La découverte du pauvre géographe de Cordoue fut l'entretien du monde. Colomb ne laissa ni enfler son âme par ces honneurs décernés à son nom, ni humilier sa modestie par les jalousies qui commençaient à s'élever autour de sa gloire. Un jour qu'il avait été invité à la table de Ferdinand et d'Isabelle, un des convives, envieux de ces honneurs décernés au fils d'un cardeur de laine, lui demanda astucieusement s'il pensait que nul autre que lui n'aurait découvert cet autre hémisphère dans le cas où il ne serait pas né. Colomb ne répondit point à la question, dans la crainte de dire trop ou trop peu de lui-même. Mais, prenant un œuf entre ses doigts, il s'adressa à tous les convives, et les invita à le faire tenir sur un bout. Nul n'y put parvenir. Colomb alors écrasa l'œuf par une des extrémités, et, le posant sur son ovale brisé, montra à ses rivaux qu'il n'y avait aucun mérite dans une idée simple, mais que nul cependant ne pouvait la soupçonner avant qu'un premier inventeur en eût donné l'exemple aux autres, renvoyant ainsi à l'inspirateur suprême le mérite de son entreprise, mais revendiquant en même temps pour lui seul l'honneur de la primauté. Cet apologue devint depuis la réponse de tout homme élu de la Providence pour montrer une route à ses semblables, et pour y monter le premier, sans être toutefois plus grand, mais plus favorisé de l'inspiration que ses frères.

Les honneurs, les titres, les dotations futures des

Digitized by Google

terres dont il irait achever la découverte et la conquête devinrent, dans des traités formels avec la cour, l'apanage de Colomb. Il obtint la vice-royauté, l'administration et le quart des richesses ou produits de toute nature des mers, des îles et des continents, où il irait planter la croix de l'Église et le drapeau des Espagnes. L'archidiacre de Séville, *Fonséca,* fut, sous le titre de patriarche des Indes, chargé des préparatifs et des armements de la nouvelle expédition que Colomb allait conduire à de plus vastes conquêtes. Mais, de ce jour, Fonséca devint le rival occulte du grand navigateur; et, comme s'il eût été jaloux de ravaler le génie qu'il était chargé de seconder, en paraissant prodiguer à Colomb les moyens, il lui suscitait les obstacles. Ses lenteurs et ses prétextes réduisirent à dix-sept navires l'escadre destinée à reporter l'amiral de l'autre côté de l'Atlantique.

Cependant, le génie aventureux des Espagnols de cette époque, l'esprit de prosélytisme religieux et l'esprit de chevalerie précipitèrent sur ces vaisseaux un grand nombre de religieux, de gentilshommes et d'aventuriers, pressés, les uns, de porter la foi, les autres, de rapporter la renommée et la fortune, en s'élançant les premiers dans ces contrées qui élargissaient l'imagination humaine. Des ouvriers de tous les métiers, des cultivateurs de toutes les zones, des animaux domestiques de toutes les races, des graines, des plantes, des ceps de vigne, des arbres à fruits, des roseaux à sucre, des échantillons de tous les arts et de tous les commerces européens furent embarqués sur les navires de transport pour essayer le ciel, féconder le sol, tenter les hommes de ces nouveaux climats, et pour leur arracher l'or, les perles, les parfums, les épices de l'Inde, par des échanges contre les choses de peu de prix en

Digitized by Google

Europe. C'était la croisade de la religion, de la guerre, de l'industrie, de la gloire et de la cupidité ; pour les uns, le ciel ; pour les autres, la terre ; pour tous, l'inconnu et le merveilleux.

Le plus illustre de ces compagnons qui s'embarquèrent avec Colomb, était *Alonzo de Ojéda*, autrefois page d'Isabelle, le plus beau, le plus intrépide et le plus aventureux des chevaliers de cette cour. Son cœur et ses sens débordaient tellement de courage, qu'il en portait le fanatisme jusqu'à la démence. C'était lui qui, un jour qu'Isabelle était montée au sommet de la tour démesurée de Séville, appelée *la Giralda*, pour en admirer l'étonnante élévation, et pour contempler d'en haut les rues et les maisons de la ville, semblables à une fourmilière à ses pieds, s'élança sur une poutre étroite qui débordait des créneaux ; et, pirouettant sur un seul pied, à l'extrémité de cette solive, exécuta des prodiges d'adresse et d'audace sur l'abîme, pour plaire à sa souveraine, sans que le vertige de la mort présente troublât ses yeux ou intimidât son cœur.

LI

Le 25 septembre 1493, la flotte sortit de la baie de Cadix. Des cris de joie de tous les rivages étaient l'augure de ce second départ, qui ne semblait destiné qu'à un long triomphe. Les deux fils de Colomb accompagnèrent leur père jusqu'au vaisseau amiral ; il les bénit et les laissa en Espagne, pour que la meilleure moitié de sa vie restât du moins abritée des périls qu'il allait affronter. Trois grands vaisseaux et quatorze caravelles composaient l'armée navale. L'Océan se laissa franchir aussi facilement que la première fois. La flotte décou-

Digitized by Google

vrit, le 2 novembre, la Guadeloupe, croisa au milieu des îles Caraïbes, baptisa cet archipel de noms empruntés à des souvenirs pieux ; et, touchant bientôt après à la pointe d'Hispaniola, aujourd'hui *Haïti*, Colomb fit voile vers le golfe où il avait construit le fort et laissé ses quarante compagnons. Il revenait à la fois plein d'anxiété et d'espérance ; la nuit couvrait le rivage quand il jeta l'ancre dans la rade. Il n'attendit pas le jour pour s'assurer du sort de sa colonie. Une salve de ses canons retentit sur les flots pour avertir les Espagnols de son retour. Mais le canon du fort resta muet ; l'écho seul de ces solitudes répéta le salut de l'Europe au nouveau monde. Le lendemain, au lever du jour, il aperçut le rivage désert, le fort détruit, les canons à demi enfoncés sous ses ruines, les ossements des Espagnols blanchissant sur le sable, le village même des caciques abandonné ; le petit nombre de naturels qui se montraient de loin, au bord des forêts, semblaient hésiter à s'approcher, comme s'ils eussent été retenus par le sentiment d'un remords ou par la crainte d'une vengeance. Le cacique, plus confiant dans son innocence et dans la justice de Colomb, qu'il avait appris à aimer, s'avança enfin, pleura sur les crimes des Espagnols, qui avaient abusé de l'hospitalité de ses sujets pour opprimer les naturels, enlevé leurs filles et leurs femmes, réduit leurs hôtes en servitude, et suscité enfin la vengeance de sa tribu. Après avoir immolé un grand nombre d'Indiens, et incendié leurs cases, ils avaient été immolés eux-mêmes. Le fort incendié, recouvrant leurs ossements, était le premier monument du contact entre ces deux familles humaines, dont l'une apportait à l'autre la servitude et la dévastation. Colomb pleura sur les crimes de ses compagnons et sur les malheurs du cacique. Il résolut d'aller chercher une autre plage de dé-

Digitized by Google

barquement et d'établissement sur les côtes de l'île.

Parmi les jeunes Indiennes captives des îles voisines, prisonnières à bord, la plus belle d'entre elles, *Catalina*, avait charmé les yeux d'un cacique qui avait visité le vaisseau de Colomb. Un complot d'évasion avait été tramé entre ce cacique et l'objet de son amour dans ce langage des signes que les Européens ne comprenaient pas. La nuit où Colomb déploya ses voiles, Catalina et ses compagnes, trompant la vigilance de leurs tyrans, se précipitèrent dans la mer ; poursuivies en vain par les canots des Européens, elles nagèrent vers le rivage où le jeune cacique avait allumé un feu pour les guider. Les deux amants, réunis par ce prodige d'audace et de force, se réfugièrent dans les forêts à l'abri de la colère des Européens.

LII

Colomb, abordant de nouveau sur une plage vierge à quelque distance, y fonda la ville d'Isabelle, établit des rapports d'amitié avec les naturels ; bâtit, cultiva, gouverna la première colonie d'Européens, mère de tant d'autres ; envoya des détachements armés visiter les plaines et les montagnes d'Hispaniola ; caressa d'abord, attira ensuite, assujettit enfin, par des lois douces et sages, les différentes peuplades de ces vastes contrées ; construisit des forts, traça des routes vers les différentes parties de son empire ; chercha l'or, moins abondant qu'il ne l'attendait dans ces régions toujours confondues par lui avec les Indes, et n'y trouva que les richesses inépuisables d'un sol prodigue, et un peuple aussi facile à asservir qu'à tyranniser. Il renvoya la plus grande partie de ses vaisseaux en Espagne, pour demander à son souverain de nouveaux envois d'hommes,

Digitized by Google

d'animaux, d'outils, de plantes et de graines nécessaires à l'immensité des territoires qu'il allait conquérir aux mœurs, à la religion, aux arts de l'Europe. Mais les mécontents, les ambitieux et les jaloux s'embarquèrent les premiers sur sa flotte, afin d'aller semer contre lui les murmures, les accusations et les calomnies. Il resta seul, affligé de la goutte, souffrant des douleurs cruelles, condamné à l'inaction du corps pendant le travail incessant de son esprit, assiégé, dans sa colonie naissante, par les rivalités, les séditions, les complots, les débordements honteux et les disettes de ses équipages.

Toujours indulgent et magnanime, Colomb, triomphant, par la seule force morale de son caractère, des turbulences de ses compatriotes et des révoltes de ses lieutenants, se borna à reléguer les insubordonnés à bord des vaisseaux dans la rade. Rétabli de sa longue maladie, il parcourut l'île à la tête d'une colonne d'hommes d'élite, cherchant en vain les mines d'or de Salomon, mais étudiant la nature et les mœurs de l'île, et semant partout, sur son passage, le respect et l'amour de son nom.

LIII

Il retrouva, à son retour, les mêmes désordres, les mêmes insubordinations et les mêmes vices. Les Espagnols abusaient de la superstition des naturels envers eux, et de la terreur que leur inspiraient les chevaux. Les Indiens les prenaient pour des êtres monstrueux ne faisant qu'un avec leurs cavaliers, frappant, foulant et foudroyant à la fois les ennemis des Européens. Grâce à cette terreur, ils subjuguaient, enchaînaient, profanaient, violaient, martyrisaient cette douce et obéissante population. Colomb sévit encore contre cette

Digitized by Google

tyrannie de ses compagnons sur les Indiens. Il voulait leur apporter la foi et les arts de l'Europe ; non le joug, le vice et la mort. Après avoir rétabli un peu d'ordre, il s'embarqua pour aller visiter l'île, à peine entrevue, de Cuba. Il y toucha et longea longtemps ses rives, sans apercevoir l'extrémité de cette île, qu'il prit pour un continent. Il navigua de là vers la Jamaïque, autre île d'une immense étendue, dont il apercevait les sommets dans les nuages. Traversant ensuite un archipel, qu'il nomma *les Jardins de la reine,* à cause de la richesse et des parfums de la végétation qui parait ces îles, il revint à Cuba, et parvint à y établir quelques relations avec les naturels. Les Indiens assistèrent avec un étonnement mêlé de respect aux cérémonies du culte chrétien que les Espagnols célébrèrent dans une grotte, sous les palmiers du rivage. Un de leurs vieillards s'approcha de Colomb, après la cérémonie, et lui dit, avec un accent solennel : « Ce que tu viens de faire est bien, « car il paraît que c'est ton culte au Dieu universel. On « dit que tu viens dans ces régions avec une grande « force et une autorité supérieure à toute résistance. « Si cela est ainsi, apprends de moi ce que nos ancêtres « ont dit à nos pères, qui nous l'ont redit. Après que « les âmes des hommes sont séparées des corps par la « volonté des êtres divins, elles vont, les unes, dans « un pays sans soleil et sans arbres ; les autres, dans « des régions de clarté et de délices, selon qu'elles ont « bien ou mal mérité ici-bas, en faisant du bien ou du « mal à leurs semblables. Si donc tu dois mourir « comme nous, prends soin de ne point nous faire de « mal, à nous et à ceux qui ne t'en ont point fait ! »

Ce discours du vieillard indien, relaté par *Las-Casas,* atteste que les Indiens avaient une religion presque évangélique par la simplicité et la pureté de sa morale,

Digitized by Google

émanation mystérieuse, ou d'une nature primitive dont les dépravations et les vices n'avaient pas encore terni les clartés, ou d'une civilisation vieillie et usée qui avait laissé ces lueurs dans leurs traditions !

LIV

Colomb, après une longue et pénible exploration, rentra mourant à Hispaniola. Ses fatigues et ses anxiétés, jointes à ses souffrances et au poids des années que son esprit ne sentait pas, mais qui pesait sur ses membres, avaient un moment triomphé de son génie. Ses matelots le ramenèrent à Isabelle insensible et anéanti. Mais la Providence, qui ne l'avait jamais abandonné, veillait sur lui pendant l'absence de ses facultés. Il trouve, en s'éveillant de son évanouissement, son frère chéri, Barthélemy Colomb, au chevet de sa couche. Barthélemy Colomb était arrivé d'Europe à Hispaniola, comme s'il avait eu l'inspiration des périls et des nécessités où allait se trouver son frère. C'était la force de la famille, dont Diégo, le troisième frère, était la douceur, et dont Christophe était le génie. La vigueur de son corps égalait celle de son âme. Il était d'une taille athlétique, d'une trempe de fer, d'une santé robuste, d'un aspect imposant, d'un accent de voix dominant les vents et les flots ; navigateur dès son jeune âge, soldat et aventurier toute sa vie, doué par la nature et par l'habitude de cette audace qui commande l'obéissance et de cette justice qui fait accepter la discipline, homme aussi capable de gouverner que de combattre, c'était le second qui convenait le mieux à Colomb dans l'extrémité des circonstances où l'anarchie avait jeté son empire, et, par-dessus tout, c'était un frère pénétré d'au-

Digitized by Google

tant de respect que de tendresse pour le chef et pour la gloire de sa maison. L'esprit de famille répondait à Colomb de la fidélité de son lieutenant. La tendresse entre les deux frères était le meilleur gage de la confiance de l'un et de la soumission de l'autre. Colomb lui remit le commandement et le gouvernement, pendant les longs mois où la nature épuisée le condamnait lui-même à l'inaction et au repos, sous le titre d'*adelantado* ou intendant général et sous-gouverneur des terres de sa domination. Barthélemy, plus sévère administrateur que son frère, imposa plus de respect, mais souleva aussi plus de résistances.

La témérité et la perfidie du jeune guerrier espagnol Ojéda suscitèrent des guerres de désespoir entre les Indiens et la colonie. Cet intrépide aventurier, s'étant avancé avec quelques cavaliers jusqu'aux parties les plus lointaines et les plus indépendantes de l'île, persuada à un des caciques de l'accompagner au retour avec un grand nombre d'Indiens, pour faire admirer à *Isabelle* la grandeur et la richesse des Européens. Le cacique, séduit, suivit Ojéda. Après quelques jours de marche, pendant une halte au bord d'une rivière, Ojéda, abusant de la simplicité de ce chef indien, lui fit admirer une paire de menottes d'acier poli dont l'éclat éblouit le cacique. Ojéda lui dit que ces fers étaient des bracelets dont les rois d'Europe se paraient dans les jours de cérémonie aux yeux de leurs sujets. Il inspira à son hôte le désir de s'en parer à son tour, de monter un cheval comme un Espagnol et de se montrer à ses Indiens dans cet appareil prétendu des souverains du vieux monde. Mais à peine l'infortuné cacique eut-il monté en croupe derrière le rusé Ojéda, et revêtu les menottes, objets de sa vanité enfantine, que les cavaliers espagnols, partant au galop en entraînant leur

Digitized by Google

prisonnier dans leur course, traversèrent l'île, et l'amenèrent enchaîné à la colonie, où ils le retinrent dans les fers qu'il avait innocemment désirés.

Une vaste insurrection souleva les Indiens contre cette perfidie des étrangers dans lesquels ils avaient vu d'abord des hôtes, des amis, des bienfaiteurs, des dieux. Cette insurrection motiva la vengeance des Espagnols. Ils réduisirent les Indiens à l'état d'esclaves, et ils envoyèrent quatre vaisseaux, chargés de ces victimes de leur cupidité, en Espagne, pour en faire un infâme commerce comme d'un bétail humain. Compensant ainsi par le prix de ces esclaves l'or qu'ils s'étaient promis de recueillir comme la poussière dans ces contrées où ils ne trouvaient que du sang, la guerre alors dégénéra en chasse d'hommes. Des chiens apportés d'Europe et dressés à cette poursuite dans les forêts, flairant, déchirant et saisissant les naturels par le cou, secondèrent les Espagnols dans cette inhumaine dévastation du pays.

LV

Colomb, rétabli enfin de sa longue maladie, ressaisit les rênes du gouvernement, fut entraîné lui-même par ces guerres allumées pendant son interrègne, se fit guerrier et pacificateur, après avoir été navigateur, remporta des batailles décisives sur les Indiens, les assouplit au joug adouci par sa bonté et sa politique, et leur imposa seulement un léger tribut d'or et de fruits de leurs contrées en signe d'alliance plus que de servitude. L'île refleurit sous sa modération ; mais le malheureux et confiant cacique *Guanacanari,* qui avait accueilli le premier ces hôtes dans ses terres, honteux et désespéré d'avoir été involontairement le complice de l'asservis-

Digitized by Google

sement de sa patrie, s'enfuit pour jamais dans les montagnes escarpées de l'île et y mourut libre pour ne pas vivre esclave sous les lois de ceux qui avaient abusé de ses vertus.

Pendant cette langueur de Colomb et ces agitations de l'île, ses ennemis, travaillant à la perte à sa cour, l'avaient attaqué dans le cœur de Ferdinand. Isabelle, plus inébranlable dans son admiration pour ce grand homme, le protégeait en vain de sa faveur. La cour avait envoyé à Hispaniola un magistrat investi de pouvoirs secrets qui l'autorisaient à informer contre les prétendus crimes du vice-roi, à le déposséder de son autorité et à l'envoyer en Europe si ses crimes étaient avérés. Ce juge partial, nommé Aguado, arriva à Hispaniola pendant que le vice-roi était à la tête des troupes dans l'intérieur de l'île, occupé à pacifier et à administrer le pays. Oubliant la reconnaissance qu'il devait à Colomb, premier auteur de sa fortune, Aguado, avant même de recueillir des informations, déclara Colomb coupable et déchu provisoirement de ses fonctions souveraines. Entouré à son débarquement et applaudi par les mécontents de la colonie, il envoya ordre à Colomb de se rendre à Isabelle, capitale des Espagnols, et de reconnaître sa mission. Colomb, entouré de ses amis et de ses soldats les plus dévoués, pouvait contester son obéissance aux insolentes injonctions d'un subordonné. Il s'inclina au contraire devant le nom seul de son souverain, se rendit désarmé près d'Aguado, et, lui remettant l'autorité tout entière, le laissa instruire librement l'odieux procès que ses calomniateurs lui intentaient.

Mais au moment même où sa fortune l'abaissait ainsi devant la persécution, elle lui ménageait une de ces faveurs qui pouvaient le plus lui concilier celles de la

Digitized by Google

cour. Un de ses jeunes officiers, nommé Miguel *Diaz*, ayant tué en duel un de ses camarades, s'enfuit de peur du châtiment dans une partie sauvage et reculée de l'île. La peuplade qui habitait ces montagnes était gouvernée par une jeune Indienne d'une grande beauté, veuve d'un cacique. Elle conçut pour l'Espagnol fugitif un ardent amour et l'épousa. Diaz, aimé et couronné par l'objet de son amour, ne put cependant oublier sa patrie, ni dissimuler la tristesse que le regret de ses compatriotes répandait sur ses traits. Sa femme, en cherchant à lui arracher l'aveu de sa mélancolie, apprit de lui que l'or était la passion des Espagnols, et qu'ils viendraient habiter avec lui ces contrées s'ils avaient l'espérance d'y découvrir ce précieux métal. La jeune Indienne, ravie de conserver à ce prix la présence de celui qu'elle aimait, lui révéla l'existence de mines inépuisables, cachées dans ces montagnes. Possesseur de ce secret, et sûr à ce prix d'obtenir son pardon, Diaz accourut apporter à Colomb la révélation de ce trésor. Le frère du vice-roi, Barthélemy Colomb, partit avec Diaz et une escorte de troupes pour vérifier cette découverte. Ils arrivent en peu de jours à une vallée où la rivière roulait l'or avec le sable, et où les rochers de son lit étaient incrustés de parcelles de ce métal. Colomb établit une forteresse dans le voisinage, creusa et élargit des mines déjà ouvertes dans l'antiquité, en recueillit d'immenses richesses pour ses souverains, et se persuada de plus en plus qu'il avait abordé dans la contrée fabuleuse d'Ophir. Diaz, reconnaissant et fidèle à la jeune Indienne à qui il devait sa grâce, sa fortune et son bonheur, fit bénir son union avec elle par les prêtres de son culte et gouverna en paix sa tribu.

Digitized by Google

LVI

Colomb, après cette découverte, cédant sans résistance aux ordres d'Aguado, s'embarqua avec son juge pour l'Espagne. Il y arriva après huit mois de navigation, plus en accusé qu'on mène au supplice, qu'en conquérant qui rapporte des trophées. La calomnie, l'incrédulité, le reproche, l'accueillirent à Cadix. L'Espagne, qui s'était attendue à des prodiges, ne voyait revenir de la terre de ses rêves que des aventuriers déçus, des accusateurs et des esclaves nus. L'infortuné cacique, toujours enchaîné dans les menottes d'Ojéda, amené comme un trophée vivant à Ferdinand et à Isabelle par Aguado, était mort en mer en maudissant sa confiance dans les Européens et leur trahison.

Colomb, conformant son costume à la tristesse et à la misère de sa situation, se rendit à Burgos où était la cour, en habit de franciscain, n'ayant sur ce vêtement qu'une corde pour ceinture, la tête chargée d'années, de soucis, d'affliction et de cheveux blancs, les pieds nus comme un suppliant de génie qui vient demander pardon de sa gloire. Isabelle seule le reçut avec une tendre compassion, et s'obstina à croire à sa vertu et à ses services. Cette faveur constante quoique voilée de la reine soutint l'amiral contre les dénigrements et les accusations des courtisans. Il proposa de nouveaux voyages et des découvertes plus vastes. On consentit à lui confier encore des vaisseaux, mais on lui fit consumer dans des lenteurs systématiques le peu d'années que son âge avancé laissait à ses forces. La pieuse Isabelle, en accordant à Colomb des pouvoirs et des titres nouveaux, stipula en faveur des Indiens des conditions

Digitized by Google

de liberté et d'humanité qui devançaient les idées de son siècle. Le cœur d'une femme proscrivait d'instinct l'esclavage que la philosophie et la religion ne devaient abolir que quatre siècles après. Enfin, Colomb justifié put s'embarquer et faire voile vers sa nouvelle patrie. Mais la haine et l'envie le poursuivent jusqu'à bord du vaisseau où il arborait son pavillon d'amiral de l'Océan. Bréviesca, trésorier du patriarche des Indes; Fonséca, ennemi de Colomb, se répandirent en outrages contre l'amiral, au moment où on levait l'ancre. Colomb, qui s'était contenu jusque-là par la force intérieure, la patience et le sentiment de l'immensité de sa mission, déborda pour la première fois d'amertume et d'indignation. A cette dernière ignominie de ses ennemis, il redevint homme enfin pour un instant, et tombant de toute la hauteur de son âme, et de toute la force de son bras, redoublée par la colère, sur son indigne persécuteur, il l'abattit sur le pont et le foula avec mépris sous ses pieds. Tel fut l'adieu de la jalousie de l'Europe à celui qui lui semblait trop grand ou trop heureux pour un mortel. Cette vengeance soudaine de l'amiral laissa un nouveau ressentiment dans le cœur de Fonséca, et une nouvelle accusation à exploiter à ses ennemis. Le vent qui s'élevait l'enleva à la vue du rivage et aux indignités de sa patrie.

LVII

Parvenu cette fois, par une autre route, à l'île de la Trinité, il la reconnut, la nomma, et, doublant cette île, il côtoya la véritable terre d'Amérique, près de l'embouchure de l'Orénoque. La douceur de l'eau de la mer, qu'il goûta dans ces parages, aurait dû le con-

Digitized by Google

vaincre que le fleuve qui se déchargeait dans l'Océan avec une masse suffisante pour dessaler ses vagues, ne pouvait descendre que d'un continent. Il descendit cependant sur cette côte sans soupçonner qu'elle était la plage du monde inconnu. Il la trouva déserte et silencieuse comme un domaine qui attend ses hôtes. Une fumée lointaine au-dessus des vastes forêts, une cabane abandonnée, et quelques traces de pieds nus sur le sable du rivage, furent tout ce qu'il contempla de l'Amérique. Il ne fit lui-même qu'y imprimer son premier pas, et qu'y passer une seule nuit sous la voile qui lui servait de tente; mais ce premier pas aurait dû suffire à donner son nom à ce demi-monde.

LVIII

Il repartit du golfe de Paria, et revit, après de laborieuses investigations de toutes ces mers, le rivage d'Hispaniola. Ses peines d'âme et de corps, sa longue patience en Espagne, l'ingratitude de ses compatriotes, la froideur de Ferdinand, la haine de ses ministres, les veilles pendant les traversées, les infirmités de l'âge, l'avaient plus brisé que les flots. Ses yeux, échauffés par les insomnies et par la contemplation des cartes et du firmament, étaient enflammés; ses membres, roidis et endoloris par la goutte, refusaient de le soutenir. Son âme seule était saine, et son génie, perçant dans l'avenir, le transportait sur la pensée au-dessus de ses souffrances et au delà du temps. Barthélemy Colomb, son frère, qui avait continué à régir la colonie en son absence, fut encore son consolateur et son appui. Il accourut au-devant de l'amiral dès que ses vigies signalèrent des voiles en mer.

Digitized by Google

Barthélemy raconta à son frère les vicissitudes d'Hispaniola pendant son absence. A peine avait-il achevé l'exploration et la pacification du pays, que les excès des Espagnols et les conspirations de ses propres lieutenants avaient renversé l'ouvrage de sa sagesse et de sa vigueur. Un surintendant de la colonie, nommé Roldan, homme populaire et astucieux, s'était fait un parti parmi les matelots et les aventuriers, écume de l'Espagne, rejetée par la mère patrie dans la colonie. Il s'était cantonné avec eux sur le rivage opposé de Saint-Domingue, et s'était ligué contre Barthélemy avec les caciques des peuplades voisines ; il avait construit ou enlevé des forteresses d'où il bravait l'autorité de son chef légitime. Les Indiens, témoins des divisions de leurs tyrans, en avaient profité pour s'insurger eux-mêmes et pour refuser le tribut. L'anarchie déchirait la nouvelle possession. L'héroïsme de Barthélemy en retenait seul les lambeaux dans ses fortes mains. Ojéda avait frété des navires pour son propre compte en Espagne ; il était venu croiser et descendre sur la côte méridionale de l'île, et s'était ligué avec Roldan. Puis Roldan avait trahi Ojéda, et s'était rangé de nouveau sous l'autorité du gouverneur. Pendant ces déchirements de la colonie, un jeune Espagnol, d'une beauté remarquable, don Fernand de Guérara, avait inspiré une violente passion à la fille d'*Anacoana,* veuve du cacique emmené par Ojéda en Espagne, et mort captif dans la traversée. *Anacoana,* elle-même, était jeune encore, célèbre, parmi les peuplades de l'île, par son incomparable beauté, par son génie naturel et par son talent poétique, qui faisait d'elle la sibylle adorée de ses compatriotes. Elle avait conçu, malgré les malheurs de son mari, une haute admiration et une inclination invincible pour les Espagnols. Le peuple nombreux qu'elle

Digitized by Google

gouvernait avec son frère était l'asile de ces étrangers. Elle les comblait d'hospitalité, d'or, et de protection dans leurs disgrâces. Ses sujets, plus civilisés que les autres tribus indiennes, vivaient en paix, riches et heureux sous ses lois. Roldan, qui gouvernait la partie de l'île soumise à la belle Anacoana, avait été jaloux du séjour et de l'influence de Fernand de Guérara à la cour de cette princesse. Il lui défendit d'épouser sa fille, et lui ordonna de s'embarquer. Fernand, retenu par son amour, avait refusé d'obéir, et conspira contre Roldan. Surpris et enchaîné dans la demeure d'Anacoana par les soldats de Roldan, il avait été conduit à Isabelle pour y être jugé. Une expédition, partie de la capitale de la colonie sous prétexte de parcourir l'île, avait été accueillie avec un empressement amical dans la capitale d'Anacoana. Le chef perfide de cette expédition, abusant de la confiance et de l'hospitalité de cette reine, avait fait inviter par elle trente caciques du midi de l'île aux fêtes qu'elle préparait pour les Espagnols. Les Espagnols, pendant les danses et les festins auxquels ils assistaient, avaient conspiré l'incendie et la mort de leur généreuse protectrice, de sa famille, de ses hôtes et de son peuple. Ils invitèrent Anacoana, sa fille, les trente caciques et le peuple à contempler, du haut d'un balcon, les évolutions de leurs chevaux et un combat simulé entre les cavaliers de leur escorte; ces cavaliers fondent tout à coup sur le peuple sans armes, rassemblé par la curiosité sur la place; ils le massacrent et le foulent aux pieds de leurs chevaux; puis, entourant d'une haie de fantassins le palais d'Anacoana, pour empêcher cette reine et ses amis d'en sortir, les Espagnols avaient incendié le palais, encore plein des fêtes et des festins auxquels ils venaient de s'asseoir eux-mêmes; ils avaient contemplé avec une cruauté égale à leur in-

Digitized by Google

gratitude la belle et malheureuse Anacoana, repoussée dans son palais, expirant dans les flammes, et appelant sur eux, du milieu des flammes, la vengeance de ses dieux !

Ce crime contre l'hospitalité, contre l'innocence, contre la souveraineté, contre la beauté et le génie dont la célèbre Anacoana était le symbole parmi les Indiens, avait jeté dans l'île une horreur et un bouleversement dont Colomb ne pouvait de longtemps triompher, malgré toute sa vertu et toute sa politique. Les flammes et le sang du palais de cette reine dont la beauté les éblouissait, et dont les poésies nationales les enivraient d'amour et d'enthousiasme, s'élevèrent entre les oppresseurs et les opprimés. L'île devint un champ de carnage, un bagne et un cimetière des malheureux Indiens. Les Espagnols, aussi fanatiques dans leur prosélytisme que barbares dans leur cupidité, préludèrent, à Hispaniola, aux crimes qui devaient bientôt dépeupler le Mexique. Ces deux races d'hommes s'étouffèrent en s'embrassant.

LIX

Pendant que Colomb s'étudiait à séparer et à pacifier ces deux parties de la population, le roi Ferdinand, informé par ses ennemis des malheurs de l'île, les imputait à celui qui les guérissait. Colomb ayant demandé à la cour de lui envoyer un magistrat d'un rang élevé pour imposer par ses jugements l'autorité royale à ses compagnons indisciplinés, la cour lui envoya *Bobadilla,* homme intègre de mœurs, mais fanatique et indomptable d'orgueil. L'autorité mal définie dont il était investi par le décret royal le subordonnait à la fois et l'élevait au-dessus de tout autre pouvoir. En arrivant à His-

Digitized by Google

paniola, prévenu contre l'amiral, il le somma insolemment de comparaître en accusé devant lui; et, faisant apporter des chaînes, il ordonna aux soldats d'en charger les membres de leur général. Les soldats, accoutumés au respect et à l'amour de leur chef, rendu plus vénérable à leurs yeux par l'âge et par la gloire, hésitèrent et restèrent immobiles comme si on leur eût commandé un sacrilége. Mais Colomb, tendant de lui-même les bras aux fers que son roi lui envoyait, se laissa enchaîner aux pieds et aux mains, par un de ses propres serviteurs, bourreau volontaire, vil stipendié de sa domesticité, nommé *Espinosa*, dont Las Casas a conservé le nom comme un type d'insolence et d'ingratitude.

Colomb ordonna lui-même à ses deux frères, Barthélemy et Diego, qui étaient encore à la tête du corps d'armée dans l'intérieur, de se soumettre sans résistance et sans murmure à son juge. Enfermé dans le cachot de la forteresse d'*Isabelle*, il subit pendant plusieurs mois l'instruction de son procès, où tous ses révoltés et tous ses ennemis, devenus ses accusateurs et ses juges, le chargèrent à l'envi des plus odieuses et des plus absurdes accusations. Devenu l'objet de la dérision et de la fureur publiques, il entendait du fond de sa prison les railleries féroces et les fanfares de ses persécuteurs qui venaient tous les soirs insulter à sa captivité. Il s'attendait à chaque instant à voir entrer ses bourreaux. Bobadilla cependant n'osa pas le dernier crime. Il ordonna que l'amiral serait expulsé de la colonie et envoyé en Espagne, à la justice ou à la merci du roi. Alonzo de Villejo fut chargé de sa garde pendant la traversée. C'était un homme de cœur, obéissant par devoir militaire, indigné et miséricordieux jusque dans l'obéissance. Colomb, en le voyant entrer dans

Digitized by Google

son cachot, ne douta pas que sa dernière heure ne fût arrivée. Il s'y était préparé par l'innocence et par la prière. La nature cependant se troublait en lui. « Où me conduisez-vous? dit-il en interrogeant du regard et de l'accent l'officier. — Aux vaisseaux où vous allez être embarqué, monseigneur, répondit Villejo. — M'embarquer? reprit Colomb incrédule à ce message, qui lui rendait la vie, ne me trompez-vous pas, Villejo? — Non, monseigneur, répliqua l'officier; je vous jure, par Dieu, que rien n'est plus vrai ! » Il soutint les pas de l'amiral, et le fit monter sur le vaisseau, écrasé du fardeau de ses fers, et poursuivi par les insultes d'une lâche populace.

Mais à peine les vaisseaux furent-ils sous voile que Villejo et Andreas Martin, commandants du navire devenu le cachot flottant de leur chef, s'approchèrent avec respect de lui ainsi que tout l'équipage et voulurent lui enlever ses fers. Colomb, pour qui ces fers étaient à la fois un signe d'obéissance à Isabelle et un signe de l'iniquité des hommes, dont il souffrait dans son corps, mais dont il était glorieux dans son âme, leur rendit grâce, mais refusa obstinément d'être délivré de ces anneaux. « Non, dit-il, mes souverains « m'ont écrit de me soumettre à Bobadilla. C'est en « leurs noms qu'ils m'ont chargé de ces fers. Je les « porterai jusqu'à ce qu'ils m'en déchargent eux- « mêmes, et je les conserverai après, » ajouta-t-il avec une satisfaction amère de ses services et de son innocence, « comme un monument de la récompense accor- « dée par les hommes à mes travaux. »

Son fils raconte, ainsi que Las Casas, que Colomb fut fidèle à cette promesse, qu'il garda toujours depuis ses chaînes suspendues sous ses yeux dans ses demeures, et que, dans son testament, il ordonna qu'elles fussent

Digitized by Google

enfermées avec lui dans son cercueil : comme s'il eût voulu en appeler à Dieu de l'injustice et de l'ingratitude de ses contemporains, et présenter au ciel les preuves matérielles de l'iniquité et de la cruauté de la terre !

LX

Cependant les haines des partis ne traversent pas les mers. Le dépouillement, la captivité, les fers de Colomb soulevèrent de miséricorde et d'indignation le peuple de Cadix. Quand on vit ce vieillard qui avait apporté naguère un empire à sa patrie, rapporté lui-même de cet empire comme un vil criminel pour expier le service par l'opprobre, les cœurs éclatèrent contre Bobadilla. Isabelle, qui était alors à Grenade, versa des larmes sur cette indignité, ordonna que ses fers fussent remplacés par de riches vêtements, et ses geôliers par une escorte d'honneur. Elle l'appela à Grenade, il tomba à ses pieds, et ses sanglots de reconnaissance lui coupèrent longtemps la voix. Le roi et la reine ne daignèrent pas même examiner le procès d'un si grand accusé. Il était absous par leur respect autant que par sa vertu. Ils gardèrent quelque temps l'amiral à leur cour et envoyèrent un autre gouverneur, nommé Ovando, pour remplacer Bobadilla. Ovando avait les vertus qui font l'homme intègre, sans la grandeur d'âme qui fait l'homme généreux. C'était un de ces caractères où tout est étroit, même le devoir, et où l'honnêteté ressemble à une parcimonie de la nature. C'était l'homme le moins fait pour comprendre et pour suppléer un grand homme. Il reçut d'Isabelle l'ordre de protéger les Indiens et la défense de les vendre comme esclaves. La part des revenus dévolus à Colomb par les traités

Digitized by Google

devait lui être envoyée en Espagne, ainsi que les trésors dont il avait été dépossédé par Bobadilla. Une flotte de trente voiles porta le nouveau gouverneur à Hispaniola.

Colomb, insensible à la vieillesse et déjà reposé des persécutions, souffrait impatiemment le repos et même les honneurs dans sa patrie. Vasco de Gama venait de découvrir la route des Indes par le cap de Bonne-Espérance. Le monde était plein de l'étonnement et de l'admiration de cette découverte du navigateur portugais. Une noble rivalité travaillait l'âme du navigateur génois. Convaincu de la rotondité du globe, il croyait arriver aux terres prolongées de l'est en naviguant droit à l'orient: il sollicita à la cour d'Espagne le commandement d'une quatrième expédition et s'embarqua à Cadix, le 19 mai 1502, pour la dernière fois. Son frère Barthélemy Colomb et son fils Fernando, âgé de quatorze ans, l'accompagnaient. Sa flotte se composait de quatre petits vaisseaux propres à naviguer sur les côtes et à entrer sans danger dans les anses et dans les embouchures des fleuves qu'il voulait explorer. Ses équipages ne comptaient que cent cinquante hommes de mer. Bien qu'il approchât de soixante et dix ans, sa verte vieillesse avait résisté par la vigueur de l'âme au poids des années; ni ses maladies douloureuses ni la mort ne le détournaient de son but. « L'homme, disait-il, « est un outil qui doit se briser à l'œuvre dans la main « de la Providence qui s'en sert pour ses desseins. « Aussi longtemps que le corps peut, l'esprit doit vou- « loir. »

Il avait résolu de toucher en passant à Hispaniola pour se radouber. Il avait cette autorisation de la cour. Il franchit l'Océan par une mer orageuse, et il arriva avec ses mâts brisés, ses voiles en lambeaux, ses vais-

Digitized by Google

seaux sans eau et sans vivres, en vue d'Hispaniola. Ses notions maritimes lui présageaient un ouragan plus terrible que ceux qu'il avait essuyés. Il envoya une chaloupe demander au gouverneur Ovando la permission de s'abriter dans la rade d'Isabelle. Instruit par ses pronostics du danger que la mer allait déchaîner sur ces côtes, Colomb, dans sa lettre, avertissait Ovando de retarder le départ d'une flotte nombreuse prête à partir d'Hispaniola pour l'Espagne, et chargée de tous les trésors du nouveau monde. Ovando refusa impitoyablement à Colomb l'asile d'un moment qu'il implorait dans le port de sa propre découverte. Il s'éloigna indigné et proscrit, et cherchant loin de la domination d'Ovando un abri sous les falaises écartées de l'île, il y attendit la tempête qu'il avait prédite à Ovando. Elle engloutit la flotte entière de ce gouverneur, les trésors et la vie d'un millier d'Espagnols. Colomb la ressentit jusque dans la rade où il s'était abrité, gémit sur les malheurs de ses compatriotes, et, quittant cette terre inhumaine, il revit la Jamaïque et aborda sur la terre ferme dans la baie d'Honduras.

Soixante jours de tempête continue, le ballottement d'un cap à l'autre et du continent aux îles, sur les bords inconnus de cette Amérique dont les orages semblaient lui disputer la conquête ! Il perdit un de ses navires et les cinquante hommes qui le montaient à l'embouchure d'une rivière qu'il nomma la plage du *Désastre*.

La mer s'obstinant à lui fermer la route de ces Indes qu'il croyait toujours entrevoir, il jeta l'ancre entre une île délicieuse et le continent. Visité par les Indiens, il en embarqua sept sur ses vaisseaux pour se familiariser avec leur langue et pour en obtenir des indices. Il côtoya avec eux une terre où l'or et les perles abon-

Digitized by Google

daient dans les mains des naturels. Au commencement de l'année 1504, il remonta la rivière Veragua et envoya son frère Barthélemy, à la tête de soixante Espagnols, visiter les villages de ces bords, à la recherche des mines d'or. Barthélemy ne trouva que des sauvages et des forêts. L'amiral abandonna ce fleuve et pénétra dans un autre, dont les rives étaient peuplées d'Indiens qui prodiguaient l'or à ses équipages en échange des plus vulgaires hochets de l'Europe. Il se crut au but de ses chimères, il était au comble de ses revers. La guerre éclata entre cette poignée d'Européens et le peuple nombreux de ces rivages. Barthélemy Colomb terrassa de sa main et emmena captif le cacique le plus puissant et le plus redoutable des Indiens. Un village que les compagnons de Colomb avaient construit sur la côte pour commercer avec l'intérieur, fut pris et incendié la nuit par les naturels ; huit Espagnols, percés par leurs flèches, périrent sous les débris de leurs cabanes ; Barthélemy rallia les plus courageux et refoula ces hordes dans leurs forêts ; mais l'antipathie s'accrut des deux côtés par le sang répandu, les canots des Indiens assaillirent en foule la chaloupe de l'escadre qui cherchait à remonter plus haut le fleuve. Tous les Européens qui la montaient furent immolés. Pendant cette lutte acharnée, Colomb, retenu à bord de ses navires par la faiblesse de son corps et par les maladies, gardait le cacique et les chefs indiens prisonniers sur son vaisseau. Ces chefs, informés du ravage de leur territoire et de la captivité de leurs femmes, tentèrent de s'évader en soulevant pendant une nuit obscure la trappe qui fermait leur cachot flottant. L'équipage, réveillé par le bruit, les refoula dans leur prison et ferma l'écoutille avec une barre de fer. Le lendemain, quand on rouvrit l'écoutille pour leur porter la nourriture,

Digitized by Google

on ne trouva que leurs cadavres. Ils s'étaient tous entretués de désespoir pour échapper à l'esclavage.

LXI

Bientôt séparé par les brisants de son frère Barthélemy, qui était à terre avec les restes de l'expédition, Colomb n'eut plus pour communiquer avec lui que le courage d'un de ses officiers, franchissant à la nage les écueils pour porter et rapporter des nouvelles toujours plus sinistres. Il ne pouvait ni s'éloigner des siens, ni les abandonner dans leurs désastres. L'inquiétude, la maladie, la faim, la perspective d'un naufrage sans refuge et sans témoins sur une terre si désirée et si funeste, combattaient dans son cœur sa constance héroïque et sa résignation pieuse aux ordres de Dieu, dont il se sentait à la fois l'envoyé et la victime. Il écrivait ainsi, pendant ses insomnies, l'état de son esprit : « Épuisé, je m'étais assoupi, quand une voix pénétrée « de douleur et de compassion me fit entendre ces pa- « roles : Homme insensé ! homme si lent à croire et à « servir ton Dieu, le Dieu de l'univers ! que fit-il autre- « ment de Moïse et de David, ses serviteurs ? Depuis « l'instant de ta naissance, il a toujours pris le plus « grand soin de toi. Dès que tu as été en âge d'homme, « il a fait retentir merveilleusement ton nom obscur « par toute la terre ; il t'a donné en possession les Indes, « cette partie favorisée de sa création, il t'a fait trou- « ver les clefs des barrières de l'immense Océan, fer- « mées jusque-là par des chaînes si fortes... Tourne- « toi vers lui et bénis sa miséricorde sur toi ; s'il reste « encore quelque grande entreprise à accomplir, ton « âge ne sera point un obstacle à ses desseins. Abra

Digitized by Google

« ham n'avait-il pas plus de cent ans quand il engen-
« dra Isaac, et Sara était-elle jeune?... Qui a causé tes
« afflictions d'aujourd'hui, est-ce Dieu ou le monde?
« Les promesses qu'il t'a faites, il ne les a jamais vio-
« lées; il n'a jamais dit, après avoir reçu tes services,
« que tu l'avais mal compris. Il tient tout ce qu'il doit,
« lui, et au delà; ce que tu souffres aujourd'hui est le
« salaire des travaux et des dangers que tu as subis en
« servant d'autres maîtres... Ne crains donc rien et
« prends confiance dans le désespoir même; toutes ces
« tribulations sont écrites sur le marbre, et ce n'est pas
« sans raison : il faut qu'elles s'accomplissent! — Et la
« voix qui m'avait parlé me laissa plein de consolation
« et de constance! »

LXII

Enfin la saison apaisa la mer, et les deux frères, si longtemps séparés, se rejoignirent sur les vaisseaux. Ils regagnèrent lentement Hispaniola. Une des trois caravelles sombra de fatigue en approchant du rivage. Il ne lui resta que deux barques vieillies pour entasser tous ses équipages. Ses compagnons abattus, sans vivres et sans forces, ses ancres perdues, ses navires faisant eau et toutes leurs membrures rongées des vers et percées, dit-il, « d'autant de trous qu'un rayon de miel; » les vents et la mer impitoyables le repoussant d'Hispaniola à la Jamaïque, ses navires, prêts à s'abîmer, lui donnèrent à peine le temps de les échouer sur le sable, dans une baie inconnue, de les lier ensemble par des câbles et par des planches qui n'en faisaient qu'un bloc, d'élever sur ces deux ponts réunis des tentes pour ses équipages, et d'attendre, dans cette

Digitized by Google

affreuse situation d'un naufragé, le secours de la Providence.

Les Indiens, attirés par le spectacle de ce naufrage et de cette forteresse bâtie par des étrangers sur leur grève, échangèrent avec les Espagnols des vivres contre des objets sans valeur, dont la nouveauté faisait le prix à leurs yeux. Cependant les mois s'écoulaient, les provisions s'épuisaient, les terreurs de l'avenir et les murmures séditieux des équipages jetaient l'âme de l'amiral dans une pensive anxiété. Le seul espoir de salut qui restât était donc un avis de sa détresse donné au gouverneur d'Hispaniola, Ovando. Mais cinquante lieues de mer séparaient Hispaniola de la Jamaïque. Un canot de sauvages était la seule embarcation qu'il pût mettre à flot; quel homme assez dévoué pour ses frères jouerait sa vie contre un élément si vaste et si terrible, sur un tronc d'arbre creusé et sans autre gréement qu'une rame? Diego Mendez, jeune officier de l'escadre de Colomb, qui avait déjà montré dans d'autres extrémités l'oubli de soi-même qui fait les héros et les miracles, s'offrit une nuit à la pensée de l'amiral. Il le fit appeler en secret près de son lit où la goutte le retenait et lui dit : « Mon fils, de tous ceux qui sont ici, vous et moi « nous comprenons seuls les dangers dans lesquels nous « n'avons en perspective que la mort. Un seul moyen « nous reste à tenter, il faut qu'un seul s'expose à périr « pour tous ou nous sauve tous. Voulez-vous être « celui-là? » Mendez répondit : « Monseigneur, je me « suis plusieurs fois dévoué pour mes frères; mais il y « en a qui murmurent, et qui disent que votre faveur « me choisit toujours quand il y a une action d'éclat à « tenter. Proposez donc demain à tout l'équipage la « mission que vous m'offrez; et si nul ne l'accepte, je « vous obéirai. » L'amiral fit le lendemain ce que

Digitized by Google

Mendez avait demandé. Tout l'équipage interrogé se récria sur l'impossibilité d'une traversée immense sur un morceau de bois, jouet du vent et des lames. Mendez alors s'avança et dit modestement : « Je n'ai qu'une vie « à perdre, mais je suis prêt à l'exposer pour votre ser« vice et pour le salut de tous ; je m'abandonne à la « protection de Dieu ! » Il partit, et se perdit dans les brumes et dans les écumes de l'horizon, aux yeux des Espagnols, dont il portait la vie avec la sienne.

LXIII

Cependant l'attente sans espoir, l'isolement absolu du monde connu et l'excès du malheur aigrirent contre l'amiral ses compagnons, qui lui imputèrent leur perte. Deux de ses officiers favoris, Diego et Francisco de Porras, qu'il avait traités comme ses fils et investis des principaux commandements dans l'escadre, furent les premiers à élever contre lui le murmure, l'insulte et bientôt la sédition. Profitant d'une crise de ses infirmités qui clouait leur bienfaiteur sur sa couche, et entraînant avec eux la moitié des matelots et des soldats, ils s'emparèrent d'une partie des vivres et des armes, ameutèrent leurs complices aux cris de Castille! Castille! et couvrirent de malédictions et d'outrages l'amiral. Colomb, que la maladie désarmait et qui ne pouvait que lever les mains vers le ciel, les supplia en vain de rentrer dans le devoir. Ils méprisèrent ses larmes comme ses ordres. Ils lui reprochèrent sa vieillesse, ses cheveux blancs, ses souffrances corporelles, et levèrent le fer sur sa tête. Barthélemy Colomb s'arma de sa lance, se jeta entre eux et l'amiral que des serviteurs soute-

Digitized by Google

naient dans leurs bras, et, secondé par une partie fidèle de l'équipage, il sauva les jours et l'autorité de son frère sur les vaisseaux. Les deux Porras et cinquante de leurs complices quittèrent les bâtiments, ravagèrent la contrée, soulevèrent les naturels par leurs crimes, tentèrent en vain de construire des barques pour se rendre à Hispaniola, périrent en partie dans la tentative, revinrent attaquer Colomb et leurs compatriotes dans les vaisseaux, furent vaincus par le bras intrépide de Barthélemy qui tua leur chef, Francisco Porras, et se soumirent enfin au devoir, suppliant Colomb de pardonner à leur ingratitude et à leur rébellion.

Cependant le messager de Colomb, sur son frêle tronc d'arbre, avait été dirigé par la Providence sur ce désert d'eau, et il avait échoué, comme le débris d'un naufrage lointain, sur les écueils d'Hispaniola. Conduit à travers l'île par les naturels, il était parvenu, après des fatigues et des dangers sans nombre, jusqu'au gouverneur Ovando. Il lui avait remis le message de l'amiral, et il avait ajouté par son récit à l'intérêt et à la pitié que la situation désespérée de Colomb et de ses compagnons devait inspirer à des compatriotes. Mais, soit incrédulité, soit lenteur, soit attente secrète de la ruine d'un rival trop grand pour ne pas embarrasser la reconnaissance, les Espagnols d'Hispaniola avaient laissé, sous divers prétextes, s'écouler les jours et les mois. Puis ils avaient envoyé, comme à regret, un léger navire, commandé par Escobar, pour reconnaître seulement la situation des vaisseaux naufragés, sans aborder la côte et sans parler aux équipages. Ce navire avait apparu et disparu à distance, une nuit, aux regards de Colomb et de ses matelots, avec tant de mystère que leur superstition l'avait pris pour le fantôme d'un bâti-

Digitized by Google

ment qui venait tenter leur crédulité ou prophétiser leur mort.

Enfin Ovando se décida à envoyer des vaisseaux à l'amiral pour l'arracher à la sédition, à la disette et à la mort. Après un naufrage de seize mois, l'amiral, accablé de ses années, de ses infirmités et de ses revers, revit, pour quelques jours, l'île dont il avait fait un empire, et dont l'ingratitude et la jalousie le proscrivaient. Il y passa quelques mois, bien accueilli en apparence, dans la maison du gouverneur, mais exclu de toute influence dans le gouvernement, voyant ses ennemis en faveur, ses amis expulsés ou persécutés à cause de leur fidélité, et pleurant sur la ruine et sur l'esclavage de cette terre qu'il avait découverte comme le jardin du monde, et qu'il revoyait comme le tombeau de ses chers Indiens. Ses propres biens confisqués, ses revenus dilapidés, ses terres dépeuplées ou incultes le livraient à la fois à la vieillesse, à la maladie et à l'indigence. Jeté enfin avec son frère, son fils et quelques serviteurs sur un vaisseau qui revenait en Europe, une mer implacable le porta de tempête en tempête à San-Lucar, où il débarqua le 7 novembre, et d'où on le transporta à Séville, vaincu de force, mourant de corps, invincible d'esprit, immortel de volonté et d'espérance.

LXIV

Le possesseur de tant d'îles et de continents n'avait pas un toit pour abriter sa tête. « Si je veux manger « ou dormir, écrit-il de Séville à son fils, il faut que « je frappe à la porte d'une hôtellerie, et souvent je « n'ai pas de quoi y payer mon repas et ma nuit ! » Ses malheurs et son indigence lui étaient moins intoléra-

Digitized by Google

bles que la misère de ses compagnons et de ses serviteurs, qu'il avait attachés par tant d'espérance à sa fortune, et qui lui reprochaient leur déception et leur misère. Il écrivit au roi et à la reine en leur faveur. Mais l'ingrat Porras, ce révolté vaincu, qui devait la vie à sa magnanimité, l'avait devancé à la cour, et pervertissait contre son bienfaiteur l'esprit de Ferdinand. « J'ai servi Vos Majestés, écrivait Colomb au roi et à la « reine, avec autant de zèle et de constance que j'au- « rais fait pour mériter le paradis, et si j'ai failli en « quelque chose, c'est parce que mon esprit ou mes « forces n'allaient pas au delà ! »

Il comptait avec raison sur la justice et sur la faveur de sa protectrice, la reine Isabelle; mais ce soutien de sa cause allait défaillir aussi : l'infortune domestique l'avait atteinte elle-même. Elle languissait, inconsolable de la mort de sa fille de prédilection. Prête à expirer, elle écrivit dans son testament ce témoignage de son humilité dans le rang suprême, et de la constance de sa tendresse pour l'époux auquel elle voulait rester unie jusque dans la mort : « Que mon corps soit enseveli « dans l'Alhambra de Grenade, dans une tombe au ni- « veau de terre et foulée aux pieds ; qu'une simple « pierre y dise mon nom. Mais si le roi mon seigneur « se choisit une sépulture dans quelque autre tem- « ple ou dans quelque autre partie de nos royaumes, « je désire que mon corps soit exhumé et transporté « et enseveli à côté du sien, afin que l'union de nos « corps dans la sépulture atteste et signifie l'union de « nos cœurs pendant notre vie, et, je l'espère par la « miséricorde de Dieu, l'union de nos âmes dans le « ciel ! »

« O mon fils ! » écrivit Colomb à Diego en apprenant la mort de sa bienfaitrice, « que ceci te soit une leçon

Digitized by Google

« de ce que tu auras à faire à présent. La première « chose est de recommander pieusement et affectueu- « sement à Dieu l'âme de la reine notre souveraine. « Elle fut si bonne et si sainte, que nous pouvons être « sûrs de sa gloire éternelle et de son abri dans le sein « de Dieu contre les soucis et les tribulations de ce « monde. La seconde chose que je te recommande est « de veiller et de travailler de toutes tes forces pour le « service du roi ; il est le chef de la chrétienté. Sou- « viens-toi, en pensant à lui, que quand la tête souffre, « tous les membres sont en souffrance. Tout le monde « doit prier pour la consolation et la conservation « de ses jours, mais nous surtout qui sommes ses ser- « viteurs ! »

Tels étaient les sentiments de reconnaissance et de fidélité de Colomb au comble de ses disgrâces. Mais la mort d'Isabelle n'entraînait pas seulement sa fortune, elle entraînait sa vie. Retenu à Séville par le dénûment de ses équipages et par les infirmités croissantes de ses membres, il n'avait pour consolateurs que son frère Barthélemy et son second fils, Fernando. Ce fils, âgé de seize ans, annonçait toutes les qualités sérieuses de l'homme mûr dans toutes les grâces de l'adolescent : « Aime-le comme un frère, » écrit Colomb à son fils aîné Diego, alors à la cour ; « tu n'en as pas d'autres. « Dix frères ne seraient pas trop pour toi ! Jamais je « n'ai eu de meilleurs amis que mes frères ! » Il pria Barthélemy de conduire ce jeune homme à la cour, et de le recommander à son fils légitime Diego. Barthélemy partit avec Fernando pour Ségovie, résidence alors de la cour. Il sollicita en vain l'attention de la justice pour Colomb. Quand le printemps eut tempéré l'air, Colomb, accompagné de son frère et de ses fils, s'achemina lui-même vers Ségovie. Sa présence y parut

Digitized by Google

importune au roi ; son indigence était un reproche à la cour. Le jugement de sa conduite et la restitution de ses biens et priviléges furent remis à des conseils de conscience, qui, sans oser nier ses droits, usèrent sa patience en délais. Ils usaient en même temps sa vie. Ses inquiétudes d'esprit, la prévision du dénûment où il laisserait ses frères et ses fils, aigrissaient ses souffrances corporelles. « Votre Majesté, écrivait-il au roi, de son « lit de douleur, ne juge pas à propos d'exécuter les « promesses que j'ai reçues d'elle et de cette reine qui « est maintenant dans la gloire. Lutter contre votre « volonté, ce serait lutter contre le vent. J'ai fait ce « que je devais faire ; que Dieu, qui m'a toujours été « propice, fasse le reste selon sa divine justice ! »

Il sentait que la vie, et non la constance, allait lui manquer. Son frère Barthélemy et son fils Diego s'étaient absentés sur son ordre pour aller implorer la reine *Juana,* fille d'Isabelle, qui revenait de Flandre en Castille. La douleur physique, l'angoisse morale, le sentiment de l'abréviation de ses jours, trop courts maintenant pour qu'il pût espérer justice avant sa fin ; les triomphes de ses ennemis à la cour, la dérision des courtisans, la froideur du prince, les pressentiments de la dernière heure, l'isolement où l'absence de son frère et de son fils le laissait dans une ville oublieuse ou ingrate ; les souvenirs d'une vie dont la moitié s'était passée à attendre l'heure d'une grande destinée, l'autre moitié à déplorer l'inutilité du génie ; sans doute aussi la pitié pour cette race innocente et heureuse d'Indiens qu'il avait trouvés libres et enfants dans leur jardin de délices, et qu'il laissait esclaves, dépouillés et profanés dans les mains de leurs oppresseurs ; ses frères sans soutien, ses fils sans héritage ; le doute sur le sort de sa mémoire parmi les hommes à venir ; cette agonie du

Digitized by Google

génie méconnu; toutes ces tribulations de ses membres, de son esprit, de son corps, de son âme, du passé, du présent, de l'avenir, pesèrent à la fois sur le vieillard, abandonné dans sa chambre de Ségovie, pendant l'absence de ses frères et de ses enfants. Il demanda à un de ses serviteurs, vieux et dernier compagnon de ses traversées, de sa gloire et de ses misères, de lui apporter sur son lit un petit bréviaire, don du pape Alexandre VI, dans le temps où les souverains le traitaient en souverain. Il écrivit, de sa main affaiblie, son testament sur une page de ce livre, auquel il attribuait une vertu de consécration divine.

Étrange spectacle pour son pauvre serviteur! Ce vieillard, abandonné de l'univers et couché sur un lit d'indigent dans une maison d'emprunt de Ségovie, distribuait, dans son testament, des mers, des hémisphères, des îles, des continents, des nations, des empires! Il institua, pour héritier principal, son fils légitime Diego; en cas de mort de Diego sans postérité, il substituait à ses droits son fils naturel, le jeune Fernando; et enfin, si Fernando lui-même venait à mourir avant d'avoir eu des fils, l'héritage passait au frère chéri de Colomb, don Barthélemy, et à ses descendants. « Je prie mes souverains et leurs successeurs, « disait-il, de maintenir à jamais mes volontés dans la « distribution de mes droits, de mes biens et de mes « charges; moi, qui étant né à Gênes, suis venu les « servir en Castille, et qui ai découvert, à l'ouest, la « terre ferme, les îles et les Indes!... Mon fils possé- « dera ma charge d'amiral de la partie de l'Océan qui « est à l'ouest d'une ligne tirée d'un pôle à l'autre!... » Passant de là à l'emploi des revenus qui lui avaient été assurés par son traité avec Isabelle et Ferdinand, le vieillard distribuait avec libéralité et sagesse les mil-

Digitized by Google

lions qui devaient revenir à sa famille, entre ses fils et Barthélemy, son frère. Il en assignait un quart à ce frère ; deux millions par an à Fernando, son second fils. Il se souvenait de la mère de cet enfant, doña Béatrice Enriquez, qu'il n'avait jamais épousée, et dont sa conscience lui reprochait l'abandon depuis ses années de pérégrination sur les mers. Il chargea son héritier de faire une opulente pension à cette compagne de ses jours obscurs, pendant qu'il luttait à Tolède contre les rigueurs de son premier sort. Il parut même s'accuser de quelque ingratitude ou de quelque négligence de cœur envers l'objet de ce second amour, car il ajoute, au legs qu'il lui fait, ces mots, qui durent peser à sa main mourante : « Et que cela soit accompli pour le soulage-« ment de ma conscience, car ce nom et ce souvenir « sont un poids lourd sur mon âme ! »

Se reportant ensuite vers cette première patrie qu'une seconde patrie n'efface jamais dans le cœur de l'homme, il eut un souvenir pour cette ville de Gênes, où le temps avait moissonné toute sa maison paternelle, mais où il lui restait quelque parenté éloignée, comme ces racines qui restent dans le sol après le tronc coupé : « J'ordonne à Diego, mon fils, écrivit-il, d'en-« tretenir toujours, dans la ville de Gênes, un membre « de notre famille qui y résidera avec sa femme, et de « lui assurer une existence honorable, telle qu'il con-« vient à une personne qui nous est alliée. Je veux que « ce parent conserve pied et nationalité dans cette « ville, en qualité de citoyen ; car c'est là que je suis « né, et c'est de là que je suis venu ! »

« Que mon fils, » ajoute-t-il, avec ce sentiment chevaleresque de vassalité et d'inféodation de soi-même au souverain, qui était la seconde religion de ce temps, « que mon fils serve, en mémoire de moi, le roi, la

Digitized by Google

« reine et leurs successeurs, même jusqu'à la perte « des biens et de la vie, puisque, après Dieu, ce sont « eux qui m'ont fourni les moyens de faire mes décou- « vertes ! »

« Il est bien vrai, » reprend-il avec un accent involontaire d'amertume, semblable à un reproche mal étouffé dans sa mémoire, « que je suis venu les leur « offrir de loin, et qu'il s'est écoulé bien du temps « avant qu'on ait voulu croire au présent que j'appor- « tais à Leurs Majestés; mais cela était naturel, car « c'était un mystère pour tout le monde, et qui ne pou- « vait inspirer qu'incrédulité ! C'est pourquoi je dois en « partager la gloire avec ces souverains qui se sont les « premiers fiés à moi ! »

LXV

Colomb reporta ensuite toutes ses pensées à ce Dieu qu'il avait toujours considéré comme son seul et véritable souverain; comme s'il avait relevé directement de cette Providence, dont il s'était senti plus que tout autre l'instrument et le ministre. La résignation et l'enthousiasme, ces deux ressorts de sa vie, ne lui manquèrent pas à sa mort. Il s'humilia sous la main de la nature, et se releva sous la main de Dieu, qu'il avait toujours vu à travers ses triomphes et ses revers, et qu'il voyait de plus près au moment de son départ de la terre. Il s'abîma dans le repentir de ses fautes et dans l'espérance de sa double immortalité. Poëte de cœur, comme on l'a vu dans ses discours et dans ses écrits, il emprunta aux poésies sacrées des psaumes les dernières aspirations de son âme et les derniers balbutiements de ses lèvres. Il prononça en latin l'adieu suprême à ce

Digitized by Google

monde, et remit à haute voix son âme à son Créateur. Serviteur satisfait de son œuvre, et congédié du monde visible, qu'il avait agrandi, pour aller dans le monde invisible s'emparer de l'espace incommensurable des univers infinis.

LXVI

L'envie et l'ingratitude de son siècle et de son souverain s'évanouirent avec le dernier soupir du grand homme dont ils avaient fait leur victime. Les contemporains semblent pressés d'expier envers les morts les persécutions qu'ils ont infligées aux vivants. On fit à Colomb de royales funérailles. Son corps, et plus tard celui de son fils, après avoir habité plusieurs monuments funèbres dans différentes cathédrales d'Espagne, furent transportés et ensevelis selon leurs vœux à Hispaniola, comme le conquérant dans sa conquête. Ils reposent maintenant à Cuba. Mais par un bizarre jugement de Dieu, ou par une ingrate inconséquence des hommes, de toutes ces terres d'Amérique qui se disputèrent l'honneur de garder sa cendre, aucune ne garda son nom.

LXVII

Tous les caractères du véritable grand homme sont réunis dans ce nom. Génie, travail, patience, obscurité du sort vaincue par la force de la nature, obstination douce mais infatigable au but, résignation au ciel, lutte contre les choses, longue préméditation de pensée dans la solitude, exécution héroïque de la pensée dans l'action, intrépidité et sang-froid contre les éléments dans

Digitized by Google

les tempêtes et contre la mort dans les séditions, confiance dans l'étoile, non d'un homme, mais de l'humanité, vie jetée avec abandon et sans regarder derrière lui en se précipitant dans cet océan inconnu et plein de fantômes, Rubicon de quinze cents lieues, bien plus irremédiable que celui de César ! Étude infatigable, connaissances aussi vastes que l'horizon de son temps, maniement habile mais honnête des cours pour les séduire à la vérité, convenance, noblesse et dignité de formes extérieures, qui révélaient la grandeur de l'âme et qui enchaînaient les yeux et les cœurs ; langage à la proportion et à la hauteur de ses pensées ; éloquence qui convainquait les rois et qui domptait les séditions de ses équipages ; poésie de style qui égalait ses récits aux merveilles de ses découvertes et aux images de la nature ; amour immense, ardent et actif de l'humanité jusque dans ce lointain où elle ne se souvient plus de ceux qui la servent ; sagesse d'un législateur et douceur d'un philosophe dans le gouvernement de ses colonies ; pitié paternelle pour ces Indiens, enfants de la race humaine dont il voulait donner la tutelle au vieux monde et non la servitude et des oppresseurs ; oubli des injures, magnanimité de pardon envers ses ennemis ; piété, enfin, cette vertu qui contient et qui divinise toutes les autres quand elle est ce qu'elle était dans l'âme de Colomb ; présence constante de Dieu dans l'esprit, justice dans la conscience, miséricorde dans le cœur, reconnaissance dans les succès, résignation dans les revers, adoration partout et toujours !

Tel fut cet homme. Nous n'en connaissons pas de plus achevé. Il en contenait plusieurs en un seul. Il était digne de personnifier le monde ancien auprès de ce monde inconnu qu'il allait aborder le premier, et de

Digitized by Google

porter à ces hommes d'une autre race toutes les vertus du vieux continent sans un seul de ses vices. Nul par la grandeur de son influence ne mérita mieux le nom de civilisateur.

Son action sur la civilisation fut sans mesure. Il compléta l'univers, il acheva l'unité physique du globe. C'était avancer, bien au delà de ce qui avait été fait jusqu'à lui, l'œuvre de Dieu : l'UNITÉ MORALE DU GENRE HUMAIN. Cette œuvre à laquelle Colomb concourut ainsi était trop grande en effet pour être dignement récompensée par l'imposition de son nom au quatrième continent de la terre. L'Amérique ne porte pas son nom ; le genre humain, rapproché et réuni par lui, le portera sur tout le globe.

LAMARTINE.

Digitized by Google

ÉTIENNE PATTE.

—La poésie est partout, comme Dieu, et pour la voir, il suffit d'être dans une certaine disposition d'esprit qu'on ne se donne pas à volonté. De vieux peintres ont su la mettre dans les marchés aux poissons, les moulins à vent, les cellules de moines, les fourneaux des chimistes, les tables chargées de légumes et de gibier; quant à leur taverne, je ne m'étonne pas qu'ils l'y aient répandue abondamment; car il n'y a rien de plus poétique qu'un cabaret. M. Drolling savait bien qu'on peut la chercher dans les cuisines, mais il n'a réussi qu'à enfanter des casseroles du cuivre le plus luisant. Un Flamand l'a trouvée dans la pelure d'une pomme : la poésie est donc partout.

— Excepté dans cette tête, me dit tout bas un de

Digitized by Google

mes amis, en me montrant le teneur de livres penché sur son vaste registre.

Nous sortions du cabinet d'un banquier-commissionnaire. Je venais de prendre une lettre de crédit et j'allais verser à la caisse une somme d'argent, petite pour un banquier, fort grosse pour moi, et sur laquelle le patron avait prélevé une mince *commission,* pauvre miette ajoutée à ses trésors.

— La poésie n'est pas ici, me dit mon compagnon.

— Vous vous trompez. Elle est dans tous les objets qui nous entourent. Ces ballots de marchandises que nous voyons là-bas au fond d'un magasin, ces *colis* arrivés de tous les coins du monde, ces *saumons* sortis des entrailles des mines, ce safran recueilli dans les prés du Gâtinais, ces lingots du Chili, ces *pipes* de tafia qui coudoient des vins d'Espagne sous une remise, n'est-ce pas un assemblage pittoresque? Et le guichet défiant de cette caisse, qui va avaler mon argent pour me le rendre à cinq cents lieues d'ici? Et ce bureau, ce sombre entre-sol de la rue Croix-des-Petits-Champs, où jamais un rayon de soleil n'a pénétré, où ces commis mal payés, courbés du matin au soir sur leurs pupitres, vendent leur liberté pour qu'un homme chauve, enfoncé dans le cabinet, ajoute quelque cent mille francs par an aux millions qu'il a déjà grappillés? Et ce mobilier bancal, ces balances à peser de l'or à côté d'un pain entamé, repas chétif des pauvres commis; ces chaises de paille qui ont usé tant de culottes laborieuses; cette vieille lampe de billard, pendue à ce plafond bas et noirci, et sous laquelle on se réunit le soir pour achever de perdre ses yeux à faire des chiffres? Et ces bouts de papier qu'on emploie à calculer des intérêts jusqu'à ne pas laisser une ligne carrée de blanc; ces plumes qu'on taille jusqu'au tronçon avec des canifs si souvent

Digitized by Google

aiguisés qu'on n'en voit plus les lames; ce peloton de ficelle qu'on ménage comme s'il valait cent écus; cette école de ladrerie, cet assemblage de misère et d'opulence; et ce teneur de livres avec ses parements postiches de toile bleue qui épargnent le drap de ses manches; cette estrade d'honneur sur laquelle il se pavane devant son *grand-livre?* Plus tout cela est mesquin, plus il y a de poésie dans ce sombre bureau. Un peintre flamand saurait bien en faire un tableau qui vous pénétrerait d'une affreuse tristesse. Peut-être dans ce bon homme de teneur de livres, tout desséché qu'il paraît être, avec son visage de parchemin et sa redingote tabac d'Espagne, trouverait-on par moments des sensations poétiques.

Un an s'était écoulé depuis cette conversation. En revenant de voyage, je rencontrai sur le boulevard l'ami qui m'avait accompagné chez le banquier de la rue Croix-des-Petits-Champs.

— J'ai éclairci pendant votre absence une question importante, me dit-il en riant. Je n'ai pas eu de cesse que je n'eusse fait la connaissance de l'homme à la redingote tabac d'Espagne; à force de l'interroger comme ferait un médecin, j'ai passé au tamis son existence, et recueilli tout ce qui s'y trouvait de poésie; vous allez voir à quoi cela se monte.

Nous entrâmes dans un café, et mon ami me raconta ainsi les impressions poétiques du teneur de livres :

— Cet homme, me dit-il, s'appelle Étienne Patte. Il a eu une enfance et une jeunesse comme vous et moi. Son père, marchand de vinaigre, est mort peu de jours après l'avoir placé chez le banquier de la rue Croix-des-Petits-Champs. Étienne fut d'abord surnuméraire. Il allait acheter des poires cuites pour ses collègues à

Digitized by Google

l'heure du déjeuner. La journée se passait à copier des lettres de commerce, et le soir à suivre un cours de tenue des livres. Son patron, qui avait été porteballe à Lyon, le prit en amitié en le voyant éteindre avec soin le feu du poêle après le départ des commis, et couper en deux un pain à cacheter d'une largeur superflue. Cet enfant avait d'ailleurs une belle écriture et faisait bien les majuscules.

Au bout de six mois d'apprentissage, on lui confia le registre des *effets à recevoir,* et on lui donna cent écus d'appointements. A la fin de l'année, lorsqu'on envoya aux correspondants leurs *comptes courants,* le patron, daignant guider lui-même l'inexpérience du débutant, lui apprit à porter à l'article des ports de lettres le double de ce qu'ils avaient réellement coûté, à prélever des commissions et des intérêts moins forts sur les correspondants riches que sur les autres, et à distinguer un homme *bon* d'un *mauvais,* selon les idées du commerce. Le jeune Étienne puisa dans ces préceptes le respect de l'argent, le mépris des dépenses, et se pénétra de ces notions élastiques de justice et d'honnêteté par lesquelles on pratique légalement tout ce qui ferait tort à la réputation d'un homme non patenté. Il profita des leçons et devint bientôt le commis le plus exact et le plus crasseux du bureau. Le maître, qui avait tenu jusqu'alors son livre-*journal* lui-même, abandonna ce travail à Étienne, ce qui acheva de le mettre au-dessus de ses confrères.

Cependant, l'ardeur de la jeunesse empêchait encore M. Patte d'être un commis parfait. Plusieurs goûts dominants vinrent l'égarer et compromettre son avenir. Un jour Étienne, qui pourtant ne lisait jamais, eut le malheur d'ouvrir la relation d'un voyage en Orient. Les détails sur les mœurs des Turcs excitèrent sa curio-

Digitized by Google

sité; la peinture des richesses et des beautés du climat produisit une impression profonde sur son esprit. Il songeait à l'azur du ciel de Constantinople en regardant le plafond de l'entre-sol noirci par la fumée de la lampe; la colonne du poêle, surmontée de son ornement en faïence, prenait les formes séduisantes d'un palmier.

Étienne ne rêvait plus que de voyages, de climats brûlants et d'îles fortunées; rien ne pouvait écarter de lui ces visions infernales. Un correspondant de Messine annonça l'envoi d'une cargaison d'oranges et de grenades. En voyant arriver les caisses au magasin, l'infortuné Patte considérait avec attendrissement ces produits des pays lointains. Lorsqu'il fermait les lettres, son imagination le transportait immédiatement dans toutes les villes dont il écrivait le nom sur les adresses diverses. Il voyageait ainsi de Cadix à Amsterdam, de Hambourg à Valparaiso. Étant distrait par ces noms pleins de charme et par l'idée vagabonde qu'il y attachait, il oublia un jour d'insérer dans toutes les lettres la cote des marchandises.

Un correspondant de Lille se plaignit amèrement qu'on ne lui eût point dit si les colzas étaient *fermes* ou s'ils avaient *fléchi*. Une maison de Gênes demanda pourquoi on ne lui marquait point si les huiles étaient *bien tenues*. Le patron bondit de colère en recevant ces justes reproches; Étienne fut menacé de se voir rejeté au *copie-de-lettres* ou au livre d'échéances, et privé de la moitié de ses émoluments. Les commis découvrirent la cause de ce désordre : c'était le *Voyage en Italie* de Dupaty, que l'imprudent jeune homme avait laissé dans son pupitre et qu'ils eurent la méchanceté d'étaler sur la table. Le maître aperçut le volume et entra dans une sainte colère :

— Voilà donc, s'écria-t-il, pourquoi on commet des

Digitized by Google

erreurs? On apporte des livres ici! on fait la lecture au lieu de travailler; on me vole mon argent, car enfin je ne donne pas des appointements énormes pour qu'on perde son temps!

Le patron fixa un regard flamboyant sur le coupable en ajoutant :

— Un homme qui lit ne peut pas faire son chemin. Je ne peux pas m'exposer à confier mes affaires à un homme qui lit. J'avais fondé sur vous des espérances; mais vous ne serez jamais premier commis, puisque vous lisez. Une erreur sur des registres, quoique grave, se corrige en grattant ou en *contre-passant* des écritures; votre bâton de maréchal sera la place de teneur de livres.

Pendant trois ans, le maître donna au pauvre Étienne le surnom ironique de Bougainville. M. Patte s'efforça vainement, par son assiduité, de regagner la confiance de l'implacable patron. Il ne remit jamais les mains aux affaires ni à la correspondance, et resta confiné dans le département des registres. Il s'accoutumait à l'idée de sa carrière manquée et jetait des regards mélancoliques sur l'estrade d'honneur du teneur de livres, en disant :

— C'est là-haut que je finirai mes jours, avec deux cents francs par mois d'appointements, tandis que le premier commis en a trois cents. C'est un cul-de-sac, mais honorable.

Cette leçon terrible avait guéri radicalement le jeune homme de son goût pour les pays lointains. Lorsqu'il écrivait sur son *compte courant* cette formule de commerce : « DOIT M.***, de Messine. — AVOIR, » le souvenir de sa mésaventure lui perçait le cœur. Les noms de Cadix, Hambourg, Constantinople, le faisaient frissonner comme ceux de maîtresses perfides dont l'amour

Digitized by Google

l'avait perdu et ruiné. Ce fut une corde poétique brisée dans son imagination, et qui ne se renoua jamais. Une autre corde se mit bientôt à vibrer.

Un matin, en descendant la rue Blanche, où il demeurait, Étienne remarqua des arbres par la porte cochère d'un jardin. Le vent lui apporta le parfum enivrant des lilas; un murmure de feuillages agités troubla ses sens. Il fut pris d'un désir effréné de voir la campagne. Des jardins, des parterres de fleurs, des forêts profondes venaient s'offrir à lui tandis qu'il se penchait sur ses *mains courantes*. Une espèce de mirage s'établissait dans les horizons du bureau. Un chien qui aboyait, une charrette qui roulait lentement, lui représentaient l'intérieur d'une ferme, et son grattoir prenait l'apparence trompeuse d'une bêche.

— Hélas! se disait le pauvre Étienne, les chartreux eux-mêmes cultivent des plantes. La jouissance des beautés de la nature ne leur est pas refusée ; je n'ai pas même les plaisirs des chartreux!

Étienne, n'y tenant plus, loua un petit logement à Sceaux, et s'en alla tous les soirs respirer l'air des champs. Un courtier marron, qui demeurait à Fontenay-aux-Roses, le rencontra dans les bois un dimanche et parla de lui par hasard au patron. En voulant revenir à Paris un lundi de grand matin, les petites voitures appelées *coucous* se trouvèrent pleines, et M. Patte fut obligé de partir à pied ; il n'arriva au bureau qu'à dix heures et tout essouflé. Son despote gardait un silence farouche. Étienne pensa que l'orage n'éclaterait pas, et il se rassurait peu à peu. En rêvant aux délices de Sceaux, il dessina de souvenir un vieux saule à l'ombre duquel il s'était reposé la veille. Le visage courroucé du patron vint se poser par derrière sur son épaule.

— Fort bien! dit le maître. Voilà du papier bien

Digitized by Google

employé! et encore il faut que ce soit une feuille entièrement blanche! Êtes-vous ici pour dessiner? Est-ce la place d'un arbre que mon bureau? Sommes-nous dans un atelier pour faire des paysages? Voilà donc ce que vous apprenez à votre maison de campagne? Vous êtes plus riche que moi, puisque je n'ai pas de château; mais vous m'inviterez sans doute à passer un mois dans vos terres?

Étienne ne retourna plus à Sceaux. Pendant trois ans il reçut du patron le sobriquet de Tircis, qui provoquait des rires éternels de la part de ses camarades. La campagne lui était devenue odieuse; il ne pardonna jamais aux champs le tort qu'ils lui avaient fait. En traversant la Seine, il tournait la tête du côté des tours de Notre-Dame pour ne pas voir les arbres des Tuileries, et il prenait le Pont-Neuf de préférence au Pont-Royal. Depuis ce moment il ne sortit jamais au delà des barrières de Paris. L'une des cordes poétiques les plus tendres de son imagination avait encore été brisée.

Après son fol amour pour la campagne, Étienne se prit d'une passion dangereuse pour la musique. Un billet de faveur qu'on lui donna pour la première représentation de *la Dame blanche* le jeta dans un nouvel écueil; il aima l'opéra-comique. Un matin, le patron, en accusant *réception* d'une lettre chargée, écrivit : « J'ai reçu votre *honorée,* au lieu de la *chère vôtre.* » Erreur grave par laquelle il employait, avec un correspondant de première classe, la formule usitée pour les *maisons* secondaires. Le maître étonné et inquiet passa la main sur son front en se disant qu'il se sentait distrait malgré lui. Tout à coup il s'aperçut qu'un air mélodieux l'importunait. Étienne, absorbé par les souvenirs de la veille, fredonnait : *Viens, gentille dame!*

— Monsieur, lui dit le patron, parce que vous avez

Digitized by Google

le moyen d'aller au spectacle, ce n'est pas une raison pour troubler le bureau par vos chansons. Je vous prie de ne pas donner à vos camarades vos goûts dispendieux.

A la suite de cette semonce, Étienne changea de surnom : il fut baptisé *Jean de Paris,* et jamais il ne retourna au spectacle. Il ne regarda pas même les affiches, oublia madame Rigaud à laquelle il devait des heures si agréables, et prit en horreur les orgues de Barbarie. La chanterelle était rompue dans son imagination.

Une seule et dernière corde lui restait encore, et celle-là ne devait pas se briser. Au milieu de ces déboires, Étienne avait atteint l'âge de vingt-huit ans, mais il paraissait en avoir trente-six. Les commis vieillissent de bonne heure. Le patron, malgré ses accès de colère et ses reproches fondés, était forcé de reconnaître que ce jeune homme profitait de ses leçons. Les registres étaient bien tenus, les majuscules irréprochables, les additions exactes, et la balance arrivait à point nommé le premier de chaque mois.

Étienne renonçait à toutes les pompes du monde. On voyait bien à sa figure qu'il était un commis excellent. Il avait perdu la fraîcheur fâcheuse de la jeunesse. Sa peau tirait un peu sur le jaune et approchait des teintes auxquelles on distingue l'homme laborieux et mal rétribué. Quelques cheveux gris et la faiblesse de ses yeux, qui nécessitait l'usage des conserves, lui donnaient un air mûr et rassis que le maître considérait avec satisfaction. Le teneur de livres devenant vieux et infirme, M. Patte lui fut adjoint et reçut une augmentation : ses appointements furent portés à dix-huit cents livres, en attendant qu'il recueillît tout à fait l'héritage.

Digitized by Google

Le 31 mai, jour de printemps et de grande échéance, le caissier, étant indisposé, envoya de bonne heure sa fille au bureau pour avertir le patron qu'il ne viendrait pas et pour remettre la clef de la caisse.

— Votre papa est donc très-malade? demanda le maître.

— Oui, monsieur, répondit la jeune personne. Nous craignons qu'il n'ait gagné une fluxion de poitrine.

— Cela est grave, en effet, un jour d'échéance! Une fluxion de poitrine *fin du mois!* cela est grave.

— Cependant, dit la jeune fille, le mal a été pris à temps; nous espérons que la guérison sera prompte.

— S'il peut revenir à son poste demain, ce ne sera rien, parce qu'il pourra encore *faire sa caisse*. M. Étienne le remplacera pour aujourd'hui.

Étienne s'approcha de la jeune personne, la regarda d'un air compatissant, et sa main trembla en prenant la clef.

— Mademoiselle, dit-il, vous pouvez rassurer votre père; j'aurai soin de ne point commettre d'erreur.

— Pour cela, dit le patron, il ne faut pas chanter *la Dame Blanche*.

M. Patte rougit jusqu'aux oreilles, et la jeune fille rougit aussi sans savoir pourquoi. Pendant quatre jours notre commis tint la caisse et s'en alla chaque soir rendre visite au malade. Il eut le loisir de revoir la jeune fille et de faire sa cour au papa. Mademoiselle Adèle était blonde, âgée de vingt ans, d'une maigreur intéressante, avec de l'éclat dans le teint et des yeux bleus. Elle avait reçu une bonne éducation de pensionnat. Étienne devint amoureux. L'habitude du commerce lui montra d'abord le mariage comme un *compte en participation* entre deux personnes de sexes différents. Adèle était fille unique; une économie sordide régnait dans la

Digitized by Google

maison, et le père avait dû placer avec prudence le fruit de ses épargnes ; mais le jeune homme ne s'arrêta qu'un instant à ces considérations, et son cœur n'en eut que plus d'impétuosité quand il se vit d'accord avec la raison.

Le tendre sentiment qui agitait M. Patte opéra une révolution dans son esprit. Des sensations inconnues s'éveillèrent en lui, et cette époque fut assurément la plus poétique de sa vie. Tous les objets changèrent d'aspect à ses yeux. L'amour transforma les plus minces ustensiles de la bureaucratie, et les murs enfumés de l'entre-sol se colorèrent de rose. Des images charmantes se succédaient dans la tête d'Étienne. En passant devant les marchands d'estampes, il s'arrêtait à regarder la gravure d'Angélique et Médor ; mais, dans sa haine de la campagne, il remplaçait la forêt solitaire par un cabinet de travail, l'arbre sur lequel ces amants heureux gravent leur chiffre par un tableau noir, et le stylet par un bâton de craie.

Pendant ses moments de loisir, Étienne entrelaçait des initiales amoureuses sur l'ardoise du garçon de bureau. Dans les *oiseaux* calligraphiques dont il ornait ses titres de registres, il glissait furtivement des tourterelles, des Cupidons et des A majuscules d'une hardiesse que la passion seule pouvait inspirer. La serrure de la caisse était fermée par un *cache-entrée* à cinq lettres : M. Patte en changea le mot ; et, tandis qu'il remplaçait le père de sa maîtresse, les écus du patron reposaient sous la garde du nom d'*Adèle*.

— Ah ! pensait le jeune homme, mon cœur est semblable à cette caisse ; il ne peut s'ouvrir qu'à ce mot tout-puissant.

Après quatre jours de maladie, le caissier se traîna comme il put à son poste au risque d'une rechute. Le

Digitized by Google

nom de sa fille qu'il trouva sur le *cache-entrée* ne lui ouvrit pas les yeux ; Étienne, obligé de s'expliquer plus clairement, demanda formellement au père la main de sa *demoiselle*.

— Mon ami, lui dit le caissier, vous avez les qualités d'un bon commis ; sans quelques fautes de jeunesse qui vous ont nui, vous auriez fait un chemin rapide et brillant. J'accepte votre proposition, et vous savez qu'une lettre de change *acceptée* doit toujours être payée. Seulement, je vous ajourne à l'époque où vous aurez remplacé définitivement le vieux teneur de livres.

— Quelle échéance éloignée ! s'écria Étienne. Par pitié, prenez un terme plus court !

— Impossible, jeune homme. Le jour où vous monterez sur l'estrade du grand-livre, ma fille sera à vous.

Le caissier demeura inébranlable dans sa résolution. Étienne soupirait en regardant l'estrade d'honneur, comme Charles V en songeant au trône impérial, et lorsqu'il reportait ses regards sur la niche du caissier, ce père cruel lui apparaissait à travers les grillages comme un lion féroce enfermé dans une cage de fer. Sa demande étant agréée, il faisait du moins sa cour librement.

La jeune fille l'écoutait avec complaisance; il dînait quelquefois chez le père, causait le soir avec mademoiselle Adèle, suivait ses petits travaux d'aiguille, applaudissait à ses soins de bonne ménagère ; mais il ne pouvait souffrir qu'elle jouât des contredanses sur le clavecin, c'est pourquoi elle abandonna sans regret la musique, afin de complaire à son futur mari. Lorsque les *comptes courants* obligeaient M. Patte à passer la soirée au bureau, il écrivait à sa maîtresse des lettres auxquelles on répondait avec la permission du papa. Voici un échantillon de cette correspondance amoureuse :

Digitized by Google

« J'ai reçu, mademoiselle, *la chère vôtre* du 6 courant, avec le plus grand plaisir ; votre bonté me fait des *remises* qui me rendent bien heureux ; mais votre père met le comble à mon impatience en laissant en blanc l'échéance de notre mariage. Me voir renvoyer à plusieurs années *de date*, c'est rester en souffrance trop longtemps. Mon cœur en fera sur vous un *compte de retour*, dont j'espère que votre amitié payera les frais. Le bureau me prive ce soir de votre chère présence, à cause de la balance générale du semestre ; mais mon affection pour vous se conserve et parviendra sans avaries à destination ; elle est en hausse et ne *fléchira* jamais. Je vous expédie ci-inclus mes sentiments de dévouement et de respect. Veuillez les porter à mon crédit, etc. »

Étienne avait gardé un souvenir si pénible de l'aventure des *cotes* oubliées, qu'en écrivant à sa prétendue, il lui envoya plusieurs fois, par mesure de prudence, le cours des marchandises de la place.

Le jour désiré arriva enfin. Le pauvre commis, dont M. Patte était le coadjuteur, devint tout à fait aveugle. En reconnaissance de ses longs services, le patron lui procura un lit à l'hospice des Quinze-Vingts. Étienne entra en jouissance du grand-livre et monta sur l'estrade d'honneur. Trois semaines après, il épousa mademoiselle Adèle. A cette occasion, le patron accorda au jeune mari une gratification de cent francs, et la permission de s'absenter pour une demi-journée ; les commis furent invités à la noce, et le lendemain tout le monde était à son poste à l'heure accoutumée.

M. Patte eut trois enfants, pour lesquels il travaille encore sans relâche. La position sérieuse d'époux, de père de famille et de teneur de livres, acheva de lui mûrir l'esprit et le caractère. Il adopta l'usage des pare-

Digitized by Google

ments de toile et l'habitude des lunettes vertes pour conserver ses yeux. La vie lui apparut alors sous d'autres couleurs. Il ne fit plus d'erreurs, et devint le modèle des commis aux écritures. La dernière des cordes poétiques, celle que l'amour avait développée, ne se brisa pas violemment comme les autres, elle se détendit peu à peu dans les douceurs du mariage. L'imagination du teneur de livres s'éteignit paisiblement, comme la vieille lampe du bureau, sous l'abat-jour de l'économie et de l'assiduité.

Après avoir obtenu ces détails à bâtons rompus, poursuivit mon ami, je continuai à cultiver la connaissance du bon M. Étienne. Je lui fis une visite un dimanche, et j'eus le plaisir de voir l'intérieur de son ménage. Adèle a quarante ans aujourd'hui. Je trouvai une grande femme sèche, les joues enflammées par les fourneaux, faisant elle-même son dîner sur un poêle autoclave; elle me reçut avec une politesse très-froide, les yeux baissés, la bouche en cœur et d'un air parfaitement maussade et gêné.

Sa fille aînée, âgée de dix-sept ans, estropiait sur le clavecin le thème ennuyeux de la *Violette,* ce qui indiquerait que les anciennes blessures musicales de M. Étienne sont guéries, puisqu'il supporte ce charivari de famille avec patience. Je remarquai dans le salon-réfectoire une gravure classique représentant M. Delille dictant ses vers rédondants à sa femme accroupie la plume à la main. Cette estampe me fit réfléchir.

— Est-ce que le teneur de livres, pensai-je, aurait encore dans l'esprit quelques vestiges du sens poétique?

Poursuivi par cette idée, je résolus de soumettre le bon M. Étienne à plusieurs petites épreuves. Je l'attirai

Digitized by Google

chez moi le dimanche suivant. J'avais ouvert sur une table les planches coloriées du *Voyage aux Indes* de Solwins. Étienne y jeta un regard distrait. Un bananier étalait sur le premier plan ses feuilles colossales dont une seule servirait de lit à un enfant. Des bambous s'élevaient au second plan comme des fusées volantes; un planteur, dans son costume blanc, fumait une ouka d'un air de béatitude, et des Indous travaillaient à la culture du coton; un serpent-liane glissait entre les branches des bambous.

— Ce climat-là est plein d'inconvénients, dit M. Étienne; quand notre bureau est bien fermé et le poêle bien garni de bûches, je ne changerais pas mon estrade contre une habitation au Bengale.

J'entraînai M. Patte aux Tuileries. Les lilas étaient en fleur. Nous approchâmes d'un parterre qui exhalait une odeur délicieuse, et je demandai au teneur de livres ce qu'il pensait des beautés de ce jardin. Il tira sa tabatière de sa poche et y insinua l'index et le pouce.

— Il n'y a ni fleurs ni parfums, répondit-il, qui vaille une bonne prise de tabac.

Le soir on jouait *Andromaque* au Théâtre-Français. Je réussis avec beaucoup de peine à y conduire M. Patte. Il ne connaissait aucune des pièces de Racine. Si quelque chose pouvait découvrir en lui une étincelle oubliée sous la cendre, ce devait être la poésie héroïque du XVII^e^ siècle. Le teneur de livres écouta le premier acte avec beaucoup d'attention, les sourcils froncés, la bouche entr'ouverte, comme un homme dont l'esprit travaille fortement; mais à ma grande surprise, il sortit au second acte, comme le vicomte indigné dont parle Boileau.

— Qu'avez-vous? lui dis-je. Cette tragédie vous cause-t-elle trop d'émotion?

Digitized by Google

— Au contraire, répondit M. Étienne : je trouve ces gens-là ridicules. Ce roi qui veut épouser une prisonnière, veuve et chargée d'un enfant, tandis qu'il refuse une princesse riche dont l'alliance consoliderait son trône, est bon à mener à Charenton. Ce vagabond d'Oreste peut bien s'acharner à demander la main de la princesse; mais qu'il imagine pour lui plaire d'affronter la cour d'assises, et de faire un mauvais coup, c'est une énormité que je ne puis admettre. Il n'y a pas un de ces gaillards-là qui ne s'amuse à prendre en tout le contre-pied de ses véritables intérêts. Ce sont des sornettes qu'un homme de bon sens n'a pas le temps ni la patience d'écouter.

Le surlendemain nous étions assis sur des tabourets à l'orchestre des Italiens ; on donnait *le Barbier de Séville*.

— Voilà encore de plaisantes gens, disait M. Étienne. Est-ce qu'un grand seigneur a besoin de se déguiser en écolier pour épouser une petite bourgeoise? S'il est assez sot pour en vouloir faire sa femme, il n'a qu'à la demander en mariage; du diable si on la lui refusera. Encore si elle était jolie! mais une pupille âgée, avec un long nez et des épaules pointues! Le vilain fou que cet Almaviva! les belles leçons qu'il donne à sa femme en lui apprenant à tromper et à mentir! Heureusement elle en sait aussi long que lui, et quand il aura acheté chat en poche, il n'aura que ce qu'il mérite. On ne peut s'intéresser qu'à une seule personne, c'est le bonhomme de tuteur. Je gagerais qu'il suit du coin de l'œil les projets romanesques de ce nigaud de comte; pour mieux le duper et se débarrasser de la pupille évaporée, il feint de s'opposer au mariage et de la garder pour lui. Si on le prenait au mot, vous verriez bien qu'il ne voudrait pas d'elle et qu'il avouerait sa supercherie.

Digitized by Google

M. Étienne souriait à Bartholo, l'encourageait du regard, et lorsqu'à la fin on signa le contrat de mariage, le teneur de livres s'écria :

— Il est pris au piége, cet étourdi de comte. Il épouse la vieille pupille. Oh ! que ce tuteur est rusé de jouer encore le dépit et la surprise jusqu'au dernier moment !

— Vous conviendrez au moins, dis-je à M. Patte, du charme de cette musique...

— Elle est jolie, si l'on veut; mais nullement en situation, car je n'y ai pas trouvé une seule des idées que je viens de vous communiquer, quoiqu'elles forment évidemment le fond du sujet.

— Et que diriez-vous si la pupille était jeune et belle?

M. Patte réfléchit un instant pour défaire l'échafaudage qu'il avait dans la tête et en construire un autre.

— Alors, dit-il, ce serait une pièce toute différente ; plus vraisemblable peut-être, mais fort immorale, et d'un mauvais exemple ; je ne voudrais pas y conduire l'aînée de mes *demoiselles*.

La simplicité prosaïque de M. Étienne me divertissait singulièrement. Je résolus de tenter une dernière épreuve.

— Venez me voir dimanche prochain à une heure, lui dis-je. Vous entendrez peut-être une musique plus élevée que celle-ci et qui vous remuera davantage.

Je voulais conduire le teneur de livres au Conservatoire, et je me disais que si la symphonie n'avait pas d'action sur lui, je pourrais le regarder comme parvenu au dernier degré de pétrification. M. Patte fut exact au rendez-vous. Je trouvai, en me démenant beaucoup, deux billets pour la salle des Menus-Plaisirs.

— Songez, dis-je à mon compagnon, que nous som-

Digitized by Google

mes ici dans le sanctuaire de la musique. Vous allez entendre ce qu'il y a de plus profond au monde et de plus parfait sous le rapport de l'exécution. S'il vous vient à l'esprit quelque idée poétique, recueillez-la et ne manquez pas de m'en faire part après le concert.

Étienne était un homme de bonne foi, qui ne s'amusait point à se roidir contre ses impressions; incapable d'ailleurs de jouer la comédie. Il ouvrit les oreilles avec l'attention la plus scrupuleuse. On jouait la symphonie en *la mineur*. Comme je désirais jouir pour mon propre compte, j'oubliai le voisin dès le premier coup d'archet, et je me recueillis en moi-même. L'orchestre était en verve. Jamais le merveilleux *andante* n'avait été exécuté avec plus d'âme et d'ensemble. On n'avait jamais mieux senti l'abnégation religieuse que chacun de ces artistes faisait de son individualité pour ne penser qu'à rendre l'inspiration du maître.

Le génie de Beethoven seul remplissait la salle. Cette poésie pleine d'*humour* et de mélancolie avait rembruni tous les visages d'un auditoire de choix et oppressé toutes les poitrines. A la fin du morceau je me tournai avec émotion vers mon voisin pour savoir ce qu'il pensait de la symphonie. Le teneur de livres s'était endormi profondément. Il s'ennuyait à la mort, et me demanda la permission de s'en aller, ce que je lui accordai avec plaisir.

Cet essai fut le dernier. Je me reprochais un peu d'avoir amené ce pauvre béotien devant Racine, Rossini et Beethoven. Il était certain et démontré pour nous que l'honnête M. Étienne avait perdu jusqu'aux moindres semences du sens poétique, et que la place même en avait été cautérisée dans son imagination.

— Vous voyez donc bien, dit mon ami en terminant son histoire, que j'avais raison, l'an passé, de nier que

Digitized by Google

la poésie eût rien à démêler avec ce teneur de livres.

— Accordez-moi, répondis-je, que si elle n'est pas dans la cervelle de M. Étienne, elle respire dans toute sa personne, puisque sa vue nous a fait impression à tous deux. Il nous a frappés vivement par son air humble, rétréci et comprimé, par son aspect bizarre, par la coupe étrange de sa redingote tabac d'Espagne, ses larges lunettes et son visage relié en basane. Une femme nerveuse et enceinte ne s'exposerait pas sans danger à passer devant son estrade d'honneur et à recevoir de lui un regard terne et inanimé. Ce coquin de Rembrandt, qui était le plus cupide des artistes et qui a si bien su peindre l'avarice, aurait voulu connaître cette figure et la mettre sous le rayon de lumière d'un soupirail pour en faire le type du pauvre diable laborieux sans intelligence, esclave volontaire et résigné. Lorsque Rembrandt se fit passer pour mort afin de donner plus de valeur à ses ouvrages, le *teneur de livres* aurait pu monter, à sa vente, à une somme très-élevée. Vous voyez donc bien que cet homme est un objet dont la poésie pourrait s'emparer avec avantage.

— J'en demeure d'accord, et puisque notre différend est terminé, buvons un verre de bière et parlons d'autre chose.

PAUL DE MUSSET.

Digitized by Google

LE LILAS DE PERSE.

DERNIÈRE PARTIE (1).

Si l'amour, ainsi que nous l'avons défini aux chapitres précédents, est une véritable maladie du corps et de l'esprit, et une maladie contre laquelle on n'a pas encore découvert de remède, on peut dire, à son avantage, qu'il n'entraîne après lui l'ennui d'aucune convalescence. Le lendemain du jour où l'on était à la mort, on est guéri ou bien l'on recommence à aimer. Félicien reconnut la vérité de cette situation d'esprit et de corps que fait l'amour à ses éternelles victimes. Il ne resta pas plus de trace au fond de son cœur de la soirée de la *Gaieté* que du souper maudit aux *Vendanges de*

(1) Voir 1852, t. VI, p. 65, t. VII, p. 109 et t. IX, p. 252.

Digitized by Google

Bourgogne. Poirier, la Briseville, madame Saint-Joseph, Saint-Brice, Moufflard, Corah et Coraly disparurent, pour nous servir d'une expression tirée de notre sujet, dans le *troisième dessous,* comme les diables et les sorcières des féeries. Cette fumée noire s'abattit, et il ne resta devant ses yeux que le fantôme adorable de Georgette; Georgette venant à lui, le cœur haletant sous la gaze, les lèvres pleines de sourire, sa couronne à la main. Tous les noms odieux qu'il lui avait prodigués au sortir du spectacle se changèrent en expressions de tendresse infinie, expressions plus privées de sens les unes que les autres, mais toutes parfaitement intelligibles, à l'oreille magique de celui qui les prononce dans la course vagabonde de son délire. Paris le lendemain ne lui sembla pas assez grand pour contenir le déploiement de sa félicité nouvelle. Il y étouffait, les maisons le coudoyaient; il gagna la campagne. Alors respira.

Ses pas l'avaient conduit, car il ne conduisait guère ses pas, du côté de la barrière de l'*Étoile.* Il descendit vers Neuilly mille fois plus joyeux et plus léger que ces promeneurs valétudinaires qui allaient et venaient dans d'élégantes voitures doublées de soie et d'ennui. Quand il releva la tête pour voir le ciel, il se trouva, presque sans le savoir, au milieu du bois de Boulogne. La nuit il avait plu, les feuilles épanouies sous le soleil de la jeune matinée riaient et pleuraient à la fois. Oh! suave et devine folie de la jeunesse! il disait à ces arbres, amis silencieux rangés autour de lui : « Est-ce que vous avez souffert comme moi la nuit dernière? Mais nous sommes bien heureux, vous et moi, ce matin, n'est-ce pas? » Et les arbres agités par le doux frisson de la brise lui jetaient pour réponse des gouttes glacées et des bouffées d'air bleu au visage.

L'inquiétude délicieuse qui courait dans ses veines le

Digitized by Google

poussa d'arbre en arbre jusque sur la route de Saint-Germain, et il se laissa faire sans résistance, il se laissa emporter. Non, jamais la nature, cette bonne mère éternelle, les champs, les horizons lointains, les vignes dentelées, les plaines vertes, les coteaux dorés, les claires lignes d'eau, les hameaux effeuillés entre les plis du terrain, les clochers rustiques, les chaumières harcelées par les poules perchées sur les toits; jamais toutes ces bonnes choses, qui parleront jusqu'à la fin des siècles à l'imagination de l'homme parce qu'elles sont simples, parce qu'elles sont vraies, parce qu'elles sont primitives, n'émurent profondément un cœur comme fut touché celui de Félicien. Il s'appuya contre un tilleul de la route, ferma les yeux à demi et savoura son rêve.

— Mon Dieu! se disait-il, que ma vie serait un enchantement et que je bénirais celui qui me l'a donnée si je pouvais vivre ici aux champs avec Georgette! Avec douze ou quinze cents francs de rente, on doit pouvoir vivre à la campagne. Et puis nous travaillerions; je serais fermier. Je partirais le matin pour revenir à midi; elle m'attendrait sur la porte; elle aurait un chapeau de paille sur la tête; nous déjeunerions sous un petit berceau de chèvrefeuille; après le déjeuner, j'irais chasser, et le soir, après le souper, quand le grillon chanterait dans les herbes humides, nous lirions, l'été près de la croisée ouverte sur la terrasse, l'hiver au coin du feu.

Plus loin, d'autres paysages, d'autres tableaux lui inspiraient d'autres scènes de la vie rurale, la seule source vive où les poëtes aient puisé jusqu'ici les écrits qui ont charmé le plus grand nombre et résisté à l'action destructive de l'oubli et du temps. Qu'est-ce que *le Vicaire de Wakefield? Paul et Virginie? Werther?*

Digitized by Google

Atala ? Jocelyn ? le Lis dans la Vallée ? l'exaltation de la vie solitaire au milieu des beautés naturelles, des joies calmes de la campagne et des bois. Il y a là-dessous une grande leçon donnée à ceux qui cherchent le mystérieux secret du succès littéraire.

La première partie du rêve de Félicien s'acheva à sept ou huit lieues de Paris, devant une porte en bois peinte en gros vert, sur laquelle était cloué cet écriteau banal :

Maison de campagne meublée à louer ou à vendre présentement. S'adresser au notaire de Maisons.

Félicien était à Maisons. Qu'on juge s'il avait fait du chemin depuis sa sortie par la barrière de l'Étoile ! Ses regards s'attachaient machinalement à cet écriteau, et quand il l'eut assez regardé, la curiosité l'entraîna à poser son œil contre le trou formé par l'ouverture massive de la serrure, afin de plonger à l'intérieur.

Une double allée de jeunes platanes se terminait, mais à une distance encore assez longue, par une maison à deux étages, bâtie en briques, peu vaste, mais visiblement construite dans des conditions de luxe et d'élégance. Sans trop d'emphase, le propriétaire pouvait l'appeler : *mon château.*

Il était nuit quand Félicien rentra dans Paris, où se termina son rêve et son églogue. Le bruit, les lumières, la foule le rappelèrent à la réalité, à laquelle il avait échappé pendant quelques bonnes heures. Quoiqu'il fût habitué aux agitations et aux cris de cet enfer qui ne se tait ni jour ni nuit, il se demandait sérieusement, et parfois avec une indignation comique, quel horrible plaisir, quelle stupide raison pouvaient avoir tous ces

Digitized by Google

braves gens-là pour vendre ou acheter du pain, des fruits, des habits, des chapeaux. Il faillit se faire une fort mauvaise affaire avec un homme qui sortait de la boutique d'un pâtissier avec un pâté sous le bras. Il lui éclata au nez. Félicien trouvait souverainement ridicule qu'on pensât à autre chose qu'à aimer dans ce monde. « Quand je souffre, quand je languis, quand j'aime, murmurait-il, il existe donc des gens qui songent à la brutale satisfaction de manger? Y a-t-il une autre vie que celle de l'imagination et du cœur? » Encore un peu il eût ajouté : « Y a-t-il autre chose dans l'univers que moi et Georgette? »

Quelques heures après, Félicien sentit qu'il y avait autre chose. Valery, l'acteur à la voix éteinte payée douze mille francs par an, avec feux, avait, comme d'usage, à la seconde représentation de la féerie dans laquelle jouait Georgette, arrêté brusquement la pièce par un enrouement. Un grand succès fut coupé à la racine par cette indisposition prétendue passagère de l'adorable Valery, qui, recommençant son éternelle bouffonnerie, allait disant partout :

— Je ne sais comment cela se fait; moi, enroué! c'est vraiment inouï! Cela ne m'arrive jamais! moi, enroué! J'aurai mangé trop chaud, j'aurai bu trop froid; je me serai trop fatigué aux répétitions; du reste, avec un jour de repos je serai tout à fait rétabli; j'ai fait composer un sirop vert qui m'ôtera cet enrouement comme avec la main.

Nous verrons dans quelques jours le résultat de ce fameux sirop vert qui, du reste, n'en avait jamais eu aucun sur les angines dramatiques de notre illustre enroué. En attendant, il s'entoura la bouche d'un châle bleu, et, chargé d'un carrick de cocher, il alla se promener lentement au soleil des boulevards. Il ne faisait

Digitized by Google

perdre que cinq mille francs par jour à l'administration de la *Gaieté*.

Cet incident fut cause que Félicien alla se casser le nez le soir même de sa si heureuse journée à la porte du théâtre de la *Gaieté*. Le théâtre faisait relâche par indisposition de M. Valery. Où voir Georgette pour la remercier de l'envoi si gracieux de sa couronne? Où la voir pour lui dire combien on avait pensé à elle, pleuré pour elle; pour lui raconter tous les projets qu'on avait faits à travers les bois, la campagne? On avait cueilli pour elle une pâquerette sur la terrasse de Saint-Germain, un myosotis sur les bords de la Seine, à Maisons, un *ne m'oubliez pas* à Marly. Quand on rapporte de pareilles richesses, on ne remet pas au lendemain pour les donner.

Félicien courut du théâtre de la *Gaieté* à la maison de madame Saint-Joseph. Là il s'arrêta. Jamais il n'avait passé le seuil de la porte. Ce n'était guère le moment de le franchir. « Elle est là pourtant, se disait-il; si je pouvais monter ces quelques marches, parvenir à cet étage où je vois luire cette lumière, je serais chez elle; ce n'est rien... » C'est tout, Pauvre Félicien! La vie se brise devant cet obstacle qui n'est rien; les mystères les plus compliqués, les parjures, les trahisons se combinent et se réalisent dans le creux de cette pierre en apparence abordable par tous les points et qui s'annonce au dehors par les formes les plus honnêtes. Rideaux roses, trahisons noires. Si les maisons étaient de verre, ainsi que le souhaitait je ne sais plus quel ancien philosophe, on pourrait les comparer, sans exagération, à ces immenses bocaux des cabinets d'histoire naturelle; on verrait monter et descendre des monstres de toutes les espèces et de toutes les formes, des fœtus, des reptiles; serpents, scorpions et autres chefs-

Digitized by Google

d'œuvre de la création. Mais Félicien était jeune, très-jeune ; il avait bonne opinion de tout ce qu'il ne voyait pas : il croyait donc à l'innocence, à la loyauté, à la franchise, à la pureté des maisons, ces grandes prostituées de pierre.

Mais sa haute estime pour ces filles de Ninive ne faisait pas qu'il entrât ce soir-là dans la maison de Georgette. « Peut-être se mettra-t-elle à la croisée, se disait-il, en se promenant au pas amoureux devant la porte ; peut-être sa mère l'enverra-t-elle faire quelque commission, et je la verrai... »

Pendant la première demi-heure, Félicien arpenta le pavé ainsi que nous venons de le dire, devant la maison de Georgette, pavé inégal, boueux, crevassé ; pavé de tout premier amour : on le remarqua. Il alla sur le trottoir placé de l'autre côté de la rue, il fut encore suivi du regard insupportable de cette nuée de femmes curieuses et de jeunes filles indiscrètes qui s'étonnent toujours qu'un jeune homme cherche à apercevoir du bas de la rue la femme qu'il n'a pas la facilité de voir là-haut chez elle ; qui étudient impitoyablement les pas et les gestes d'un amant sans asile comme elles épieraient les mouvements d'un voleur nocturne. Il aime, se disaient-elles ; eh bien, quoi ! n'aimez-vous pas aussi ? n'avez-vous pas aimé ? n'aimerez-vous pas un jour ? Laissez donc aimer tranquillement ; ou bien écrivez sur le mur : « Défense d'aimer le long de ces maisons. » Fatigué de la poursuite que lui faisaient les regards du charcutier, du charron, du boulanger, de l'épicier, des petites blanchisseuses en magasin, Félicien, de désespoir, se réfugia dans l'allée d'une maison placée en face de celle de madame Saint-Joseph. A peine s'y était-il réfugié, que le portier de ce temple hospitalier lui jeta un seau d'eau à travers les jambes, ajoutant

Digitized by Google

ces paroles prononcées d'un ton grave à l'insulte qu'il se permettait : « Notre maison, môsieur ! n'est pas l'observatoire des amours.» Et il ferma ensuite violemment la porte sur le dos de Félicien, qui fut poussé de cette manière polie au milieu de la rue, au confluent de deux ruisseaux. Onze heures sonnaient quand il prit la résolution de se retirer. Il adressa un dernier regard à toutes les croisées de l'appartement de madame Saint-Joseph et gagna ensuite mélancoliquement les boulevards. « Je la verrai probablement demain, murmurait-il ; l'affiche annonce pour demain la seconde représentation de la féerie... » Comment se fit-il que, lorsque minuit sonna à tous les clochers des environs, Félicien, au lieu d'être chez lui, se trouva encore les yeux en l'air, les pieds dans la boue, devant la porte de Georgette? Rien n'est plus simple à expliquer ; il avait dit : « Je la verrai demain ; » il voulait la voir aujourd'hui. Déraisonnez si vous voulez avoir raison en amour et de l'amour.

Si Félicien ne vit pas Georgette ce soir-là, il eut le triste avantage de voir sortir à minuit et quelques minutes de la porte de sa maison l'homme qui, depuis quelques jours, l'obsédait à le rendre fou ou meurtrier... il vit sortir M. Poirier.

Poirier sortait joyeusement de la maison Saint-Joseph en sifflant l'air de la Monaco : Félicien se plut à le suivre, car la douleur a aussi ses fantaisies, et il le vit, choisissant avec délicatesse les pavés où il appuyait ses pieds, se diriger du côté de la Bastille par les boulevards des Filles du Calvaire et Beaumarchais.

Félicien suivait donc Poirier ; mais comme par instinct, comme un jeune tigre suit vaguement sur le sable l'homme ou l'animal qu'il n'a pas encore la force de déchirer. Il éprouvait un plaisir savoureux et sau-

Digitized by Google

vage à marcher au milieu de ce cortége qui accompagne la vengeance, et qui en est pour ainsi dire la mise en scène : Le silence partout, la nuit mate, les rues désertes, les maisons éteintes, une voiture qui roule bien loin, étrange voiture qui, comme le *voltigeur hollandais,* n'a jamais été vue par personne ; le brouillard fumeux, quelques passants effarés, un corbeau qui pousse un croassement en allant d'une cheminée à l'autre. Il doublait, il triplait quelquefois le pas comme s'il eût voulu se précipiter le poignard à la main sur son ennemi ; il se ralentissait bientôt, posait une main haletante sur son front et soupirait fortement. « Où sont les temps, murmurait-il, où chaque homme portait à son côté une épée ? comme je l'attaquerais ! Je fondrais sur lui ; il faudrait bien qu'il se défendît ! Je le tuerais du moins loyalement... mais l'assassiner !... pourtant est-ce qu'il ne m'assassine pas, lui ? »

Poirier, s'animant par l'excitation même de la marche, sifflait avec encore plus d'enthousiasme qu'au début l'air de la Monaco. Il étincelait de roulades magnifiques ; il se livrait à cœur joie à toutes les fantaisies perlées de cet air populaire, que lui renvoyaient avec une exactitude dont il s'enivrait les mille échos des rues endormies à sa droite et à sa gauche. Un instant Félicien crut que Poirier, arrivé au plus haut degré d'exaltation musicale, allait danser la Monaco. Il s'était arrêté devant une boutique d'épicier ; Félicien, qui avait eu le temps de se rapprocher sensiblement de lui, se cacha à deux pas derrière un arbre. Le folâtre tapissier ne dansa pas. Il tira de sa poche un papier de forme carrée, et il chercha à le lire à la lueur de la lanterne allumée au-dessus de la boutique. Il ne fit que le parcourir ; il voulait s'assurer que l'adresse était exacte ; car c'était évidemment une adresse ; Poirier s'était dirigé vers une

Digitized by Google

boîte aux lettres percée dans la porte de l'épicier. Il fit encore un pas, avança la main... un aimant de haine attirait si intimement Félicien vers Poirier, que le jeune amant de Georgette en était venu au point de ne plus supposer chez le tapissier un geste, un mouvement, un acte qui ne fût fait contre lui. Il jeta brusquement son bras devant celui de Poirier, saisit ce que sa main tenait et s'enfuit en l'emportant : ce n'était pas seulement une lettre, mais deux lettres qu'il volait. Le tapissier cria de toutes ses forces : « Au voleur ! » Félicien était déjà à deux cents pas : au second cri, il était chez lui.

— Après tout, dit Poirier, revenu de sa surprise, ces deux lettres ne renfermaient pas des billets de banque, je les récrirai en rentrant.

Et il reprit :

A la Monaco,
L'on chasse et l'on déchasse,
A la Monaco,
L'on chasse comme il faut.

La première des deux lettres qu'ouvrit Félicien contenait... Mais avant de dire ce qu'elle contenait, n'oublions pas de dire aussi que Félicien, peu habitué à ce genre de vol, avait apporté chez lui une émotion terrible, suite naturelle de son incroyable action. Sse mains tremblantes ne parvenaient pas à briser le cachet ; la lettre glissait, fuyait de ses mains : il recommença cinq fois de suite. C'est que cette lettre renfermait infailliblement des faits particuliers à Poirier et à Georgette, à Georgette et à lui Félicien, à lui Félicien et à Poirier. Qu'allait-il apprendre? — Oh ! qu'allait-il apprendre ! — Voici ce que lui révéla la première let-

Digitized by Google

tre dont il viola le secret; voici enfin ce que Poirier, l'infâme Poirier osait écrire :

« Mon cher M. Trottebas,

« Veuillez passer chez moi le 15 courant, je vous « prie, pour mettre mon vin en bouteilles. J'ai reçu « trois feuillettes de mâcon vieux et une pièce bor- « deaux 1848. — Tout est collé. Apportez seulement « trois cents bouchons, car j'en manque, et deux pa- « quets de lattes. Voilà tout.

« Mes amitiés à madame Trottebas.

« Isidore Poirier.

« *A M. Trottebas, tonnelier, rue Poupée.* »

Devant cette splendide mystification, Félicien baissa tristement la tête. Poirier écrivait à son tonnelier! Poirier voulait qu'on mît son vin en bouteilles. Le jeune homme furieux avait découvert cet immense secret. « La vie n'est donc, s'écria-t-il amèrement et d'un voix ironique qui faillit éteindre sa bougie; la vie n'est donc qu'un tas de violences, de déceptions, de lâchetés et de sottises? » Oui, aurait-il pu se répondre, s'il eût commencé ainsi sa phrase : La vie amoureuse...

Son découragement était si lourd, si accablant, qu'il sembla manquer de force pour rompre le cachet de la seconde lettre volée : il le rompit pourtant. Voici ce qu'il lut dans cette autre lettre écrite par Poirier, et dont les lignes supérieures portaient ces mots qualificatifs :

« M. Désormeaux, ancien professeur de décla- « mation au Conservatoire, sergent-major « dans la 2e légion, 2e bataillon, 2e com- « pagnie.

Digitized by Google

« Mon vieil et bon ami,

« J'ai découvert un trésor, et ce trésor des Hespérides, je compte le faire passer de mes mains dans « les tiennes, si tu en comprends comme moi la valeur. « Mais comment n'en sentirais-tu pas tout le prix, toi, « le maître dans l'art de former des Clios et des Polymnies pour la Comédie-Française? J'en ai déjà « trop dit pour avoir besoin d'ajouter, mon vieux « Désormeaux, mon ancien sergent-major, 2e légion, « que le hasard a mis sur mon passage une jeune fille « — imagine-la aussi jeune que tu voudras—belle, intelligente, à sa première aurore, pleine de mille belles « dispositions pour l'art dramatique, l'art sacré des Racine et des Boileau. Ses débuts sur une scène secondaire ont laissé entrevoir ce qu'elle sera un jour. Je « sais que tu ne fais pas grand cas de ces succès de « boulevards, et c'est aussi pourquoi, mon digne et pur « classique, mon excellent sergent-major, je veux la « faire présenter par toi à tes collègues du Conservatoire. Je compte avant tout, et je pourrais dire « uniquement sur ta recommandation pour qu'elle soit « accueillie par eux avec les égards dus à si bon droit « aux espérances qu'elle donne. Mon vieux Désormeaux, tu ne me refuseras pas ce service. D'ailleurs, « ne seras-tu pas glorieux de te dire un jour : Cette « élève de la nature, de Thalie et de Melpomène, « c'est moi qui l'ai introduite par la main dans le temple auguste de Molière; Molière qui a dit : *Castigat « ridendo mores*. On sait encore son latin, mon vieux « Désormeaux; et pas trop mal sa mythologie. Ainsi, « demain, c'est convenu, je te présenterai sur le coup « de midi, entre la poire et le fromage, cette jeune prê-

Digitized by Google

« tresse des muses : oui, je veux qu'elle te doive les « cyprès toujours verts destinés à ceindre son front. « Compte, du reste, sur moi pour rafraîchir ton meu- « ble en crin qui doit avoir bien souffert s'il n'a subi « aucune réparation depuis dix-sept ans. Ma protégée « s'appelle Georgette. Tu la verras, tu en seras en- « chanté. Auprès d'elle, Euterpe et Uranie ne seraient « que de simples figurantes à cinquante centimes. A « demain donc, à midi. Si tu me demandais l'intérêt « que je prends à cette enfant, interprète à venir des « Crébillon et des Bajazet, je te répondrais tout uni- « ment, mon vertueux Désormeaux, 2e légion, 2e com- « pagnie, que c'est une orpheline dont je veux faire « un jour mon héritière. Je la destine à être la pre- « mière Antigone de France. Mes moyens me le per- « mettent. Tu n'as rien à dire à cela, n'est-il pas vrai? « Et je le dis, moi, parce que je sais que tu as tou- « jours été si sévère, si raboteux sur la chose de la « vertu, que tu ne manquerais pas de me questionner « demain en long et en large sur l'intéressante et frêle « corybante dont je te ferai hommage. Adieu, grand « prêtre de la belle littérature, ancien professeur du « Conservatoire, ancien sergent-major, 2e légion, « 2e bataillon, 2e compagnie, et officier de la Légion « d'honneur depuis la création.

« Ton ancien ami et confrère dans la garde « nationale, 2e légion, 2e bataillon, 2e com- « pagnie.

« Isidore Poirier. »

A travers ce galimatias mythologique, Félicien distingua sans effort d'esprit la part que s'arrogeait Poirier dans l'avenir de Georgette, et il en conclut que le besoin et la reconnaissance allaient enchaîner plus que

Digitized by Google

jamais celle-ci à cet homme immoral. Elle devenait son obligée du moment où elle acceptait de sa main — et comment refuser? — le bénéfice d'une éducation destinée à être un jour sa profession, son existence et conséquemment la garantie de son bonheur, car, sauf quelques rares exceptions, le bonheur au milieu de notre société exigeante, difficile, est le résultat de ce qu'on peut et de ce qu'on sait. La corruption de Poirier prenait donc un caractère méthodique. Le tapissier s'arrangeait pour mettre de l'ordre dans ses affaires d'immoralité, absolument comme il en apportait dans ses affaires de commerce. Il tenait le vice en parties doubles. Du reste, il est très-ordinaire à Paris de voir des négociants, des banquiers, des commerçants en tous genres et même de fort petits commerçants, se conduire avec cette honteuse régularité dans leurs intrigues amoureuses. Ils s'imposent le devoir d'élever les jeunes filles qu'ils arrachent à la sainteté du foyer domestique pour en faire leurs maîtresses. Leur argent fournit à la dépense d'un professeur de chant, d'un professeur de français, d'une maîtresse de piano. Quelques-uns poussent la magnificence de leur vice jusqu'à leur donner un professeur d'anglais. Souvent, par une heureuse réaction,—elle est même assez fréquente,— ces tristes privilégiées d'une instruction mal inspirée recueillent de ce défrichement intellectuel des idées morales et des ressources qu'elles font tourner plus tard à l'avantage de leur conduite régénérée. Elles ont le bonheur de rentrer dans la société par le noble et beau chemin du travail. On les reçoit demoiselles de magasin, dames de comptoir, contrôleuses dans une foule d'administrations : beaucoup d'entre elles se placent même comme sous-maîtresses dans les pensionnats ou passent à l'étranger pour faire des éducations.

Digitized by Google

Oui, Poirier songeait, on le voit, à l'établissement de Georgette dans le monde dramatique, dans un monde mal établi lui-même si l'on veut, mais fort honorable pour tous ceux qui s'y conduisent comme une foule d'artistes que nous serions peu embarrassé de nommer. Ce nouveau coin de douleur, coin de fer et triangulaire, pénétra dans le cœur de Félicien ; une lumière en jaillit aussitôt dans cet esprit ardent et clair; et cette lumière était une vérité, est une vérité, devrions-nous dire, car elle menace de devenir éternelle si le mouvement qui emporte la société ne change pas de caractère; cette vérité est que l'amour est devenu un luxe : et ce luxe, les riches seuls ont le droit de se le procurer, puisqu'il s'achète, puisqu'ils l'enlèvent à prix d'argent à ceux qui voudraient l'obtenir pour rien; lutte impossible; victoire assurée d'avance à l'or. Et qu'on le croie bien, ce n'est pas le riche que nous condamnons; il a ceci comme il a cela : ce n'est pas sa faute, bien moins encore son crime. La faute en est à certains sentiments primitifs qui se permettent de survivre aventureusement à un ordre de choses écroulé. Un déluge a passé là-dessus comme sur l'ancien monde, sur le monde des *plesiosaurus :* le jeune archer, le blond sagittaire, l'amour d'Homère, d'Anacréon, d'Héloïse, même de Manon Lescaut subsiste comme un être antédiluvien. Fondez-lui un musée; il est temps; vite! Créez pour lui un conservateur. Oh! oui, croyez-moi, le grand *Pan est mort!* Il n'y a plus d'amour : il n'y a plus d'amour! Il y a, d'un côté, des caprices, des goûts, des nuances, des fantaisies, des besoins; de l'autre, de la jeunesse, de la beauté, des attractions infinies, mais aussi la misère, l'impuissance de toute ressource, la stérilité de toute industrie, le cri de toute privation. L'or dit impérieusement de sa voix jaune et bilieuse ; —

Digitized by Google

Viens ! et la beauté et la jeunesse répondent non ! — Mais elles y vont.

Félicien prit convulsivement sous son oreiller les pâquerettes, les *ne m'oubliez pas* et les myosotis qu'il avait rapportés de Marly et de Saint-Germain, les mit dans sa bouche, et après les avoir mâchés avec rage, il les avala. « Folie absurde que tout cela, dit-il ensuite en tirant la couverture de son lit sur ses épaules. Les myosotis, les pâquerettes et toutes les fleurs symboliques ont été créées pour être mangées par les moutons, les moutons pour être mangés par nous, et nous, par les Poirier... » Il s'endormit en serrant son drap entre les dents.

Le lendemain, sur le coup de midi, ainsi que Poirier l'avait dit dans son style si élégant, il sonna à la porte de son ami Désormeaux, ancien professeur au Conservatoire, ancien sergent-major dans la 2e légion, dans le 2e bataillon, dans la 2e compagnie.

Si M. Désormeaux était appelé à figurer d'une façon quelque peu notable dans cette étude des mœurs du théâtre au XIXe siècle, nous nous arrêterions ici pour peindre ses traits et son intérieur. Mais il ne nous apparaît qu'au troisième plan ; et vu à cette distance, à moins que d'outrager les lois de la perspective littéraire, aussi respectable à nos yeux que la perspective linéaire, nous ne pouvons pas lui donner cette importance. Et pourtant l'ex-professeur mérite qu'on lui fasse une place, il mérite qu'on l'écoute quoiqu'il parle lentement afin de ne pas écorcher sa belle diction, il mérite surtout qu'on profite de son expérience.

Le coup de sonnette de Poirier le trouva versant son café à la chicorée dans le lac paisible de sa crème.

— Ah ! te voilà, Poirier... entre donc et prends un siége.

Digitized by Google

— Comme Cinna à Auguste, répliqua Poirier.

— Non, comme Auguste à Cinna, dit Désormeaux.

— C'est la même chose...

— Non pas! non pas!

— Au fait, ça m'est égal.

— Dis plutôt cela.

— Puisque nous voilà sur le chapitre de la tragédie, reprit Poirier, parlons de l'affaire qui m'amène chez toi.

— Tout de suite?... tu veux en parler immédiatement?

L'ancien professeur eût préféré prendre d'abord sa tasse de café à la crème.

— Mais comme tu voudras, Désormeaux ; si tu aimes mieux...

— Soit... parlons-en, dit Désormeaux résigné : quel âge a cette demoiselle Henriette?

— Georgette, elle s'appelle Georgette... elle a quelque chose comme seize ans. Un peu plus un peu moins...

— Oui. Et tu m'apprends dans ta lettre qu'elle est jolie...

Poirier, en se mouchant avec bruit dans un foulard amarante :

— Un astre tombé des cieux.

— Les astres ne tombent pas.

— Je veux bien. Enfin elle est très jolie...

Après avoir avalé quelques lampées de café, Désormeaux, qui avait abaissé son bonnet et relevé ses lunettes, demanda :

— Et qui sera chargé, dis-moi, de l'accompagner au Conservatoire?

— Sa mère quelquefois.

— Tu m'as écrit qu'elle est orpheline.

Digitized by Google

Poirier venait d'avaler de travers.

— Tu sais... il y a des orphelines... qui... dont les mères...

— Il n'y a pas d'orpheline avec une mère, répliqua Désormeaux, entendons-nous. Est-elle ou n'est-elle pas orpheline?

Le morceau avait de la peine à couler :

— Elle l'est et elle ne l'est pas. La conduite de sa mère... autant dire... mieux vaudrait qu'elle n'en eût pas, Bref! elle est moralement orpheline. As-tu compris?

— Cependant il faut bien que quelqu'un la conduise aux cours du Conservatoire, dit encore Désormeaux.

— Je chargerai de ce soin quelque gouvernante, quelque femme respectable.

— Oui, une femme respectable... infiniment respectable, murmura l'ex-professeur Désormeaux en étalant du beurre sur sa longue tartine, une tartine en forme de pirogue : un enfant aurait pu s'y embarquer.

— Es-tu content de ma réponse, rigide Désormeaux?

— Oh! moi... cela m'est tout à fait indifférent au fond, répondit Désormeaux en dévorant la proue de la pirogue.

— Nous disons donc une femme respectable, répéta Poirier.

— Cette femme respectable, je dois t'en prévenir, dit Désormeaux, restera dans une pièce voisine pendant que ta jeune fille prendra sa leçon.

— Je le pense. Je ne vois pas..., balbutia Poirier, ce que cela peut faire...

— Ah! tu ne vois pas... ah! tu ne vois pas, dit une seconde fois en chantonnant, en mangeant sa tartine, le vieux Désormeaux.

Digitized by Google

— Que veux-tu dire?

Les lunettes de Désormeaux se braquèrent sur les gros yeux ronds de Poirier.

— Je dis...

Le professeur s'arrêta pour remuer le sucre qu'il venait de précipiter dans le fond de son café à la crème, quoiqu'il fût déjà sucré.

— Eh bien! que dis-tu, Désormeaux? que prétends-tu dire?... tu pèses tes paroles; tu fais des points d'orgue...

— Je vais te réciter une fable, mon camarade.

Désormeaux radote, pensa Poirier. Il me parle de fable maintenant!

— Si tu me récitais ta fable une autre fois?... j'aime les fables, mais à leur place... et il me semble...

— Ah! tu n'aimes pas... préfères-tu la vérité à la fable?

— Je préférerais parler du Conservatoire et de Georgette, si cela t'était égal.

— Soit.

— Connais-tu Timon l'acteur?

— Qui ne connaît pas cet acteur? c'est mon acteur. Est-il beau! dans *les Templiers,* quand il dit...

— Il n'a jamais joué *les Templiers.*

— C'est égal, il est très-beau. Mais à propos, Timon est professeur au Conservatoire... il est en position de nous servir... c'est un de tes collègues... tu pourras lui écrire... voilà notre affaire!

Désormeaux arrêta Poirier en frappant avec sa cuiller sur le bord de la soucoupe : c'était un appel à son attention.

— Dis-moi, avec qui vit Timon en ce moment? demanda-t-il au tapissier.

— Avec sa femme, qui est la cousine de chose... tu sais bien...

Digitized by Google

— Ce n'est pas sa femme, répliqua Désormeaux, c'est une de ses élèves...

— Cette belle madame Timon n'est pas...

— Elle n'est pas madame Timon.

— Celle qui a de si beaux bras dans Zaïre?

— Tu veux dire dans Hermione.

— Zaïre ou Hermione, c'est la même chose.

— Non pas! s'il te plaît : non pas!

— Ah! il vit avec une de ses élèves. J'ignorais... sapristi! un professeur!

— Avec deux de ses élèves, ajouta froidement Désormeaux en avalant la poupe de la pirogue au beurre.

— Deux!

— Deux.

— Du Conservatoire?

— Du Conservatoire.

— Quel gaillard!

— Il en a encore quelques-unes en ville.

— Que me dis-tu là? Désormeaux! C'est à y réfléchir. Livrer de jeunes filles... diable! après tout... un loup ne fait pas la ménagerie. Nous nous arrangerons pour que Timon ne soit pas le professeur de Georgette. Nous lui en donnerons un moins jeune... Voilà tout.

— Le vieux Saint-Marin, par exemple?

— Voilà mon homme! s'écria Poirier; *c'est toi qui l'as nommé!* comme dit Crébillon.

— Non, Racine.

— Racine... Crébillon... ce sont deux rues qui se touchent. Ce n'est pas la peine... passons. Nous arrêtons donc que nous donnerons le vieux Saint-Marin, du Conservatoire, pour professeur à Georgette. Me voilà rassuré. Ah! quel acteur que ce Saint-Marin! quelle finesse! quel jeu! quelle verve! quel goût! dans le nouveau répertoire.

Digitized by Google

— Il ne l'a jamais joué.

— Dans l'ancien. Là n'est pas la question.

— Tu connais, dis-tu, Saint-Marin, dont je suis loin, d'ailleurs, de vouloir affaiblir les mérites. Tu le connais bien?...

— Si je le connais !... répondit Poirier, je l'admire !... C'est moi qui ai posé le mois dernier tous les rideaux de son appartement. Quel intérieur charmant! J'ai vu sa femme... du moins à l'autorité qu'elle a dans la maison, j'ai pensé...

— Sa femme est en Russie, interrompit Désormeaux en faisant un pli à sa serviette pour essuyer ses lèvres.

— Depuis peu? demanda Poirier, car...

— Depuis vingt ans, riposta Désormeaux.

— Ah!... et pourquoi?... mais tu m'étonnes...

— Il la rouait de coups.

— Pas possible... non, ce n'est pas possible!... Il n'y a qu'à voir les quatre délicieuses jeunes filles qui sont avec lui, ses quatre enfants...

— Saint-Marin n'a pas d'enfants.

— Il n'a pas d'enfants!... Mais ces quatre jeunes filles?... Je devine, ce sont ses nièces. En effet, elles lui ressemblent.

— Ce sont quatre de ses élèves du Conservatoire, qui ne sont ni ses filles ni ses nièces, mais...

— Malédiction! s'écria Poirier, malédiction!

— Exclamation de mauvais goût. Poirier, vous fréquentez donc les théâtres des boulevards?

— Mauvais goût ou non! dit Poirier, ces quatre jeunes filles ne sauraient être ses maîtresses; car c'est ce que tu veux dire?

— C'est ce que je veux dire.

— Désormeaux! Désormeaux!

— Poirier! Poirier!

Digitized by Google

— Allons donc! allons donc!

— Mais tu ne sais donc pas, toi qui t'étonnes de si peu ou pour si peu,—l'un et l'autre, selon Noël et Chapsal, peut se dire ou peuvent se dire, — tu ne sais donc pas que le vieux Saint-Marin prélève sur chaque jolie élève qui lui est confiée, à moins d'un miracle de surveillance, le droit du seigneur? Tu ne sais donc pas que cet homme, déjà au bord de la caducité, ne protége une élève, ne lui prête l'inutile appui de ses leçons, ne lui ménage un début au théâtre, qu'autant... Mais tu ignores donc ce que tout le monde sait à Paris?... Où vis-tu donc? dans la banlieue? Où passes-tu ton temps?

— Beaucoup au théâtre de la Gaieté.

— On est donc bien honnête dans ce pays?

— Pas tant que cela, répondit Poirier; mais, enfin, achevons.

— J'ai achevé : voilà ce qu'est Saint-Marin, dit Désormeaux en se résumant, le grand acteur, l'illustre professeur du Conservatoire que tu veux donner à Georgette parce qu'il est vieux.

— Eh! fichtre! donne-m'en un jeune, très-jeune alors, reprit Poirier, indigné qu'on eût de si mauvaises mœurs.

— Il n'y en a pas de jeune.

— Mais ils ne sont pas tous comme Timon et Saint-Marin?

— Non...

— Tu dis bien faiblement ce non...

— C'est que je ne connais pas tous ceux qui ont remplacé les professeurs de mon temps; je n'oserais pas t'affirmer... je doute...

— Ton doute n'est guère rassurant, sais-tu?

— Tu n'as pas voulu de ma fable, je t'ai servi la vé-

Digitized by Google

rité sur mon assiette. Décide-toi maintenant d'après tes propres lumières, mais, pour moi, je ne te dirai jamais...

— Mes propres lumières... mes propres lumières... Résolûment Georgette n'ira pas aux cours du Conservatoire, dit Poirier excessivement agité. Non! non! non!

— Et pourquoi?

— Pourquoi, me demandes-tu? après ce que tu viens de m'apprendre... Pourquoi?... Voilà qui est naïf!

— Tu es donc bien vertueux, Poirier? dit le professeur Désormeaux, toi que j'ai connu...

—Eh! non, je ne suis pas vertueux! sacrebleu! s'écria Poirier jeté hors des gonds par la colère et le désappointement; mais je ne suis pas si corrompu que tous ces professeurs du sérail du faubourg Poissonnière et de la rue Bergère. On leur en conduira par la main des odalisques! Non, je ne suis pas si corrompu... Adieu!... ils n'auront pas Georgette... non! ils ne l'auront pas!... Je te remercie, Désormeaux! je ne les remercie pas, eux! oh! fichtre non! murmurait-il encore en s'en allant. Je ne suis pas si corrompu! soixante-cinq ans au moins... quatre maîtresses à domicile... et peut-être beaucoup en ville et à la campagne... mais je me ferai professeur sur mes vieux jours; professeur au Conservatoire (1).

Valery n'ayant pas recouvré la voix le lendemain du jour où il avait été pris de ce fameux enrouement, ni le surlendemain, ni huit jours plus tard, malgré l'ab-

(1) Le Conservatoire, tel qu'il est constitué aujourd'hui, se défend tout seul contre les critiques du professeur Désormeaux. D'ailleurs, le vieux professeur, comme le sujet de mœurs que nous traitons ici, appartient à un autre temps. Cette explication doit suffire.

Digitized by Google

sorption des sirops les plus diaprés, l'administration de la *Gaieté* fut forcée de songer à le remplacer dans la féerie. Elle perdait déjà quarante mille francs à cause de lui, sans compter la perte plus grande de la vogue, la vogue qu'on attrape si difficilement, qu'un autre théâtre est toujours si prompt à saisir au vol, sorte d'ivresse plus légère encore que celle du vin de Champagne au cerveau du public. Pourtant, il n'était pas impossible qu'elle revînt : la pièce était réellement bien faite, elle était vive, pimpante, gaie, spirituelle, semée de jolis airs. L'illustre enrouement fut donc remplacé, mais avec des précautions infinies. On chercha parmi la troupe le jeune premier rôle le plus effacé. De cette manière Valery n'éprouverait aucune contrariété jalouse. On voulait bien recoudre le succès déchiré; mais on tenait à faire dire aussi : « Ah ! si Valery avait continué à jouer le rôle ! ah ! pourquoi Valery a-t-il été forcé d'y renoncer ? Quel artiste que ce Valery ! « Le public, à la vérité, n'exprime pas ordinairement tant de regrets, mais on voulait que Valery eût le droit de les prêter au public. Valery n'eut que trop ce droit. On va le voir.

Le rideau se leva sur la surprise de la féerie. Nous abrégeons les incidents. Le plus grave de tous fut que le public, irrité jusqu'à l'injustice de la médiocrité du remplaçant donné à Valery, siffla comme une forêt de serpents depuis le second tableau, nous ne dirons pas jusqu'au dernier, il aurait fallu que la pièce allât jusque-là, mais jusqu'au onzième; et la féerie en avait trente-trois ! C'est au onzième que la brise, devenue orage, puis tempête, se changea en ouragan. Que Valery devait être content ! L'âme de ce grand artiste s'épanouissait sans doute à ce beau résultat de la soirée. Vainement le sous-régisseur essaya de calmer les flots; vainement

Digitized by Google

le régisseur lui-même, après des saluts que des montagnes lui auraient rendus tant ils étaient profonds et respectueux, essaya-t-il à son tour d'apaiser ce cataclysme épouvantable. Ce bon public, notre juge éclairé, toujours juste, toujours impartial, ne voulut rien entendre. Le juge éclairé imita l'âne qui brait, le juge impartial lança à toute volée des banquettes sur la scène à la tête des acteurs.

Que faisaient les acteurs pendant ce temps-là? Ils faisaient ce qu'ils font toujours, ils perdaient la tête; excepté pourtant ceux qui ne jouaient pas dans la féerie. Ceux-là étaient bien heureux; ils nageaient dans des flots de crème odorante. Leur contentement faisait la planche. Rien n'égale la joie féroce, à peine contenue, qu'un acteur ressent malgré lui à la chute d'une pièce dans laquelle il ne joue pas, dans laquelle il aurait dû jouer; et quelle est la pièce dans laquelle son talent ne l'appelle pas à jouer? Il n'en existe pas. Quant aux autres acteurs de la *Gaieté*, pâles, décontenancés, ils montaient à leurs loges, descendaient au foyer; ils ne savaient que penser, ils ne savaient que dire; une pièce dont le succès, il y avait à peine un mois, avait été si grand! Ils interrogeaient le directeur : devaient-ils se déshabiller? continuerait-on? ne continuerait-on pas? Mais le directeur était incapable de répondre. Il parlait tout bas au commissaire de police, le commissaire de police à ses agents, les agents aux claqueurs, les claqueurs parlaient de cabale. Quarante personnes par minute montaient et descendaient tumultueusement par ce redoutable escalier dont nous avons déjà parlé, qui conduit de la rue Basse au théâtre. Ce fut par cette échelle noircie par la fourmilière dramatique que Félicien, chassé, on s'en souvient, par Poirier du paradis des coulisses, se glissa jusqu'au foyer des acteurs et

Digitized by Google

tomba en plein désordre. Il était immense ; personne ne reconnaissait plus personne. Cependant Félicien reconnut la Briseville qui, montée sur un tabouret, traitait en ce moment le public comme elle traitait autrefois son cher cosaque, joignant des gestes expressifs à sa profonde vénération pour lui. Il aperçut aussi la Saint-Joseph, dont le costume, non moins hésitant que la soirée, appelait aussi l'attention du commissaire de police.

— Mais qu'y a-t-il? demanda de la porte du foyer une voix fraîche, une voix à laquelle personne ne pouvait faire attention dans ce trouble effroyable. J'étais dans ma loge... on est venu me dire.

Félicien, au courant des événements, allait répondre :

— Il y a...

— M. Félicien!... vous! interrompit Georgette.

— Mademoiselle Georgette!

— Que se passe-t-il?... Est-ce que le feu?... apprenez-moi...

— Venez dans ce coin... je vous le dirai... ici nous ne pourrions pas nous entendre...

Le coin était déjà pris par un groupe agité comme l'eau autour d'un récif.

Georgette donnait la main à Félicien qui l'entraînait.

— Venez dans ce couloir... nous serons sans doute plus libres...

Il y avait foule compacte dans le couloir.

— Allons encore plus loin... peut-être pourrons-nous...

Ils mirent involontairement le pied sur l'escalier, à force d'aller plus loin. Là, un flot les poussa, un autre flot les poussa plus bas encore; ils descendirent tout l'escalier sans s'en douter ; sans s'en douter aussi ils se

Digitized by Google

trouvèrent dans la rue ; il pleuvait, il pleuvait à torrents.

— Montez, mes artistes, montez ! il n'est que temps ! leur cria un énorme cocher breton qui les saisit tous les deux par le milieu du corps et les poussa de vive force dans son fiacre, dont il ferma sur eux la portière.

Il les avait vus descendre ; c'était évidemment pour s'en aller ; on ne s'en allait pas à pied d'un temps pareil ; trop heureux de trouver un fiacre ! il les avait emballés dans le sien.

— Où faut-il vous conduire, mes artistes ?

— Mais, cocher...

— Vite !... je ne puis rester là, les sergents de ville nous le défendent.

— Mais encore une fois, cocher...

— Je comprends, dit le cocher en grimpant sur son siége. Droit devant moi et au pas : suffit ! allez, la grise ! allez, la blonde. Roulez !

Le fiacre était déjà sur le boulevard, la proue tournée vers la Madeleine.

Jamais amants furent-ils plus largement favorisés ? passer tout à coup de l'impossibilité absolue de se voir au tête-à-tête le plus intime qu'ait inventé la vie parisienne ! Et qu'ils en avaient à se dire !... Ils étaient arrivés au milieu des Champs-Élysées qu'ils ne s'étaient encore rien dit. Chacun d'eux semblait voyager de son côté. Le bonheur, la surprise, la rareté de la situation, l'étourdissement leur avaient ôté la conscience de leur bonne fortune. Ils ne savaient ni l'un ni l'autre ce que cela voulait dire. Ce ne fut que plus tard, lorsque le vaste silence de la promenade et la fraîcheur de l'éloignement de toute habitation frappèrent Georgette, qu'elle comprit la bizarrerie et le danger de sa position.

Digitized by Google

— Où sommes-nous ? dit-elle d'une voix émue, où sommes-nous, M. Félicien ?

— Je ne sais, mademoiselle... moi-même...

— Nous ne sommes plus à Paris ! C'est la campagne : je vois des arbres.

— La campagne? s'écria Félicien. En effet... nous sommes, je crois...

— Mais demandez à cet homme qui nous conduit... descendons... informez-vous !...

— N'ayez pas peur...

— Je n'ai pas peur, sans doute... mais j'ai peur...

— Comme vos mains sont tremblantes !

— Je vous en supplie... ramenez-moi : oh ! ramenez-moi !...

— Cocher ! cocher ! dit Félicien, mais où sommes-nous donc?

— Rond-point de l'Étoile, mon artiste : bientôt route de Neuilly.

— Mais je ne vous ai pas dit...

— C'est parce que vous ne m'avez pas dit... que vous êtes ici...

— Mais je ne veux pas être ici !... Pour qui nous prenez-vous? dit Félicien avec une juvénile indignation.

— Faut pas se fâcher, mon artiste. Il y a beaucoup de braves gens qui...

— Ramenez-nous ! ramenez-nous ! entendez-vous ?

— Je veux bien... Oh ! là ! là ! voilà.

Les chevaux tournèrent aussitôt la tête vers Paris.

— Nous rentrons dans Paris, dit Félicien à Georgette ; rassurez-vous.

— Merci, mon ami.

— Bigre ! comme c'est honnête ! murmurait le cocher ; c'est fièrement honnête tout de même... mais

Digitized by Google

alors on ne monte pas dans un fiacre à huit heures du soir... par un temps de pluie... on dit où l'on va dans ce cas... Bon! voilà que maintenant... ah! c'est encore plus drôle!... ils ne m'ont pas dit où ils veulent être ramenés... ah! bah! puisqu'ils sont si honnêtes que ça, j'ai leur affaire.

Cinq minutes après, le fiacre s'arrêtait devant l'église de la Madeleine.

— Voilà, mes mignons, dit le cocher, et puisque vous êtes vertueux autant que ça, allez prier le bon Dieu là dedans... C'est une heure à me payer : le pourboire, ce que vous voudrez.

Quoiqu'il fût déjà assez tard, l'église aristocratique était encore ouverte, ce qui s'explique tout naturellement par la célébration si poétique du *mois de Marie*, qui se compose, on le sait, de plusieurs soirées de chants pieux, d'instructions religieuses et de prières au milieu de la musique et des fleurs. L'église en était pleine. Elle embaumait les roses et s'épanouissait aux blanches lumières des bougies. Du haut du portail, l'orgue versait à pleines nappes ses chants les plus mélancoliques dans l'âme des assistants. La vapeur dorée de l'encens achevait l'enivrement religieux de la foule. Georgette et Félicien, qui avaient pour ainsi dire été jetés à leur insu dans les prestiges de cette sainte féerie, sentirent simultanément battre leur cœur avec force et leurs yeux se noyer de larmes. Leurs mains se rencontrèrent dans l'ombre et restèrent unies. Ce ne fut qu'au bout d'un quart d'heure d'extase que Georgette, élevée loin des pompes de la religion, toute surprise de ses merveilles, s'écria :

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! que c'est beau! oh! comme je vous aime, mon Dieu! comme je vous aime!

Digitized by Google

— N'aimez-vous que Dieu? lui demanda tout bas Félicien.

— Oh! je vous aime aussi, murmura-t-elle pareillement tout bas.

— Et pour toujours?

— N'est-ce pas pour toujours quand on aime?

— Eh bien, Georgette, voulez-vous que cet aveu, que cette promesse faite devant Dieu devienne un serment?

— Je veux tout ce que vous voulez. Que voulez-vous?

— Répétez alors avec moi : Je prends pour époux...

— Je prends pour époux, redit Georgette, le cœur gros d'émotion et défaillante contre un pilier.

— Pour compagnon de ma vie entière, ajouta Félicien.

— Pour compagnon de ma vie entière, ajouta aussi Georgette, doucement fanatisée par le regard posé sur son regard.

— Félicien.

— Félicien.

— Qui jure de son côté...

— Qui jure de son côté...

— De me prendre pour femme, pour compagne de sa vie entière.

Georgette se laissa tomber sur ses genoux en redisant ces dernières paroles d'un engagement que sembla rendre encore plus solennel la bénédiction que le prêtre prononçait en ce moment sur les marches de l'autel et au-dessus des fronts humiliés dans la vapeur du sanctuaire.

— Venez, maintenant, dit ensuite Félicien à Georgette, venez! Dieu a reçu notre engagement : ni les événements, ni les hommes ne peuvent plus rien contre nous.

Digitized by Google

Et ils sortirent de l'église avec la foule silencieuse qui s'écoulait lentement par les portes de bronze et s'éparpillait sur les marches colossales du temple. L'orage avait cessé ; les étoiles brillaient sous leurs paupières encore humides. La première soirée du printemps venait d'éclore. Un parfum de lilas courait dans l'air raréfié.

Le bonheur qu'éprouvaient les deux jeunes gens ne se manifesta par aucune parole bruyante. Jamais la sainteté du mariage antique n'avait, depuis des siècles peut-être, été rappelée avec autant d'énergie et de vérité. Le frémissement de leurs bras, qui s'appuyaient l'un sur l'autre, disait seul le trouble grave et délicieux de leur âme.

Dix heures sonnaient quand Félicien se sépara de Georgette au bas de l'escalier de la maison de sa mère.

A peine Georgette était-elle rentrée, qu'elle rappela doucement Félicien. C'était la voix de Juliette au balcon de Ferrare. Félicien revint sur ses pas.

— Eh bien ?... lui dit-elle.

Elle lui tendit les deux mains et elle le regarda... Félicien poussa un cri de bonheur dont l'époux bien-aimé lui-même ne connaît la suave douceur qu'une seule fois peut-être dans la vie, écho affaibli des allégresses saintes dont le cœur des anges est inondé là-haut.

Georgette était sur son cœur et ses lèvres brûlaient son front.

Ce baiser donné, Georgette se retira par le sombre et tortueux escalier de la maison, et Félicien suivit tant qu'il put, du regard, les plis de la robe vierge et nuptiale qui allait se perdant dans la spirale de fer.

— Adieu, lui dit encore du haut de l'escalier la voix chérie de Georgette.

— Adieu! lui dit mille fois en une seule fois l'heureux Félicien.

Digitized by Google

Passons à des tableaux moins chastes. Poirier reparaît derrière le feuillage vert comme le satyre dans les poésies touffues d'Ovide. En homme profond dans son art, il avait compris que tout n'était pas fini parce qu'il était parvenu à compromettre Georgette aux yeux de Félicien au milieu d'un dîner. Il ne partageait pas à cet égard la confiance de la Briseville qui avait vu, en femme délibérée, une espèce de coup d'État dans ce coup de théâtre. La politique violente ne lui souriait pas. L'événement venait de lui donner raison. Il renonça donc à cette tactique mélodramatique pour recourir exclusivement à la sienne, et voici ce que fut la sienne.

La mère de Georgette lui parut le chemin le plus sûr pour arriver à son but, sachant bien qu'au théâtre les mères sont placées par le diable auprès de leurs filles moins pour les préserver des obsessions des amants que pour faire croire à ceux ci qu'elles n'ont pas encore d'amant. Ici il faut encore tenir compte des exceptions.

La mère d'actrice est en général une femme de trente-cinq ans à quarante-cinq ans, rarement plus jeune, rarement plus vieille, qui tient au théâtre par quelque lien délicat. Ou elle a été dans les chœurs; ou elle a été costumière; ou elle est peut-être ouvreuse; elle a chanté dans les concerts; son mari a été régisseur ou machiniste; son père a dû être souffleur, donneur d'accessoires, peut-être copiste. Enfin nous le répétons, elle a du rouge quelque part dans son existence. Sa mise est fausse, criarde, mal attachée; son teint est fatigué; l'envie cuivrée qui lui fait prendre en haine toutes les jeunes actrices rivales de sa fille, la rend médisante, bilieuse, partiale, assez souvent abominablement méchante. Ces tristes défauts inhérents à sa position ne sont rien encore si on les compare au défaut capital, au vice plutôt qui la

Digitized by Google

brûle et qui l'emporte. Arrivée à l'âge décevant où elle ne peut plus compter sur son propre mérite pour asseoir son avenir, elle fonde ses dernières espérances, les plus tenaces et les plus vivaces, sur la tête de sa fille. Sa fille la dédommagera de tous les mauvais tours que lui ont joués la fortune et l'inexpérience ; car sa fille ne fera pas comme elle la sottise d'aimer pour le plaisir d'aimer. Sa fille aimera pour avoir de l'or ; et elle aura, elle sa mère, un peu de cet or ; sa fille aimera pour avoir un hôtel ; et elle aura un appartement dans cet hôtel ; sa fille aimera pour avoir une voiture ; et elle aura une place dans cette voiture, fût-ce derrière avec le groom. Voilà en raccourci la physionomie, le caractère et les mœurs de la mère d'actrice à l'époque où nous vivons, comme telle elle était à l'époque où nous transportons cette histoire.

Poirier alla hardiment dans cette voie. Il fit accepter sans peine à la Saint-Joseph des cadeaux sous toutes les formes, ayant soin cependant de ne pas trop paraître se passer de l'intervention de la Briseville, femme à épargner, amie dangereuse, mais ennemie terrible.

Nous venons de dire qu'on était dans le mois de mai, le mois végétal où tout le monde part ou fait semblant de partir pour la campagne.

— Il me semble, dit Poirier à madame Saint-Joseph, que ta fille pâlit beaucoup depuis quelque temps.

— Que veux-tu ! l'enfant grandit encore...

— Ensuite elle travaille beaucoup, dit la Briseville, présente à cette scène d'intérieur : elle joue, elle répète, elle étudie...

— Je crois que l'air de la campagne lui ferait du bien, continua le tapissier.

— A qui ne fait-il pas du bien, l'air de la campagne ?...

Digitized by Google

C'est la Briseville qui avait fait la réflexion.

— Ce n'est pas l'air qui nous manque, ajouta-t-elle : n'est-ce pas, Saint-Joseph ?

— Si ce n'est que la campagne...

— Ah ! charmant ! répète ton mot, Poirier... si ce n'est que la campagne !... ce n'est que cela en effet qui nous manque...

— On pourrait en avoir une..., poursuivit Poirier d'un petit air fat.

— Que dis-tu ?

— Je dis, continua Poirier d'un ton encore plus fat, qu'on pourrait en avoir une.

— On pourrait ! ah ! oui, on pourrait...

— J'ajoute qu'on en a une...

— Sur le papier.

— A Maisons-sur-Seine : exposition au levant... vue de la forêt... air pur, sain, salubre, terrain fertile...

— Poirier, *si c'est un songe... ah ! ne m'éveille pas !* comme dit la romance.

— A Maisons-sur-Seine... Dix arpents..., reprit Poirier.

— Est-ce qu'un arpent c'est plus grand que le foyer de l'Opéra ? s'informa la Briseville, folle de campagne comme le sont en général toutes les actrices.

— C'est grand comme la moitié des Champs-Elysées, dix arpents, répondit Poirier.

— Et avec des arbres, des fruits, des oiseaux, des mouches, des vaches, des moutons ?...

— Je ne sais pas s'il y a des moutons, mais il y a un parc...

— Un parc !... Ah ! Poirier !... *si c'est un songe, ne m'éveille pas !*

— tu as loué cette campagne ?

— J'ai acheté cette villa. J'ai voulu avoir ma villa.

Digitized by Google

— Comment dis-tu, divin Poirier? Répète.

— Villa, je dis villa.

— C'est donc autre chose qu'une campagne?

— C'est la même chose : seulement campagne se prononce villa quand on est riche. J'ai donc acheté cette villa pour l'occuper tout de suite. Voilà comme nous sommes nous autres.

— Et tu nous y feras aller?...

— C'est pour vous que je l'ai achetée, belles dames.

— Vive Poirier! — Poirier, *si c'est un songe, ah! ne nous éveille pas!*

Huit jours après cette heureuse communication faite à madame Saint-Joseph et à madame Briseville, Poirier les conduisait dans une *américaine* au joli village de Maisons, pleines toutes deux d'une joie qui ne s'étendait pas jusqu'à Georgette. La jeune fille, dont l'esprit mûrissait, non pas de jour en jour, mais d'heure en heure, n'avait pas appris avec une allégresse bien extrême tous ces beaux projets de résidence à la campagne. Assez d'obstacles s'élevaient déjà entre elle et Félicien, sans y ajouter encore celui de l'absence. Puis, le tapissier commençait à la préoccuper sérieusement : Félicien lui avait communiqué une partie de sa répugnance pour cet homme, attaché à ses pas pour ainsi dire depuis sa naissance. Elle ne le haïssait pas autant que Félicien le haïssait; elle n'avait encore aucune raison personnelle pour pousser jusque-là le sentiment qu'il lui faisait éprouver; mais elle en avait peur; il lui était antipathique; elle redoutait de se trouver seule avec lui. Du reste, comme elle avait juré de confier à Félicien tout ce que Poirier oserait lui dire, elle se tenait constamment sur ses gardes. Elle se surveillait d'autant plus que la parole la plus insignifiante dite par le tapissier et rapportée à Félicien, paraissait toujours à celui ci une licence odieuse,

Digitized by Google

un propos infâme. Et la pauvre Georgette aimait beaucoup mieux n'avoir aucune conversation suivie avec lui... Mais comment éviter de causer quelquefois avec Poirier? Il résulta de ce tiraillement dans l'existence déjà si contrariée de la jeune fille un état fébrile qui affaiblit intérieurement sa santé déjà si mince, si délicate.

Cette visite que Poirier faisait à sa villa en compagnie de la Saint-Joseph, de la Briseville et de Georgette, n'était qu'une simple prise de possession. On ne pendrait la crémaillère que beaucoup plus tard, que lorsque la maison, quoique admirablement meublée, serait en état de recevoir la nombreuse et brillante compagnie qu'on comptait inviter pour honorer la fête.

La joie qu'éprouvèrent les deux actrices en voyant la Villa-Poirier, car Poirier voulut qu'elle fût ainsi nommée, est indescriptible. Trois arbres leur paraissaient une forêt, le moindre moineau une perdrix.

— Ce sont de vrais arbres! ma chère, disait, en agitant l'air de ses bras, la Briseville à la Saint-Joseph; de vrais arbres, éclairés par le soleil et non par le gaz! — Quel est cet arbre? un pommier... Ah! un pommier! et celui-ci? un cerisier... Celui-ci, un poirier! J'embrasse celui-ci parce qu'il porte ton nom, Poirier, et aussi parce qu'il porte des poires... Ah! qu'est-ce donc que cela?

— C'est un fraisier...

— Je n'osais pas le dire : un fraisier! ma chère... nous mangerons des fraises de notre villa.

La Saint-Joseph, aussi stupéfaite que la Briseville, s'écria tout à coup :

— La mer!... je vois la mer!

— Insensée, lui dit Poirier, heureux au fond de toutes les surprises que causait sa villa, c'est la Seine. Elle passe au pied de ma propriété.

Digitized by Google

— Tu l'as achetée aussi?

— J'ai acheté la Seine; et je l'ai achetée pour vous : vous en jouirez comme si elle vous appartenait. Tout ici d'ailleurs vous appartient, mesdames et mademoiselle, ajouta-t-il en enlaçant avec son bras la taille de Georgette.

Georgette éprouva un frémissement... elle se dégagea rapidement de cette étreinte... Mais Poirier recommença son geste; seulement, pour y habituer la farouche Georgette, il entoura de l'autre bras sa mère, la respectable madame de Saint-Joseph.

Georgette n'avait eu qu'une préoccupation depuis qu'elle avait mis le pied dans la Villa-Poirier, c'était de se rendre un compte exact des endroits par où elle pourrait voir Félicien en secret : les échancrures des murs, les mitoyennetés, les sentiers couverts, les chemins sinueux qui conduisaient à la rivière... Elle avait déjà signalé huit ou dix moyens de le voir, s'il arrivait qu'ils fussent condamnés à vivre éloignés l'un de l'autre pendant quelques jours.

Mais cette pression du bras de Poirier contre son corps la froissa tellement qu'elle ne fut plus dès ce moment qu'à la douleur de sa pudeur blessée, qu'à la douleur non moins réelle de dire à Félicien la conduite familière de Poirier avec elle. La campagne ne lui parut plus qu'un cimetière. Elle devint triste à la mort... elle profita de la première occasion qu'elle put saisir pour se séparer de sa mère, de Poirier et de la Briseville. Elle descendit vers la Seine, qui passait en effet au bas de la propriété.

— Maintenant que nous avons vu toutes les beautés de ma Villa-Poirier, il faut songer, vous et moi, mes belles amies, à l'inaugurer d'une manière neuve et originale.

— J'y ai pensé, dit la Briseville à Poirier.

Digitized by Google

— Bravo! Voyons, qu'as-tu trouvé?

— D'abord l'inauguration, l'installation, la prise de possession et autres collations n'auront lieu que dans un bon mois, un mois chaud, fertile en fruits, en grains et en moissons, comme dit Mathieu Lænsberg.

— Mettons cela au mois d'août. Nous sommes en mai, par conséquent dans trois mois.

— Voilà. Nous pendrons la crémaillère dans trois mois.

— Continue, Brise d'amour.

— Ce jour-là, il y aura dîner.

— Parbleu! continue, Brise du soir.

— On dînera tout le jour.

— Mais comment soupera-t-on alors?

— On changera de place.

— Fameux! Va toujours, Brise parfumée.

— Il y aura concert.

— Bien entendu, Brise enchantée.

— Il y aura illumination avec ton chiffre sur des transparents.

— Très-bien.

— Feu d'artifice à minuit sur la pelouse.

— Accordé, Brise des brises.

— Et après le feu d'artifice... bal décent.

— Et après le bal décent, on ira se reposer, dit Poirier, chargé de prononcer le dernier mot de la comédie qui se jouait entre lui et la Briseville.

— Pas tout de suite, majesté. Avant de te retirer dans tes appartements, tu feras donation solennelle de cette villa à Georgette.

La Briseville, en achevant sa phrase, regarda Poirier, qui, à son tour, regarda madame Saint-Joseph.

Tous deux croyaient que la Saint-Joseph allait bondir d'étonnement.

Digitized by Google

La Saint-Joseph baissa instinctivement la tête... Quand elle la releva, ce fut pour appeler d'une voix qui n'était pas sans quelque émotion sa fille Georgette.

— Georgette! Georgette! cria-t-elle.

Du bord de la rivière, la voix argentine de Georgette répondit :

— Me voici, maman, me voici !

— Viens donc, nous partons, mon enfant!

La Briseville se tourna vers Poirier et elle lui dit tout bas :

— Il ne faut pas que cela t'effraye...

Elle acheva sa phrase par cette autre phrase banale qui prenait dans cette occasion une couleur atroce...

— *C'est l'émotion inséparable d'un début.*

On monta ensuite dans l'américaine et l'on regagna Paris.

Georgette, qui était si triste en allant, se montra d'une gaieté folle au retour : en agitant une longue branche de pommier toute chargée de fleurs, elle chantait de sa charmante voix mille petits airs de romance le long de la forêt de Saint-Germain.

— Mais, qu'as-tu donc, Georgette, pour être si gaie? lui demanda sa mère.

— J'ai, qu'étant descendue, tantôt, comme vous savez, au bord de la Seine, j'y ai vu de jeunes filles agenouillées sur des pierres grises, qui lavaient sous des saules du linge dans la belle eau courante de la rivière.

— Eh bien?... je ne vois pas en quoi...

— Ces jeunes filles, maman, causaient, travaillaient, riaient, gazouillaient, chantaient avec un cœur!... et puis, l'eau est si claire... avec un cœur! « Vous êtes bien heureuses? leur ai-je dit... — Oh! oui, mademoiselle, m'ont-elles répondu. — Et vous gagnez beaucoup à laver ainsi à la rivière? — Nous gagnons notre

Digitized by Google

vie et nous avons pour nous le dimanche. » Elles gagnent leur vie et elles ont pour elles le dimanche... comprenez vous?... J'étais dans une surprise! dans le ravissement le plus profond... je les enviais... « Voulez-vous me recevoir blanchisseuse? voulez-vous que je sois des vôtres? » leur ai-je demandé presque malgré moi. D'abord elles ont cru que je voulais rire et me moquer d'elles. C'est que j'étais sérieuse, oui, maman, très-sérieuse, et j'ai insisté. Alors, voyant cela, elles m'ont dit : « Mais sans doute que nous le voulons. — Et je serai heureuse comme vous? — Vous le serez comme nous. — Eh bien! comptez sur moi, je serai blanchisseuse. » Et j'ai ajouté tout bas : « Et je ne serai plus actrice. »

— C'est une bonne plaisanterie, dit la Briseville quand Georgette eut fini.

— C'est une vérité, ma marraine...

— Tu te ferais blanchisseuse, toi! s'écria la Briseville : et tu l'entends et tu ne dis rien, Saint-Joseph?

Madame Saint-Joseph, en effet, ne disait rien; discrétion étrange! elle qui, dans tout autre moment, se fût portée aux dernières extrémités envers sa fille, si elle se fût avisée de parler de couturière, de blanchisseuse...

Poirier toussa.

— Je serai blanchisseuse, si toutefois maman le veut, ajouta Georgette.

— Nous verrons cela, dit madame Saint-Joseph. Laisse déraisonner cette enfant, Briseville...

La réponse déplut à la Briseville.

Georgette continua à chanter joyeusement jusqu'à la barrière en secouant sa branche de pommier.

Elle ne se doutait pas que la Briseville venait de la vendre à Poirier, pour lui être livrée au mois d'août,

Digitized by Google

sauf la ratification de sa mère, madame Saint-Joseph, qui reculait encore devant l'horreur du marché.

On sait que dès que le mois de juin commence à poindre sur l'horizon cotonneux de Paris. les spirituels habitants de la grande ville, nous venons de le dire, quittent en masse et par troupes leurs tristes nids de pierre, et prennent leur vol vers la campagne. Juin, par la même raison, est le mois où les théâtres commencent à se dépeupler. Les pièces à argent ont été jouées; les acteurs en renom gagnent la province. Les temps de famine biblique s'avancent pour les spectacles. Les vaches grasses sont mangées, les vaches maigres montrent leurs cornes. Ce fut à partir de cette époque caractéristique dans le calendrier théâtral que Poirier conduisit régulièrement deux fois par semaine à Maisons la champêtre madame Briseville, madame Saint-Joseph et Georgette. Ce fut aussi de ce moment-là que Félicien commença à pratiquer ce genre de vie nomade autrement fatigant stérile que celui auquel il s'était livré jusqu'alors, quoiqu'il parût difficile de perdre mieux son temps qu'il l'avait fait depuis le début de ses amours avec Georgette. Il allait connaître et professer ce que nous appellerions volontiers *l'existence sur un pied.*

Ses journées se passèrent sur les chemins grands, moyens et petits, qui vont de Paris à Saint-Germain et de Saint-Germain à Maisons. Par le soleil, par la pluie ou par le vent, il courait après Georgette, ne rentrant chez lui que pour manger un morceau à la hâte ou pour se coucher pour ne pas dormir. Mais quelques détails sont ici nécessaires avant de toucher à cette vie haletante, tourmentée, pleine de poussière, de boue et de félicités, accablante et heureuse, de galérien et de poëte, qui fait maigrir le corps et exalte la passion jusqu'au délire.

Digitized by Google

Le Lilas de Perse était arrivé de marasme en marasme au dernier degré de la phthisie littéraire : plus d'espoir pour lui d'en revenir. Les caractères neufs ne l'avaient pas sauvé. Il allait donc mourir. Ces braves conscrits de la presse qui avaient juré de tout démolir, rendaient le dernier soupir avant même d'entrer sérieusement en campagne. Et, particularité remarquable, un de ceux qui l'avaient fondé lui donnait ou lui laissait donner le coup de grâce. Et voici comment. Félicien, par la mort d'une vieille tante retirée depuis dix-huit ou vingt ans à la maison de santé de Sainte-Périne, avait hérité d'une somme de six mille francs. Quand ses copropriétaires du *Lilas* surent qu'il était devenu millionnaire à ce point, ils l'engagèrent à verser cette somme dans *la caisse* du journal, que ce cordial inespéré ressusciterait infailliblement. Six mille francs! quel avenir! on aurait des caractères encore plus neufs; on s'enrichirait d'une vignette sur bois; on promettrait même des portraits d'hommes célèbres en prime aux abonnés. *Le Lilas de Perse* donnant des primes! c'était beau comme l'antique. Félicien n'avait pas le droit de refuser ces six mille francs. Félicien se crut ce droit. La pensée que sa vie pouvait, d'un moment à l'autre, se doubler de celle de Georgette, pensée qu'il caressait avec cette imprudence commune à tous les jeunes gens, lui fit repousser tout nettement la proposition de ses copropriétaires. Alors ceux-ci le traitèrent d'avare, d'ingrat; ils allèrent même jusqu'à l'appeler éditeur! Les six mille francs ne furent pas attendris. Il ne se détacha pas un sou de la poche de Félicien, auquel l'outrage ne fut jamais pardonné. Cet acte de rigueur, de la part d'un de ses pères, tua radicalement le tendre *Lilas* : huit jours après on l'enterrait, et voici la note qu'on adressa aux abonnés gratis en manière d'épitaphe :

Digitized by Google

« *De hautes raisons administratives forcent les propriétaires du* Lilas *à suspendre indéfiniment l'envoi de ce journal. Ses nombreux abonnés recevront en échange, et à leur choix, jusqu'à la fin du trimestre : ou* l'Éventail, *journal d'été, ou* l'Écran, *recueil d'hiver, ou* le Magnolia, *feuille d'automne.* Et tout fut dit.

Au lieu d'acheter des livres d'étude, d'achever son droit, d'acquérir avec ces six mille francs les connaissances spéciales d'une profession, Félicien les appliqua à des dépenses perpétuelles de courses en voiture, ou en chemin de fer de Paris à Maisons, de Maisons à Paris; il les éparpilla en dîners pris dans le restaurant de la banlieue; mais il aimait, et quand on aime pense-t-on à l'argent? Croit-on que six mille francs finiront jamais? En passant devant la maison de Georgette, s'il voyait les volets fermés, elle est à Maisons, supposait-il, et il se rendait à l'embarcadère de la rue Saint-Lazare : deux heures après, il longeait les bords de la Seine, le cœur plein d'espérance, les regards tournés vers la maison de campagne de Georgette, cette maison qu'un instinct prophétique lui avait désignée le jour de sa longue course enthousiaste dans les champs. Souvent Georgette n'avait pas quitté Paris. Journée perdue : qu'il en perdait ainsi !

Ce n'était pas inutilement que Georgette avait dressé le plan des sentiers et des accidents de terrain qui lui faciliteraient les moyens de voir Félicien. Le temps était venu de profiter des bienfaits de cette topographie. Ils en profitaient tous les deux : à des signaux convenus ils se rencontraient ou dans le parc de Maisons, ou au bord de la Seine, qu'ils suivaient pas à pas, au bruit de l'eau frémissante sur le sable, et presque toujours le soir, quand la Seine est belle à cet endroit comme le Gange.

Digitized by Google

Ce fut aussi un soir, un soir de lune à demi voilée, après tous les propos d'amour que deux amants échangent en pareil cas, que Félicien, toujours de plus en plus irrité de la présence maudite de Poirier dans la maison, sollicita Georgette de renoncer à sa profession d'actrice, dernier mot que cette intrigue attendait pour devenir un drame.

— Que deviendrai-je? objecta Georgette bien doucement à Félicien.

— Vous prendrez un autre état. Il n'y a pas que celui-là.

— Mais lequel? En connaissez-vous?

— Il en est mille.

— Citez-m'en un qui fasse vivre une femme... Un instant j'ai eu la pensée de me faire blanchisseuse...

Félicien l'interrompit brusquement et presque brutalement :

— Blanchisseuse... vous!

— Vous voyez. Dites-moi vous-même une autre profession qui vous convienne davantage, je la prendrai.

— Mais actrice!... actrice!... c'est la dernière de toutes.

— Vous n'épouseriez donc pas une actrice?

— Je ne dis pas cela... mais, si je l'épousais, je voudrais la prendre jeune... avant que... mon Dieu! j'ai peur de vous offenser... je voudrais l'épouser tout de suite.

— Ce soir, n'est-ce pas? demanda Georgette.

— Ah! si c'était possible!... mais, oui, ce soir...

— Puisque ce n'est pas possible... laissez-moi ma profession qui nous fait vivre ma mère et moi.

— Jamais celle-là! s'écria Félicien, jamais!

La glace était rompue.

Digitized by Google

— Emmenez-moi alors avec vous, lui dit en riant Georgette, qui venait de mettre un pied dans l'abîme.

— Voulez-vous? Je suis prêt. Je parle sérieusement...

Georgette s'arrêta, effrayée de tant de résolution.

— Et où irons-nous?

— En Angleterre, répliqua résolûment Félicien. On y est en quelques heures.

— Mais quitter ma mère?

— Vous seriez avec moi...

— Et si vous me quittiez un jour?

— Oh! Georgette! comment cette pensée peut-elle vous venir? Moi, vous quitter! Regardez-moi... et répétez votre doute.

Georgette poursuivit alors :

— Nous partirions et nous nous arrangerions, n'est-ce pas, pour qu'on nous crût morts? De cette manière, on ne nous rechercherait pas, on ne s'occuperait plus de nous... Ah! voilà!... nous laisserions vous un habit et moi une robe sur le bord de la Seine... et l'on dirait : « Ils se sont noyés! »

— Sans doute!... votre projet est bon, excellent, Georgette.

— Oui, mais..., reprit tristement Georgette.

— Mais quoi? Renonceriez-vous déjà?...

— Comment vivrions-nous en Angleterre? car, enfin, il faut un peu vivre, si je ne me trompe...

— Je donnerais des leçons de français, de littérature...

— Et l'on gagne de l'argent à faire cela?

— Oh! beaucoup! beaucoup!

— Mais vous n'aurez pas des élèves tout de suite en arrivant?

— Oh! mais j'ai de l'argent pour vivre jusque-là...

Digitized by Google

Georgette soupira. Elle n'était pas convaincue.

— Oh! venez! venez! partons, ma Georgette chérie; fuyez cette maison exécrable où vous n'entendez du matin au soir que de mauvaises paroles et des propos corrupteurs.

— Quel rêve! dit Georgette en soupirant une seconde fois.

— Oh! non, que ce ne soit pas un rêve! reprit Félicien en couvrant de baisers les mains abandonnées de Georgette; que ce ne soit pas un rêve!

— Oh! que je le voudrais, et de toute mon âme!

— Eh bien! acceptez-vous de me suivre? acceptez-vous?

— Mon ami...

— Vous ne répondez pas? Répondez! L'exécution suivra immédiatement le consentement.

— C'est impossible!... ma mère!...

— Ah! vous ne m'aimez pas!... s'écria Félicien.

— Félicien! Félicien!

— Vous ne m'aimez pas, vous dis-je...

— Je ne vous aime pas!

— Un autre obtient tout de vous : il exige que vous soyez actrice, et vous l'êtes; il exige que vous veniez ici, et vous êtes ici...

— Ah! vous êtes méchant ce soir, M. Félicien. C'est vous qui ne m'aimez pas! Non! vous ne m'aimez pas.

— Cet autre sera votre perte!

— Que dites-vous?

— Il sera votre déshonneur! oui, votre déshonneur!

Félicien pleurait.

— Vous me désolez... Eh bien, partons! emmenez-moi!... Oh! ne pleurez plus! ne pleurez plus! Je ne veux pas vous voir pleurer! Faites de moi tout ce que vous voudrez...

Digitized by Google

La cloche de la Villa-Poirier sonna tout à coup le souper.

— On me cherche ! dit Georgette éveillée par l'appel de la cloche. Demain, revenez à la même heure... peut-être pourrai-je vous voir... Adieu !

— Non, restez !

La cloche sonna plus fort.

Georgette se détacha des bras de Félicien.

La cloche faisait un carillon affreux; c'est que Poirier avait faim.

Louis XIV ne voulait pas attendre : Poirier non plus.

La saison avait marché, les jours de printemps étaient devenus des jours d'été; les théâtres, suivant une progression contraire, au lieu d'aller du joli au beau, comme la saison, allaient du laid à l'effroyable; ce qui faisait de longs mais de terribles loisirs aux malheureux artistes. C'est le moment où ils quittent la flanelle pour prendre des moustaches; c'est le moment aussi où ils sont peu payés et le plus souvent celui où ils ne sont pas payés du tout. La *Gaieté* était alors dans une position critique : elle ne payait plus. Sans Poirier, la Briseville et la Saint-Joseph n'auraient pas acquitté intégralement les notes du boucher et du boulanger. Ces dames auraient été dans la nécessité, à la vérité si souvent reproduite, d'enrichir de leurs couverts et de leurs montres le musée de la rue des Blancs-Manteaux.

Mais Poirier était là, donnant des robes à la maison et du plaisir à tout le monde. Le mois d'août approchait, c'est-à-dire l'avénement de la crémaillère. Nous avons dit le programme de cette illustre journée. Elle s'avance, elle va paraître, elle vient : la voici.

Il est impossible de se figurer, à moins d'être Poirier lui-même, tout ce que Poirier dépensa de faste et de

Digitized by Google

mauvais goût dans cette fête d'inauguration. D'abord il y invita trop de monde; beaucoup trop. Mêlant sans discrétion et sans mesure le sacré et le profane, il réunit les artistes et les gens du monde parmi lesquels il avait sa clientèle comme tapissier : ses amis et ses pratiques. Il n'y eut pas alliance, mais tohu-bohu; la fusion était chimérique. Ne se formant pas une idée très-exacte de ce qu'on doit de procédés aux artistes de théâtre, les banquiers et les agents de change invités par Poirier tombèrent dans des licences de fort mauvais goût. Ils tutoyèrent trop vite. Des froissements sourds s'ensuivirent, et la fête n'eut son véritable caractère de plaisir, de gaieté et de liberté que lorsque les gens du monde furent partis et que le peu qui en resta fut convaincu qu'on ne le dispensait pas d'être un peu plus réservé. Malheureusement cet avantage se perdit bien vite, mais cette fois par la force des choses et, ainsi qu'on va le voir, par la faute de Poirier.

On soupa vers sept heures; à neuf heures les illuminations étincelèrent autour des arbres de la villa et dessinèrent les lignes si peu grecques du château. C'est à ce moment que Poirier, jusqu'alors assez convenable, donna l'exemple du débordement. Il disparut pour reparaître quelques minutes après habillé en Turc! en véritable Turc! Un homme qui reçoit et qui s'habille en Turc est un misérable. Cependant l'idée de Poirier, on va le voir, était assez fine, assez spirituelle au fond. Fatigué, depuis qu'il était au monde, d'entendre toujours dire : *Beau comme un Turc; gracieux comme un Turc; oh! le beau Turc!* Poirier soutint publiquement qu'il n'était pas d'homme, si laid qu'il fût, dont on ne pût faire un beau Turc à l'aide d'une culotte large, d'un turban et de babouches jaunes. Poirier, plein de cette conviction, s'était donc fait confectionner trente cos-

Digitized by Google

tumes turcs par le costumier du théâtre, et il les avait fait apporter secrètement à sa villa pour y être distribués à ses invités. Aussi la surprise devint de la stupéfaction générale quand on vit derrière lui venir à la file trente autres Turcs, trente invités qui avaient accepté ce déguisement avec la bonne volonté de gens capables de tout à la campagne. Tous ces Turcs se rangèrent symétriquement sur la terrasse, et ensuite Poirier les apostropha ainsi devant ces dames qui se tordaient de rire.

— Monsieur, que je vous désigne, est incontestablement vieux et laid en bourgeois : voyez-le en Turc, c'est un fort bel uléma, un magnifique uléma ; passons. Monsieur, Turc numéro deux, n'est que grave ; il a même l'air assez bête dans son costume habituel de ville ; regardez-le en Turc, n'a-t-il pas la dignité d'un muphti? Monsieur qui suit est d'une figure dure et même assez repoussante sous le chapeau rond et en redingote, il est admirable, il est terrible sous le turban : c'est un capitan-pacha !... Monsieur, au contraire, est un joli homme, mais d'une beauté fade dans ce cadre de favoris blonds quand il a la cravate blanche, le gilet de casimir et l'habit bleu : contemplez-le en Turc, n'est-ce pas un bel icoglan?... Enfin, il n'est pas un de nous, mesdames, et vous voyez que je ne m'excepte pas, qui, très-ordinaire et même laid à la ville, ne soit un beau turc habillé en turc. J'ai voulu déshonorer les turcs, acheva Poirier, aussi comiquement qu'il avait commencé : cette fête n'a pas d'autre but. Maintenant, reprit-il, pour rentrer dans notre programme, que chaque turc choisisse une odalisque et rendons-nous tous, bras dessus bras dessous, sur la pelouse, pour assister au spectacle du feu d'artifice qui va être tiré.

L'idée de Poirier, charmante au début, devint triviale

Digitized by Google

et même dangereuse à cet endroit : Turcs et odalisques, ça sentait furieusement le sérail, et après un galant souper, au mois d'août... les parfums du soir... un bal en perspective... l'orientalisme de Poirier, je le répète, était fort dangereux.

Du reste, qu'on se figure la Briseville et la Saint-Joseph au milieu de tous ces Turcs, et l'on ira aussi loin que nous en peintures hardies.

Que faisait Georgette pendant ce temps?

Georgette n'avait ni le cœur ni l'esprit à la fête. Elle avait promis la veille à Félicien, inquiet de toutes ces joies, de faire ses efforts pour le voir le lendemain ; mais malgré mille tentatives, mille ruses, mille prétextes, et l'on sait si une jeune fille qui aime en manque, il lui avait été impossible de s'esquiver sans être aperçue. Impossibilité que Félicien, placé en vedette de l'autre côté de la Seine pour suivre d'un regard consterné tous les incidents de la fête, n'admettait pas dans la jalousie et la colère qui lui brûlaient le sang. Toujours en défiance, et il avait ses raisons pour craindre, il lui semblait plus particulièrement ce jour-là que Georgette courait un danger. Cette fête odieuse, odieuse pour lui, s'enflammait d'heure en heure : il en jugeait aux mouvements intérieurs de la villa. D'ailleurs, il lui arrivait des récits de toutes parts ; pêcheurs, paysans, femmes des environs disaient ce qu'ils avaient vu en passant auprès du château, et ce qu'ils avaient vu ne rassurait guère Félicien.

Sans être jamais entré au château, Félicien en savait par cœur toutes les dépendances ; il connaissait, d'après Georgette, complaisante à l'instruire, la destination de chaque pièce ; ce qui lui permettait, pour ainsi dire, d'assister à la grande bacchanale. Il n'admettait pas, avons-nous dit, que Georgette ne vînt pas, se dérobant

Digitized by Google

un instant, lui dire : « Je suis ici et vous êtes là, vous pensez à moi comme je pense à vous; la fête, c'est vous, vous seul, Félicien. » Aussi Félicien se dévora-t-il le cœur sans avoir besoin du vautour de Prométhée, en distinguant, en analysant, en nommant même, à mesure qu'il les voyait se produire et se succéder, les épisodes de la fête.

Ils dînent, ils ont dîné, ils se promènent maintenant, la promenade est finie. C'est le concert, le concert a eu lieu. Voici le souper, le souper est achevé. Les illuminations commencent. Voici le feu d'artifice ! on s'y rend, il est éteint. Je pense que Georgette va bientôt quitter cet abominable repaire et rentrer à Paris. Minuit et demi !

Et en effet, entre minuit et demi et une heure, le bruit des voitures annonça le départ, et, mieux encore que le bruit des voitures, les chants alcooliques des invités traversant la forêt. Afin de mieux voir et de mieux entendre, Félicien s'était depuis longtemps placé sur le pont de Maisons, qui va d'une rive à l'autre de la Seine. De là, le cœur brûlé de jalousie, torturé par les soupçons, plein de rage, il vit s'éteindre peu à peu les torches, les flammes du Bengale, les illuminations de toutes couleurs, et le château s'éclairer, ce qui l'étonna prodigieusement, aux appartements supérieurs...

— Que veut dire?... se demanda-t-il avec terreur, que signifie?... Est-ce que madame Saint-Joseph passerait, — oh ! non, c'est impossible ! — la nuit au château? Georgette m'a juré de ne jamais y passer une seule nuit. Elle me l'a juré dans la même église où une fiction divine... un soir, souvenir éternel ! nous avait réunis.

Il poussa tout à coup un cri et monta comme un fou sur le parapet du pont.

— J'ai mal vu, se dit-il. Oh ! non, je n'ai pas mal vu,

Digitized by Google

se reprit-il aussitôt... De la lumière dans la chambre de Poirier!... Si Georgette, tandis que je suis ici... Mon Dieu! tuez-moi, ou ôtez-moi cette horrible pensée! Mais pourquoi me vient-elle?...

Sa vue, perçante comme deux rayons d'acier, sembla rapprocher le château pour lui laisser voir ses derniers mystères. Des rideaux s'agitent... la lumière vacille dans cette chambre : on dirait qu'un événement extraordinaire se passe...

Tout à coup, la croisée s'ouvre comme avec violence, et dans le cadre lumineux Félicien aperçoit Georgette et un homme...

Félicien tomba dans la Seine.

En tombant, entendit-il ce cri de désespoir parti du château?

— Félicien! à moi! sauvez-moi! sauvez-moi! sauvez moi!

. . . . . .

Le lendemain de cette journée néfaste, à peine le jour venu, la porte de la chambre de Félicien s'ouvrait sous une main émue, et une jeune fille, non pas pâle, c'est trop peu dire, mais blanche, meurtrie, blême, les cheveux mal entortillés, rejetés en corde au-dessus des oreilles, entrait précipitamment et tombait avec la lourdeur du plomb au pied du lit du jeune homme, en lui disant ces mots brisés, convulsifs :

— Partons! Je viens à vous, je suis à vous; partons!

Félicien se leva à demi, le corps voûté, le visage sillonné par une ligne de sang, et il lui dit, penché sur elle :

— Vous croyiez voir ici un cadavre... la mort n'a pas voulu de moi!

— Que dites-vous?

— Ah! oui, vous ne savez rien... cette nuit... je suis tombé...

Digitized by Google

— Je ne sais qu'une chose : partons! dit une seconde fois Georgette.

Le désespoir de Georgette était navrant ; sa détermination formidable.

— Partons! répéta-t-elle encore. Levez-vous!...

— N'est-il pas trop tard? lui demanda Félicien d'un accent qui voulait dire... qui voulait tout dire.

Georgette se précipita dans ses bras et lui dit en pleurant des larmes de feu sur sa poitrine :

— Je vous en supplie, levez-vous et partons.

Félicien la releva alors doucement et, en l'appuyant brisée sur son corps brisé, il lui répéta, mais avec une tendresse plus pressante que la colère la plus terrible, la plus exigeante :

— N'est-il pas trop tard?

— Ah! je vois que vous voulez ma mort, dit Georgette en s'éloignant sèchement des bras de Félicien qui restèrent ouverts. Vous ne voulez pas de moi... mais où irai-je? mon Dieu! où irai-je maintenant?... puisque... je n'ai pas de parents... Je ne veux plus retourner chez ma mère... je n'ai plus de mère... je n'ai plus rien... Oh! mais plus de théâtre surtout... oh! non... c'est l'enfer!... Oh! mon ami... vous qui écrivez, dites... écrivez que... je vous dirai tout bas des choses... Non! je ne dirai rien... cela fait peur!... cela fait peur. Adieu, adieu! puisque vous ne voulez plus de moi.

Félicien, qui ne s'était pas déshabillé, se leva et courut à Georgette égarée, folle d'esprit, de corps, de démarche... folle enfin!

— Où allez-vous?

— Vous le savez bien, répondit-elle d'une voix aride et nette.

— Vous tuer?

— Oui... mais oui...

Digitized by Google

— Mais alors... mais alors...

— Adieu !... Pensez à moi, Félicien... Vous savez l'église, la grande église des boulevards... chaque année, le 3 mai... Allez prier... le mois de Marie... le mois des fleurs... Oh! priez bien pour moi... vous savez l'encens... les fleurs... la musique... pauvre Georgette !

— Georgette, un seul mot...

— Mon ami...

— Cet homme?...

Georgette poussa un cri si aigu, si déchirant que Félicien crut qu'elle avait expiré. Il la prit mourante dans ses bras :

— Pauvre et bonne créature de Dieu, murmura le jeune homme plus pâle et aussi défaillant que son gracieux fardeau, elle va mourir!... Douleurs de la terre, vous êtes impitoyables! La misère dans l'enfance... la corruption attachée à sa triste jeunesse... et la mort, le suicide à seize ans!... Mais c'est pour moi, s'interrompit-il, la bouche pleine de larmes, c'est pour moi qu'elle va se tuer... Si elle ne m'aimait pas... elle avancerait d'un pas hardi dans cette route criminelle qu'elle veut fuir... elle se parerait de ses vices précoces comme de la couronne d'aubépine de l'infamie... Mon Dieu! je serai meilleur que vous... Oh! non, pas de blasphème!... je serai bon, mon Dieu! pour attendre le retour de votre justice sainte... elle viendra... je l'attendrai... Georgette! Georgette! vous ne mourrez pas : je ne le veux pas! Je prends votre vie comme elle me vient; je la ferai heureuse si je puis, loyale et pure, j'en réponds par ma mère... Vivez, oh! vivez!

Georgette avait peu à peu rouvert les yeux.

— Nous allons partir, voulez-vous? voulez-vous, Georgette?

Digitized by Google

Elle passa ses deux bras autour de Félicien. Ce fut sa réponse.

— Nous allons en Angleterre... en Angleterre où je vous ferai passer pour ma femme ; car il faut...

Georgette lui tendit la main avec fierté en lui disant :

— Vous le pouvez !

Félicien tomba aux genoux de Georgette.

— Vous le voyez, mon Dieu ! s'écria-t-il avec transport en se relevant, vous m'avez déjà récompensé : votre justice éclate.

Quatre jours après cette scène déchirante qui décida de la destinée des deux jeunes gens, ils étaient à Londres.

Comme Félicien possédait encore la plus forte partie de la somme laissée par sa tante, il n'envisagea pas avec trop de gravité la situation où il se mettait en se chargeant en pays étranger de l'avenir, de toute l'existence d'une femme. Et quel pays sous le ciel est plus étranger que Londres à cause du brouillard et de la langue, ces deux brouillards qui se succèdent sans cesse devant les yeux ou dans le cerveau de tout être qui n'est pas né Anglais ? Et le Français y est plus étranger encore, si c'est possible, que l'Espagnol et l'Italien : le premier très-sobre, acceptant fièrement la mauvaise destinée ; le second très-communicatif, très-insinuant, musicien, quand il n'est pas dessinateur, professeur amusant, toujours réfugié politique. Le Français est professeur aussi, mais professeur ennuyeux. Et puis, comme Félicien, il croit savoir très-bien l'anglais, et par conséquent être très-capable d'enseigner le français. Quel anglais sait-on ? L'anglais des livres, l'anglais de *Rasselas*, l'anglais du *Vicaire de Wakefield*, l'anglais de Paris ; c'est l'anglais des cuisiniers, des cochers et des chevaux qu'il faut connaître et qu'on ne connaît pas. Sans cet anglais,

Digitized by Google

autant vaudrait savoir à Londres le chinois ou le telinga.

Avec son anglais de bibliothèque, Félicien parvint très-clairement à ne pas se faire comprendre des gens dont il avait besoin, mais il se consola aisément de cette infortune en parlant du matin au soir avec Georgette, Georgette écornant avec lui la lune de miel. Logé dans un quartier modeste, ils vécurent, non pas avec économie : il n'y a pas d'économie possible à Londres pour un étranger, mais avec assez de prudence et de régularité. Pourtant, quand ils eurent assez marché dans Londres et aux environs, quand ils se furent suffisamment félicités de leur bonheur mutuel, ils furent forcés de s'occuper un peu de l'avenir; l'été s'était écoulé, l'automne touchait à son milieu : on allait se trouver en présence de l'hiver. L'hiver à Londres! L'encre se gèle en écrivant cette phrase polaire. L'hiver à Londres! Il n'est pas plus effrayant au fond de la Russie blanche qu'à Londres avec la misère.

Ce fut un soir d'automne, soirée aussi triste et aussi froidement brumeuse à Londres qu'une soirée d'hiver à Paris, que Georgette dit à Félicien :

— Je ne sais pas, mon ami, mais ce brouillard qui pénètre dans les appartements me donne un frisson. Nous ne sommes pourtant qu'au mois d'octobre. Qu'au mois d'octobre à Londres, naïve Georgette!

Félicien regarda la cheminée.

— Faire déjà du feu! dit-il.

Pour distraire Georgette, il lui parla de la France qu'ils reverraient un jour, bientôt peut-être..., dès qu'ils auraient acquis quelque petite fortune à Londres.

— Mais comment acquérir cette petite fortune? demanda Georgette en prenant dans ses mains les mains de Félicien.

— En travaillant, ma chère amie, en travaillant.

Digitized by Google

— Tu y penses sérieusement, n'est-ce pas? Nous n'avons plus que six cents francs, ajouta Georgette tout bas.

— Je travaillerai... je vais travailler..., reprit vivement Félicien, et en homme qui pose le pied sur un terrain qu'il voudrait fuir.

— Je n'en doute pas, mon ami, mais quand et à quoi?

— Mais je donnerai des leçons de français, de littérature, de...

— Il est temps, je crois, mon ami... Si nous allions manquer d'argent... nous ne trouverions pas de crédit, ici...

— Je commencerai demain.

— As-tu quelque élève en vue?...

— Pas précisément... mais je parlerai à un peintre français qui est à Londres depuis cinq ans... il m'indiquera... il me renseignera... J'irai le voir demain...

— Oui, n'est-ce pas, mon ami ? c'est singulier comme j'ai froid... Je suis sûre pourtant qu'on se promène encore sur les boulevards et aux Champs-Élysées, à Paris, comme en plein été. Y a-t-il à Paris de belles soirées d'automne !

— N'est-ce pas, Georgette?... Le jardin du Luxembourg...

— Meudon, Val-Fleuri, ajouta Georgette, Saint-Cloud, Saint-Germain...

— Et Maisons, dit Félicien avec une amertume qu'il ne put pas arrêter sur ses lèvres ironiques.

Georgette se fit tout à coup silencieuse.

Félicien, malgré lui, rouvrait la blessure qu'il portait dans le cœur ; la plaie dont il ne guérirait jamais... dût la fortune lui donner toutes ses jouissances, dût l'ambition le pousser aussi haut que possible ; plaie incura-

Digitized by Google

ble, parce qu'elle est la suite fatale de la faute commise par tous ceux qui vont demander autre chose qu'un plaisir passager, qui vont follement demander la paix conjugale à la femme créée pour le théâtre. C'est demander l'immobilité au vent, le calme à la tempête.

— Je ne vous ai pas encore dit, poursuivit Félicien, attaché à la chaîne éternelle de ce malheureux sujet de conversation, comment je ne mourus pas en tombant dans la Seine.

— Dites, murmura tristement Georgette : dites.

— Un bateau qui allait à Paris ou qui en revenait, je n'en sais trop rien, était amarré aux anneaux de fer de la pile du milieu. C'est une précaution de nuit sur les fleuves. Ce bateau était chargé de foin à une hauteur de vingt ou trente pieds; en sorte qu'en tombant je fus arrêté par cet obstacle, et que le seul mal éprouvé par moi fut une éraflure à la joue, que me fit une des cordes des amarres. C'est ainsi que je ne me noyai pas.

— En êtes-vous fâché aujourd'hui?

— Quand je remontai sur la berge, poursuivit Félicien, il n'y avait plus aucune lumière au château...

Georgette ne parlait pas.

— Vous étiez sans doute... partie pour Paris?

Même silence de Georgette...

Félicien éclata à la fin :

— Georgette! je veux savoir... je veux que vous me disiez... vous ne m'avez jamais dit...

Toujours même silence.

— J'ai le droit, s'écria l'inflexible Félicien, de savoir... Oh! la vie n'est pas possible, je le sens, l'amour n'est pas possible, rien n'est possible sans la connaissance absolue du passé d'une femme. Sans cette connaissance, l'amour n'est qu'une prostitution. Cette

Digitized by Google

connaissance est à la vérité de l'amour, ce que la révélation est à la vérité d'une religion. Georgette, répondez-moi... entendez-vous?... Répondez-moi !

— Mon ami, je souffre ce soir... j'ai une douleur là... très-vive...

Georgette toussa, et la sécheresse de cette toux surprit péniblement Félicien, qui, sans plus rien dire, embrassa Georgette au front et alla se reposer. Il était brisé.

Cette soirée ne fut pas bonne pour nos jeunes gens : Félicien ne ferma pas les yeux de toute la nuit; Georgette toussa beaucoup.

Londres s'éveilla le lendemain dans un brouillard du plus beau gris de souris : il ne devait durer que huit mois sous cette nuance.

Il était deux heures, c'est-à-dire déjà presque nuit, lorsque Félicien rentra chez lui, d'où il était sorti pour aller voir ce peintre de ses amis qui devait lui procurer de nombreux élèves.

— Eh bien?... lui demanda Georgette.

— J'ai vu mon ami, le peintre... eh bien ! il m'a dit que j'avais eu tort, en venant à Londres, de ne pas me munir de lettres de recommandation... « Sans lettres de recommandation, a-t-il ajouté, toutes les portes vous sont hermétiquement fermées... on est plus qu'étranger, on n'existe pas. » Il s'étonne que nous ayons pu trouver à dîner sans lettre de recommandation.

— Et qu'allons-nous devenir? s'écria Georgette.

— Je vais écrire sur-le-champ à Paris pour qu'on m'envoie dix à douze bonnes lettres de recommandation... et alors les élèves...

— Oui, hâte-toi, mon ami. J'ai le pressentiment... quand tu es là, je résiste au découragement ; mais quand tu n'y es plus... je suis prise d'une tristesse... mais d'une tristesse!

Digitized by Google

— Je calcule qu'en six ou huit jours je puis avoir ces lettres : tu vois, chérie, que le mal n'est pas aussi grand que... Mais tu es bien pâle, ma Georgette!... souffres-tu davantage?

— Je souffre extrêmement dans le haut des bras, dans la poitrine et là dans le côté. Ma respiration est un peu gênée aussi...

— Je ferai venir un médecin...

— Non, mon ami... les médecins sont si chers à Londres! et puis ce ne sera rien.

— S'il le faut, pourtant...

— Attendons encore quelques jours... mais viens, mets-toi là près de moi et parlons de la France; cela me fera du bien. La France!

Au bout de quinze jours d'attente, les lettres de recommandation demandées par Félicien n'étaient pas encore arrivées... et la maladie de Georgette ne diminuait pas... le médecin, appelé le vingtième jour, déclara que c'était une double inflammation des poumons causée par la température de Londres, trop froide, trop inerte, trop humide pour les organes de Georgette. Il indiqua quelques remèdes anglais, bons peut-être pour les tempéraments anglais, et il se retira.

Les souffrances de Georgette, jointes à ses propres souffrances morales, commencèrent aussi à altérer gravement la constitution de Félicien. L'insomnie le gagna; l'appétit disparut; la mélancolie l'envahit.

Enfin, au bout d'un mois arrivèrent, presque en même temps, ces lettres de recommandation si désirées, si attendues : quelle recommandation! Écrites par des gens qui avaient quitté Londres depuis Georges III, ces lettres étaient adressées à des personnes qui n'étaient plus en Angleterre, et même qui n'étaient plus au

Digitized by Google

monde. Il devait s'en trouver une à coup sûr pour l'amiral Nelson.

— Courage ! dit Félicien à Georgette, courage ! nous aviserons dans quelques jours, quand tu seras mieux, quand je pourrai sortir.

Mais ce mieux ne venait pas vite. A sa seconde visite, le médecin conseilla tout haut le retour en France. Il n'était même que temps. Georgette, en entendant cette proposition désespérée, se jeta au coup de Félicien et se lamenta : elle ne voulait pas partir dans cet état de détresse... rentrer à Paris en mendiant...

— Je ne vous y force pas..., dit le docteur ; mais, croyez-moi, ne passez pas le reste de l'hiver à Londres.

Et il se retira... mais avant de franchir l'escalier, il prit Félicien par le bras, le conduisit dans l'ombre et il lui dit à voix basse :

— Avez-vous de la fermeté ?

— Docteur !... parlez... Georgette est très-malade, n'est-ce pas ?...

— Sans doute... mais ce n'est pas tout ce que j'ai à vous dire...

— Achevez, monsieur...

— Vous êtes plus malade qu'elle ; et plus qu'à elle encore l'air de la France vous est nécessaire, indispensable. Voilà ce que j'avais à vous dire, acheva le docteur.

—Je suis comme elle malade de la poitrine? demanda Félicien.

— Oui.

— Mortellement? demanda Félicien.

Le docteur colla son oreille sur la cavité pectorale de Félicien, et dit :

— Répétez ce mot *mortellement :*

Digitized by Google

— Mortellement.

— Mortellement, répéta aussi le docteur en serrant la main à Félicien. — Il s'en alla.

Arrivés à Paris! il ne leur restait que deux cents francs, mais ils étaient en France, chez eux, dans leur pays... ils se croyaient sauvés. Ils louèrent une petite chambre rue Saint-Pierre Montmartre, au centre du Paris actif, du Paris du travail et des plaisirs.

La fatigue du voyage n'avait pas contribué à rendre à Georgette une santé bien difficile, peut-être impossible à rappeler. Après quelques faibles lueurs d'un rétablissement douteux, elle sentit l'accablement la gagner, et sa toux revint avec une implacable opiniâtreté. Elle n'alla plus qu'avec effort du fauteuil au lit et du lit au fauteuil, quelquefois, mais bien rarement, jusqu'à la croisée, pour arroser avec ses pauvres mains diaphanes les fleurs placées sur le bord de la croisée.

Félicien brûlait du désir de travailler, de gagner quelque argent pour procurer à Georgette les douceurs si nécessaires à une pauvre malade. Il alla trouver les quelques jeunes amis qu'il avait dans la littérature ; mais il les trouva à peu près dans la position où il les avait laissés en partant, c'est-à-dire exerçant une profession impossible, presque sans gloire, constamment sans profit, à coup sûr sans issue ; n'étant pas encore parvenus seulement à gravir la première marche des théâtres ou des journaux sérieux. Félicien comprit alors avec la clairvoyance d'une expérience chèrement acquise combien le moindre, le plus obscur des états, le plus effacé, mais appris, mais pratiqué avec constance, était un lot mille fois préférable à celui de compter sur son imagination pour vivre, pour vivre de la vie de tout le monde, et surtout pour faire vivre les autres. Il enviait incèrements le sort de l'ouvrier,

Digitized by Google

qui fatigue ses bras, mais qui est sûr de son pain; du commissionnaire qui use ses jambes, mais qui a un lit où se reposer jusqu'à la fin de ses jours. Oh! la poésie! la poésie! il la maudit. Elle n'est rien! blasphéma-t-il. La douleur l'égarait. La poésie n'est pas tout, aurait-il dû dire. Et il aurait eu raison.

Il découvrit une autre vérité dans cette voie désolée où il s'enfonçait de plus en plus. C'est que le bonheur gît dans l'ordre, n'est que dans l'ordre, et qu'il en était sorti. Appelez cet ordre considération, honneur, vertu, peu importe; appelez-le comme il vous plaira; la société est une machine organisée depuis des siècles; sa marche, c'est l'ordre; bravez-la, bravez-le, mettez-vous devant elle ou sous elle, vous êtes écrasés.

Il rentrait chaque soir dans sa mansarde accablé de marches stériles; toujours des promesses! toujours des promesses! Sa lassitude était quelquefois si grande, qu'il tombait dans un fauteuil et il y restait, tandis que Georgette n'avait plus la force non plus de se lever pour aller jusqu'à lui et l'embrasser. Elle lui faisait signe de la main. Pauvres enfants!

Au bout de quelques mois de cette vie qui s'en allait en lambeaux, parce que le cœur même ne la soutenait plus, Félicien surmonta sa répugnance et se présenta chez madame de Saint-Joseph. Héroïque effort!

— Madame a du monde à déjeuner, lui dit-on.

— C'est égal, je veux la voir.

On avait reconnu sa voix.

— Qu'il entre, puisqu'il en est ainsi.

Félicien entra.

Madame Saint-Joseph, la Briseville et Poirier étaient à table.

Poirier, en ce moment, enfonçait un couteau dans un pâté de foie gras.

Digitized by Google

Personne ne se dérangea en voyant entrer Félicien.

— Madame, dit-il à madame de Saint-Joseph, je désirerais vous parler en particulier...

— Ces personnes sont de ma famille, et je n'ai pas de secrets pour elles, répondit la Saint-Joseph.

Quelle famille!

— Eh bien! madame, je viens pour vous dire que votre fille est à Paris depuis plus de six mois...

— La mère et l'enfant se portent sans doute très-bien? dit madame Saint-Joseph.

— Votre fille est dangereusement malade, madame; je venais vous en prévenir, pour que vous décidassiez, dans votre sagesse de mère, si vous voulez...

— La recevoir chez moi?

— Non, madame, mais venir la voir chez moi.

— Chez vous! chez vous!

— Épousez-la, et puis nous verrons à lui pardonner, dit la Briseville, non moins révoltée.

— Je l'épouserais, madame, si j'étais en position de le faire.

— Vous avez bien été en position de l'enlever.

— Je ne l'ai pas enlevée, madame; je l'ai sauvée.

— Ah! le mot est heureux! s'écria la Briseville, je le retiens, il est panaché, le mot! sauvée!... sauvée de quoi? Dis donc, Poirier, monsieur sauve les mineures. Verse-lui un verre de la comète.

Poirier allait verser.

— Je l'ai sauvée précisément des obsessions infâmes de...

— Achevez, dit Poirier.

— De vos obsessions infâmes.

Poirier sortit ensuite un fragment de vieux journal plié dans son portefeuille, et lut ces lignes :

Digitized by Google

« Aujourd'hui, les assises ont condamné par contumace aux travaux forcés à perpétuité le nommé Félicien, jeune homme sans profession, pour avoir enlevé une fille mineure avec laquelle il est passé à l'étranger. »

Félicien se laissa tomber sur une chaise.

— Monsieur, vous avez rompu votre ban, termina Poirier en se coupant une seconde tranche de pâté!... Prenez garde!

Félicien se leva et sortit, comprenant qu'il ne pouvait pas demeurer plus longtemps dans la société de gens aussi vertueux.

Quand il rentra chez lui, Georgette avait le délire.

— Tu n'as plus que moi, ma pauvre chérie, lui dit-il sans qu'elle pût l'entendre; plus que moi sur la terre. Oh! mais je ne t'abandonnerai pas!

Ces mots qui, dans toute autre circonstance, n'eussent été que le complément banal d'une phrase, furent dits avec un accent, une précision qui aurait fait frémir...

— *Oh! non,* répéta-t-il plusieurs fois, *je ne t'abandonnerai pas.*

Une sueur de fièvre faisait fumer les draps de la pauvre Georgette; il se coucha près d'elle, écarta ses doux cheveux comme trempés par la pluie et l'appuya contre son cœur. Des larmes calcinées, des larmes sans eau filtraient le long de ses joues ardentes et profondément amaigries.

A minuit, Georgette, dont le délire augmentait, se mit à chanter des morceaux de son rôle dans la féerie. C'était déchirant de grâce et de suavité. Puis elle se leva pour vouloir danser le pas qu'elle dansait aussi dans la féerie : elle avait toujours les yeux fermés.

— Mon Dieu! mon Dieu! murmurait Félicien en la

Digitized by Google

retenant dans ses bras, ôtez-lui ce délire; je souffre trop! je souffre trop! c'est trop!

— Félicien! Félicien! appela-t-elle ensuite. Félicien!

— Chérie!

— Cette couronne est pour toi, vois-tu.

— Oui, chérie.

— Sais-tu ce que tu en feras?... Écoute-moi bien.

— Parle, chérie.

— Quand je serai morte... tu sais?

— Georgette! au nom du ciel!

— Qui m'appelle?... C'est toi!... Ce n'est pas cet homme affreux... n'est-ce pas? Laissez-moi! laissez-moi! laissez-moi!... cet homme est un misérable... Viens, Félicien! approche; je vais te dire tout bas... bien bas...

Félicien écouta, et, quand il eut écouté d'une oreille avide, il laissa tomber sa mourante et s'évanouit.

Il était jour quand il s'éveilla : les oiseaux chantaient sur la croisée de la mansarde au milieu des petites fleurs arrosées par Georgette... Mais Georgette était morte.

Félicien se leva en silence, ouvrit la porte en silence et descendit comme s'il n'eût pas voulu éveiller la malade.

La portière lui dit, en le voyant passer :

— Comment va madame?

— Toujours tout de même, répondit-il.

Et il sortit, marchant devant lui.

Paris était en fête : c'était un dimanche : toute la joyeuse population était dehors. Il alla se promener jusqu'à Vincennes où il vit des gens qui jouaient aux boules. Il ne revint que fort tard. Il mit un bouquet de violettes des bois sur le sein de Georgette et s'assit dans l'obscurité.

Digitized by Google

Toute la nuit un chien aboya dans la rue.

Il recommença le lendemain : il descendit encore sans bruit et à la portière qui lui adressa la même question que la veille : « Comment va madame? » il répondit encore :

— Tout de même.

— Mais vous ne paraissez pas très-bien, ajouta cette fois la portière.

— Oh! moi!... fit-il en souriant.

Et il sortit.

Il rentra ce soir-là de très-bonne heure ; il était si las, mais si las, qu'il pria la portière de le laisser s'asseoir un instant dans sa loge : il lui demanda un verre d'eau.

Une fois dans sa chambre, il se traîna de place en place jusqu'au lit de Georgette, colla sa bouche sur ses lèvres... quand il rouvrit les yeux... mais il ne les rouvrit plus.

N'avait-il pas dit à Georgette : « Moi, je ne t'abandonnerai pas. »

Deux jours après, le commissaire du quartier enfonçait la porte de la chambre.

Le commissaire écrivit sur son procès-verbal : « Outre deux cadavres, avoir trouvé un bouquet de violettes et une couronne. »

LÉON GOZLAN.

Digitized by Google

Poésie.

LA MER ET LE CIEL.

Regarde cette mer : pourquoi, bleue et limpide,
Étend-elle partout ses lumineux réseaux ?
A sa face pourquoi nulle ombre, nulle ride ?
C'est qu'un ciel calme et pur brille au-dessus des eaux.

Entre le ciel sans borne et la mer sans limite,
Un accord, un reflet règne éternellement.
D'heure en heure, la mer, miroir fidèle, imite
Chaque mouvant tableau qui passe au firmament.

Sous le nuage épais qu'un vent d'orage roule,
Le ciel se voile-t-il comme se ferme l'œil,
La sympathique mer s'assombrit, et sa houle
Rend au noir firmament nuit pour nuit, deuil pour deuil.

Le ciel se pare-t-il de sa couleur de fête,
A tous les horizons brille-t-il clair et pur ?
Au même instant la mer à son image est faite ;
C'est le même sourire, et c'est le même azur.

Digitized by Google

Admire cet accord, et dis, beauté que j'aime,
Si je m'unis à toi par un nœud moins réel!
Non, cher ange, entre nous l'harmonie est la même;
Mon âme est une mer, dont tes yeux sont le ciel.

Tes grands yeux adorés sont-ils voilés d'une ombre,
Triste pressentiment, souvenir douloureux,
Soudain mon âme souffre, elle pleure, elle est sombre,
Mon âme est une mer sous un ciel ténébreux.

Tes yeux de séraphin aux cils de blonde soie
Versent-ils du bonheur les sourires flottants,
Mon âme tout à coup s'illumine de joie,
Mon âme est une mer sous un ciel de printemps!

AUTRAN.

LES MARINIÈRES.

De profundis clamavi...

Novembre déroulait un crêpe sur nos fronts;
C'était son second jour, le jour où nous pleurons
Les âmes que la tombe enserre,
Le jour où les autels se tendent de drap noir,
Et dont tous les clochers sonnent, de l'aube au soir,
Le lamentable anniversaire.

A tous mes morts chéris quand j'eus donné des pleurs;
Quand j'eus renouvelé la couronne de fleurs

Digitized by Google

Qui pend à leurs croix inclinées,
Je vins errer, le soir, au rivage désert,
Et j'écoutai longtemps le lugubre concert
Des flots sur les grèves minées.

Or, tandis qu'un vent lourd amoncelait au bord
Les vagues, que la mer lançait avec effort
En se hâtant de les reprendre,
Dans leur tumulte immense où tout bruit se confond,
Voici ce que je crus entendre :

— O vous, pieux vivants, qui rendez en ce jour
Un solennel tribut de regrets et d'amour
Aux exilés de votre monde,
Vous qui songez aux morts sur la terre étendus,
Donnez un souvenir à ceux qui sont perdus
Sous les eaux de la mer profonde.

Eh! quoi! Pour n'être pas enfouis dans vos champs,
Vous avons-nous laissé des regrets moins touchants,
Des sources de pleurs moins amères?
N'eûmes-nous pas aussi notre place entre vous?
N'étions-nous pas vos fils, vos frères, vos époux,
O frères, ô femmes, ô mères!

Des tranquilles foyers qui nous virent enfants
Nous partîmes un jour. Nous semblions triomphants,
Nous rêvions conquêtes lointaines,
Mondes à découvrir aux limites des flots.
— Au revoir, dîmes-nous, nous partons matelots,
Vous nous reverrez capitaines!

Nous reviendrons vers vous, les deux mains pleines d'or,
Les uns, devant l'autel, jeunes et beaux encor,
Épouseront leurs bien-aimées;
Les autres, parvenus à l'arrière-saison,
Vieilliront au soleil qui devant leurs maisons
Mûrit les treilles parfumées.

Digitized by Google

Redescendus enfin de la mer et du vent,
Ils te retrouveront, trésor pleuré souvent,
Saint repos des vieilles familles !
Sous la tente accrochée aux souples tamarins,
Ils verront le dimanche, au son des tambourins,
Danser en rond les brunes filles !

C'était là notre espoir ; que sont-ils devenus,
Ces souhaits du départ, ces rêves ingénus,
Ces projets riches d'imposture ?
C'était là notre espoir, et voilà qu'aujourd'hui,
Roulé par l'ouragan, le flot roule avec lui
Nos pauvres corps sans sépulture.

Heureux, bienheureux ceux que la mort a surpris
Dans le foyer natal, près des parents chéris
Dont la main ferma leurs paupières,
Ceux qu'on enveloppa dans un linceul de lin,
Et qui furent couchés par un groupe orphelin
Sous le gazon des cimetières !

Ceux-là sur leurs tombeaux, quand revient le printemps,
Ont des gerbes de fleurs, ont des rayons flottants
Et des vols de blanches colombes ;
Ceux-là, dans un sommeil qui n'est pas sans douceurs,
Reconnaissent les pas des mères et des sœurs
Qui viennent prier sur leurs tombes.

Bienheureux tous ces morts ! Nous, hélas ! nus et seuls,
Dépouilles sans honneur, nous n'avons ni linceuls,
Ni croix, ni prières, ni tombes ;
Nous, avec nos vaisseaux, malheureux naufragés,
Nous fûmes tout à coup pêle-mêle plongés
Dans les liquides catacombes.

... Plaignez-nous ! plaignez-nous ! C'est là que nous dormons,
Sur un lit de varech, d'algues, de goëmons,

Digitized by Google

De débris de tous les rivages,
Au fond de cet abîme où s'élève en monceaux
Tout ce qu'ont englouti sous les pesantes eaux
Soixante siècles de naufrages :

Royaumes de la nuit que seuls nous connaissons,
Profondeurs où les corps pénétrés de frissons
Boivent le froid par tous les pores ;
De l'enfer maritime horribles cavités,
Où l'éternel roulis brise nos fronts heurtés
Au flanc durci des madrépores.

Près de nous, par troupeaux que nul n'a dénombrés,
Passent dragons squameux, phoques, chiens azurés,
Qui vont partout cherchant leurs proies.
Les morts les plus glacés tressaillent cependant,
Ils revivent d'horreur quand ils sentent la dent
Des mélandres et des lamproies.

Oh ! ne sachez jamais les formes et les noms
De ces monstres, armés de dards et de fanons
Et cuirassés d'écailles glauques ;
Oh ! ne sachez jamais ce qu'on entend là-bas
Quand ils viennent entr'eux se ruer aux combats
Avec des mugissements rauques.

Plaignez-nous ! plaignez-nous, ô nos frères vivants,
Qui restez, loin des flots, des écueils et des vents,
Au doux foyer de la famille ;
Dans la saison d'hiver vous qui venez, le soir,
Sous l'âtre hospitalier en cercle vous asseoir
Devant le sarment qui pétille.

Ah ! pouvions-nous prévoir, quand nous sommes partis,
Que nous serions, hélas ! loin de vous engloutis
Sous l'épais linceul des eaux noires ;
Et que les souvenirs que nous avions laissés,
Plus vite que des mots sur le sable tracés
Seraient rayés de vos mémoires !

Digitized by Google

Aujourd'hui, jour des morts, au moins songez à nous,
Vivants! en notre nom fléchissez les genoux;
Qu'un zèle pieux vous anime!
Invoqué par vos voix que le Dieu des pardons
Vous accorde la paix que nous lui demandons
Vainement du fond de l'abîme!...

— Le front dans les deux mains, et penché vers les flots,
Ainsi je recueillais les cris et les sanglots
Qui montaient de leurs gouffres mornes,
Tandis que ces flots noirs, moutonnés par les vents,
Ondulaient, comme autant de sépulcres mouvants,
Au-dessus de la mer sans bornes!

AUTRAN.

Digitized by Google

Nécrologie.

M. CLAY.

I

L'Amérique du Nord a perdu un des hommes qui marqueront le plus dans son histoire. M. Clay est mort à l'âge de soixante et quinze ans, chargé de travaux plus encore que d'années. Sa mort a été l'occasion d'une explosion unanime de regrets. C'est un deuil national. La république américaine s'aperçoit ou, pour mieux dire, avoue et proclame un peu tard que M. Clay était le plus grand citoyen qu'elle ait eu depuis ceux qui la mirent au monde. Il était sur la scène politique à peu près le dernier représentant de la génération qui avait immédiatement succédé à celle dont l'indépendance fut l'ouvrage. Il avait été le plus illustre au milieu de tant d'hommes éminents. Après avoir assisté aux funérailles de ses compagnons d'armes et de ses rivaux, il laissa la place libre à des générations qui continuent à leur manière l'œuvre immense commencée par leurs devanciers : celle de défricher et peupler le nouveau continent, celle de lui constituer dans le monde une politique qui lui soit propre.

Digitized by Google

M. Clay naquit en Virginie, dans l'État qui a fourni à l'Union la majeure partie de ses présidents, à commencer par Washington. Il vit le jour au milieu des luttes de l'indépendance, le 12 avril 1777. Son père était un respectable ministre de l'Évangile. Il eut le malheur de le perdre à cinq ans. Il resta avec une mère intelligente et affectionnée qui avait cinq enfants à sa charge, et point de fortune. Son éducation première fut fort négligée. Les jeunes gens qui s'élevèrent à l'époque où il aurait eu à fréquenter les écoles n'eurent pas, à beaucoup près, les mêmes ressources qu'avaient rencontrées les grands hommes de l'indépendance. Parmi ceux-ci, quelques-uns étaient allés chercher dans les universités anglaises ou continentales la plus forte culture que la jeunesse pût trouver alors dans le monde ; d'autres avaient eu des instituteurs d'élite venus de la mère patrie. Dans la méditation des monuments littéraires et philosophiques, l'esprit des uns et des autres s'était préparé aux affaires, leur caractère aux plus grandes difficultés de la vie publique. Quand M. Clay arriva à l'adolescence, les ressentiments soulevés entre la ci-devant métropole dépouillée violemment de sa suprématie, et les treize colonies qui avaient dû arracher leur émancipation par le glaive, ne permettaient ni qu'on envoyât la jeunesse américaine étudier dans la Grande-Bretagne, ni qu'on accueillît bien volontiers des sujets britanniques comme instituteurs dans les familles ; le continent européen était fermé par les révolutions ou la guerre, et les écoles américaines n'existaient pas encore ; le pays, qui avait énormément souffert, n'avait pu les organiser. La génération à laquelle appartenait M. Clay manqua donc de moyens de s'instruire, et c'est une lacune qui se fait remarquer en elle en plus d'une circonstance, un signe d'infériorité qui la distingue de celle des Hamilton, des Jefferson et des Madison. L'absence d'une instruction solide acquise lentement par le labeur de la jeunesse est un des défauts dont on efface difficilement la trace. Le jeune Henri Clay se borna alors à apprendre les plus simples éléments dans une école de village, où il n'allait même pas exactement ; car il lui fallait partager avec ses frères le soin de faire valoir le domaine paternel, et prendre part de ses mains aux travaux de l'agriculture. On l'appela le petit garçon du

Digitized by Google

moulin (*mill boy*), parce que c'était lui qui, monté à cru sur un cheval de ferme, apportait à moudre chez un meunier du voisinage le blé que consommait la famille. Quand il eut une quinzaine d'années, on l'envoya chez un droguiste de Richmond en Virginie ; mais il n'y passa qu'un an, et il entra comme expéditionnaire au greffe de la cour supérieure de chancellerie de l'État qui siégeait dans la même ville. Son intelligence vive et son heureux caractère firent remarquer le jeune scribe des hommes distingués que le courant des affaires amenait sans cesse à la cour, et en particulier du chancelier. On l'engagea à étudier le droit ; il s'y mit en effet, et à vingt ans il fut avocat.

On était en 1797. Alors se déclarait dans l'Union un mouvement dont les conséquences étaient fort peu prévues encore, mais qui devait, dans le courant d'un demi-siècle, prendre les proportions d'un des plus grands phénomènes accomplis par les hommes. Jusque-là, l'Union américaine, par le territoire que la population occupait, ressemblait, comme Voltaire l'avait dit de la monarchie prussienne, *à une paire de jarretières* étendue sur le rivage de la mer. C'était une lisière fort étroite qui, sur plusieurs centaines de lieues, de la frontière des possessions britanniques au bas de la Géorgie, se déroulait entre le pied des monts Alléghanys et l'océan Atlantique, sur des terrains presque toujours de qualité médiocre. Poussée par un secret instinct, la population des États-Unis, après s'être un peu remise des fatigues de la guerre, conçut le dessein d'aller porter la culture et la vie dans les régions plus fertiles, illimitées en étendue, situées de l'autre côté des monts. Quelques aventuriers qui s'y étaient rendus pour se livrer à la chasse, et quelques intrépides pionniers qui y avaient opéré quelques défrichements, malgré les plus grands périls, en racontaient les mêmes merveilles que rapportaient du pays de Chanaan les émissaires de Moïse. La connaissance qu'on avait des essais de colonisation tentés autrefois de ces côtés par les Français du Canada, et dont il restait quelques villages dans le vaste triangle compris entre l'Ohio, le Mississipi et la ligne des lacs, ne recommandait pas moins ces contrées à l'attention publique. C'était une passion qui se déclarait de se transporter dans

Digitized by Google

l'*Ouest*, nom vague qu'on donnait à ces espaces dépeuplés couverts d'une végétation luxuriante, nom qui, par son indéfini même, parlait à l'imagination, car il ne comportait d'autre limite que l'océan Pacifique, situé à une distance incalculable. Et pourtant on ne devait s'arrêter que lorsqu'on aurait atteint cet océan si reculé; que dis-je? on ne devait pas être arrêté, tout le montre aujourd'hui, par cet océan même.

Une fois avocat, le jeune Henri Clay, léger d'argent, mais plein de résolution et pourvu d'excellents principes, résolut d'aller à l'Ouest. Il se plaçait ainsi, sans en avoir conscience alors, dans le véritable courant de la civilisation et de la politique américaine; car ceux qui allaient à l'Ouest étaient, plus que ceux qui restaient sur le littoral de l'Atlantique, les dépositaires des destinées de la patrie. La partie de l'Ouest qui attirait de plus les regards était le Kentucky, jadis dépendance de la Virginie qu'on en avait détachée pour former un État; il n'y avait dans l'Ouest que deux États constitués encore, le Kentucky et le Tennessée, démembrement de la Caroline du Nord. L'État du Kentucky date de 1792, celui de Tennessée de 1796. Le premier était plus à la portée de M. Clay; il s'y établit dans la petite ville de Lexington. C'est là qu'il eut sa résidence tout le reste de ses jours, dans un domaine appelé Ashland, où plus d'un voyageur européen admis à son hospitalité cordiale a admiré la dignité simple de cet homme illustre, modèle du vrai républicain. Le Kentucky est l'État qu'il a représenté constamment dans les affaires publiques.

A l'époque où M. Clay y passa, l'État de Kentucky était l'extrême frontière du pays civilisé, une sorte de marche entre le pays occupé par les blancs et les forêts primitives dont les sauvages demeuraient les maîtres jaloux. Les mœurs et les usages y étaient à peu près ce qu'il avait fallu qu'ils fussent quelques années auparavant, lorsqu'on n'était pas certain que les arbres de la forêt ne cachaient pas derrière leurs troncs massifs des Indiens armés de la carabine ou du tomahawk pour assassiner les blancs. Les jeunes gens se formaient au récit des aventures périlleuses et héroïques du célèbre pionnier Boone, de ses émules moins brillants les Kenton, les Logan, les Moredock; les jeunes filles grandissaient en entendant le récit des traits

Digitized by Google

de courage dès matrones qui, en l'absence de leur mari, avaient défendu la maison palissadée, le mousquet à la main. On était d'ailleurs d'une race téméraire et impétueuse, parce que tous les habitants du Kentucky venaient de la Virginie et descendaient par conséquent des cavaliers qui primitivement avaient colonisé cet État. On portait toujours des armes, et on était prompt à s'en servir. En un mot, il y avait alors dans le Kentucky beaucoup de rixes sanglantes, mortelles, et le duel était passé dans les habitudes. Rien n'était plus fréquent que ces rencontres où l'on voyait même des hommes considérables dans l'État s'attaquer à coups de pistolet et de carabine.

Telle fut la population au milieu de laquelle avait à se faire une carrière ce jeune avocat sans patrimoine, d'une instruction extrêmement sommaire, mais admirablement doué par la nature, et perfectionnant les dons du ciel par les plus beaux efforts sur lui-même; car M. Clay avait cette qualité peu commune parmi les hommes du Sud, d'être maître de lui, et c'est ainsi qu'il était en mesure d'exercer de l'influence sur les autres. Ses débuts comme avocat furent couronnés de succès éclatants. Des cas de meurtre amenaient souvent devant le jury des personnes jusque-là estimées et honorées. L'éloquence du jeune avocat obtenait en leur faveur les verdicts les plus mitigés possibles. Ses plaidoyers n'étaient pas précisément remarquables par la science; un jurisconsulte exercé y eût trouvé fort à redire; mais Henri Clay plaidait ses causes avec âme, et c'était le moyen le plus sûr de gagner des jurés kentuckiens. Il avait un art surprenant pour deviner aussitôt à quelles sortes d'hommes il parlait, pour approprier son langage à leurs idées ou à leurs passions, et pour faire apparaître chaque argument au moment où l'effet devait en être le plus grand, tout comme un bon général d'armée qui fait donner ses diverses troupes à l'heure opportune. Je choisis à dessein ce terme de comparaison, parce que c'est ainsi que M. Clay déployait déjà sur la scène modeste des tribunaux du Kentucky une des qualités par lesquelles il a le plus brillé dans les assemblées délibérantes. Il préludait par là aux grandes opérations de stratégie parlementaire au moyen desquelles il réussit plus tard à déterminer l'adoption par le Congrès des mesures les plus importantes et

Digitized by Google

à clore des débats qui avaient profondément agité le pays, et quelquefois compromis le principe même de l'Union.

Les facultés de son esprit et ses connaissances allaient en se développant sans cesse dans l'exercice de sa profession, à laquelle il se livrait avec ardeur. Il avait naturellement une grande dextérité de raisonnement et d'argumentation. Il apprenait à analyser et à distinguer, à soulever habilement les incidents. Le fonds de sang-froid qu'il possédait lui donnait un immense avantage au milieu de ces hommes fougueux. Il eut donc bientôt une grande réputation dans le Kentucky; il y eut aussi beaucoup d'amis, parce qu'il était d'une nature bienveillante et généreuse, et d'une humeur agréable. Sa conversation, toujours frappée au coin du bon sens, était fort attachante; il a toujours aimé à conter, et il s'en acquittait avec beaucoup d'agrément.

A peine établi dans le Kentucky, il commença à s'occuper aussi de politique. En 1797, le peuple de Kentucky refaisait sa sa constitution qui n'avait pourtant que cinq ans de date; on sait qu'aux États-Unis ces refontes de constitutions sont fort communes, et elles s'y accomplissent selon des formes très-légales, sans ressembler en rien à des révolutions. Un des articles du programme sur lequel s'ouvrait la délibération publique était l'abolition de l'esclavage dans le sein de l'État. A cette mesure, il était entendu cependant qu'il ne pourrait être procédé que d'une manière graduelle. Le jeune avocat, avec les sentiments généreux qui l'ont toujours animé, avec le culte qu'il portait à la liberté, non-seulement pour lui, mais pour les autres, se prononça chaudement pour l'émancipation des noirs. Il écrivit dans les journaux pour persuader à ses compatriotes kentuckiens que le plus grand service qu'ils pussent se rendre à eux-mêmes était d'en finir avec l'esclavage; c'étaient les premiers essais de sa plume. Plût à Dieu que l'on eût écouté ce publiciste improvisé! L'émancipation est aujourd'hui une œuvre à accomplir dans le Kentucky, quoique ce soit une contrée où l'esclavage n'a pas l'excuse des nécessités de la culture, et l'esclavage est la seule cause qui a empêché cet État de faire les mêmes progrès que l'État limitrophe d'Ohio, situé de l'autre côté de la belle rivière de ce nom. En 1798

Digitized by Google

et 1799, sous la présidence du premier Adams, le pays tout entier fut agité par les projets restrictifs et coercitifs que le président de la république recommandait au congrès (le bill contre les étrangers et le bill sur la presse). Contre ces propositions une opposition formidable s'était formée sous la conduite de Jefferson. L'Union fut partagée en deux camps. M. Clay se rangea avec Jefferson sous la bannière libérale. Il fit des discours fort applaudis dans les réunions publiques de Lexington. Jusque-là cependant la politique n'était dans sa vie qu'un accessoire. Il donnait presque tout son temps aux devoirs de sa profession. Les clients lui affluaient. En 1803 seulement il cessa d'être un amateur en politique. En cette année, il fut élu membre de la chambre des représentants du Kentucky.

Il le fut d'une façon qui montre la justesse de la question que faisait souvent Napoléon quand on lui recommandait quelqu'un : « *Est-il heureux !* » demandait-il. Il y a en effet du hasard, ou de ce que notre faible intelligence juge tel, dans toutes les affaires humaines, et il y a des hommes qui ont la chance pour eux, de même que d'autres l'ont contre eux. M. Clay l'eut grandement en sa faveur dans son élection. En faisant son périple de candidat dans le district électoral, il tombe sur une compagnie de chasseurs qui exerçaient leurs carabines. C'étaient des hommes de poids dans le district ; car alors dans le Kentucky la carabine était en très-haute estime. « Eh bien, jeune homme, lui dit un des chasseurs, âgé de cinquante ans environ, qui avait l'air de Nemrod, et qui paraissait le chef de la troupe, c'est vous qui êtes le candidat dont on nous a parlé ; nous vous donnerons nos voix, mais à une condition, c'est que vous soyez bon tireur. — Qu'à cela ne tienne, j'en suis un excellent. — Vous allez nous en donner la preuve. — Impossible ! j'ai laissé ma carabine chez moi ; je ne me sers jamais d'une autre. — N'importe, voici la mienne : je garantis qu'elle est meilleure que la vôtre, et elle vous connaîtra si vous êtes un bon tireur. » Il n'était pas possible de reculer. On met le but à cent pas ; M. Clay ajuste, et la balle frappe au beau milieu. C'était le premier coup de carabine qu'il tirait de sa vie. Là-dessus, des amis de son compétiteur qui étaient dans l'assistance s'écrient : « C'est un coup de hasard,

Digitized by Google

qu'il recommence ! — Messieurs, reprend Clay avec sa présence d'esprit accoutumée, faites aussi bien que moi, et alors nous recommencerons. » L'argument paraît sans réplique aux chasseurs : Clay est reconnu pour un tireur de première force. Les voix de ces chasseurs lui assurèrent la majorité.

Dans la chambre des représentants du Kentucky, M. Clay remporta la palme. Il eut souvent à y manifester le sentiment d'amour pour la légalité dont il fut toujours animé. Il préserva en plus d'une circonstance les lois fondamentales de rudes atteintes qu'on voulait leur porter. Il y rendit un autre genre de services, ce fut de réduire les tentatives d'intimidation auxquelles se livraient quelques orateurs audacieux à l'égard de leurs collègues. Il lui fallut déployer à cet effet un vrai courage et une fermeté que rien n'ébranlât. De son ironie acérée, il châtia maints parleurs qui, pour mieux assurer un libre cours à leur langage insolent, insinuaient qu'un combat singulier était l'argument qu'ils gardaient en réserve. M. Clay a toute sa vie détesté l'oppression, de quelque part qu'elle vînt. Il a voulu la liberté pour sa patrie lorsque quelqu'une des puissances européennes a prétendu lui imposer des vexations; la liberté pour l'Amérique entière, du moment qu'il a été constaté que les nations qui y avaient des colonies n'y pouvaient maintenir leur empire que par la spoliation et les supplices ; la liberté pour ses compatriotes, quand il les a vus exposés individuellement ou collectivement aux procédés acerbes de quelque tribun ou de quelque chef audacieux ; la liberté ou le respect des règles de l'humanité pour les faibles, quels qu'ils fussent, blancs, noirs ou peaux-rouges, quand il apercevait que leurs droits étaient foulés aux pieds. Constamment il a réclamé envers et contre tous l'observation des lois, parce qu'il considérait que dans un pays qui a organisé son gouvernement sur les données d'une liberté politique presque absolue, la Constitution est un mensonge si ce n'est pas la loi qui règne sans partage. Amant de la liberté, il se sentait blessé lorsque la discussion s'écartait manifestement des limites tracées par les convenances, parce qu'il lui semblait, et avec raison, qu'au delà commence une tyrannie. C'est à ce titre uniquement qu'on le vit, non-seulement dans la chambre des représentants du Kentucky, mais

Digitized by Google

aussi plus tard dans des assemblées plus élevées, s'interposer pour réprimer les orateurs qui aspiraient à la domination en violant systématiquement les usages reçus et les règles de la civilité la plus élémentaire. Hors de là, M. Clay ne s'attaqua jamais personnellement à personne, car il était le moins querelleur des hommes, et il avait les relations les plus faciles.

Dans cette première apparition au sein de la législature du Kentucky, il fut conduit à avoir ce qu'on appelle une affaire d'honneur avec un de ces hommes emportés qu'il avait contenus dans de justes bornes; mais il avait tous les genres de courage, et quoique le duel lui parût une insigne folie, il pensa que dans l'état de l'opinion, et en Kentucky, il ne pouvait refuser la rencontre qui lui était proposée. Il fut forcé d'en subir d'autres plus tard avec des orateurs du congrès ou de la législature locale qu'il avait fait rentrer dans l'ordre.

Nous allons maintenant retrouver M. Clay avec toutes ses qualités plus mûries, et au milieu des difficultés du même genre, mais fort agrandies, sur un plus vaste théâtre. A la fin de 1806, M. Clay fut élu membre du sénat des États-Unis pour l'État de Kentucky. Cette fois cependant il ne fit que traverser le congrès. Il n'y passa qu'une session. Il remplaçait un membre démissionnaire (le général Adair) qui n'avait plus qu'un an à courir. Il eut occasion cependant de se faire remarquer dans le sénat des État-Unis par la sagesse de ses votes, par les lumières qu'il avait répandues sur plusieurs sujets en discussion, et par la verve avec laquelle il avait donné une leçon à un orateur présomptueux qui voulait à tout prix établir sa supériorité et la faire reconnaître par ceux de ses collègues qui étaient plus jeunes que lui; à une harangue prétentieuse et hautaine, M. Clay répliqua aussitôt en récitant une fable classique sur la pie, et en l'accompagnant d'un commentaire plaisant qui couvrit le personnage de ridicule et le réduisit pour quelque temps au silence. En 1807 il redevint membre de la chambre des représentants du Kentucky, et cette assemblée s'empressa de l'élire pour président. La démission d'un sénateur du Kentucky au congrès le fit entrer au sénat fédéral pendant la session de 1809-1810. Cette fois il était au congrès pour ne plus en sor-

Digitized by Google

tir; et pendant près d'un demi-siècle il ne s'est rien fait d'important dans la politique américaine sans qu'il y ait mis la main pour donner l'impulsion, améliorer les dispositions projetées, ou empêcher de grandes fautes. Le temps n'était pourtant pas arrivé où il devait se fixer au sénat des États-Unis. En 1811, quand le moment de la réélection fut venu, il préféra, à cause des événements qu'il prévoyait, devenir membre de la chambre des représentants au congrès, et les électeurs du Kentucky ne manquèrent pas de l'y envoyer.

En 1811, on apercevait à l'horizon les signes précurseurs d'une collision formidable entre les États-Unis et l'Angleterre. Les États-Unis avaient des griefs très-sérieux contre le cabinet de Londres. On sait que celui-ci avait inventé le blocus sur le papier, en vertu duquel le commerce des neutres était tenu de considérer comme bloqués tous les ports de l'empire français, ceux mêmes devant lesquels il n'y avait pas une escadre, pas une frégate anglaise. Sous ce prétexte, des croiseurs anglais avaient saisi des navires américains au moment même où ils quittaient le rivage national. Le cabinet anglais faisait plus : il s'était arrogé un droit de visite outrageant en lui-même, qui servait d'occasion aux violences les plus offensantes pour la dignité du peuple américain. On ne se contentait pas d'examiner les papiers de bord pour s'assurer si tel navire qu'on rencontrait dans la haute mer, et même au débouché d'un port américain, avait pour destination quelque port de l'empire français; on faisait une revue des matelots, on déclarait sommairement d'origine anglaise ceux dont on voulait s'emparer, et on les prenait de force pour le service de la flotte anglaise. On ne s'était pas contenté de faire subir cet affront aux bâtiments du commerce : une frégate américaine, la *Chesapeake*, avait été attaquée à l'improviste par une frégate anglaise, obligée de se laisser visiter, et on lui avait enlevé trois matelots. Ces procédés excitaient parmi la population indépendante et fière des États-Unis une indignation profonde. Le gouvernement la partageait; c'est l'illustre Madison qui était président alors. Les décrets de Berlin et de Milan de l'empereur des Français n'avaient pas moins révolté le patriotisme des Américains, et on avait agité la question de savoir si la jeune république ne dé-

Digitized by Google

clarerait pas la guerre d'un même coup aux deux colosses dont le choc ébranlait le monde. Mais l'empereur Napoléon s'était ravisé. Il était revenu, à l'égard de l'Amérique, sur les décrets de Milan et de Berlin. Il avait ainsi donné satisfaction au cabinet de Washington. La France était représentée alors auprès du gouvernement des États-Unis par un ministre habile et d'un grand sens qui avait éclairé l'empereur sur la direction qu'il devait donner à sa politique, et à qui sa loyauté avait gagné la confiance personnelle de plusieurs des chefs de la politique américaine, et particulièrement celle de M. Clay. Je veux parler de M. Sérurier. L'Angleterre, au contraire, ne voulait rien céder des exigences intolérables de ses ordres en conseil. C'était donc vers l'Angleterre que s'était tourné, en 1811, tout le ressentiment du gouvernement et de la nation des États-Unis.

Du moment où les mauvais procédés de l'Angleterre avaient été portés à un certain point de gravité et de durée, M. Clay avait pris sa détermination et s'en était expliqué. Il s'était prononcé pour la guerre, et il en fut dès lors un des promoteurs. Ce n'était point qu'il eût du goût pour la guerre. Elle répugnait au contraire à son esprit libéral et bienveillant, à sa sympathie pour l'amélioration de l'existence des populations, sur lesquelles il ne se dissimulait pas que devait, comme toujours, en porter le poids. Mais il y voyait cette fois la condition de la grandeur future de sa patrie. Il n'y a pas de grandeur pour un peuple qui a perdu la dignité, et un peuple la perd quand il courbe la tête sous des affronts. En tolérant les vexations réitérées de la Grande-Bretagne, l'Union américaine descendait au rang des États subalternes. Si elle n'était plus la colonie de l'Angleterre, elle en était le souffre-douleur, le jouet, une manière de vassale. Son indépendance, si chèrement conquise trente ans auparavant, n'était plus que nominale. Le caractère national, si entreprenant, si audacieux dans l'exécution de ses desseins, en était atteint à fond. Il perdait de son ressort en toute chose, même pour la conduite des entreprises intérieures. Voilà ce que M. Clay sentit, et ce qui le détermina à lancer son pays dans cette cruelle extrémité. Certes, de la part d'une nation qui ne comptait que 6 millions d'hommes,

Digitized by Google

qui était pauvre, dénuée de forces militaires sérieusement organisées, dont le littoral était absolument sans défense, il y avait de la témérité à entreprendre la guerre contre une nation qui était depuis Trafalgar la souveraine incontestée des mers, qui avait formé dans l'Inde et dans la Péninsule des troupes d'élite, et semblait disposer de trésors presque inépuisables. Il fallait s'attendre à une lutte terrible, il fallait se décider à des efforts désespérés. Mais ce n'est pas autrement que les grandes nations se forment : c'est ainsi qu'elles s'emparent de l'avenir. M. Clay acceptait, à la manière des sénateurs romains, une épreuve qui se présentait, qu'on n'avait pas cherchée, et qu'il fallait subir, sous peine de compromettre les destins de la patrie. Il y a de ces moments rigoureux dans l'existence des nations où elles sont obligées de recourir à la force, qui est devenue la dernière raison. La civilisation, a dit justement M. Cousin, est un composé de lumières et de force.

A la réunion du congrès qui eut lieu au mois de novembre 1811, on sentait qu'il fallait plus que jamais au fauteuil, dans la chambre des représentants, un homme d'un patriotisme inébranlable, d'un esprit éclairé, versé dans les affaires et d'une main ferme pour diriger les débats, qu'on prévoyait devoir être tumultueux. On jeta donc les yeux sur M. Clay, qui siégeait pour la première fois dans cette assemblée. A côté de cette grande raison de l'élire, ses collègues de la chambre des représentants en avaient une petite. Ils avaient parmi eux quelques orateurs que leur grossièreté ou leur arrogance rendait insupportables, natures indomptées ou tracassières qui ne cherchaient que les occasions d'insulter ou de blesser leurs collègues en masse ou en détail, sans qu'aucun président eût pu jusque-là les contenir. Le plus signalé de tous ces brouillons était M. John Randolph, planteur des bords du Roanoke, qui s'était approprié, par un procédé inusité en Amérique, le nom de ce fleuve, comme une sorte de titre de noblesse. Il n'avait pas l'excuse d'être un ci-devant chasseur de l'Ouest, un pionnier aussi mal léché que les ours avec lesquels il aurait combattu ; c'était un homme qui avait reçu de l'éducation, qui avait des ancêtres autant qu'on en a aux États-Unis, un aristocrate à belles manières quand il le jugeait bon, mais irritable

Digitized by Google

et vain, et fort impertinent quand on le contredisait; un homme de beaucoup d'esprit, mais de fort peu de jugement; un orateur souvent brillant, presque jamais sensé et jamais dans la mesure. M. Randolph, dans la chambre des représentants, était un fléau pour ses collègues. M. Clay avait la réputation d'exceller dans l'art de mettre à la raison ces individus indociles et incommodes. C'était un motif de plus pour que la chambre des représentants le chargeât de diriger ses discussions en qualité de président. Et en effet, M. Clay mit un frein aux divagations et aux emportements de M. Randolph, non cependant sans avoir à se prendre corps à corps avec lui; je parle ici non-seulement au figuré, mais au positif, car avec le temps il finit par y avoir un duel entre M. Clay et le planteur du Roanoke.

La guerre fut déclarée par le congrès à l'Angleterre le 18 juin 1812, conformément à la proposition du président, après des débats extrêmement vifs, que M. Clay conduisit avec beaucoup d'impartialité, mais où il eut besoin de mettre en action tout ce qu'il avait de fermeté, car la politique du président rencontra dans une fraction de l'assemblée des adversaires qui s'exprimèrent avec la dernière violence. Les États de la Nouvelle-Angleterre ne voulaient pas la guerre, et leurs représentants déversèrent à pleines mains le blâme et l'insulte sur l'administration et sur ses amis. Il quitta plus d'une fois son fauteuil de la présidence pour prendre part à la discussion, la remettre dans le droit chemin et y introduire des propositions utiles. Il contribua plus que personne à rallier une forte majorité à la déclaration de guerre. Avec lui combattaient, pour l'honneur national, des hommes qui ont laissé un nom respecté parmi leurs concitoyens, tels que l'illustre Calhoun, M. Cheves, M. Lowndes. Il ne put cependant pas déterminer toujours le gouvernement aux mesures qui eussent été les meilleures. Ce fut ainsi qu'on se mit en guerre sans un plan de finances, et de là sortirent toutes sortes d'embarras, non-seulement pour l'État, mais pour les particuliers, car on fut bientôt réduit au désastreux expédient du papier-monnaie, qui a ruiné le commerce.

Nous n'entrerons pas dans les détails de la guerre. Elle fut d'abord médiocrement honorable pour l'armée de terre des

Digitized by Google

États-Unis, qui cependant se releva plus tard par quelques faits d'armes, et qui à la fin se signala par l'éclatante victoire de la Nouvelle-Orléans, remportée le 8 janvier 1815 sur d'excellentes troupes. Elle le fut beaucoup plus pour la marine américaine, qui, avec un tout petit nombre de navires, trouva le moyen de livrer une suite de combats singuliers où le plus souvent elle obtint l'avantage, et où, lorsqu'elle fut vaincue, elle le fut avec gloire. Il n'avait tenu qu'à M. Clay de jouer un rôle éclatant dans la guerre elle-même. Le président Madison lui avait offert de lui donner le commandement de l'armée. C'est, disons-le en passant, un trait de mœurs, car, en Amérique, personne ne s'en étonna. M. Clay n'avait jamais servi. On peut croire cependant qu'un homme d'une pareille intelligence et d'un pareil caractère se serait façonné pour le moins aussi facilement que les officiers qu'on possédait alors dans l'Union à la conduite des opérations militaires qui convenaient le mieux dans la circonstance. M. Clay avait un fonds de courage personnel qui lui eût permis de figurer honorablement sur un champ de bataille. Il n'eût pas été aussi malheureux que le général Hull (1), qu'on nomma à sa place. M. Clay ne crut pas devoir accepter le poste qui lui était proposé, quoique c'eût été le moyen d'entourer son nom d'un grand lustre aux yeux du vulgaire. Il pensa qu'il serait plus utile dans les conseils politiques de la nation. Il refusa donc. Il resta président de la chambre des représentants jusqu'au moment où il y eut à négocier la paix pour laquelle l'empereur de Russie avait offert sa médiation, qui fut acceptée des deux côtés. M. Clay alors devint l'un des plénipotentiaires américains; ils étaient au nombre de cinq; ses collègues étaient des hommes éminents : M. Gallatin, dont la mémoire est honorée dans les deux hémisphères; M. J.-Q. Adams, qui a été postérieurement président des États-Unis; M. Bayard, qui a fourni une longue carrière comme sénateur, et M. Jonathan Russell, qui avait été ministre des États-Unis à Londres. La paix, sauf ratification, fut signée à Gand, à la fin de 1814. M. Clay avait fait écarter du traité une

(1) Cet infortuné général fut obligé de capituler à Detroit avec la totalité de sa petite armée, le 16 août 1812.

Digitized by Google

clause qui serait devenue très-gênante pour les États-Unis et eût donné lieu à des déchirements nouveaux avec l'Angleterre. Il s'agissait d'accorder à celle-ci le droit de naviguer sur le Mississipi, depuis son embouchure jusqu'à sa source. M. Clay, qui avait adopté pour un des articles de sa foi politique que tout lien de dépendance de l'Amérique envers l'Europe devait cesser, déclara formellement à ses collègues que si un pareil article figurait au traité, il n'y apposerait pas sa signature. Ce n'était point de sa part un coup de tête patriotique. Les instructions données aux plénipotentiaires l'autorisaient pleinement, car elles portaient qu'ils ne pourraient concéder à l'Angleterre le droit de naviguer sur une rivière quelconque dont le cours entier fût sur le territoire des États-Unis, et depuis l'acquisition de la Louisiane en 1803, le Mississipi était dans ce cas. Mais le traité de 1783, antérieur de vingt ans à cette acquisition précieuse, avait admis les deux nations sur le même pied à parcourir le Mississipi, et c'était pour les collègues de M. Clay un précédent d'après lequel ils se supposaient fondés à donner ce qui était réclamé d'eux. En cette affaire, M. Clay montra ce qui l'a si souvent distingué, une rare intelligence de l'avenir. La vallée centrale de l'Amérique du Nord, quelque déserte qu'elle fût en 1815 dans les dix-neuf vingtièmes de son étendue, n'en était pas moins destinée à devenir le principal siége de la puissance américaine. Elle l'est déjà au moment où nous écrivons ces lignes, car le dernier recensement a constaté qu'elle renferme la majeure partie de la population des États-Unis; elle le sera bien autrement dans un demi-siècle. En cette circonstance, il est bon de le remarquer, si M. Clay jugea mieux que ses collègues, il le dut probablement à la circonstance qu'il était lui-même un habitant de l'Ouest, de cette même vallée du Mississipi dont il se montrait préoccupé; il avait ainsi pu, mieux que ses collègues, réfléchir sur les avantages qu'offrait la possession de cette magnifique artère. Tout s'enchaîne dans la vie des hommes, dans celle des grands comme dans celle des petits, et c'est pour cela que pour personne il n'est indifférent de choisir le milieu où l'on doit passer ses jours, l'atmosphère qu'on doit respirer.

En attendant que la ratification fût arrivée de Washington,

Digitized by Google

M. Clay vint à Paris où il passa deux mois. Il y eut des rapports avec plusieurs des principaux personnages politiques de l'Europe qu'il y trouva réunis; il y connut aussi madame de Staël. Ce fut là qu'il apprit la victoire de la Nouvelle-Orléans. « Maintenant, dit-il, je pourrai aller en Angleterre sans m'exposer à des mortifications. » Il avait conservé de son séjour dans Paris des souvenirs très-agréables qu'il communiquait volontiers. Il retourna aux États-Unis par l'Angleterre, où il fréquenta aussi plusieurs des hommes les plus distingués.

Rentré en Amérique, M. Clay fut aussitôt réélu à la chambre des représentants qui le réélut aussi pour son président. Il fallait alors guérir les plaies de la guerre. Le pays était dans une grande détresse, mais il possédait un talisman avec lequel on est certain de faire reluire vite la prospérité. Il avait l'amour, la passion du travail; il avait des mœurs, il avait le sens de la liberté. Beaucoup de mesures furent adoptées par le congrès pour restaurer le crédit public et le crédit commercial, pour améliorer les communications intérieures, pour soutenir les manufactures qu'on avait été trop heureux de voir naître pendant la guerre, alors qu'on n'avait pas le moyen de s'approvisionner au dehors. En boune politique, il n'était pas possible de les laisser succomber sans quelque témoignage de sympathie et sans leur administrer quelque assistance. Dans ces affaires diverses, M. Clay était partout avec son activité incomparable et sa puissance de persuasion. Il fut plus que personne l'âme des délibérations sur la banque, sur les travaux publics (*internal improvement*), sur les douanes. Par sa banque, qui couvrira le pays d'un réseau de succursales, il espère ranimer les affaires. Par les travaux publics, il donnera l'impulsion aux défrichements, il rendra accessibles aux gens du littoral et aux colons venus de l'Europe les excellentes terres de l'Ouest, de cet Ouest dont son regard avait su apercevoir d'avance les développements merveilleux. C'est à cette fin particulièrement qu'il décide la construction aux frais du trésor fédéral de la *Route Nationale* qui part de Washington et se dirige droit de l'est à l'ouest jusqu'aux bords lointains du Mississipi. Par la législation douanière il se flatte de susciter bientôt des fabriques qui rivaliseront avec celles qu'il a admi-

Digitized by Google

rées dans le comté de Lancastre ou dans les Pays-Bas. Sur ce dernier point cependant il se méprenait ; son patriotisme lui représentait sous un faux jour les effets du système protecteur; il n'en apercevait que les avantages, il n'en voyait pas les inconvénients, qui pour sa patrie étaient réels, et il était porté à en exagérer les clauses, de manière à dépasser le but. Mais les hommes d'État de l'Europe entière qu'il avait pu entretenir étaient dupes alors de la même illusion. La protection douanière qu'on organisa en 1816 aux États-Unis était bien mitigée, en comparaison de ce qu'étaient alors les tarifs de la France et de l'Angleterre. Et enfin la douane se présentait comme le meilleur moyen de pourvoir le trésor fédéral des ressources qui y étaient indispensables; car, en élevant les droits dans une certaine mesure, on pensait accroître les recettes du trésor.

Au milieu de ces grandes affaires intérieures surgit une question de politique extérieure où M. Clay fit triompher une des idées qui lui étaient le plus chères, et la fit passer dans la politique des États-Unis, où, par une exagération à laquelle il est étranger, elle est désormais à l'état de menace et presque de défi contre l'Europe. Je veux parler de l'indépendance de l'Amérique espagnole. L'invasion de l'Espagne par les armées de Napoléon avait été le signal d'un soulèvement dans les vastes possessions espagnoles du nouveau monde ; mais on ne s'était pas soulevé pour le roi légitime : c'était pour l'indépendance même que l'on combattait du golfe du Mexique au cap Horn. L'insurrection avait été générale; elle avait eu des succès divers. Après la paix de 1815, l'Espagne parut un moment reprendre l'ascendant sur les indépendants de ses principales colonies, mais l'incendie qui s'était allumé était de ceux qui ne s'éteignent pas. L'Espagne pouvait exterminer les insurgés, il ne lui était plus donné de les soumettre. Sur la côte ferme, Bolivar, au Mexique, quelques chefs héroïques, comme Guadalupe, Victoria et Bravo, tenaient encore, mais ceux-ci seulement dans les montagnes. Plus au midi, sur les bords de la Plata, les affaires de l'indépendance étaient en meilleure voie. Les Américains du Nord ne pouvaient rester insensibles à tant d'efforts pour la liberté; c'était leur propre exemple qu'ils

Digitized by Google

voyaient imiter par leurs voisins. A la session de 1816-1817, M. Clay exprima hautement sa sympathie pour les insurgés et pour les jeunes républiques qu'ils tendaient à constituer. Il s'opposa à l'adoption d'un bill qui avait pour objet d'empêcher les citoyens américains de leur vendre des navires. A la session suivante, il renouvela ses démonstrations. L'appui qu'il donnait à l'indépendance des ci-devant colonies espagnoles produisit une vive sensation au dedans et au dehors. Le président, c'était alors M. Monroë, eut l'idée d'un expédient dilatoire. Il voulut envoyer des commissaires pour étudier sur les lieux les nouvelles républiques et s'informer de l'état des populations et de leur aptitude à la liberté politique. M. Monroë pouvait dire sans doute que c'était un gage de sympathie qu'il donnait aux ci-devant sujets de l'Espagne. Mais on pouvait lui répliquer que sa sympathie était bien voilée, qu'elle était timide, et qu'en tout cas elle serait stérile, car il y avait loin de là à la reconnaissance pure et simple des gouvernements de fait, et c'était la reconnaissance qu'il fallait pour inspirer à ceux-ci de la confiance en eux-mêmes. M. Clay voulut donc la reconnaissance des gouvernements de fait, et rien de moins. Il disait avec raison que la cour de Madrid ne serait pas fondée à se plaindre, puisqu'on aurait attendu, avant de reconnaître les indépendants, qu'ils fussent manifestement les maîtres chez eux, et que les troupes espagnoles eussent évacué le territoire. D'ailleurs il était d'avis de limiter la reconnaissance, quant à présent, aux provinces de la Plata, parce que c'étaient les seules qui possédassent l'indépendance de fait. En conséquence, au lieu de la somme de 30,000 dollars que demandait M. Monroë pour la dépense de ses trois commissaires inspecteurs, il proposa d'allouer 18,000 dollars pour un ministre des États-Unis auprès des provinces indépendantes de la Plata. La motion de M. Clay fut repoussée; mais son discours produisit une telle impression, que la cause des ci-devant colonies espagnoles de ce moment fut gagnée aux États-Unis. C'était en 1818. La session suivante était ce qu'on appelle la courte session (1).

(1) De deux années l'une, le congrès, réuni comme toujours, sauf convocation extraordinaire, le 1er lundi de décembre, se disperse de droit le 3 mars suivant.

Digitized by Google

L'ordre du jour était surchargé. On était engagé dans une discussion très-épineuse au sujet des barbaries commises par le général Jackson contre les Indiens de la Floride et des autres incidents de la même guerre. Il fut donc impossible de s'occuper matériellement de l'Amérique espagnole. M. Clay se borna à exposer que s'il se taisait, c'était pour recommencer plus résolûment que jamais aussitôt qu'il en aurait le temps. En effet, à la session suivante, il renouvela sa proposition, et, malgré l'administration, la majorité de la chambre des représentants se déclara pour lui. Le président tint bon, vraisemblablement parce qu'il craignait de jeter l'Union dans quelque querelle avec la Sainte-Alliance. Mais M. Clay reprit la question, avec un nouveau déploiement de sa plus belle éloquence, au commencement de 1821. Le 10 février, il proposa à la chambre des représentants de déclarer que la nation américaine prenait le plus vif intérêt au succès des efforts que les ci-devant colonies espagnoles faisaient pour conquérir la liberté et l'indépendance, et que la chambre des représentants était déterminée à soutenir le président s'il jugeait à propos de reconnaître les nouveaux États, car il s'agissait à ce moment de bien plus que les provinces de la Plata. La majorité de l'Amérique du Sud avait chassé les Espagnols. La proposition passa à 87 voix contre 68. M. Clay triomphait ; il était impossible de lui résister. Quelques jours après, en effet, le président envoyait au congrès un message pour la reconnaissance de ces jeunes républiques dont l'avenir devait tant tromper les prévisions de leurs amis. Le même président M. Monroë, poussé par l'opinion, insérait l'année suivante dans son message annuel cette déclaration, qui eut un grand retentissement en Europe, que les États-Unis considéreraient comme une attaque personnelle toute entreprise des puissances européennes pour rétablir le régime colonial sur le continent de l'Amérique là où les habitants l'avaient eux-mêmes aboli.

En cette circonstance, M. Clay a pesé d'un grand poids dans la balance même du monde. L'indépendance de l'Amérique est consommée ; le nouveau monde existe de lui-même et pour lui-même. La puissance des États-Unis s'en est accrue extrêmement; il est vraisemblable qu'elle s'en accroîtra bien davantage encore.

Digitized by Google

Les États-Unis sont maintenant les protecteurs, presque les suzerains du nouveau monde. Il est possible qu'ils en deviennent les propriétaires. Sans se trop laisser aller à l'imagination, on peut croire qu'il se constitue là un pouvoir gigantesque, couché comme un géant du pôle sud au pôle nord, et, dans cette attitude formidable, surveillant à la fois le vieux monde, et du côté de l'orient, c'est-à-dire de l'Europe, et du côté de l'occident, c'est-à-dire de la Chine et du Japon. En ce moment il n'y a pas aux États-Unis un garçon de quinze ans qui ne conçoive cette espérance pour sa patrie et qui ne l'exprime comme un événement infaillible, de même que les jeunes Romains, sous Fabius et Paul-Émile, étaient convaincus qu'ils allaient à l'empire universel.

Jusqu'ici M. Clay se présente comme un homme de mouvement, pour parler la langue politique en usage parmi nous. Il l'est avec toute la mesure et la sagesse que comportent les temps et les lieux. Il n'est jamais factieux ni démagogue, jamais un vain agitateur. C'est un homme d'État qui a conscience des destinées de la démocratie à laquelle il appartient, qui les annonce et les prépare. Désormais son génie prend un autre tour. Il a donné une base à la politique de son pays ; il a ouvert l'espace indéfini à la brûlante activité de ses compatriotes. L'impulsion est communiquée à ce grand corps; il reste à régulariser le mouvement, afin qu'il ne devienne pas désordonné et tumultueux. Il faut même le contenir, afin qu'il ne soit pas précipité. Il faut empêcher les passions politiques de changer en une confusion ce qui doit être une marche majestueuse. M. Clay, à partir de cette époque, se montre principalement comme un modérateur et quelquefois comme un homme de résistance. C'est ce que va nous apprendre le reste de sa carrière.

II

Nous avons suivi M. Clay jusqu'au moment où les États-Unis eurent reconnu les ci-devant colonies de l'Amérique espagnole et portugaise comme des États indépendants, et assumé la garantie de l'indépendance du nouveau monde par la déclaration solennelle qu'ils regarderaient comme une agression di-

Digitized by Google

rigée contre eux-mêmes l'intervention des puissances européennes dans les affaires de leur continent. M. Clay avait été le promoteur de cette politique qui était grande, hardie, mais non pas téméraire. Il avait senti, et c'est exposé au long dans ses discours au congrès, que la sainte alliance formée par les souverains de l'Europe, quelque prononcée qu'elle fût pour le principe absolu de la légitimité, serait loin d'être unanime pour une croisade destinée à rétablir en Amérique l'autorité, légitime à son point de vue, de la couronne d'Espagne ; que chacun des souverains avait ses propres embarras qui l'absorbaient ; que la première des puissances maritimes, l'Angleterre, au lieu de favoriser cette entreprise de restauration, y serait opposée, car elle avait manifestement encouragé les indépendants ; et l'émancipation de l'Amérique du Sud importait visiblement au développement de son commerce, qui était pour elle l'objet d'une sollitude constante. L'heure de l'indépendance avait sonné pour l'Amérique espagnole, et s'il appartenait à quelqu'un de donner l'exemple de la reconnaître, il est facile de comprendre que c'était aux États-Unis. C'était pour leur propre indépendance une garantie de plus, garantie qui n'était pas absolument inopportune à une époque où les souverains de l'Europe possédaient des armées nombreuses et aguerries dont ils ne savaient plus que faire, et où, par une réaction passagère contre la révolution, l'on caressait volontiers les idées de restauration les plus exagérées et les plus déraisonnables. L'indépendance de l'Amérique espagnole devait être pour les États-Unis un titre de plus à être comptés dans l'aréopage des puissances. De cette manière, en effet, ils cessaient d'être dans le monde une sorte de phénomème solitaire, tout à fait unique en son genre, une anomalie inquiétante et de mauvais exemple; ils devenaient les chefs d'une armée qui, on pouvait le croire alors, deviendrait imposante, la tête d'un grand corps. Enfin l'indépendance, en coupant court à la politique commerciale arriérée en vertu de laquelle le cabinet de Madrid avait tenu les colonies espagnoles séquestrées du monde entier, devait présenter des avantages particuliers aux États-Unis, les plus proches voisins des futurs États. On pouvait même espérer de rendre plus grands ces avantages, si l'on

Digitized by Google

prenait les devants sur les autres puissances et qu'on fût les premiers à tendre aux ci-devant sujets de l'Espagne une main amie qu'ils seraient heureux et empressés de saisir.

L'heure de l'indépendance avait si bien sonné pour les colonies espagnoles, que l'empereur Napoléon y avait songé, non en philosophe ou en discoureur, mais en homme politique, en souverain qui mettait l'acte immédiatement au bout de la pensée. C'est un fait peu connu, mais certain, et dont il serait aisé de produire la preuve irrécusable, que lorsque Napoléon relâcha de Valençay Ferdinand VII et lui rendit le trône des Espagnes, il donna l'ordre à son ministre à Washington, l'honorable et digne M. Sérurier, de notifier authentiquement l'indépendance des colonies espagnoles du continent américain, et d'offrir des subsides en argent et des secours de tout genre aux chefs des indépendants. Cette nouvelle, communiquée aux insurgés, ne contribua pas peu à affermir leur résolution, et elle exerça sur l'opinion aux États-Unis une influence considérable.

Ainsi, après avoir pris une part aussi grande que qui que ce fût à la déclaration de guerre de 1812 contre l'Angleterre et à la direction des affaires publiques pendant la guerre, après avoir de cette manière affermi l'indépendance de la patrie, qui, depuis les violences systématiquement pratiquées par le cabinet de Londres envers le pavillon américain, avait besoin de cette sanglante confirmation, M. Clay venait de donner à son pays une politique nouvelle, le protectorat du nouveau continent tout entier. Ce n'était plus la politique de Washington, qui consistait à ne jamais s'immiscer dans les affaires des autres. Mais aussi on avait secoué la faiblesse dont on était affecté au lendemain de l'indépendance, alors que Washington parlait et agissait dans cet esprit de prudence extrême. L'Hercule était encore bien jeune à l'époque où M. Clay lui faisait prendre cette attitude d'athlète, mais il s'était déjà, d'un bond intrépide, élancé du berceau, et il avait essayé ses forces. C'est une loi générale que tous les êtres qui ont de la force étendent l'espace qu'ils occupent et augmentent, par un rayonnement continuel, l'influence qu'ils exercent. L'expansion est une de leurs manières d'être obligées. Les nations n'échappent point à cette loi. Toute nation dont les forces se développent est ambitieuse, et une na-

Digitized by Google

tion sans ambition est une nation qui décline. Ce serait donc une politique chimérique que de conseiller à une nation en croissance de pratiquer l'abnégation et l'humilité. Tout ce qu'on est raisonnablement fondé à attendre de ces grands corps quand la séve y est montante, c'est la modération dans leurs prétentions ; c'est d'exercer leur vigueur dans le sens de quelqu'un des grands principes de la civilisation, de ne pas outrager la justice, de se conformer au droit des gens. C'est bien ainsi que l'entendait M. Clay, non pas seulement dans son for intérieur; car ses discours, ses actes, ainsi que les inimitiés qu'il a bravées en soutenant avec une fidélité admirable la cause de la modération, attestent à quel point il voulait que l'Amérique, en arborant la grande politique qu'il lui avait recommandée, se montrât animée du respect des principes. Il a été toute sa vie un des hommes qui se sont le plus opposés à l'esprit de conquête, au débordement de l'esprit militaire au dehors et au dedans. Toute sa vie il a été l'homme modéré par excellence, ne se laissant intimider ni par les menaces ou l'arrogance de l'étranger, ni par l'insolente clameur des partis. C'est lui qui, en prenant congé des plénipotentiaires anglais, après la signature du traité de paix à Gand, leur adressa ces belles paroles : « Nous venons de signer avec vous, messieurs, un traité qui met fin aux hostilités et qui laisse notre patrie en jouissance de ses droits. Nous n'avons pu obtenir de vous la reconnaissance explicite de la liberté des mers, parce que, à la fin de la guerre, après la chute de Napoléon, nous nous sommes trouvés seuls et sans amis contre vous, qui aviez la sympathie de toutes les puissances. Mais nous ne renoncerons jamais à cette liberté qui nous est chère, et vous pouvez tenir pour certain que le jour même où vous auriez recommencé vos vexations, nous recommencerions la bataille. » Mais ce même esprit d'équité suprême, il n'hésita jamais à le retourner au profit de l'étranger. Il se mit en travers toutes les fois qu'il vit le gouvernement de son pays afficher des prétentions hautaines envers les autres nations, ou les chefs de parti, pour se faire de la popularité, précipiter le pays dans des entreprises d'invasion. On en a eu la preuve solennelle en vingt occasions. On l'eut notamment vers la fin de 1834, après la proposition extravagante que le

Digitized by Google

général Jackson avait lancée contre la France dans son message annuel, de mettre l'embargo sur les navires français, ou de leur courir sus, si l'on ne s'empressait de payer les 25 millions de l'indemnité convenue, mais non ratifiée par les chambres. On l'a eue non moins éclatante dans toutes les occasions où il s'est agi de dépouiller le Mexique de quelqu'une de ses provinces. M. Clay aurait voulu que l'union ne prît ni à cette république voisine ni à personne un pouce de terrain. En cela, il resta religieux observateur de la politique de Washington ; il respectait religieusement les droits d'autrui, pour qu'on respectât ceux de son pays à l'égard desquels il avait la fermeté la plus inébranlable. Le seul changement qu'il apportait aux traditions léguées par le père de la patrie était de rendre l'Union américaine solidaire de tout le nouveau continent du moment que l'indépendance de celui-ci vis-à-vis de l'Europe pouvait être en question. Et il appartient à des Européens de le reconnaître, ce n'était pas une politique de don Quichotte, c'était une politique fort avisée, une politique prudente en même temps qu'elle était généreuse.

Les occasions de manifester avec énergie ses sentiments conservateurs ne se firent pas attendre. L'attention des Américains, depuis l'acquisition de la Louisiane, était tournée du côté de la Floride qui était comprise entre la vallée du Mississipi et la Géorgie. Les États-Unis convoitaient aussi d'autres possessions espagnoles trop voisines du Mississipi par la rive droite pour n'être pas nécessaires à la nation à laquelle le Mississipi appartenait. On était en pourparlers avec l'Espagne pour obtenir à prix d'argent la cession de la Floride, qui entre ses mains était parfaitement stérile, et où l'on signalait une position navale du plus grand prix pour les États-Unis : l'excellent port de Pensacola, la meilleure station, la seule bonne sur le continent, de tout le golfe du Mexique. En 1818, quelques meurtres commis par des Indiens Creeks et Seminoles établis sur la lisière de la Floride, meurtres provoqués par les méfaits des blancs, qui assassinaient les Indiens et leur dérobaient leurs troupeaux, appelèrent de la part des États-Unis une démonstration répressive. On en confia le soin au général Jackson, le héros de la victoire de la Nouvelle-Orléans, qui avait déjà ru-

Digitized by Google

dement mené les Indiens pendant la guerre de 1812, et qui même s'était momentanément alors emparé de Pensacola, au mépris du droit des gens. Le général Jackson était l'homme le plus mal choisi pour la pacification à opérer entre les blancs et les Indiens. Avec lui, il était évident que l'affaire allait tourner à l'extermination des indigènes. C'était un très-bon militaire, mais un des caractères les plus emportés qu'on eût vus. Il était impitoyable envers l'ennemi. Il ne respectait rien pour arriver à ses fins, qui étaient de détruire les Indiens. La guerre des Seminoles et des Creeks fut marquée par des atrocités envers ces malheureuses tribus, par des violations scandaleuses du droit des gens envers les Espagnols. Jackson attira dans son camp les chefs des Indiens en hissant un faux pavillon, et dès qu'il les tint prisonniers, de sang-froid il donna l'ordre de les pendre à une branche d'arbre. Les Indiens furent tous traités comme des bêtes fauves. Deux Anglais furent saisis, l'un parmi les Indiens, l'autre sur le territoire espagnol. Le premier, Ambrister, n'était pas en armes, et il allégnait qu'il était commerçant, ce qui était vrai; l'autre, Arbuthnot, était accusé d'avoir informé les Indiens des droits que leur conférait le dernier traité de paix signé à Gand, ce qui n'était pas un si grand crime; car le traité de Gand subsistait, et il pouvait se croire à couvert en demeurant sur le territoire espagnol où il faisait le commerce. Jackson les livre à un conseil de guerre qui d'abord les condamne, mais qui ensuite, sur une nouvelle appréciation des témoignages, révoque la sentence à l'égard d'Ambrister. Jackson les envoie tous les deux à la potence, et adresse au gouvernement un rapport où il affirme qu'ils ont été légalement jugés et légalement condamnés. Puis sur un prétexte frivole, il entre en Floride, quoique les États-Unis soient en pleine paix et en négociations amicales avec l'Espagne, et malgré les ordres formels qu'il a de Washington. Il s'empare de la forteresse espagnole de Saint-Marc, sans que rien l'y provoque de la part des Indiens qui étaient dispersés et en fuite. Le gouverneur de la Floride lui écrit de Pensacola pour se plaindre de ces hostilités. Jackson, pour toute réponse, retourne sur ses pas, s'empare de Pensacola, et réduit par la force des armes la forteresse de San-Carlos de Barrancas.

Digitized by Google

Une nation du sein de laquelle il ne s'élèverait pas quelque voix puissante pour flétrir un pareil enchaînement de cruautés et de violences serait au moment de perdre sa liberté, et elle mériterait un pareil sort. Cependant, fait étrange dans les conseils de la république, on hésitait à critiquer le général Jackson. Il était environné d'une éclatante auréole de popularité, à cause de la victoire de la Nouvelle-Orléans. On craignait l'incroyable emportement de son caractère, qui ne connaissait aucune borne. M. Monroë, soit qu'il le redoutât, soit par concession à l'esprit de parti, gardait pour lui des ménagements extrêmes; plusieurs meneurs du parti démocratique qui avaient l'oreille du président caressaient l'idée d'exploiter la renommée du général afin de réussir aux élections prochaines en le prenant pour leur candidat. Un représentant de la Géorgie se décida pourtant à prendre l'initiative d'une proposition qui tendait à l'expression pure et simple d'un blâme, et le comité chargé de l'examen de la proposition y donna son assentiment. Ce fut une des plus chaudes discussions dont ait retenti la chambre des représentants au congrès. Trente et un orateurs prirent la parole. M. Clay parla deux fois. Il estimait le courage et l'aptitude militaire du général. Il excusait même les ébullitions de ce caractère fougueux qui se jetait tête baissée dans des aventures qu'on appelait dans l'Ouest des duels ou des rencontres, mais qui ailleurs eussent été qualifiées par les termes les plus sévères du code pénal. Il ne pouvait pourtant tolérer des actes qui détruisaient l'autorité de la loi, violaient la constitution et insultaient à l'humanité. Il fut très-éloquent dans la discussion où il apprécia la conduite de Jackson. Il rendit hommage dans les meilleurs termes à ses services passés, mais il conjura l'assemblée, au nom de la liberté de la patrie, de montrer, par un ordre du jour motivé (1), qu'elle n'approuvait pas ces actes de violence et d'insubordination qui autrement seraient des précédents fort périlleux. Son effort fut impuissant. Les amis de Jackson, joints aux fidèles de l'administration, l'emportèrent; la proposition du comité fut écartée par la majorité.

(1) C'est ainsi qu'on peut traduire ce que, dans le langage parlementaire des États-Unis, on appelle une *résolution*.

Digitized by Google

Le général Jackson vint quelque temps après à Washington. M. Clay, pour lui montrer qu'il n'avait fait qu'obéir au sentiment du devoir, qu'il ne l'avait blâmé qu'à regret, et qu'il conservait pour lui les sentiments de cordiale estime dont, au surplus, ses discours étaient pénétrés, se présenta chez lui. Le général ne lui rendit pas sa visite, et se répandit contre lui en propos de la dernière violence et en menaces puériles, dont M. Clay ne s'émut aucunement. A partir de ce jour, le général garda à l'homme d'État illustre une implacable rancune. Ce n'est pas la seule circonstance où, pour avoir voulu venger la loi, M. Clay s'est fait des ennemis irréconciliables qui, autant qu'ils l'ont pu, ont répandu l'amertume sur son existence.

A peu de temps de là, nous le voyons exercer dans la politique intérieure de son pays le rôle de modérateur auquel il était si éminemment propre. C'est un rôle qui rentre dans les attributions naturelles du gouvernement, c'est la plus élevée de ses prérogatives. Pour le gouvernement même, la tâche est toujours difficile, à plus forte raison est-elle épineuse pour un citoyen placé en dehors du pouvoir. Un débat s'engagea, dans lequel l'Union sembla au moment d'être en feu. Le territoire de Missouri demandait à entrer dans la confédération avec le titre d'État; rien de plus simple : il avait la population voulue; mais on savait que la majorité des habitants voulait en faire un État à esclaves, quoique ce fût une région où rien n'appelait cette détestable institution. Si le Missouri avait eu l'heureuse inspiration de se garantir de cette lèpre, il serait aujourd'hui bien autrement populeux et riche. Mais enfin c'est ainsi que le voulait le peuple missourien, usant à son gré de son droit de souveraineté. La chambre des représentants au congrès, frappée de l'inconvénient d'agrandir le domaine de l'esclavage, introduisit dans l'acte d'admission du Missouri un article portant que l'esclavage serait aboli au moyen de l'émancipation de tous les noirs à naître dès qu'ils auraient l'âge de vingt-cinq ans. M. Clay, qui avait débuté, nous l'avons dit, sur la scène politique en se montrant l'adversaire de l'esclavage, avait cependant combattu l'amendement par le motif qu'il ne croyait pas que la volonté du congrès dût, en pareil cas, prévaloir sur celle des habitants de l'État. Il lui paraissait que, par cet amende-

Digitized by Google

ment, le congrès outre-passait les pouvoirs qui lui étaient conférés par la constitution, et c'est une opinion qui aujourd'hui n'aurait pas de contradicteur. Le sénat rejeta l'amendement. La chambre des représentants persista, et au milieu de ce conflit, la session finit sans que la question pût être vidée. A la session suivante, ce fut dans tout le pays une agitation extrême : on eût dit un tremblement de terre, selon l'expression d'un historien ; l'Union fut ébranlée jusque dans ses fondements. Les États à esclaves parlaient de se séparer de l'Union, si l'amendement de la chambre des représentants était maintenu. Les antagonistes de l'esclavage répondaient qu'ils avaient bien le droit d'imposer cette clause au Missouri, puisque naguère on l'avait prescrite d'avance à l'Ohio, à l'Indiana, à l'Illinois par la célèbre ordonnance de 1787 ; mais on leur répliquait que l'ordonnance de 1787 était antérieure à la constitution et que celle-ci excluait l'intervention du congrès dans ces matières. A la fin, on passa un compromis, en vertu duquel le Missouri fut admis dans l'Union sans condition, mais par lequel il était statué qu'à l'avenir l'esclavage ne serait toléré dans aucun État situé au nord du 36e degré et demi de latitude. M. Clay contribua au succès de ce compromis. Il semblait que tout fût terminé. L'orage allait reprendre au contraire avec un redoublement de furie.

Il fallait que la constitution du nouvel État fût contrôlée, afin de constater qu'elle ne contenait rien de contraire à la constitution fédérale. Au mois de juin 1820, les habitants du Missouri, qui étaient alors organisés en État de fait, envoyèrent au congrès une constitution dont un article portait que « la législature voterait dans le plus bref délai les lois propres à empêcher les gens de couleur libres de se fixer dans l'État, sous quelque prétexte que ce fût. » On se ferait difficilement une idée de l'opposition qui se déchaîna contre cet article ; c'était en effet le renversement de toutes les idées de liberté et de tolérance. C'était interdire le séjour du Missouri à des personnes qui avaient ou pouvaient avoir le droit de cité dans d'autres États de l'Union. Il allait donc y avoir des citoyens de l'union frappés d'ostracisme dans le Missouri. L'article était donc insoutenable. De leur côté, les Missouriens et leurs amis

Digitized by Google

du Sud faisaient valoir, avec la vivacité accoutumée des Méridionaux, que le contact, la vue seule des gens de couleur libres excitait les nègres à briser leurs fers par la révolte ou par la fuite. De part et d'autre on s'excita par degrés. La majorité de la chambre des représentants était inflexible contre l'article. Le Missouri et les gens du Sud étaient intraitables dès qu'il était question de le supprimer. On ne voyait pas d'issue à ce débat, dont la passion se mêlait de plus en plus. M. Clay n'était pas à Washington, contre son habitude, quand le congrès s'assembla. A la fin de la session précédente, il s'était démis de la présidence de la chambre des représentants, et avait même annoncé qu'il se retirait pour quelque temps de la vie publique. Ses affaires privées étaient fort dérangées ; il avait cautionné un de ses amis, et la déconfiture de celui-ci l'avait ruiné. Il voulait se remettre au barreau pendant quelque temps afin de se refaire un patrimoine. Cependant, à la nouvelle de ce qui se passait, ne songeant plus à ses affaires, il partit pour Washington. Il y arriva le 16 janvier. Comme c'était l'année de la courte session, l'on était déjà à la moitié, et dans six semaines à peu près le congrès allait être sans pouvoirs pour délibérer. Il trouva les partis dans une exaspération plus violente encore qu'il ne l'avait supposé. On se réunissait dans la salle des délibérations, mais ce n'était pas pour faire des lois ; on passait le temps à s'accuser et à se provoquer les uns les autres. On eût dit deux armées prêtes à s'égorger. A l'arrivée de M. Clay, tous les regards se tournèrent vers lui. Et en effet, avec son fonds inépuisable de bon sens et de calme, et ce naturel bienveillant qui ne se démentait jamais, il s'interposa entre les deux camps. Il exhorta tout le monde à aborder la difficulté dans un esprit de conciliation ; il proposa la nomination d'un comité spécial de treize membres, qui serait chargé de présenter un projet d'arrangement ; il en fut nommé président, ce qui, d'après les usages parlementaires de l'Amérique, implique la qualité de rapporteur, et le 12 février, il fit, au nom du comité, un rapport qui concluait à l'adoption de la constitution du Missouri, avec cette réserve que « la législature ne pourrait faire de loi qui interdît l'entrée ou le séjour de l'État à quiconque serait citoyen d'un des autres États, et

Digitized by Google

que les deux chambres du Missouri auraient, avant la fin de novembre, déclaré qu'elles accédaient à cette clause. » L'obstacle était ainsi convenablement tourné. Une discussion vive s'engagea là-dessus ; mais elle aboutit à la négative : 83 voix contre 80 rejetèrent la proposition de M. Clay. Le brouillon dont j'ai parlé, M. Randolph du Roanoke, avec deux ou trois autres membres du Sud, imaginèrent, on ne sait pourquoi, de voter cette fois contre l'admission du Missouri, comme eussent pu faire des abolitionistes renforcés. Le lendemain, la majorité eut honte de son œuvre. Usant d'une faculté que comporte le règlement des chambres américaines, au moyen de ce qu'on appelle un vote de *reconsidération*, l'on regarda comme non avenu le vote de la veille, et la discussion se rouvrit. M. Clay y fit un excellent discours. Malheureusement il fut seul à parler avec modération, seul il gardait son sang-froid au milieu de l'emportement universel. La discussion ayant été irritante comme la première fois, le vote fut, comme la première fois, négatif. Ce fut dans le pays, et dans le congrès même, une sensation profonde. On frémit de l'extrémité à laquelle on avait réduit la patrie.

Pour un observateur de sang-froid, il devenait visible qu'une réaction se préparait. M. Clay, qui la voyait venir, attendit quelques jours. Avec la profonde connaissance qu'il avait du cœur humain et des mouvements qui s'accomplissent dans le sein des assemblées délibérantes, lorsqu'elles commencent à s'apercevoir qu'un précipice est ouvert sous leurs pas, il jugea qu'il fallait laisser les esprits travailler sur eux-mêmes. Il conservait sa sérénité, mais il gardait un silence absolu sur la grande affaire dont tout le monde était tourmenté, et ce silence augmentait l'anxiété, les remords de ses collègues. Ils se mettaient à penser que cet esprit si fécond en ressources, si riche d'expédients, ne savait plus qu'imaginer. Enfin le 22 février, jour anniversaire de la naissance de Washington, il prononça un discours où il conclut à la nomination d'un comité mixte des deux chambres pour rechercher les moyens de résoudre la question qui avait compromis l'existence même de l'Union. La chambre des représentants et le sénat approuvèrent ; le comité s'ouvrit le 25 ; encore huit jours, et la session était close de

Digitized by Google

droit. Je passe sur des incidents de détail, pour dire que, deux ou trois jours après, la chambre des représentants ratifiait enfin, sur le rapport de M. Clay, une *résolution* qui, sauf quelques changements de rédaction, était la même que M. Clay avait mise en avant peu de semaines auparavant. La majorité fut de 87 contre 81. Le parti du sénat était pris depuis longtemps. Il s'empressa donc de sanctionner par son vote la *résolution* de la chambre des représentants. La querelle était vidée.

Personne ne douta que le mérite n'en revînt tout entier à M. Clay. On savait que depuis sa rentrée à Washington la solution de cette question, qui était celle du maintien même de l'Union, avait absorbé ses jours et ses nuits ; qu'en discours, en pas et démarches, en correspondance, il avait fait l'impossible. De toutes parts on le proclama un second Washington, le sauveur du pays, le pacificateur des dissensions publiques. Son nom était béni. Quant à lui, se dérobant aux manifestations de la reconnaissance publique, il retourna dans le Kentucky, épuisé de fatigue, afin de remédier au délabrement de sa fortune. Il resta deux ans absent du congrès. Pendant ce temps, il plaida beaucoup et ramassa, à la sueur de son front, un petit capital qui devait répondre à ses modestes besoins.

Ses concitoyens de Kentucky le pressèrent de ne pas rester plus longtemps en dehors des affaires publiques, et l'élirent à la chambre des représentants du congrès. La chambre, de son côté, le choisit pour son président.

Deux ans après, le 4 mars 1825, M. Monroë devait quitter la présidence de l'Union après deux termes de quatre ans. La génération des héros de l'indépendance disparaissait avec lui du gouvernement. Par qui seront-ils remplacés? Il était naturel que ce fût parmi les hommes qui s'étaient signalés pendant la guerre de 1812. L'épreuve avait été terrible ; elle avait mis en relief les talents et les caractères. Les crises redoutables que la Providence fait quelquefois traverser aux nations ont au moins ce double avantage qu'elles servent à retremper les âmes et que, par l'occasion qu'elles présentent aux natures d'élite de se montrer, elles fournissent aux peuples, lorsque ceux-ci ont des yeux pour voir et des oreilles pour entendre, le moyen de

Digitized by Google

distinguer les hommes qui sont dignes de les conduire. Au point de vue des services rendus pendant la guerre de 1812, comme à tout autre point de vue, nul n'avait, à beaucoup près, autant de droits que M. Clay à être le successeur de M. Monroë. Il avait eu la plus noble et la plus ferme attitude, sans aucun mélange de jactance, et dans les débats qui avaient précédé la guerre, et pendant le cours entier des hostilités. Après le renversement de l'empereur Napoléon, en 1814, quand l'Angleterre irritée avait pu retourner la masse de sa puissance contre les États-Unis, quand elle dirigea sur le littoral des États-Unis, alors dégarni de forteresses, et au cœur des baies qui parsèment ce littoral, sous les murs des villes qui en sont l'ornement et la richesse, ses escadres jusque-là occupées à bloquer les ports de l'empire français; quand les bandes des vétérans formés par Wellington partirent sous le commandement du général Sackenham, impatientes d'en finir avec les milices américaines: en un mot, quand la cause des Américains avait ainsi paru désespérée, et qu'il avait fallu faire face à ce redoublement de la tempête, le gouvernement des États-Unis, c'est pour les hommes qui le dirigeaient alors un titre de gloire impérissable, avait conservé tout son courage, toute sa dignité et toute sa confiance. Le président Madison, comme eût pu le faire le sénat aux plus beaux temps de la république romaine, refusa un armistice qui lui était proposé, parce qu'il n'en trouvait pas les bases suffisamment honorables. Son premier ministre, Monroë, l'avait parfaitement secondé dans ces laborieuses circonstances. C'est qu'ils étaient l'un et l'autre de grands citoyens et des caractères héroïques; mais aussi c'est qu'ils avaient pour auxiliaire, au fauteuil de la chambre des représentants, un ami digne d'eux, dont l'âme était à la hauteur de la leur, dont la parole patriotique était toute-puissante dans l'assemblée populaire du congrès, et qui en répondait. Ajoutons qu'en 1823, alors que se débattait parmi le public la question de la succession de la présidence, M. Clay était, depuis nombre d'années déjà, l'homme important des conseils du peuple américain. M. Madison, le plus éminent par le talent de tous les présidents jusqu'alors, et, après le grand Washington, le premier par le caractère, M. Madison l'avait distingué, ho-

Digitized by Google

noré, comblé des témoignages de son amitié et de sa plus haute estime. Il n'était pas d'emploi qu'il ne l'eût prié d'accepter, depuis celui de premier ministre jusqu'à celui de commandant en chef des forces de terre pendant la guerre. M. Monroë en avait voulu aussi faire son premier ministre. Le pays l'avait vu à l'épreuve pendant plus de dix ans au fauteuil de la présidence de la chambre des représentants, dirigeant habilement les débats avec une impartialité sans pareille, les éclairant de sa lumineuse et persuasive éloquence et les dominant par sa pensée. Il se mit donc sur les rangs, et il eut pour compétiteurs principaux M. John Quincy Adams et le général Jackson. Le premier était instruit et lettré, fort honnête homme, laborieux, dévoué à la patrie, mais avec les défauts de l'école puritaine, comme il en avait les qualités ; esprit peu libéral et peu tolérant, d'un horizon sans étendue, jugeant toute chose à travers des préjugés de localité ou de secte ; intelligence disgracieuse, caractère absolument dépourvu d'aménité, un de ces hommes vertueux qui n'ont aucunement le don de faire aimer la vertu. Ses services personnels étaient sans éclat ; il avait été quelque temps membre des assemblées délibérantes, il avait représenté le gouvernement auprès de plusieurs cours étrangères et avait été l'un des cinq plénipotentiaires qui avaient négocié le traité de Gand. Son principal mérite était d'être le fils de son père, qui avait été président des États-Unis, et qui lui-même avait été un homme assez médiocre et prenait volontiers la politique des États-Unis à rebours. En Amérique, d'ailleurs, l'hérédité n'est pas un titre qui pèse beaucoup. Le second était un soldat plein de bravoure, mais aussi d'emportement ; patriote au superlatif, mais persuadé que la meilleure manière de manifester son patriotisme était d'avoir le sabre à la main ou l'injure à la bouche ; généreux et plein d'attachement pour ses amis, mais aveuglément implacable envers ses ennemis ; prompt à s'écarter de la loi ou à la renverser s'il la trouvait sur son chemin quand sa passion était excitée ; l'homme le plus dangereux à investir d'une suprême magistrature civile, le moins fait pour exercer l'autorité chez un peuple dont toute l'organisation politique et sociale repose sur le respect de la loi. Il y avait un autre candidat, citoyen de

Digitized by Google

la Géorgie, M. Crawford, homme parfaitement honorable, qui avait été membre des assemblées délibérantes, qui avait fort convenablement représenté les États-Unis à Paris, et dont le principal titre était d'avoir, pendant la guerre de 1812, été à Washington président du sénat et d'y avoir avec une courageuse fermeté soutenu la politique de Madison.

En cette circonstance, la fortune, qui avait tant de fois souri à M. Clay, l'abandonna complétement, parce que, il faut le dire, il s'était abandonné lui-même. Patriote avec un désintéressement absolu, M. Clay s'en remettait à ses amis quand il s'agissait de faire ses affaires propres, afin d'être tout à celles du pays. L'État de la Louisiane était un de ceux où il avait le plus de chances. Dans cet État, les électeurs chargés de choisir le président étaient alors nommés par la législature. Il semblait tellement évident, d'après la composition de celle-ci, que le vote de l'État serait pour M. Clay, que lorsque les partisans des autres candidats proposèrent un accord en vertu duquel, sur les cinq votes appartenant à la Louisiane, quatre auraient été pour lui, ses amis refusèrent. Ils voulaient les cinq, persuadés qu'ils ne pouvaient leur échapper. Quand vint le jour, il n'en eut aucun. Une majorité bien stricte, de 30 voix contre 29, l'avait repoussé. Cette majorité était formée de la coalition des amis de Jackson et d'Adams, qui étaient convenus de donner trois votes au premier et deux au second. Quelques amis de M. Clay avaient été absents pour cause de maladie, à ce qu'ils dirent, et il est à croire que c'était vrai. Deux d'entre eux auraient suffi pour faire tourner la majorité. Si M. Clay avait eu la Louisiane pour lui, il eût été un des trois candidats en tête de la liste, entre lesquels la chambre des représentants au congrès aurait eu à choisir, car aucun des candidats ne reçut des électeurs la majorité voulue par la constitution, et cette assemblée, où il était l'objet de tant d'affection et d'estime, cette assemblée qui le prenait toujours pour la présider, lui eût vraisemblablement donné la préférence. Ayant à opter entre M. Adams, le général Jackson et M. Crawford, qui venait d'avoir une attaque d'apoplexie, elle élut M. Adams. C'était ce qu'il y avait de mieux à faire, et M. Clay vota dans ce sens. Il observa d'ailleurs la plus parfaite réserve dans le ballottage. Il

Digitized by Google

se contenta de voter selon sa conscience, mais il s'abstint d'influencer les votes, ce qui lui eût été facile.

L'arrivée sur la scène politique d'un homme d'un tempérament passionné comme le général Jackson donna bientôt à la politique un tour déplorable. La passion, qui n'y faisait, depuis un assez long espace de temps, que de courtes et rares apparitions, s'y établit à poste fixe, et elle y traîna à sa suite l'intrigue, l'injure, la diffamation, la calomnie. Lui-même, le général, était un homme plein d'honneur ; mais, dans ses emportements, il était incapable de discerner le juste de l'injuste, la vérité de l'erreur. Il toléra, s'il ne les encouragea pas, les sycophantes qui étaient accourus autour de lui, dans les ignobles attaques auxquelles ils se portèrent contre des hommes respectés, contre M. Clay, contre M. Adams, contre le premier surtout. Il eut même une fois le tort de se faire personnellement contre ce grand citoyen l'écho d'imputations calomnieuses, et qui étaient d'ailleurs invraisemblables jusqu'à l'absurde. Dans une lettre qui fut rendue publique, et qui avait cette destination, il prétendit que M. Clay lui avait fait proposer de faire pencher la balance en sa faveur, s'il voulait lui garantir l'emploi de premier ministre. Le général, en cette circonstance, fut puni des mains d'un des hommes honorables du parti démocratique qui l'avait adopté pour candidat. C'est un éternel honneur pour M. J. Buchanan, qui en ce moment encore joue un rôle politique aux États-Unis (il a été un des candidats à la présidence entre lesquels la convention démocratique de Baltimore a eu à prononcer), d'avoir, alors que le général le prenait publiquement à témoin pour certifier ses assertions, expressément déclaré que le général se méprenait. La pensée se repose doucement sur de pareils actes de loyauté, quand elle a eu à dénombrer une suite de machinations perverses du genre de celles qui furent dressées à cette époque contre M. Clay.

M. Clay fut secrétaire d'État (principal ministre) sous l'administration de M. Adams. Il ne fallait rien moins que cette main habile et ferme pour défendre M. Adams au milieu des piéges qu'on lui tendait, des intrigues machiavéliques qu'on dirigeait contre lui, non-seulement pour décréditer sa politique, mais même pour ternir sa réputation. Les adversaires de M. Adams,

Digitized by Google

amis du général Jackson, allèrent jusqu'à représenter comme un attentat à la morale publique l'installation d'un billard dans le palais de la présidence, et ce billard, qui le croirait ? a défrayé toute une polémique.

A l'expiration des quatre ans, M. Adams ne fut pas réélu. Le général Jackson l'emporta. M. Clay quitta naturellement alors le ministère, et alla dans le Kentucky se remettre de ses fatigues. Il n'y fut cependant pas inactif. Ayant eu occasion de prendre part à des banquets politiques, non-seulement auprès, mais au loin, il y prononça des discours qui eurent du retentissement. Dans quelques-uns, il fut amené par les circonstances à parler du général Jackson ; il ne mit jamais en relief que les côtés louables de cet homme qu'il savait lui avoir voué une haine inextinguible. Il fit aussi, dans cet intervalle de loisir, des démonstrations efficaces en faveur de la société de colonisateurs qui s'occupait de former en Afrique un foyer de civilisation pour les noirs, en transportant à Liberia des nègres affranchis. Vers la fin de 1831, l'un des siéges appartenant au Kentucky dans le sénat étant devenu vacant, il y fut porté. A la même époque il fut désigné par une convention électorale tenue à Baltimore pour être le compétiteur du général Jackson après l'expiration du premier terme de celui-ci.

A peine M. Clay était-il entré au sénat de l'Union, qu'il y trouva une occasion extraordinaire, affligeante pour son cœur de bon citoyen, de manifester toute la puissance de conciliation qui lui était propre, tout ce qu'il avait de sagacité pour mener à bonne fin les débats les plus acharnés et pour sauver la paix publique des plus grands périls. L'énorme affaire qui est connue sous le nom de la *Nullification* commença aussitôt. La question des douanes agitait le pays. Le Midi, qui était exclusivement consacré à l'agriculture, trouvait qu'on le sacrifiait aux manufacturiers du Nord. M. Clay, en janvier 1832, fit un discours qui mettait sur la voie d'une transaction. Le comité des manufactures du sénat prit le projet de M. Clay pour la base d'une loi. Mais dans le cours de la discussion le bill fut amendé d'une manière fâcheuse. Finalement, après avoir ainsi été gâté, il devint la loi des douanes de 1832, qui était trop restrictive. C'est cette loi que la législature de la Caroline du Sud

Digitized by Google

nullifia solennellement comme inconstitutionnelle, et à l'appui de cette déclaration elle organisa ses milices et acheta des munitions de guerre. M. Calhoun, de la Caroline du Sud, qui était vice-président de l'Union, fit cause commune avec la législature de son État, et se démit de ses hautes fonctions pour la soutenir plus librement. Une fraction notable du Sud penchait du côté de la Caroline. L'énergie du général Jackson était à propos dans ces circonstances difficiles, pourvu qu'il consentît à y mêler de la prudence; et il s'y prêta bien, au moins dans tout ce qui paraissait au grand jour. Bien conseillé cette fois, il déploya de son caractère tout juste ce qu'il en fallait pour imposer à la Caroline. Mais s'il n'avait eu le concours actif de M. Clay au sein du congrès, il est vraisemblable qu'il eût échoué, et qu'on en serait venu à une collision, car il ne s'agissait pas seulement de répondre aux démonstrations de la Caroline par des démonstrations plus imposantes; il ne s'agissait pas non plus de donner aux Caroliniens mécontents de belles paroles; il fallait leur accorder une satisfaction positive qui les calmât et qui apaisât le Sud tout entier, qui jugeait vexatoire le tarif de 1832. Il fallait, en donnant cette satisfaction au Sud, ne pas heurter les intérêts du Nord, dont l'unanimité était indispensable pour contenir la Caroline dans ses écarts. Dans cette conjoncture difficile, M. Clay ne se demanda pas quel était le président, et par conséquent l'homme auquel l'histoire imputerait les calamités, s'il en arrivait quelqu'une, et attribuerait le principal honneur de la pacification du pays si l'on parvenait à conjurer l'orage. M. Clay était incapable de ces calculs d'une détestable jalousie, auxquels en tout pays on a vu trop souvent des hommes, distingués d'ailleurs, s'abandonner misérablement. Du moment que la patrie était en danger, peu lui importait que le président fût l'homme qui avait encouragé contre lui de basses calomnies, qui avait cherché lui-même à les accréditer, et qu'il lui eût été aisé alors de jeter ou de laisser dans d'inextricables difficultés. Il ne vit que son pays exposé à un cruel déchirement; il n'eut qu'une pensée : sauver la patrie d'une extrémité lamentable, et préserver l'Union. Il intervint donc avec sa profonde connaissance des hommes et de leurs intérêts réciproques, avec son humeur conciliante, avec

Digitized by Google

l'amitié qui liait la plupart des chefs des deux partis, avec l'autorité que lui donnaient ses talents, ses services et son caractère, avec son patriotisme qui redoublait toutes ses facultés. Au moment propice, qu'il savait toujours distinguer mieux qu'un autre, il se leva, la branche d'olivier à la main. Le 12 février 1833, il proposa la loi qui a gardé son nom (*Clay's bill*), et qu'on appelle aussi la loi de compromis, par laquelle il substituait au tarif voté en 1832 un tarif décroissant où aucun droit ne devait, après un terme de dix années, excéder 20 pour cent, et où la franchise était stipulée, soit immédiatement, soit à partir de 1842, pour toutes les matières premières. A la fin du même mois de février et le 1er mars 1833, le bill fut adopté par une majorité de 120 voix contre 84 dans la chambre des représentants, de 29 contre 16 dans le sénat, et le président y apposait sa signature le 2 mars. L'Union était sauvée. Pour un instant, il n'y eut qu'une voix pour chanter sa louange. Amis et ennemis le saluèrent pour un jour comme un libérateur.

Pendant que M. Clay combinait d'une manière si judicieuse et si habile la transaction d'où dépendaient la paix publique et le maintien même de la confédération, pendant qu'il déployait tant de patriotisme, tant d'activité, tant d'art et de sagesse pour qu'elle réussît, que faisait le général Jackson? Extérieurement, sa conduite était irréprochable, sa proclamation était digne et ferme, propre à faire réfléchir les Caroliniens et à les intimider au besoin; mais sous main il se prêtait à de sottes intrigues contre M. Clay, afin que le projet de celui-ci ne réussît pas, afin qu'il fût, de sa personne, dépouillé de tout mérite apparent dans la pacification de la patrie.

Et que faisait le peuple américain lui-même? Au moment où la tempête grondait et où M. Clay mûrissait le plan qui devait la dissiper comme par enchantement, elle élisait un président. Les deux candidats en présence étaient M. Clay et le général Jackson. Et la préférence de la majorité se portait avec enthousiasme, sur qui? Sur le général. La supputation officielle des votes s'opérait solennellement en plein congrès, au mois de février 1833, juste à l'époque où M. Clay soutenait victorieusement son bill. Voilà ce que c'est que la justice hu-

Digitized by Google

maine ! Heureusement pour les grands hommes, il y a au-dessus de nous tous dans le ciel un juge qui revise tous les arrêts, qui choisit à son tour après les contemporains, et qui laisse descendre sur la postérité une lueur de sa sagesse, afin que, dans son jugement définitif, celle-ci le plus souvent règle ses jugements sur les siens, et que même cette consolation terrestre ne manque pas aux grands hommes qui ne sont plus!

III

Nous avons laissé M. Clay en 1833, après la grande affaire de la *Nullification,* où il fut le pacificateur de son pays. Il était alors au sénat des États-Unis. Le président Jackson venait d'être réélu à une grande majorité, et, enivré de ce témoignage populaire, qu'il prenait pour l'approbation de tous ses desseins passés, présents et futurs, il ne se contenait plus. Jusque-là il avait écouté les avis de quelques personnes éminentes par leurs lumières et par la portée de leur esprit, qui lui recommandaient la sagesse, telles que M. Livingston et M. Mac-Lane, l'un et l'autre membres de son cabinet. C'est ainsi que le premier terme de sa présidence eut en somme un caractère de dignité et de modération qui lui sera compté par l'histoire. Il avait témoigné beaucoup de sollicitude pour l'extinction de la dette publique, et c'était un fait consommé. Après sa réélection, le naturel reprit le dessus; il s'abandonna aux flatteurs, qui, au lieu de s'adresser à ses bonnes qualités, firent appel à ses passions, caressèrent ses haines et ses rancunes, et excitèrent ses emportements. Ils parvinrent ainsi à exercer sur lui une influence déplorable.

Le général nourrissait un ressentiment violent, il n'en avait pas d'autre sorte, contre la banque des États-Unis, grande institution financière qui avait rendu des services signalés depuis qu'on l'avait ressuscitée en 1817, mais dont les chefs ne voulaient pas être des hommes de parti au service du président. Ils avaient la prétention, exorbitante au gré du général, de rester indépendants, et d'exercer leur influence dans les élections comme ils l'entendaient, même contre la réélection du président. L'autorisation donnée à la banque devait expirer en

Digitized by Google

1836. Elle était en instance pour qu'on la lui renouvelât. Le congrès lui avait accordé en effet une autorisation nouvelle, mais le général avait frappé la loi de son veto. Ceci se passait avant que sa réélection fût consommée. Quand il se vit réélu, il entreprit contre la banque une guerre offensive, afin qu'elle fût frappée à mort même avant le délai fatal de 1836. A cet effet, il résolut de lui enlever le dépôt des fonds fédéraux. C'était contraire aux conventions avec la banque, contraire aux intérêts du trésor, à qui il importait d'avoir un dépositaire sûr. C'était opposé à l'esprit de la constitution, qui a limité les attributions du président au sujet des finances, et dévolu cette partie de l'administration au congrès, d'après le grand principe anglo-saxon que l'épée et la bourse de l'État doivent être séparées. On avait déjà tendu des piéges à la banque pour forcer en recettes quelques-unes de ses succursales (celle de Savannah notamment); mais elle était sur ses gardes, et on avait échoué dans cette tentative déloyale. Restait, pour lui porter préjudice, de la priver des fonds du trésor qu'elle avait en dépôt sans avoir à en servir l'intérêt, comme à Paris la banque de France est dépositaire de l'argent du trésor. Jackson prescrivit cette mesure à son ministre des finances, M. Duane, qui répondit qu'il ne le pouvait, que le dépôt des fonds fédéraux était le juste retour d'avantages consentis par la banque au trésor, qu'entre ses mains les fonds de l'État avaient une destination utile en facilitant les avances qu'elle accordait au commerce, et qu'ils y étaient en sûreté, tandis que, confiés aux banques locales, ainsi que l'entendait le général, ils seraient compromis. M. Duane fut destitué, et les fonds du trésor furent immédiatement enlevés à la banque, sans attendre la réunion du congrès, qui en effet ne s'y fût pas prêté.

Cette façon de conduire les affaires publiques au gré des ressentiments personnels du président fit une vive sensation. On n'avait encore rien vu de pareil aux États-Unis. Aussitôt que le congrès fut réuni, le sénat particulièrement s'en montra fort ému. Il jugeait que c'était un pas audacieux dans une voie pleine de périls. On connaissait le général Jackson pour un esprit déréglé, un caractère sans mesure. On sentit qu'il fallait l'arrêter aussitôt dans ses débordements par une dé-

Digitized by Google

monstration légale. M. Clay prit donc l'initiative d'une *résolution* portant que « le président avait outre-passé ses pouvoirs, s'était attribué des droits dangereux pour la liberté de la nation, et que les raisons indiquées par le nouveau ministre des finances pour justifier l'enlèvement des deniers publics à la banque n'étaient ni suffisantes ni satisfaisantes. » Le débat sur cette résolution remplit la session de 1833-34. La discussion fut très-brillante dans les deux chambres. L'élite du congrès était contre le président. Au sénat, il avait contre lui trois orateurs comme l'Union n'en avait pas eu encore à admirer, M. Clay, M. Calhoun, M. Webster, et autour de ces personnages illustres des hommes grandement considérés qui, sans la présence de ces supériorités, eussent été des orateurs de première ligne, M. Preston, de la Caroline du Sud, M. Leigh, de la Virginie. Dans la chambre des représentants, le général Jackson comptait pour adversaires des hommes éminents, tels que M. Mac-Duffie, de la Caroline du Sud, M. Binney, de Philadelphie, et bien d'autres. Jamais il n'y eut d'opposition aussi formidable par le talent et par le caractère de ses chefs principaux. Ils firent ressortir avec un éclat sans pareil tout ce qu'il y avait d'excessif et de périlleux dans les habitudes que le général Jackson apportait au gouvernement. Le premier discours de M. Clay, celui par lequel il introduisit sa proposition, commençait en ces termes : « Nous sommes au milieu d'une révolution où jusqu'ici le sang n'a pas coulé, mais qui tend à dénaturer nos institutions en détruisant le caractère purement républicain de notre gouvernement, en concentrant tous les pouvoirs dans les mains d'un seul homme. » Le président fut défendu avec zèle, mais d'une façon qui ne répondait pas à la vigueur de l'attaque. Par une particularité bizarre qui montre à quels revirements sont sujets les hommes de parti, le principal avocat du général Jackson dans le sénat fut le colonel Benton, homme honorable, membre très-assidu et très-laborieux de cette assemblée, discoureur instruit mais intarissable, dont la harangue en cette circonstance dura quatre séances. Or c'était le même qui, en 1813, pendant la guerre, à la suite d'une rencontre qui s'était passée à coups de pistolet et de poignard dans sa propre chambre, en un hôtel où Jackson était

Digitized by Google

venu le chercher accompagné de quelques amis, armés jusqu'aux dents comme lui, avait dénoncé le général par une lettre qui fut rendue publique, et qui y était destinée, comme un assassin qui s'était porté contre lui *au plus affreux attentat qui se soit vu dans un pays civilisé.* Après un très-long débat, le sénat donna tort au général Jackson. Le général répliqua par un message plein de hauteur, et dans ses conversations privées il eut cette intempérance de langage qui lui était familière toutes les fois que sa passion était en jeu. Il ne craignit pas de dire que M. Clay parlait ainsi parce qu'il était le débiteur de la banque! C'était matériellement faux, M. Clay ne devait pas un centime à la banque. Il fallut pourtant, et ce dut être bien pénible à un homme de ce désintéressement, qu'il descendît jusqu'à réfuter ces imputations indignes.

Le général Jackson était entretenu dans une excitation continuelle par les amis nouveaux auxquels il s'était livré, et qui ne pouvaient maintenir leur empire sur lui qu'en le portant d'aventure en aventure. A la session suivante, sa fougue se tourna contre la France, à l'occasion des 25 millions dont le gouvernement français s'était reconnu redevable après la révolution de 1830, en indemnité des navires américains détruits, contrairement au droit des gens, à l'époque du blocus continental. La chambre française des députés, trouvant, non sans motif, que la somme était exagérée, n'avait pas voulu ratifier le traité. Un pays tel que les États-Unis, où le congrès dispose seul des deniers publics, était le dernier où l'on fût fondé à s'emporter de ce qu'un parlement étranger se montrait sévère sur l'emploi des deniers des contribuables. Personne n'ignorait à Washington que c'était la quotité qui était contestée, et non l'indemnité même, et on y savait beaucoup mieux qu'à Paris que la somme de 25 millions excédait le montant des réclamations légitimes. Mais ce qu'a toujours le moins fait le général Jackson, c'est de trouver légitime chez autrui ce qui lui semblait, pour lui ou les siens, de droit naturel. De là donc le message du 2 décembre 1834, qui contenait la proposition sauvage d'armer en course contre les navires français si, à la session des chambres qui allait s'ouvrir, les 25 millions n'étaient pas votés. Vainement le ministre de France à Washing-

Digitized by Google

ton, M. Sérurier, dont la longue expérience avait prévu quelque incartade du général, lui avait fait recommander par le secrétaire d'État d'avoir un peu de patience, en représentant qu'un éclat pourrait bien remettre tout en question, et, en tout cas, serait fort mal pris par le gouvernement français; vainement, à Paris, le gouvernement avait donné au ministre américain les meilleures assurances; c'était pour le général Jackson un délice de donner cours à son humeur querelleuse; il savait, et son entourage le lui répétait sans cesse, qu'il ne pouvait qu'y gagner en popularité, car la démocratie, en tout pays, se délecte des paroles arrogantes qu'on profère envers l'étranger. M. Clay, qui en patriotisme ne le cédait pas au général, mais qui en avait une notion différente, ne pouvait accepter, en cette circonstance, la politique du président sur le même ton. Il était contrarié du vote négatif de la chambre des députés, mais il était désolé de tout ce qui pourrait jeter les États-Unis dans les hasards de la guerre. Une guerre avec la France, avec une alliée si éprouvée, lui paraissait une calamité et une folie. Il fut chargé de présenter au sénat le rapport du comité des affaires étrangères sur le message du président. Il s'en acquitta avec sa modération ordinaire, cette modération ferme qui est le propre des hommes d'État supérieur. Sa conclusion était l'opposé de celle du général. Il proposait au sénat de déclarer qu'il n'y avait pas lieu de voter des représailles contre le commerce français pour le cas où les chambres n'accorderaient pas, à la session qui s'ouvrait, l'indemnité stipulée par le traité de 1831. Le sénat, à l'unanimité, adopta cette opinion.

Tel fut constamment M. Clay envers les nations étrangères, soutenant les droits de son pays, mais respectant les droits d'autrui, ménageant la fierté nationale de son prochain, parce qu'il ne voulait pas être offensé dans la sienne. Quand il était secrétaire d'État, sous la présidence de M. Adams, il avait adressé une dépêche de réprimande à M. Raguet, ministre américain à Rio-Janeiro, qui avait parlé au gouvernement brésilien un langage blessant. Plus tard, sous la présidence de M. Van Buren, que nous verrons bientôt succéder à Jackson, quand une insurrection éclate au Canada et que des citoyens amé-

Digitized by Google

ricains prennent parti pour les insurgés et se portent à des actes d'hostilité envers les forces britanniques, il est de ceux qui recommandent la neutralité la plus stricte, et l'emploi des troupes fédérales pour contraindre les citoyens à rester neutres. Dans le démêlé qu'ont eu les États-Unis avec l'Angleterre au sujet des frontières du Maine, alors que les autorités de cet État voudraient, pour quelques arpents de neiges, ainsi que disait Voltaire, allumer la guerre entre l'Union et l'Angleterre, ou lorsque des orateurs imprudents ont enflammé l'opinion démocratique au sujet de la délimitation de l'Orégon, territoire resté indivis entre les deux puissances, M. Clay n'a plus dans le cœur les sentiments qu'il avait fallu y trouver en 1812 envers la ci-devant métropole. Ce n'est pas la guerre, c'est la paix qu'il veut cordialement avec la Grande-Bretagne comme avec tout le monde. Il appuie l'arrangement conclu entre M. Webster et lord Ashburton, et aide ainsi à mettre un frein aux passions prétendues patriotiques qui se flattaient de conquérir le Canada si bien gardé, après que la rupture aurait été consommée.

Au milieu de ses efforts pour maintenir la bonne harmonie entre les États-Unis et l'Europe, M. Clay réservait une amitié particulière à la France. C'était par reconnaissance pour l'appui donné par le cabinet de Versailles, et par le jeune et intrépide la Fayette avant le cabinet, à la cause, incertaine alors, de l'indépendance des États-Unis ; c'était par souvenir de la guerre de 1812, faite en commun; c'était par la conviction que les deux nations devaient se retrouver au besoin l'une l'autre pour défendre la liberté des mers, si elle était menacée. Il a donné beaucoup de preuves de sa vive sympathie pour notre patrie. J'en rappellerai une qui montrera comment, pour tout ce qu'il croyait juste, M. Clay était prêt à s'entendre même avec des adversaires acharnés, et qui en même temps signalera à quelle autre personne l'industrie française fut redevable alors d'une faveur marquée. On refaisait le tarif des douanes en 1832, avons-nous dit. Une petite intrigue ourdie en haine des intérêts français avait fait adopter par la chambre des représentants, à la majorité formidable de 135 voix contre 59, une disposition qui supprimait l'avantage dont avaient toujours joui les soie-

Digitized by Google

ries françaises sur le marché américain, par préférence aux soieries de la Chine. Un droit de 10 pour 100 devait atteindre les unes et les autres, tandis que jusque-là les soieries françaises avaient été ménagées comparativement sous le nom générique de soieries européennes. C'était la violation de promesses faites et d'engagements contractés par le cabinet de Washington. Le ministre de France alla trouver le secrétaire d'État, M. Livingston, pour se plaindre et concerter les moyens de revenir sur cette décision qu'il considérait comme fatale : les fabriques de Lyon, c'est un fait connu, ont leur principal débouché aux États-Unis. M. Livingston abonda dans le sens de M. Sérurier. Il se montra fort affligé, mais que faire? « Espérez dans le sénat, dit-il au ministre de France. C'est un corps grave, gardien des traités et des bonnes relations avec les puissances étrangères. Nos bons offices vous sont acquis auprès de cette assemblée. — Mais, reprit M. Sérurier, combien comptez-vous d'amis dans le sénat? Y avez-vous la majorité? — Hélas! non. C'est à peine si nous avons vingt voix contre vingt-huit. — S'il en est ainsi, je vous demande la permission de faire une manœuvre, c'est d'aller trouver vos ennemis, à commencer par celui que vous détestez le plus, M. Clay lui-même, de m'entendre avec eux, pendant que vous agirez auprès de vos amis. » Après avoir un peu hésité, M. Livingston approuva le plan de coalition et dit à M. Sérurier: « Allez, je vous donne des passeports et au besoin des pouvoirs. » M. Sérurier passa chez M. Clay, avec lequel il était resté lié depuis 1812. M. Clay reconnut tout ce qu'il y avait de regrettable dans la mesure à laquelle on avait déterminé la chambre des représentants, sans qu'elle vît la pensée de ceux qui la menaient, et promit son concours. Par l'intermédiaire de M. Sérurier, il s'entendit avec le premier ministre de son mortel ennemi. Il usa de son influence auprès du comité des manufactures; le droit sur les soieries françaises fut remis à moitié du droit sur les soieries de Chine. Quelques mois plus tard, quand il proposa le célèbre compromis de 1833, qui termina la lutte de la *Nullification,* il y inséra une clause plus avantageuse encore au commerce français. Les soieries françaises, dès lors, entrèrent en franchise.

Nous mentionnions tout à l'heure les tentatives contraires à

Digitized by Google

la raison et à l'équité que faisaient les promoteurs de l'esprit de conquête, à partir de 1836, pour susciter une querelle avec l'Angleterre à l'occasion des troubles du Canada en 1837, et puis sous le prétexte de quelques lambeaux de la vallée déserte de l'Arroostook que les États-Unis partagent avec la province anglaise du Nouveau-Brunswick, et enfin à propos de l'Orégon. A peu près vers le même temps on faisait un effort dans les régions du Midi où l'esprit de conquête devait trouver plus de facilités pour se déployer et s'assouvir. Au lieu de la vigilance du cabinet britannique et de ses excellentes troupes, on ne rencontrait là que l'insouciante incapacité et l'armée désorganisée du gouvernement mexicain. Le flot des conquérants s'était, sous la forme inoffensive d'une troupe de colons, porté sur la fertile et vaste province du Texas. Le gouvernement mexicain avait donné un formel assentiment à la colonisation tentée par Austin et ses compagnons. Mais entrés comme des agneaux, ceux-ci bientôt se changèrent en loups dévorants. Au surplus, le régime du Mexique ne pouvait convenir à des caractères de cette trempe. Ils saisirent un prétexte pour se déclarer indépendants, celui de la centralisation, que le président du Mexique Santa-Anna avait fait prévaloir à la suite d'un mouvement militaire, et qui, il faut le dire, convenait aux populations mexicaines beaucoup mieux que le régime fédéral copié des États-Unis. Le gouvernement de Washington encourageait les insurgés, sous le général Jackson, et leur continuait son appui sous son successeur et légataire, beaucoup plus sage cependant, M. Van Buren. Entré au Texas à la tête de toutes les troupes qu'il avait pu réunir, Santa-Anna, après quelques succès chèrement achetés, éprouva, à la bataille de San-Jacinto, livrée le 21 avril 1836, un de ces échecs qui terminent une guerre : il fut complétement battu et fait prisonnier. Les Texiens demandèrent alors à Washington que leur indépendance fût reconnue. M. Clay s'y opposa dans le sénat tant qu'il n'y eut pas au Texas un gouvernement civil régulièrement organisé. Il ne voulait pas que, tout Anglo-Saxons qu'ils étaient, les indépendants du Texas fussent traités autrement que ne l'avaient été ceux du Mexique ou de la Plata. Après la question de la reconnaissance vint celle de l'incorpo-

Digitized by Google

ration du Texas dans l'Union. Il se prononça pour la négative.

Ce fut un long débat qui occupa plusieurs années. M. Clay pensait que la république des États-Unis était déjà bien vaste, et que l'étendre indéfiniment c'était l'exposer à se rompre. Elle occupait en effet déjà un peu plus de dix fois la surface de la France. Des États à esclaves, car le Texas s'était constitué sur ce pied, lui semblaient un funeste présent. En 1844, le 8 juin, malgré les efforts du président Tyler, le sénat refusa, à l'imposante majorité de 35 contre 16, d'accueillir les offres des Texiens sanctionnées par un traité qu'avait passé avec eux, au nom du cabinet de Washington, l'illustre Calhoun, alors secrétaire d'État. Celui-ci, que la fatalité de sa position condamnait à soutenir l'esclavage, voulait le Texas dans l'Union pour augmenter la masse des États à esclaves. Plusieurs des chefs du parti démocratique s'unissaient contre l'incorporation du Texas au parti whig qui pensait comme M. Clay. Nous citerons le sénateur du Missouri, M. Benton, et surtout M. Van Buren, qui de cette manière n'hésita pas à ruiner sa candidature à une seconde présidence. Les adversaires du traité Calhoun dans le sénat voulaient que le Texas apportât préalablement le consentement du Mexique même, c'est-à-dire la reconnaissance par le gouvernement mexicain lui-même. Ce ne fut que le 1er mai 1845, et seulement à la majorité de 27 contre 25, que le sénat adopta un traité qui incorpora le Texas dans l'Union. A cette époque, un nouveau président, M. Polk, venait d'être inauguré, et M. Clay était en dehors du congrès. Il s'était retiré le 31 mars 1842. Sa santé exigeait du repos, et aussi il pensait que, quittant le congrès, il aurait une position plus convenable pour le succès de sa candidature à la présidence, qu'on lui offrait une fois de plus. Cependant il eut l'occasion, il eut l'obligation, en qualité de candidat, de faire connaître son opinion sur le Texas. Si la lutte électorale qui eut lieu dans l'automne de 1844 ne tourna pas à l'avantage de M. Clay, on est fondé à penser que l'affaire du Texas en fut la cause.

L'élu, M. Polk, était homme très-peu renommé jusque-là. Son titre était d'être patronné par le général Jackson, dont il s'était toujours montré l'ami dévoué, le sectateur fidèle. En cette qualité, il voulait joindre à l'Union non-seulement le

Digitized by Google

Texas, mais quelque chose de plus et de très-considérable, ainsi que nous allons le voir. M. Polk réunit 170 votes, M. Clay n'en eut que 105.

A cette époque, l'esprit de conquête, barré un moment par les efforts de M. Clay et d'une phalange de bons citoyens groupés autour de lui, avait complétement repris le dessus. Il menaçait de tout déborder. La prise de possession du Texas, accomplie avec tant de facilité par une poignée d'aventuriers, avait excité dans l'Ouest une ambition extraordinaire. Au lieu de se contenter de ce territoire, qui était pourtant assez spacieux pour loger un bel empire, cette population entreprenante, audacieuse, infatigable, saisie désormais de l'idée que le nouveau continent était à elle, se mit à se dire que triompher des Mexicains n'était qu'un jeu, qu'elle ne ferait qu'une bouchée de toutes les armées qu'on lui opposerait, et qu'il fallait aller voir cette belle vallée de Mexico, y effacer par une gloire plus éclatante les héroïques souvenirs de Fernand Cortez, planter le pavillon étoilé de l'Union au faîte des palais et des temples, et célébrer au cœur même de la cité de Montezuma la suzeraineté des États-Unis sur le nouveau monde. Dans tout le bassin du Mississipi ce ne fut plus qu'un cri : A Mexico ! à Mexico ! Les meneurs du Sud, désireux de voir l'Union s'agrandir vers le midi, afin qu'il pût se former des États à esclaves dont le nombre et la population balançassent les progrès du Nord, poussaient à cette croisade de toutes leurs forces. Tout juste porté au pouvoir par ce mouvement, M. Polk, le président d'alors, y cédait avec une docilité exemplaire. On commença les hostilités dans l'été de 1846, en prétendant que les Mexicains étaient les agresseurs Le général Taylor, qui au fond du cœur blâmait la guerre, mais qui, en sa qualité de commandant, obéissait aux ordres qu'on lui expédiait de Washington, franchit le Nueces et puis le rio Bravo del Norte, prit Matamoros et Monterey, et gagna plus tard la glorieuse bataille de Buena-Vista. Une autre armée, bravement débarquée à la Vera-Cruz un peu plus tard (mars 1847), sous les ordres du général Scott, marcha sur Mexico par la route qu'avait suivie Fernand Cortez. Trouvant les hostilités engagées après avoir voulu les empêcher, les amis de la paix ne purent

Digitized by Google

refuser les moyens de soutenir la guerre, et ils le firent loyalement. La paix se négocia quand Mexico eut été pris par le général Scott, après une suite de victoires remportées à Cerro-Gordo, à Churubusco, à Contreras, à Molino-del-Rey, à Chapultepec. Elle eut pour conditions la cession du Nouveau-Mexique et celle plus importante de la Californie, qui donnait aux États-Unis un vaste littoral le long de l'océan Pacifique, avec un port magnifique, celui de San-Francisco. Cependant on sauva les apparences, et on donna à ce sacrifice extorqué par la force le nom d'achat au moyen d'une soulte de 15 millions de dollars (84 millions de francs), qui fut stipulée en faveur du Mexique. C'était la même somme qu'on avait payée pour la Louisiane au premier consul Napoléon Bonaparte, qui certes n'était pas un vaincu. Pendant que toutes ces choses se passaient, M. Clay restait à sa ferme d'Ashland, dans le Kentucky. Il était déjà avancé en âge et prenait du repos. Un de ses fils, qu'il chérissait particulièrement, fut tué dans la campagne du Mexique; il en ressentit une vive douleur qui contribua à le retenir chez lui. De loin cependant, par ses bons avis, il aida et soutint le parti modéré dans les discussions qui précédèrent la guerre et dans les péripéties qui la marquèrent.

En 1849, toute ambition était éteinte en lui; il n'était pas consolé de la perte de ce fils bien-aimé; il se sentait déjà un pied dans la tombe, et il s'apprêtait à y descendre avec une conscience calme et la satisfaction d'une vie bien remplie. Il jugea pourtant qu'il lui restait un devoir public à accomplir. Il avait débuté en 1797 sur la scène politique dans une discussion relative à l'esclavage, lèpre dont il aurait voulu alors guérir son État adoptif, le Kentucky. Il sentait que l'esclavage était le ver rongeur de l'Union, et que si quelque jour elle venait à tomber en dissolution, l'esclavage en serait la cause. Mieux inspiré que M. Calhoun, au gré duquel, pour empêcher l'esclavage de devenir le fléau de l'Union, il fallait le renforcer et l'étendre par tous les moyens possibles, il le considérait comme une institution qu'il fallait de plus en plus parquer dans un espace étroit. Il pensait qu'au moins le moment était venu de renoncer à la parité de nombre et à l'égalité d'influence entre le groupe des États à esclaves et celui des États sans

Digitized by Google

esclaves, comme à une combinaison désormais chimérique. A côté des démarches incessantes que faisaient les meneurs du Sud, il distinguait du côté du Nord un effort non moins énergique qui s'organisait en sens contraire. Pendant que dans la Géorgie, dans la Caroline du Sud et la Louisiane, on méditait d'envahir l'île de Cuba, qu'on aurait découpée en deux ou trois États à esclaves, ou de détacher du Mexique les provinces limitrophes du Texas pour en faire une république de la Sierra-Madre, qu'on eût absorbée plus tard, exactement comme on s'était approprié le Texas, il voyait grandir à vue d'œil dans le Nord le parti du *free soil* (sol libre), dont le programme consiste à interdire à l'esclavage l'entrée de tout nouvel État et de toute nouvelle acquisition faite par la fédération. En 1855, on avait, dans la ville de New-York, démoli, à la face du soleil, les maisons des partisans de l'émancipation des noirs, sans que personne, sans qu'aucun magistrat intervînt pour arrêter ces attentats. En 1848, le même État de New-York était le quartier général des *free soilers*, et le prudent M. Van Buren lui-même donnait son assentiment à la doctrine et acceptait d'être le candidat du parti à la présidence. L'État de Massachusetts, qui exerce sur l'opinion une très-grande influence, se prononçait pour la cause du *free soil* plus fortement que l'État de New-York, et s'il y a au monde une population qui se recommande par une indomptable persévérance dans ses desseins une fois qu'elle les a mûris, c'est certainement celle qui habite le Massachusetts et les cinq autres États de la Nouvelle-Angleterre; elle est, par la fermeté de ses résolutions, la digne descendante des puritains. Des sociétés s'étaient formées dans le Massachusetts ou au dehors, par les soins des habitants de cet État et de quelques autres du Nord, pour aller exciter les esclaves à quitter individuellement leurs maîtres, et pour les faire jouir de la liberté malgré les réclamations de leurs maîtres, après qu'ils s'étaient enfuis et avaient gagné le sol des États du Nord. Entre les deux tendances opposées, des Méridionaux propagateurs de l'esclavage, et des *free soilers*, adversaires de la multiplication des États à esclaves et patrons des esclaves fugitifs, il y avait des froissements continuels, et, dans l'animosité qu'ils ressentaient les uns contre les autres, le re-

Digitized by Google

gard pénétrant de M. Clay apercevait la cause suffisante de collisions affreuses et même d'un déchirement de l'Union pour une époque qui pouvait n'être pas fort éloignée.

Profondément affligé des symptômes qu'il observait, le vieil athlète, malgré l'âge et la fatigue qui accablaient son corps, malgré la douleur qui pesait sur son âme, résolut de faire une dernière apparition dans la vie publique afin de consacrer le peu qui lui restait à vivre à faire réussir une transaction entre les deux opinions qui se combattaient sur le terrain de l'esclavage. L'État de Kentucky le choisit encore une fois pour l'un de ses sénateurs au congrès; c'était en 1849. Il reparut donc dans l'enceinte du sénat au mois de décembre de cette année. Le moment était propice pour l'accomplissement de son dessein.

La Californie, qu'on avait détachée du Mexique, qui jusque-là avait été déserte, s'était peuplée soudainement à la suite de la découverte de l'or qui y avait été faite aussitôt par un ingénieur américain, M. Marshall, dans le déversoir d'un moulin appartenant au capitaine Sutter. Les Californiens demandaient que leur territoire devînt un État, et en conscience on ne pouvait le leur refuser : ils avaient plus du double de la population requise. Mais ils entendaient ne pas admettre l'esclavage. Là-dessus, le Sud s'opposait à ce que leur demande fût accueillie, parce que l'équilibre allait être rompu entre le nombre des États à esclaves et celui des États sans esclaves. De là une vive contestation entre ceux qui voulaient l'admission de la Californie et ceux qui y étaient contraires.

C'est au milieu de ce conflit, où l'on s'échauffait de part et d'autre, que M. Clay produisit son programme. Il proposait, 1° de faire, sans plus ajourner, ce que réclamait la Californie; 2° de détacher du Texas un espace assez considérable attenant au Nouveau-Mexique, afin d'en composer quelque jour un État sans esclaves; on eût payé au Texas à beaux deniers comptants ce qui en aurait été détaché. Comme contrepartie de ces avantages faits aux adversaires de l'esclavage, M. Clay embrassait dans sa combinaison deux autres clauses qui eussent été manifestement favorables au Midi. Par l'une, la masse du territoire qui serait restée au Texas eût été auto-

Digitized by Google

risée à se fractionner en plusieurs parties, dont chacune aurait pu quelque jour, quand elle aurait eu une certaine quantité d'habitants, former un État qui aurait eu l'esclavage, pourvu que la population le voulût. Enfin, et c'était là que gisait la compensation la plus prochaine pour les propriétaires d'esclaves, on eût modifié assez profondément la législation en vertu de laquelle ils sont fondés à rechercher dans les États du Nord ceux de leurs esclaves qui s'enfuient. On eût rendu cette législation beaucoup plus effective. Tel était le plan de M. Clay; il y faisait la part de tout le monde; s'il ne l'eût pas faite, quel succès aurait-il pu espérer? Mais enfin ce qui devait y gagner le plus, c'était la cause de la liberté. Par ce compromis, un grand pas était fait vers ce que la force des choses et la puissance de la raison poussaient l'Union américaine à accomplir. L'esclavage allait être légalement en retraite comme il y était de fait. Une fois ce plan adopté, il ne pouvait être douteux que bientôt la représentation des États sans esclaves surpasserait celle des États à esclaves, non seulement dans la chambre des représentants, où chaque État figure en proportion de la population, et où la supériorité était grandement acquise déjà au Nord, mais même dans le sénat, où la représentation est uniformément de deux membres par État, et où jusqu'alors on avait maintenu la balance. Dès lors le gouvernement eût été assuré d'avoir dans les deux chambres du Congrès la majorité, s'il la voulait, contre tout projet qui consisterait à ravir au Mexique les provinces de la Sierra-Madre, dans le but d'y implanter l'esclavage, ou à envahir Cuba dans l'intérêt du groupe des États à esclaves.

Une triste circonstance, qu'avec son cœur généreux M. Clay déplorait tout le premier, favorisait le succès de sa tentative : M. Calhoun, qui, depuis 1832, était le champion de l'esclavage, et qui avait mis un talent extraordinaire et un caractère respecté au service de cette mauvaise cause, M. Calhoun venait de mourir. C'était un rude jouteur de moins à combattre. M. Calhoun, avant d'expirer, avait prononcé, ou plutôt il avait fait prononcer par un autre,—car, dans l'épuisement où il était réduit, la voix lui avait manqué,— un discours où il avait provoqué pour ainsi dire le projet de M. Clay, car il y avait pré-

Digitized by Google

senté un exposé dont la conclusion était facile à tirer : « En 1790, avait-il dit, la population totale de l'Union était de 3 millions 930,000 âmes, dont le Nord avait 1 million 978,000, et le Sud 1 million 952,000 âmes ; la supériorité du Nord n'était que de 26,000. Il y avait en tout seize États, huit de chaque côté. Dans le sénat, le nombre des voix était égal ; il en était de même à peu près dans la chambre des représentants. En 1840, le recensement a constaté une population totale de 17 millions 63,000, dont 9 millions 729,000 dans le Nord et 7 millions 334,000 dans le Sud ; l'avantage du Nord est donc de près de 2 millions 500,000. Le nombre des États est monté à vingt-six ; mais l'État de Delaware est dans une position si indécise, qu'on ne doit le compter ni d'un côté ni de l'autre. C'étaient donc treize États sans esclaves contre douze à esclaves. Dans la chambre des représentants, sur 223 membres, abstraction faite de l'État de Delaware, le Nord en a 135, le Sud, 87. Dans l'élection du président, où les suffrages de chaque État sont égaux aux délégués qu'il a dans l'une et l'autre chambre, le Nord a 50 suffrages de plus que le Sud. Depuis 1840, quatre États nouveaux ont été admis, deux de chaque côté ; mais nous voici à l'époque du recensement décennal, et le Nord va plus que jamais dépasser le Midi. De plus, cinq nouveaux États sont en instance pour entrer dans l'Union, tous sans esclaves : l'Orégon, le Minesota, la Californie, le Nouveau-Mexique et l'Utah. La suprématie du Nord est complète, elle est irrésistible, et le courant de l'opinion y ajoute encore plus que la puissance des nombres contre l'esclavage. »

M. Clay éprouva pourtant en cette circonstance ce dont se plaignait amèrement Charles-Quint lorsque, réduit à lever le siége de Metz, il s'écriait que la fortune délaisse les vieillards pour les jeunes gens. Son projet de compromis ne fut pas adopté par le sénat. Quelques personnes essayèrent même de le tourner en ridicule en l'appelant le *bill omnibus*, à cause de la multiplicité des sujets qui y étaient traités. Mais le noble vieillard eut bientôt lieu d'être consolé. Immédiatement après avoir écarté son plan, on y revint. On le reprit en détail après quelques jours, et on en vota une à une toutes les dispositions, y compris celle qui rachetait un grand espace de l'État

Digitized by Google

du Texas. Cet État reçut de la fédération une somme de 10 millions de dollars (54 millions de francs) pour des terrains qui ne lui avaient coûté aucun effort et que peu de Texiens avaient même visité.

Quand il eut été le promoteur de cette transaction qui a apaisé déjà bien des ressentiments au Midi et au Nord, M. Clay était au terme d'une carrière qui eût suffi à rendre glorieuse la mémoire de dix personnes. Il conserva encore une année le titre de sénateur. Dans les derniers jours de 1851, il se démit de ces fonctions, et il est mort le 29 juin 1852, avec la sérénité d'un grand citoyen et d'un sage.

MICHEL CHEVALIER.

LE DUC DE WELLINGTON.

Quand le corps de Nelson, troué par les balles, fut rapporté en Angleterre pour y recevoir les derniers honneurs, il fut exposé dans une chapelle ardente, puis transporté dans son tombeau royal de Saint-Paul au milieu de l'enthousiasme, du délire et des sanglots du peuple. Quand le plus vulgaire des accidents, la chute d'un cheval allant au pas, brisa dans sa plénitude la vie précieuse de Robert Peel, toute une population en deuil vint pendant plusieurs jours prier et pleurer devant la maison où se passait l'agonie de son bienfaiteur. Le deuil que tous les Anglais du monde portent aujourd'hui en l'honneur de Wellington n'a point ce caractère d'entraînement passionné; il est aussi universel et aussi triomphal, mais il a pour ainsi dire quelque chose de plus officiel et de plus classique. Nelson et Peel, chacun des deux était tombé sur son champ de bataille, encore chaud de sa victoire, et au milieu des premiers trans-

Digitized by Google

ports de la reconnaissance publique. Wellington avait vécu assez longtemps pour entrer vivant dans l'histoire; il était devenu dans son pays une sorte d'objet consacré, autre chose qu'un mortel ordinaire; les Anglais avaient fini par le regarder comme une institution, et, selon leurs expressions, comme un des grands piliers de l'État. Il n'était plus contesté, et l'Angleterre prendra le deuil du duc comme elle prendrait celui du roi ou de la reine.

On ne dira point que Wellington fut de la vraie race des héros. Les héros naissent tout armés, comme Minerve. Alexandre, César, Napoléon sont comme Homère, Shakspeare ou Corneille; ils ne se font pas eux-mêmes; Dieu les jette tout faits sur la terre; c'est le petit nombre des élus. Wellington fut le fils de ses œuvres, et s'il arriva au rang des grands hommes, ce fut par le travail, par la persévérance et par la vertu. Les héros s'usent vite et meurent jeunes; ils dépensent la vie en prodigues et jettent à pleines mains la part de jours et de gloire que Dieu leur a distribuée. Les trois conquérants fameux dont nous venons de rappeler les noms eurent achevé leur tâche de bonne heure; Wellington vécut près d'un siècle, dépensant sa vie et accumulant sa gloire avec la tranquillité d'un esprit rangé et d'une bonne conscience.

Il y a aussi des hommes qui absorbent et concentrent en eux la vie de tout un peuple, et qui en sont comme l'incarnation. C'est ainsi que, sous l'empire, la France respirait par les poumons de l'empereur, et réglait pour ainsi dire son pouls sur le sien. Elle s'était donnée corps et âme à son idole, et elle l'adore encore. Mais c'était un sentiment tout différent, nous pourrions dire tout contraire, qui était au fond de l'immense popularité de Wellington auprès des Anglais. Ce qu'ils aimaient en lui, c'était l'homme qui, dans la toute-puissance, était toujours resté le premier sujet de la loi et du roi, et qui reportait tout à cette source commune; ils le plaçaient avec confiance sur la seconde marche du trône, parce qu'ils savaient qu'il respecterait toujours la première. Général heureux en même temps que citoyen soumis, il répondait doublement à ce sentiment si anglais, le respect de la loi civile. Dans la guerre comme dans la paix, depuis le début de sa carrière jusqu'à la dernière an-

Digitized by Google

née de sa vie, il ne suivit qu'une seule idée, celle du devoir ; il posséda la supériorité morale plutôt que la supériorité intellectuelle, et néanmoins il arriva par la seule force de la vertu à un ascendant et à un empire qui ne sont ordinairement que le partage du génie.

Par une coïncidence assez curieuse, et qui a été signalée bien des fois, la même année vit naître Napoléon, Wellington, Chateaubriand, Cuvier, Canning, Walter Scott. C'est en 1769 que naquit, en Irlande, Arthur Wellesley, depuis duc de Wellington. On sait qu'il n'y a rien de plus problématique, de plus « perdu dans la nuit des temps » qu'une généalogie irlandaise. On a trouvé à O'Connell une descendance des rois milésiens ; pour les Wellesleys et les Cowleys, on n'est encore remonté que jusqu'à la conquête de l'Irlande. Le plus clair, c'est que l'homme illustre de la maison paraissait s'inquiéter assez peu de son arbre et avait la conscience d'en être la meilleure branche ; dans l'incertitude de son jour de naissance, il avait fini par le fêter le 18 juin.

Arthur Wellesley fut élevé d'abord au collége d'Eton, d'où il passa dans une école militaire française, celle d'Angers. Lieutenant à dix-huit ans, capitaine à vingt-deux, colonel à vingt-six, son premier service actif fut en Hollande. Mais sa véritable éducation militaire se fit dans l'Inde, où il fit la guerre pendant huit ans. On comprend que nous ne pouvons point le suivre pas à pas dans sa carrière ; elle ne peut avoir d'intérêt pour nous qu'au moment où elle se mêle aux affaires de l'Europe, c'est-à-dire lorsque le colonel Wellesley, devenu général, est envoyé en Portugal. Ce fut là seulement qu'il donna la mesure de cet esprit de discipline et de cette indomptable persévérance qui devaient le porter lentement, mais sûrement, au plus haut point de la fortune. Nous ne faisons point l'histoire des campagnes de la Péninsule, et nous n'y voulons saisir que certains traits personnels à l'homme qui nous occupe. Or, dans l'appréciation des résultats auxquels parvint le duc de Wellington, il faut toujours tenir compte des embarras innombrables qui entravaient sa marche ; il faut toujours se souvenir qu'il n'était pas le maître, qu'il avait derrière lui une assemblée délibérante, un parlement qui contrôlait et discutait tous

Digitized by Google

ses actes. Un général espagnol lui disait un jour : « Mais il y a de quoi vous donner la fièvre; » et il répondait tranquillement : « J'ai agi selon le meilleur de mon jugement, et je ne m'inquiète ni de l'ennemi qui est devant moi, ni de tout ce qu'ils pourront dire là-bas. » Il mettait la pensée du devoir partout, dans les petites comme dans les grandes choses. Quand il revint de l'Inde, où il avait commandé des armées, il alla dans une ville de province faire faire l'exercice à des recrues. Un jour que dans l'Inde on lui avait ôté un commandement qui lui était dû, il écrivait simplement à un de ses frères : « Vous comprenez combien cet arrangement me contrarie; mais je n'ai jamais fait grand fond sur le patriotisme d'un homme qui ne saurait pas sacrifier ses vues personnelles quand cela est nécessaire. » Il avait affaire à des alliés qui lui donnaient plus de mal que les ennemis. Ses dépêches, devenues si célèbres en Angleterre, seront d'impérissables témoignages en son honneur. Il ne parvint à rétablir la discipline en Espagne qu'en faisant pendre les pillards. Quand il entra en France, par les Pyrénées, il écrivait : « Je ne veux pas qu'on pille les paysans français. » Il disait encore : « Il m'est absolument indifférent de commander une armée grande ou petite; mais, grande ou petite, il faut qu'elle m'obéisse, et surtout qu'elle ne pille pas. » Peut-être pourrait-on dire que chez lui cette rigueur de discipline tenait autant au sentiment de l'ordre qu'à celui de l'humanité; mais le résultat était le même.

Le gouvernement anglais, quand il jetait dans la Péninsule un jeune général avec une dizaine de mille hommes, ne se doutait pas qu'il allait changer la face du monde. Il ne fut pour rien dans la fortune de Wellington. Cet homme presque ignoré commença isolément et silencieusement, dans un coin de l'Europe, cette guerre qui devait être si fatale à l'empire. D'abord, à force de combats, de défaites comme de victoires, il forma à l'Angleterre une armée régulière, une armée dont il écrivait plus tard qu'elle était « prête à aller partout et à faire tout. » Ensuite, quand l'Europe entière était accablée par l'irrésistible génie de l'empereur et domptée par ses victoires, seul il devina le foyer de la résistance et de la future révolte.

Toute sa vie Wellington fut un homme de résistance. Il le

Digitized by Google

fut plus tard en politique, comme nous le dirons; il le fut alors dans la guerre. L'Espagne fut, dans ce temps-là, ce qu'avait été la Bretagne au temps de César : le dernier rempart. Wellington s'y adossa, et s'y défendit. Son œuvre était de laisser à l'empereur le temps de se fatiguer, à l'Europe le temps de se révolter. C'était là qu'était le point malade, le talon d'Achille; aussi les regards de l'Europe avaient fini par se porter sur ce coin où couvait la flamme, et sur cet homme peu brillant, mais opiniâtre, qu'on n'avait pas aperçu tout d'abord. L'empereur le sentait, et des hauteurs du septentrion il parlait de temps en temps de fondre sur le midi, et d'aller en finir par un coup de tonnerre. Cette sourde et muette protestation était pour lui une douleur incessante et irritante, le point noir qui menaçait sa destinée.

Encore une fois, nous ne faisons point de stratégie et nous ne racontons point des batailles; nous ne dessinons que les traits généraux. Nous ne cherchons pas plus à faire des comparaisons entre Napoléon et Wellington; ce serait une puérilité. Il n'y a entre ces deux hommes que des contrastes; il y a entre les deux la différence de l'épopée à l'histoire, de la poésie à la prose.

Quand on parle de Waterloo, le fantôme à la redingote grise se lève dans toutes les imaginations et les emporte éperdues dans la région des songes. Il faut que la France prononce sans peur ce nom sinistre. Ce serait une faiblesse de jeter un linge trompeur sur cette large blessure; il ne la couvrirait pas, il n'en dissimulerait ni la profondeur ni la gloire; il n'en arrêterait pas le sang. Perdu ou gagné, Waterloo ne retranche et n'ajoute rien à l'immortalité de l'empereur, et les chantres futurs de sa gloire trouveront plus de grandeur dans sa chute qu'ils n'en auraient trouvé dans son triomphe.

En retournant à l'histoire, nous trouvons le duc de Wellington écrivant, dans un français que nous lui laissons : « Notre bataille du 18 a été une de géans, et notre succès a été complet, comme vous voyez. Que Dieu me favorise assez pour que je n'en aie plus, parce que je suis désolé de la perte de mes anciens amis et *comrades*. Mon voisin et collaborateur (Blücher)

Digitized by Google

est en bonne santé, quoiqu'un peu souffrant de la chute qu'il a faite d'un cheval blessé sous lui dans la bataille du 16. »

Dans sa correspondance, on trouve aussi ce passage remarquable : « Le général *** est venu aujourd'hui négocier le passage de Napoléon en Amérique, à quoi j'ai répondu que je n'avais pas autorité pour cela. *** voudrait le tuer, mais je lui ai dit que je protesterais, et que j'insisterais pour qu'il fût disposé de lui d'un commun accord. Je lui ai dit aussi que, comme son ami, je lui conseillais de n'avoir rien à faire dans un acte aussi ignoble; que lui et moi avions joué des rôles trop importants dans ces affaires pour devenir des bourreaux (*executioners*), et que j'étais bien déterminé, si les souverains voulaient le mettre à mort, à ce qu'ils nommassent un exécuteur qui ne serait pas moi. »

Il faut savoir le reconnaître, à l'heure fatale de l'invasion, le duc de Wellington, à côté des Prussiens, des Russes et des Autrichiens, représenta la civilisation. Il empêcha le maréchal Blücher de faire sauter les ponts de Paris; et en 1818, au congrès d'Aix-la-Chapelle, ce fut lui qui fit décider l'évacuation de la France. Ce fut, si l'on veut, par sagesse autant et plus que par inclination. Il comprenait que la France ne dormirait pas sur l'oreiller de la honte, et que l'insomnie de la France troublerait toujours le repos de l'Europe. Il comprit cela dans tous les temps, et il disait encore, vingt-cinq ans plus tard, en 1841, dans la chambre des lords : « Depuis 1814 jusqu'à aujourd'hui, j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour maintenir la paix de l'Europe, et par-dessus tout pour maintenir la bonne intelligence entre l'Angleterre et la France. Je répète que j'ai fait plus que personne au monde pour placer la France dans le rang qu'elle doit occuper en Europe, par la ferme conviction, que j'ai maintenant plus que jamais, que si la France n'est pas dans cette position, alors il n'y a pas à songer à la paix de l'Europe, ni à aucun règlement sérieux de la politique générale. » Toujours dans la conduite et le langage du duc de Wellington on retrouve non pas la chaleur du sentiment, mais la sagesse du raisonnement. C'est ainsi que dans sa vie politique il se montrait libéral, non par goût, mais par prudence; c'est ainsi

Digitized by Google

que dans sa vie privée il était généreux, non pas tant peut-être par instinct et par effusion spontanée que par esprit de convenance et « parce que cela devait être. »

Il y a longtemps qu'on a remarqué que dans le nombre considérable de ses dépêches on ne rencontre pas une seule fois le mot de « gloire,» mais on y trouve toujours celui de « devoir.» Ce trait, qui caractérise l'homme, indique aussi le genre de sentiment qu'il inspirait. Il est impossible de ne pas éprouver pour lui un grand et sincère respect, mais il ne parle ni au cœur ni à l'imagination; il vous impose l'estime, mais il vous laisse froid. Un poëte anglais l'a fidèlement et heureusement peint dans ces mots (1) : « Le voilà qui passe, son chapeau bien serré sur son front ferme, la taille roide dans son habit boutonné. Au dedans le cœur d'acier trempé... Il n'a point les ressors des riches natures, ni le généreux soleil des âmes exubérantes... Au mot de commandement ses passions font halte; en lui chaque vertu, chaque faute est également disciplinée...; quand il s'échauffe, il raisonne encore... A ses yeux, les États sont un camp, le monde est un champ de manœuvres. Et cependant combien il reste pur, à côté des autres conquérants ses semblables! Froides sont ses lèvres, mais elles n'ont point le sourire du mensonge; rigide est son cœur, mais le signe de l'Homme y est gravé; aucun crime ne fut son piédestal..., et l'éternel Moi ne fut point sa loi... »

A ses soldats aussi il inspirait la confiance, le respect, plus que la sympathie et l'enthousiasme. Il prenait soin d'eux, de leurs estomacs, de leurs habits et de leurs souliers, mais il ne savait pas toucher et faire vibrer en eux les cordes sensibles. Cette rigoureuse discipline morale et matérielle qu'il s'imposait à lui-même comme il l'imposait aux autres, devait naturellement exclure tout élan et tout entraînement. Il n'avait jamais de faiblesses, et il est rare que les hommes aiment beaucoup ceux qui n'ont rien à se faire pardonner.

Il est vrai qu'il ne faut point juger ce côté de son caractère au point de vue français. Le soldat anglais n'aime point à se nourrir d'imagination, et s'il était à jeun, il lui serait assez in-

(1) Sir Edward Bulwer, dans *Timon*.

Digitized by Google

différent d'être contemplé par quarante siècles. Mais avec ces mots-là vous ferez aller le soldat français au bout du monde, sans pain et sans souliers. Il suffit de lui parler de gloire et de victoire, il mourra pour des rimes. La France est un pays où la gloire trouve à toute heure ce qu'une femme cherche toute sa vie : être aimée pour elle-même.

Ainsi Wellington avait une belle et grande qualité, le respect de la vie des hommes; il ménageait le sang. Mais c'est encore une de ces qualités qui ne sont point faites pour toucher les masses, et c'est précisément par les soldats qu'elle est le moins appréciée. Les hommes n'ont, au fond, aucune reconnaissance pour ceux qui ménagent leur vie; au contraire, on dirait qu'ils aiment mieux ceux qui la dépensent largement. L'empereur n'était pas avare d'hommes, et il est resté le dieu des soldats et du peuple, et c'est dans les provinces qui avaient le plus souffert pour lui que son nom est encore le plus populaire.

C'est à Waterloo, et ensuite au congrès de Vérone, que se termine la partie que nous pourrions appeler européenne de la vie du de duc Wellington. Nous le suivrons prochainement dans la seconde moitié de sa carrière, c'est-à-dire dans les affaires intérieures de son pays.

Jamais homme ne fut, de son vivant, comblé d'autant d'honneurs et de récompenses que le fut le duc de Wellington. Après chaque campagne, il avait été décoré d'un nouveau titre; il avait été créé successivement baron, vicomte, comte, marquis et enfin duc; et comme tous ces titres lui avaient été conférés en son absence, il les reçut tous à la fois quand après la campagne de 1814 il rentra en Angleterre. Les annales du temps racontent longuement cette cérémonie. Le nouveau duc avait pour parrains les ducs de Beaufort et de Richmond; quand il entra avec eux dans la chambre des lords, il alla saluer le grand chancelier; après quoi le greffier donna lecture des lettres patentes de tous ses titres. Le récipiendaire alla ensuite s'asseoir au banc des ducs, puis il se leva, et ôtant son chapeau, salua respectueusement la chambre. Le lord-chancelier lui adressa alors une allocution dans laquelle il exprimait en termes pompeux la reconnaissance du pays, et à laquelle le duc

Digitized by Google

fit une réponse où on le retrouve tout entier. Nous insistons sur ces détails, parce qu'ils ont une forte couleur locale, et parce que rien ne fait mieux ressortir ce contraste que nous avons déjà signalé non-seulement entre Napoléon et Wellington, mais aussi entre les deux peuples dont ils étaient les représentants. Avec une nation comme la nation française, amoureuse de gloire, et plus avide d'égalité que de liberté, un général comme Bonaparte devait nécessairement arriver à la dictature, puis au trône. Mais chez une nation du caractère de la nation anglaise, un homme du caractère de Wellington ne devait aspirer qu'à une grandeur constitutionnelle. Des deux côtés, les deux pays et les deux hommes se convenaient admirablement. Ainsi, il paraît que le duc de Wellington, quand il eut à répondre au lord-chancelier, se trouva visiblement embarrassé et comme intimidé par les éloges qu'il venait de recevoir; et il assura la chambre « qu'il avait fait tous ses efforts pour servir de son mieux son pays et son prince, et s'efforcerait de le faire encore, quand l'occasion s'en présenterait, de la meilleure manière que le lui permettraient ses humbles moyens. »

Une cérémonie du même genre eut lieu aussi dans la chambre des communes, où le duc fut également appelé à recevoir des remercîments publics. Quand il entra, tout le monde se leva en poussant des hourras anglais. Un fauteuil avait été placé pour lui à la droite du président; il s'y assit et resta quelques instants la tête couverte. Quand tout le monde eut repris sa place, il se leva, ôta son chapeau et adressa à la chambre une courte allocution qu'il termina ainsi : « Il m'est impossible d'exprimer la gratitude que je ressens. Je ne puis qu'assurer la chambre que je serai toujours prêt à servir mon roi et mon pays en quelque qualité que l'on pourra juger mon service utile et nécessaire. » C'était cette abnégation civique, cet héroïsme dévoué, désintéressé et modeste, qui rendaient Wellington cher à ses compatriotes. Puis après une période où toutes les nations avaient produit des hommes de guerre, les Anglais étaient heureux de pouvoir montrer aussi un général, et de le produire au premier rang dans cette *great exhibition*. C'est un sentiment que le président de la chambre des communes exprimait en termes poétiques quand il disait : « La

Digitized by Google

nation vous doit cette satisfaction, de pouvoir, au milieu de la constellation de guerriers illustres qui ont récemment visité notre pays, leur présenter un général à nous, à qui tous ont par acclamation décerné la prééminence. »

Comme, en Angleterre, la reconnaissance nationale ne se borne point à des hommages platoniques, elle se traduisit aussi, à l'égard du duc de Wellington, en des formes plus substantielles. Le parlement lui vota successivement : en 1810, une pension de 50,000 fr.; en 1812, un don de 2 millions 500,000 fr.; en 1814, un don de 10 millions; en 1815, un don de 5 millions; en tout, 22 millions 500,000 fr., et peut-être en oublions-nous. De plus il cumula jusqu'à la fin de ses jours un nombre considérable de fonctions publiques auxquelles étaient attachés de larges traitements. Nous ne comptons pas toutes les donations et toutes les pensions qu'il avait reçues des souverains de l'Europe, et qui devaient grossir aussi cette immense fortune.

Comme on le voit, l'Angleterre fut généreuse à sa manière; elle se montra reconnaissante jusqu'aux limites du possible. Elle donna à son général tout ce qu'elle avait d'honneurs et d'argent, tout ce qu'un pays peut donner à un de ses citoyens sans lui donner l'empire. Précisément parce qu'elle réservait cette chose unique, la couronne, elle prodigua tout le reste comme une large indemnité. Le vieux duc resta jusqu'à sa mort en paisible possession d'une masse de places et de traitements sans que l'opinion publique en ressentît la moindre jalousie; et de son côté il en jouissait avec une parfaite tranquillité, comme d'une légitime récompense due à ses services. Ayant la conscience d'être toujours prêt à servir, il recevait sans scrupule le salaire de sa charge. Nous répétons qu'il ne faut pas juger l'Angleterre au point de vue français. Les Anglais trouvaient tout naturel que le général qui les avait préservés de l'incendie universel reçût pour ainsi dire une grande prime nationale; et lui, de son côté, était toujours disposé à aller partout où on voudrait l'envoyer. Quand on le forçait à prendre le ministère pour coopérer à des mesures qui lui déplaisaient, il disait : « Amplement récompensé comme je l'ai été par mon souverain et par mon pays, je n'ai pas cru avoir

Digitized by Google

le droit de refuser. » C'était en cette qualité de serviteur public que lui-même il se considérait; et il faisait honnêtement et consciencieusement la besogne pour laquelle il était engagé; nous ne voudrions pas dire « payé; » mais si ce mot pouvait être ennobli, il l'eût été par lui. Le souverain et le pays qui l'employaient savaient qu'ils pouvaient compter sur lui, sur sa fidélité et sa ponctualité; cela plaisait à une nation exacte dans ses mœurs et probe dans ses transactions, et explique comment l'Angleterre et Wellington se convenaient si bien et faisaient si bon ménage. Le caractère positif et jusqu'à un certain point commercial de cette mutuelle confiance n'avait rien de choquant dans les mœurs du pays; la nation récompensait avec largesse non-seulement un serviteur utile, mais aussi un serviteur désintéressé. L'empereur ne comprit pas du tout Wellington; en le voyant marcher de succès en succès, monter d'échelon en échelon, il croyait qu'il ferait comme lui et ne s'arrêterait pas. On raconte qu'à Sainte-Hélène il disait : « Nous verrons maintenant ce que fera Wellington! » C'était le mal connaître; Wellington n'aurait jamais passé le Rubicon, et il pensait si peu à se faire roi qu'il ne se croyait pas même capable d'être premier ministre.

Mais, d'un autre côté, Wellington ne comprit rien, absolument rien, à la révolution française. Anglais et patriote avant tout, il ne pouvait avoir l'intelligence ou plutôt le sentiment d'une révolution qui était plus sociale que nationale. Homme positif et pratique, tout à fait étranger à la théorie et à la philosophie, il ne comprenait point que c'étaient des principes plus que des intérêts, des idées plus que des armées qui étaient en jeu dans cette lutte de géants. Aristocrate et libéral comme on l'est en Angleterre, il ne savait pas ce que c'était que les masses; il ignorait cette force nouvelle et formidable qui venait d'entrer à son tour sur la scène du monde. Dans l'action de la tragédie humaine, il ne comptait que les héros; il ne voyait qu'Agamemnon, Achille, Ulysse, Nestor; mais le chœur, il ne le voyait pas, il ne le sentait pas; la masse qui venait en grondant battre comme un flot les degrés du sénat n'était à ses yeux qu'une force aveugle que par principe il fallait dompter, et quelquefois satisfaire par prudence. Nous avons déjà dit qu'il

Digitized by Google

passa toute sa vie à résister. C'était sa vraie nature, ce fut sa vraie mission. Pendant la première moitié de sa vie, il résista à l'empereur, qui représentait à ses yeux et la révolution et la conquête ; pendant la seconde moitié, il résista à l'esprit de réforme et aux progrès de la démocratie. Mais comme, au milieu de ses préjugés de race et d'éducation, et de l'opiniâtreté de son caractère, il avait une grande somme de bon sens et de discernement, il ne poussait la résistance que jusqu'au point où elle était possible. On a dit de lui justement qu'il défendait ses opinions comme il aurait fait une forteresse, aussi longtemps qu'il pouvait y tenir. C'est ainsi que chef reconnu de l'aristocratie et ennemi-né de la démocratie, il se trouva, par la force des choses, activement associé aux plus grandes réformes populaires de son pays.

Dans l'ordre politique, le duc de Wellington représente la transition des anciennes doctrines aristocratiques aux nouvelles doctrines conservatrices. Nous ne connaissons qu'un seul homme auquel on puisse le comparer avec quelque justesse, c'est son grand ami, son illustre coopérateur, Robert Peel. Chefs tous les deux de la classe privilégiée, ils ont porté des coups mortels aux priviléges ; ayant tous les deux leur point de départ dans la résistance, ils se sont retrouvés ensemble à la tête du progrès. Trois grands changements ont rempli l'histoire d'Angleterre depuis trente ans : l'émancipation religieuse, la réforme parlementaire, et la liberté commerciale. De ces trois actes, Peel et Wellington en ont eux-mêmes accompli deux, et ils ont franchement accepté le troisième.

Il y a un parallélisme étonnant dans la conduite politique de ces deux hommes. Ainsi, après avoir longtemps combattu l'acte d'émancipation, après avoir abandonné Canning parce qu'il voulait le proposer, ce sont eux-mêmes qui le présentent au parlement. Le duc de Wellington, comme nous l'avons dit, n'avait pas même l'idée de devenir premier ministre ; il venait de dire dans la chambre des lords « qu'il avait la conscience de n'être point propre à cette situation, et qu'il aurait été un insensé d'y songer. » Ce fut précisément huit mois après cette déclaration qu'il se chargea de former un ministère, et ce fut ce ministère qui émancipa les catholiques. Wellington et

Digitized by Google

Peel étaient tous les deux des hommes de fait, et ce fut au point de vue du fait seulement qu'ils justifièrent leur subite évolution. Peel s'exprima ainsi dans la chambre des communes : « Il est survenu un concours de circonstances qui m'ont convaincu que l'exclusion n'était plus tenable, et qu'il y avait plus de danger pour la sécurité du protestantisme en Irlande à prolonger cette exclusion. » En même temps le duc de Wellington fit dans la chambre des lords une déclaration analogue; il fit même sa retraite d'une façon encore plus tranchée, et en des termes absolus qui ne pouvaient convenir qu'à lui. Il jugeait la position militairement, comme il aurait fait d'un champ de bataille, et après avoir calculé la force d'attaque et la force de résistance, il prononça ces paroles restées célèbres : « Je suis probablement un des hommes de ce monde qui ont passé le plus de temps de leur vie à la guerre, et je déclare que si, par quelque sacrifice que ce fût, je pouvais épargner au pays auquel je suis attaché un seul mois de guerre civile, j'y ferais volontiers le sacrifice de ma vie. » Ainsi, remarquons-le bien, parce que c'est un élément nécessaire du jugement qui sera porté dans l'histoire sur Wellington et sur Robert Peel, ce ne fut point devant la vérité et la justice qu'ils s'inclinèrent, ce fut devant la force.

Nous arrivons à la réforme parlementaire. Ici encore le duc de Wellington fait cette déclaration mémorable : « Le pays, dit-il, possède une législature qui suffit à tous ses besoins; et non-seulement je ne suis disposé à présenter aucune mesure de réforme, mais je suis décidé à les combattre toutes aussi longtemps que j'aurai une place dans le gouvernement du pays. » Ce fut à cette époque que le héros de l'Angleterre traversa les orages de l'impopularité; il fut hué dans les rues, les fenêtres de son hôtel furent lapidées et brisées. Depuis ce temps-là, son hôtel conserva des volets en fonte, comme ont pu le voir tous les passants, et aucune instance ne put jamais obtenir de lui qu'il enlevât ces sombres et muets témoignages de l'ingratitude momentanée de ses compatriotes.

Il résista à la réforme parlementaire aussi longtemps qu'il put le faire sans exposer son pays à une révolution; et quand le contre-coup de la révolution française de 1830 eut renversé

Digitized by Google

son ministère, il sortit de la chambre des lords avec plus de cent de ses amis pour ne pas assister au vote de la réforme. Mais une fois le fait accompli, il l'accepta avec sa netteté et sa décision habituelles, et un an après il disait : « Maintenant que l'acte de réforme est devenu la loi du pays, je regarde comme de mon devoir non-seulement de m'y soumettre, mais de coopérer à son exécution par tous les moyens en mon pouvoir. »

Il y avait quelque chose que le duc de Wellington mettait au-dessus de toutes les opinions, c'était la nécessité de gouverner. Il ne comprenait pas plus l'État sans gouvernement qu'il n'aurait compris l'armée sans chefs. C'était, en politique, son idée principale, nous dirions son idée unique. L'émancipation était un mal, la réforme était un mal, mais la guerre civile et la révolution eussent été des maux plus grands encore; et il fallait gouverner à tout prix. Il échappait de temps en temps au vieux duc des paroles qui restaient proverbiales chez les Anglais; après le vote de la réforme, il fit cette remarque aussi brève que significative : » Et comment s'y prendra-t-on maintenant pour gouverner? « Il avait raison, et le gouvernement comme il l'entendait est en effet devenu beaucoup plus difficile depuis ce temps-là. C'est toujours pour obéir à cette nécessité de gouverner qu'il renonça à presque toutes les opinions de sa vie. Il avait, comme Robert Peel, combattu la réforme commerciale; il s'y rallia, comme Robert Peel, quand elle fut nécessaire. A cette occasion il déclara, avec son habituelle simplicité, « que la formation d'un gouvernement dans lequel Sa Majesté aurait confiance était d'une beaucoup plus grande importance à ses yeux que les opinions d'aucun individu sur les lois de protection. » Et quand sir Robert Peel lui demanda l'appui de son grand nom pour former un ministère, il dit dans la chambre des lords : « J'ai résolu de lui donner mon concours, bien que je sache que par là je participerai à un changement essentiel dans la loi existante. Mais, amplement récompensé comme je l'ai été par la couronne et par le pays, je ne pouvais refuser mon concours quand j'étais appelé à former un gouvernement pour donner à Sa Majesté le moyen de convoquer son parlement et de faire les affaires du pays. » Nous aimons à citer littéralement les mots de cet homme re-

Digitized by Google

marquable, parce que rien ne saurait mieux le peindre. On voit qu'il avait une idée un peu limitée, un peu exclusivement militaire, de ce que c'est que gouverner; mais il en était tellement pénétré qu'il allait jusqu'à y subordonner et y sacrifier ses convictions. En le jugeant ainsi, nous ne voulons point le déprécier. Il était tellement honnête, tellement droit, tellement vrai, que ce qui chez d'autres aurait été appelé du scepticisme ou de l'apostasie, pouvait être regardé chez lui comme de la vertu et du désintéressement; et précisément parce qu'il n'avait pas des doctrines très-arrêtées, parce qu'il s'inspirait de l'histoire plus que de la philosophie, des faits plus que des idées, le sacrifice moral qu'il faisait aux circonstances coûtait moins à son honneur et à sa conscience.

Si l'on veut bien nous permettre de reproduire quelques mots que nous écrivions ici lors de la mort de Robert Peel, nous rappellerons que nous disions de lui : « Il n'était pas un homme de principes. Cela ne veut pas dire qu'il fût sans principes, dans l'acception habituelle du mot. Mais il n'allait point jusqu'à la philosophie de choses; il était avant tout un homme de pratique, de conduite et d'application. » C'est ce que nous pourrions dire du duc de Wellington, et lui-même en disait autant. « Si le monde, disait-il, était gouverné par des principes, rien ne serait plus aisé que de conduire les plus grandes affaires; mais, en toute circonstance, le devoir d'un homme sage est de choisir la moindre de deux difficultés qui l'entourent. »

C'est très-sage, très-raisonnable, très-logique, nous en convenons; mais si, avec de pareilles maximes, on fait de bonnes affaires, on ne fait pas de grands cœurs. Ainsi voici deux hommes qui certainement ont été les sauveurs et les bienfaiteurs de leur pays; d'où vient donc qu'en présence de leur image on ne se sent ni ému ni attendri? D'où vient qu'on attend toujours un rayon de soleil, dût-il venir à travers l'orage? Ils ne firent jamais que ce qu'ils n'aimaient pas, et pour eux la vertu fut la nécessité. Quand le grand, bon et pieux Wilberforce fit triompher l'affranchissement des noirs, auquel il avait consacré toute sa vie; quand il eut vu la victoire couronner sa foi persévérante, et des millions d'esclaves tendre vers lui leurs mains

Digitized by Google

délivrées, alors il dut ressentir une joie ineffable, et il put chanter le cantique de Siméon. Mais Wellington et Peel ne firent qu'à leur cœur et à leur corps défendant les grandes réformes auxquelles ils ont attaché leur nom. Ce n'étaient point les enfants de leur amour, de leurs insomnies et de leurs douleurs; c'étaient des enfants trouvés et adoptés dont ils faisaient la fortune, mais qui n'étaient point la chair de leur chair. Il faut leur rendre la justice qui leur est due, comme à des hommes sans lequel les faits n'auraient point marché; mais on ne peut les regarder ni comme les créateurs, ni comme les inventeurs, ni comme les pères des idées. Le monde ne vit point de négations; il a besoin de la foi, comme les poumons ont besoin de l'air; il faut que l'homme aime la liberté comme un bien absolu, et non point qu'il la subisse comme un mal nécessaire.

Il manqua à Wellington cette communion intime avec ses semblables. Il fut un grand Anglais plutôt qu'un grand homme. Un de ses panégyristes a dit de lui très-sérieusement, et nous le répétons très-sérieusement aussi, que si dans l'autre monde il était appelé au conseil, il s'occuperait encore du meilleur moyen de faire marcher le gouvernement de Sa Majesté. Il serait encore Anglais dans le ciel, là où il n'y a plus que des hommes devant Dieu, des créatures devant le Créateur, des mortels devant l'Éternel. Aussi, dans les hommages que lui rendent ses compatriotes, il y a à la fois et de la reconnaissance et de l'égoïsme. En lui l'Angleterre s'admire dans son image.

Et en effet, jamais il n'y eut d'homme qui répondît mieux aux instincts, aux habitudes, au caractère de son pays. Laborieux, patient, honnête, fidèle à sa parole, arrivant à l'heure de la fortune comme il arrivait à l'heure d'un dîner ou d'un *meeting*, ne voyant pas loin, mais voyant juste, étreignant bien parce qu'il n'embrassait pas trop, remplaçant l'élévation par le bon sens, et courbant les bonnes comme les mauvaises passions sous la même règle de fer, il devait être révéré comme un type par les Anglais.

Aussi le vieux duc, le duc par excellence, était-il devenu non-seulement une des colonnes de l'État et un des joyaux de

Digitized by Google

la couronne, mais aussi une des légendes du foyer domestique et une sorte de patron des familles. En même temps qu'on lui élevait des statues sur les places et qu'on donnait son nom aux rues et aux ponts, c'était aussi à qui l'obtiendrait pour témoin dans un mariage ou parrain dans un baptême. Sous le rapport des statues, il faut reconnaître que nos voisins avaient fini par abuser un peu de leur grand homme. Ce bon vieux duc ne pouvait pas faire un pas sans risquer de se heurter contre son propre nez; dans son hôtel, par exemple, il était littéralement cerné par des représentations de sa personne, et il ne pouvait mettre la tête à une fenêtre sans se retrouver en face de lui-même. Toutefois il devait lui être aussi difficile qu'aux augures de se regarder sans rire quand il contemplait ce grand guerrier nu dont les dames anglaises lui avaient fait hommage. Pour avoir toléré en son honneur cette irrégularité de toilette, il fallait évidemment que ses belles et pudiques compatriotes le regardassent comme un mortel supérieur; et cependant on dit que le duc ne tenait pas précisément à être considéré comme étranger à toutes les faiblesses humaines. Dans tous les cas, il était difficile d'inventer une image plus malheureuse pour un homme si simple, si exempt de déclamation, et si étranger à toute pose. Il est, à notre avis, beaucoup mieux compris dans la statue équestre qui fait face à l'Achille, et qui le représente serré dans son manteau et cheminant tranquillement au pas. C'est bien mieux le vrai Wellington, l'homme qui va au pas toute sa vie, mais qui arrive toujours.

C'était ainsi qu'on le rencontrait dans les rues ou dans le parc, toujours à cheval, et allant tranquillement faire sa tournée de visites ou assister à la séance des lords. Les voitures s'arrêtaient pour le laisser passer; tout le monde se découvrait respectueusement devant lui, et il passait en touchant légèrement son chapeau. La dernière fois que nous avons eu l'occasion de le voir, c'était, il y a trois mois, dans la galerie royale de la chambre des lords. Il y avait là un millier de spectateurs que nous vîmes tout à coup se lever par un mouvement unanime. C'était le vieux duc qui venait d'entrer; il traversa la longue galerie paisiblement, sans hâter son pas, et tous les assistants restèrent debout et silencieux jusqu'à ce qu'il eût disparu

Digitized by Google

par l'autre issue. Il y avait quelque chose de grand et de touchant dans cet hommage si simplement rendu et si simplement accepté. Du reste, le duc de Wellington avait fini par s'abandonner tout naturellement à ce culte de ses compatriotes. Il était si parfaitement exempt de charlatanisme, qu'on ne pouvait l'accuser de rechercher les ovations; il les acceptait parce que c'était encore son devoir. Il avait été le général, le ministre, le protecteur, le conseiller de l'Angleterre; il en était devenu aussi un des monuments, et, comme tel, il n'avait pas le droit de se refuser aux hommages du public. Il se laissait donc regarder, et acceptait les témoignages de respect comme quelque chose qui faisait encore plus de plaisir aux autres qu'à lui-même; il sentait d'ailleurs qu'il donnait à ses compatriotes la satisfaction de se contempler dans sa personne. Robert Peel avait expressément demandé à être enterré sans pompe; Wellington n'a exprimé à cet égard aucune volonté; il s'est regardé comme la propriété de sa souveraine et de son pays et a laissé son corps à leur disposition. Il aurait cru être ingrat envers ses compatriotes s'il leur avait ôté l'occasion de faire une démonstration nationale avec ses funérailles. Souvent il faisait l'office de prince royal. En Angleterre un prince de la famille royale patronne des œuvres philanthropiques, préside des *meetings*, est grand maître des francs-maçons; il fait en quelque sorte partie du mobilier de la couronne, qu'on prête pour les fêtes. Mais dans ces occasions-là, la présence du duc de Wellington donnait plus de réalité à la cérémonie.

Outre ses dépêches, qui sont de l'histoire, sa correspondance privée est restée célèbre. Il recevait une quantité innombrable de lettres et de demandes, et il répondait à toutes avec une exactitude militaire. On connaît de lui un nombre infini de petites réponses originales, dont beaucoup commençaient ainsi : « Le feld-maréchal duc de Wellington regrette de ne pouvoir, etc.; mais il a pour règle de ne point se mêler de ce qui ne le regarde pas. » Il avait la ponctualité d'une montre toujours en règle. En France, où l'on est toujours en avance ou en retard, jamais à l'heure, il n'aurait pas pu devenir populaire, pas plus qu'à Athènes. Mais qu'il était bien chez lui! Il y était absolument un oracle. Quand à la chambre des lords il se levait

Digitized by Google

pour parler, on s'approchait de lui et on faisait silence. Il parlait peu, mais toutes ses paroles portaient ; il n'aimait pas les mots inutiles, pas plus qu'il n'aimait, en campagne, à sacrifier inutilement des hommes ni à brûler inutilement de la poudre. Il y avait toujours quelque chose de substantiel dans ce qu'il disait, et on a dit souvent qu'une demi-heure de conversation avec lui mettait plus au courant des affaires que plusieurs heures avec de grands politiques, et c'était précisément parce qu'il n'avait pas d'idées systématiques, qu'il avait un coup d'œil habituellement sûr et libre.

Le profond et universel respect dont l'entourait la nation était d'une grande utilité et pour la couronne et pour l'aristocratie. Dans la dislocation des anciens procédés gouvernementaux, il restait lui-même une sorte de gouvernement présent et vivant. On se mettait à l'ombre de son nom ; la reine disait : « J'ai pris l'avis du duc. » Dans les crises ministérielles, on disait : « Sa Majesté a envoyé chercher le duc ; » et ces simples mots pesaient d'un poids immense dans l'opinion ou dans la soumission du pays. Or c'est cette force modératrice, cette influence pacifique, cette autorité arbitrale qui viennent de disparaître, et que rien ne remplacera.

En racontant, il y a quelques années, la mort de Robert Peel, nous disions : « Il n'y a plus aujourd'hui en Angleterre qu'une seule grande autorité individuelle, le duc de Wellington. Quand cette colonne de granit qui sépare encore les éléments grondants de la lutte aura disparu, alors aucune force humaine ne restera plus pour arrêter le choc, et Dieu seul sait ce qu'il en sortira. » Wellington n'est plus, et l'Angleterre a raison de le pleurer, car sa mort est pour elle une perte immense, si attendue qu'elle fût. Le vieux duc, le duc de fer, comme on l'appelait, était le bouclier qui couvrait le trône et l'aristocratie, et devant lequel s'arrêtait encore le flot populaire ; il ne sera plus là. Avec lui disparaît tout un monde, tout un ordre de choses. Il était en Europe le grand représentant de la résistance à la révolution française ; il l'avait toujours combattue. On dit souvent qu'il fut heureux ; rien n'est moins vrai. C'est ce qu'on dit des joueurs ; mais jamais homme, au contraire, ne dut moins à

Digitized by Google

la fortune, c'est-à-dire, dans le vrai sens du mot, au hasard. Il passa sa longue vie à remonter au courant.

Vains efforts! le courant est vainqueur. Après chaque bataille, les représentants de l'ancienne société croyaient en avoir fini, et se disaient : *Jordanis conversus est retrorsum!* Complimentant Wellington à son retour du continent, Canning lui disait dans son brillant langage : « Le formidable déluge qui avait submergé le continent commence à baisser; les limites des nations redeviennent visibles, et voici que les clochers et les tours des anciens États commencent à reparaître au-dessus des vagues qui descendent. » Eh bien! il est revenu le déluge; l'irrésistible fleuve a repris son cours; il a de nouveau brisé ses digues, en 1830, en 1848, en 1851; et il a encore couvert les clochers et les tours d'autrefois.

L'homme dont nous venons d'esquisser la vie était un de ces monuments qui montaient au-dessus des vagues : il n'est plus. C'est encore une grande pierre qui se détache du vieil édifice européen; et les générations présentes, penchées avec anxiété sur le gouffre de l'avenir, l'écoutent tomber et retentir dans ses profondeurs impénétrables.

JOHN LEMOINNE.

FIN DU DIXIÈME VOLUME.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

LITTÉRATURE. — Antoine Furetière, par M. *Francis Wey*. 1
— — Boileau, par M. *Sainte-Beuve*. . . 84
— — Christophe Colomb (suite et fin), par M. *de Lamartine*. 105
CONTES ET NOUVELLES. — Étienne Patte, par M. *Paul de Musset*. 146
ROMANS. — Le Lilas de Perse (suite et fin), par M. *Léon Gozlan* 165
POÉSIE. — La mer et le ciel, par M. *Autran*. . . 232
— — Les naufragés, par *le même*. . . . 233
NÉCROLOGIE. — M. Clay, par M. *Michel Chevalier*. . 238
— — Le duc de Wellington, par M. *John Lemoinne*. 291

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

CONDITIONS.

REVUE DE PARIS se compose d'un choix d'articles
s dans les journaux et les écrits périodiques de la
ce, à l'exception toutefois de la *Revue des Deux Mondes*
la *Revue Britannique*, auxquelles elle ne fait aucun
unt. Dans un cadre varié elle offre à ses lecteurs des
ns, des contes et nouvelles, des impressions de voyage,
roverbes, des morceaux de poésie, des travaux histori-
et scientifiques, des articles de critique, etc., etc., etc.
recueil paraît exactement tous les mois.

Digitized by Google